LES HISTORIENS FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE

WITH EXPLANATORY, GRAMMATICAL, HISTORICAL AND BIOGRAPHICAL NOTES

BY

C. FONTAINE, B.L., L.D.,
DIRECTOR OF FRENCH INSTRUCTION IN THE HIGH SCHOOLS OF WASHINGTON (D. C.)

J'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangières, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier.
(MONTAIGNE LIV. III CHAP. XII).





WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851-853 SIXTH AVENUE.

Boston : CARL SCHOENHOF.

Printed by the
Press of William R. Jenkins,
New York.

PRÉFACE.

EN présentant au public et aux professeurs de Français ce nouveau volume, l'auteur ne fait que mettre à exécution un plan qu'il s'était tracé il y a tantôt six ans. En 1889 il a publié "Les Poètes français du XIXe Siècle" ; en 1892 "Les Prosateurs français du XIXe Siècle" ont paru. Voici maintenant le troisième volume de cette série sur les écrivains de notre époque.

Il faut dire cependant qu'une seconde idée non moins importante que la première a présidé à l'élaboration de ce livre.

On a pensé que l'enseignement de la langue elle-même n'est pas le seul devoir qui s'impose au professeur. Il doit encore s'appliquer à développer l'ensemble des connaissances de ses élèves : or il n'en est point de plus importante que celle de l'histoire du pays dont ils étudient la grammaire et la littérature.

Il a semblé néanmoins qu'entreprendre l'étude complète de l'histoire de France présenterait une tâche trop longue et trop ardue : voilà pourquoi l'on s'est borné à celle des deux cent cinquante dernières années.

* * * * * * * *

L'histoire dira que le XIXe siècle a été en France un grand siècle littéraire, mais elle dira aussi, croyons-nous, que, parmi les écrivains de cette période, il ne s'en est pas rencontré de plus parfaits que les historiens. La difficulté était de faire, d'un livre comme celui-ci un tout compréhensible et intelligent : c'est vers ce but que se sont portés les efforts de l'auteur. Les morceaux ont été pris de nos meilleurs historiens sans distinction d'opinion ou d'idées : le fougueux Michelet s'y trouve à côté du froid et

calme Guizot et Louis Blanc y coudoie de Ségur. On s'est surtout efforcé de choisir des récits intéressants et on a exclus des historiens de grande valeur dont le style trop philosophique et trop abstrait ne pouvait présenter aux élèves que peu d'intérêt. D'un autre côté on y a admis des écrivains de moindre importance en raison de la vivacité de leur narration. Bazaucourt et de Ségur, par exemple, sont loin d'être classés parmi les historiens célèbres, mais ils ont été les témoins des grands drames évanouis qu'ils racontent, ils y ont même pris part et, comme l'a dit Montaigne : "C'est toujours plaisir de veoir les choses escriptes par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire."

* * * * * * * *

Le dernier chapitre de ce volume est consacré à une histoire qui n'a pas encore été écrite; c'est celle des vingt dernières années. On a essayé de réunir en quelques pages les événements qui se sont déroulés pendant cet espace de temps. On a montré l'accroissement colonial de la France, sa vitalité, sa richesse et on a eu à clore cet ouvrage par le récit d'un des plus tristes événements de sa vie nationale, l'assassinat du président Carnot.

* * * * * * * *

Puisse ce nouveau volume trouver faveur auprès de ceux à qui il s'adresse, puisse-t-il faire naître dans l'âme des jeunes Américains le respect et l'amour du pays qui a combattu à leurs côtés pendant la guerre d'Indépendance ; puisse-t-il leur inspirer le désir d étudier plus profondément l'histoire d'une nation quelquefois calomniée, souvent incomprise, toujours grande et généreuse !

BLUE RIDGE SUMMIT, C. FONTAINE.
Pensylvanie.

Le 1er Septembre 1894.

LES

HISTORIENS FRANÇAIS

DU XIX[E] SIÈCLE.

RÈGNE DE LOUIS XIV

[1643-1715]

Richelieu[1] était mort le 4 décembre 1642, à midi. Comme l'a dit un grand écrivain de son temps : " Il s'était fait adorer de toute la France, obéir de son roi même, faisant de son maître son esclave, et de cet illustre esclave un des plus grands rois du monde." Louis XIII ne lui avait survécu que quelques mois (14 mai 1643), et Louis XIV, alors âgé de cinq ans, était monté sur le trône, sous la régence de sa mère, Anne d'Autriche.[2] qui choisit immédiatement pour premier Ministre, Mazarin,[3] le confident italien de Richelieu.

---

1. *Richelieu* (Armand-Jean Du Plessis, cardinal de) (1585-1642) became prime minister of Louis XIII in 1624. Energetic, but unscrupulous, he brought about many useful reforms in the finances and the army. He founded the French Academy in 1635.

2. *Anne d'Autriche,* daughter of Philip III of Spain and wife of Louis XIII. was regent during the minority of Louis XIV.

3. *Mazarin,* born in Piscina in 1602, died in 1661. As a diplomatist, he was very skilful. He successfully brought to an end the Thirty Years War by the treaty of Westphalia in 1648; but his avarice and peculations made him unpopular.

PORTRAIT DE MAZARIN

Mazarin, par l'intelligence, sinon par le caractère, méritait le premier rang entre les hommes politiques qui survivaient à Richelieu. Il témoignait, dans le conseil du roi, une profonde connaissance des affaires extérieures de la France et une faculté comparable à celle de Richelieu. Il ne lui ressemblait sous aucun autre rapport. Il se montrait aussi doucereux, aussi caressant envers tout le monde, et quasi aussi humble que Richelieu avait été imposant et sévère.

Il s'était concilié l'oncle du roi, le duc Gaston d'Orléans, en achetant son favori, un abbé fripon qui gouvernait ce méprisable prince. Il s'était aussi rattaché les Condés, en donnant beaucoup d'argent au vieux prince de Condé, qui était fort avare, et en promettant un gouvernement de province au fils aîné du prince, au duc Louis d'Enghien, jeune homme très hardi et très ambitieux, qui avait obtenu de Louis XIII mourant le commandement de l'armée de Flandre.

HENRI MARTIN.[3]

1. *Le duc Gaston d'Orléans*, the brother of Louis XIII, took part in all the conspiracies against Richelieu and was made lieutenant-general of the Kingdom in 1642. (1608-1660.)

2. *Louis d'Enghien* (prince de Condé), one of the greatest generals of the XVII century, was born in 1621 and died in 1686. His funeral oration by Bossuet (1627-1704) is thought by many to be one of the loftiest pieces of sacred eloquence ever produced.

3. *Henri Martin*, one of the most famous historians of our times, was born at Saint-Quentin (Aisne) in 1810. After a thorough course of study in one of our *lycées*, he studied law and began his literary career by writing historical novels. Soon he set to work on a history of France, the separate volumes of which were many times recompensed with Academical honors. All in his work that relates to the

La France était alors engagée dans la guerre de Trente ans ;[1] l'Espagne et l'Empire ayant envoyé une armée dans les Ardennes[2] pour investir Rocroi,[3] tandis qu'une autre menaçait le Rhin, la France leur opposa Condé, un général de vingt-deux ans, dans les Ardennes, tandis que Turenne[4] tenait tête à l'ennemi sur le Rhin. Condé vainquit près de Rocroy le 19 mai 1643.

BATAILLE DE ROCROI

L'empereur et l'Espagne avaient fait tous leurs efforts pour mettre à profit la mort de Richelieu. Ils espéraient qu'il aurait emporté avec lui la fortune de la France. Ils s'étaient mis en mesure de reprendre l'offensive partout. Don Francisco de Mello, le gouverneur espagnol de la Belgique, entra en France par

---

Gauls, origins of the French language and poetry, feudal institutions and mediæval ages have been the object of the most thorough researches. "The work of H. Martin," said one of his critics, "is very remarkable. The few faults to be found in it are redeemed by immense qualities such as the perfect division of the book, forcibleness of judgment and, above all, by a warm and communicative sympathy for all that is great and generous in our history."

Henri Martin, who was a member of the French Academy, died in 1883.

---

1. *Guerre de Trente ans* (1618-1648) was above all political and religious. It is usuallly divided into four periods. The first one (1618-1623), during which Frederick, King of Bohemia, was vanquished and dispossessed of his Kingdom; the second, also called Danish period on account of Christian IV of Denmark, having been the leader of Protestants; the third or Sweedish period, during which Gustave-Adolphus was killed at Lutzen, and the French period that was ended by the treaty of Westphalia.

2. *Ardennes*, an immense forest situated in North Eastern France.

3. *Rocroi*, a small town situated about 85 miles N. E. of Paris.

4. *Turenne*, one of the best generals of Louis XIV, was born in Sedan in 1611, and killed near Salzbach (Alsace) in 1675.

la Thiérache[1] avec une belle armée, et, tournant vers le nord de la Champagne, alla mettre le siège devant Rocroy, petite place qui couvrait notre frontière du côté des Ardennes. Le duc d'Enghien, avec l'armée Française, avait suivi les mouvements de l'ennemi et, dès le 18 mai, arriva à une lieue du camp espagnol. Enghien résolut de livrer bataille, malgré un vieux maréchal, l'Hospital, qu'on lui avait donné pour conseil.

Il n'était pas facile de forcer le général ennemi à recevoir la bataille.[2] Le plateau sur lequel se trouvaient le camp espagnol et la ville de Rocroi est entouré de bois et de marais dont les défilés sont aisés à défendre ; mais don Francisco de Mello, qui avait la supériorité du nombre (dix-sept mille fantassins et huit mille cavaliers contre quatorze mille et six mille), voulait combattre tout comme Enghien. Il laissa les Français déboucher sans obstacle sur le plateau.

Une fausse manœuvre d'un des généraux français fit perdre du temps et obligea Enghien de remettre la bataille au lendemain, après que nos troupes eurent beaucoup souffert de l'artillerie ennemie. Enghien, informé que Mello attendait un renfort, attaqua, dès qu'il le put, le 19 mai, au point du jour.

L'aile droite française et l'aile droite espagnole renversèrent, chacune de leur côté, ce qu'elles avaient en face, et les deux centres, où étaient les deux infanteries, furent entamés par[3] les deux ailes droites victo-

---

1. *Thiérache*, a part of North Eastern France, now comprised in the *Département de l'Aisne*.

2. *De forcer le général ennemi à recevoir la bataille:* to draw the adverse general into a battle.

3. *Furent entamés par:* were broken into by.

rieuses. Mais la cavalerie de la réserve française vint au secours de notre centre et repoussa l'aile droite espagnole, et, tandis qu'une partie de l'aile droite française poursuivait et achevait de disperser l'aile gauche espagnole, Enghien, avec le reste de notre droite, prit à revers et culbuta[1] la droite et la réserve des ennemis.

L'infanterie wallonne, italienne et allemande au service d'Espagne était déjà rompue; mais un gros bataillon de quatre mille cinq cents Castillans fit une très belle défense, quand tout le reste était en déroute. Il fut enfin cerné et écrasé.

Mello et la majeure partie de sa cavalerie s'étaient sauvés; mais l'infanterie ennemie fut presque toute tuée ou prise. Il y eut sept mille morts et autant de prisonniers. L'armée espagnole n'existait plus. Cette victoire si complète produisit une impression extraordinaire. Le renom de supériorité militaire qu'avaient eu les Espagnols passa décidément aux Français. Un transport d'enthousiasme saisit tout Paris, quand on vit apporter à Notre-Dame deux cents étendards conquis à Rocroi. On y vit le présage d'un grand règne pour l'enfant roi Louis XIV.

HENRI MARTIN.

Après la victoire de Rocroi, Turenne et Condé réunis gagnent les batailles de Fribourg[2] (1644) et de Nordlingen[3] (1645). Le jeune duc d'Enghien se sépare alors de son illustre aîné,

1. *Prit à revers et culbuta :* turned and routed.

2. *Fribourg*, a city near Baden. Baden has now a population of about 42,000 inhabitants.

3. *Nordlingen*, a town in Suabia (Bavaria).

triomphe une fois de plus à Lens,[1] dans les Pays-Bas, et l'Allemagne, découragée, consent à la paix de Westphalie qui est signée en 1648 et par laquelle la France gagna l'Alsace[2] moins Strasbourg qui demeura ville libre. L'Espagne avait refusé de signer le traité et avait continué les hostilités. Au même moment éclata la guerre civile. Le Parlement, irrité de la manière dont Mazarin administrait les finances, commença à lui faire une opposition formidable, la population de Paris se souleva, et la régente, le roi et Mazarin furent obligés de s'exiler. Cette guerre ridicule, qui dura quatre ans et fut appelée la Fronde,[3] se termina par le triomphe du roi, et Mazarin rentra à Paris plus puissant que jamais en 1653. La guerre contre l'Espagne fut reprise, et Condé, le vainqueur de Rocroi, qui, pendant les troubles intérieurs, n'avait pas eu honte de mettre son épée au service de l'Espagne, fut battu par Turenne, près d'Arras,[4] en 1654, et aux Dunes, près de Dunkerque,[5] en 1658. Ces victoires amenèrent le traité des Pyrénées par lequel la France gagna l'Artois, la Cerdagne et le Roussillon.[6] Le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse y fut décidé. Mazarin mourut en 1661, et le jeune roi prit en main les rênes du gouvernement.

---

1. *Lens*, a city situated in the *Département du Pas-de-Calais*, was acquired by France in 1668.

2. *Alsace*, which had been acquired by the treaty of Westphalia, was conquered by Germany in 1870.

3. *La Fronde*, literally the *Sling*, took its name from the fact that Parisian children having been forbidden the use of that toy, very often defied the police just as the Parliament and the people of Paris did the orders of Mazarin.

4. *Arras*, is now the *chef-lieu* of the *Département du Pas-de-Calais*, in the old Province of Artois.

5. *Dunkerque*, a sea-port on the English Channel and the native place of Jean Bart.

6. *La Cerdagne et le Roussillon*, now form the *Département des Pyrénées-Orientales*, with the exception of that part of Cerdagne on the Spanish side of Pyrenees that belongs to Spain.

CARACTÈRE DE LOUIS XIV

La cour et la France habituées, depuis la mort d'Henri IV,[1] à voir toujours l'autorité royale exercée par d'autres que le roi, avaient été bien étonnées lorsqu'elles avaient entendu un roi de vingt-deux ans déclarer qu'il gouvernerait par lui-même. Personne ne crut d'abord à sa résolution. On s'imagina qu'il renoncerait bien vite aux affaires pour les plaisirs, et qu'il ne soutiendrait pas trois mois un si difficile effort. Il devait le soutenir[2] cinquante-quatre ans.

Louis XIV n'était pas un grand génie; mais c'était un des caractères les plus entiers,[3] les plus solides et les plus persévérants qui aient existé. A la soif de la gloire et à la passion des grandes choses, il unissait un esprit net et judicieux, et il avait l'âme naturellement droite; il cherchait sincèrement le bien, et avait le sentiment du devoir, avant que la flatterie et l'orgueil l'eussent égaré. Le bon sens et les bonnes intentions continrent d'abord chez lui l'orgueil, qui est le danger suprême des puissants, et celui auquel il devait succomber. Il craignit d'abord les flatteurs, ainsi que les entraînements de son âge, et voulut se donner des garanties contre lui-même en réglant, heure par heure, les obligations et les travaux de son métier de roi.

1. *Henri IV* (1553-1598), one of the greatest Kings of France whose memory is still beloved among the people, was killed by a fanatic named Ravaillac.

2. *Il devait le soutenir cinquante-quatre ans*: he did keep it up for fifty-four years.

3. *Entiers* : autocratic.

Quoiqu'il ait failli plus tard sur d'autres points, il ne faillit jamais quant au travail et au soin des affaires de l'État.

HENRI MARTIN.

Une des plus grandes qualités de Louis XIV était de savoir s'entourer d'hommes compétents. Parmi ceux-ci, nul ne le fut plus que Colbert. Les finances du royaume avaient été laissées par Mazarin dans un état déplorable; le nouveau ministre s'empressa de les remettre en bon ordre; outre cela, il favorisa la marine marchande en frappant d'un impôt[1] les navires étrangers qui entraient dans les ports de France. De 1660 à 1683, il éleva le nombre des vaisseaux de guerre de 30 à 176 et, à sa mort (1683), 100 autres étaient en construction. Grand admirateur des lettres, des sciences et des arts, il créa les académies des Sciences, des Inscriptions et Belles-Lettres,[2] de Peinture, de Sculpture et fit construire l'Observatoire, les Invalides,[3] le palais de Versailles et celui du Louvre.[4]

PORTRAIT DE COLBERT

Colbert, fils d'un marchand de Reims,[1] qui avait pour enseigne au "Long vêtu", avait été intendant de Mazarin. Il avait fort bien géré la fortune du cardinal, qui, en mourant, le recommanda au roi en lui disant :

---

1. *En frappant d'un impôt* : in putting a tax on.

2. *L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, the members of which devote themselves to historical and archeological researches; was founded in 1663.

3. *Les Invalides*, a home for old soldiers, was built by the celebrated architect Jules H. Mansart.

4. *Louvre*, formerly a residence of the French Kings, was begun in 1204 by Philippe-Auguste and completed under the reign of Napoleon III.

4. *Reims*, in the old province of Champagne, and now the *chef-lieu* of the *Département de la Marne*, has a population of about 100.000, and is situated about 100 miles East of Paris.

"Sire, je vous dois beaucoup ; mais je crois m'acquitter en quelque sorte envers Votre Majesté, en lui léguant Colbert."

Colbert n'était pas aimé à la cour; on l'appelait "l'homme de marbre." Ses sourcils épais ombrageaient un œil profond et dur ; les plis de son front commandaient le respect et inspiraient la crainte. Les solliciteurs, même les plus hauts en dignité, ne se sentaient pas à l'aise auprès de lui.

Madame de Sévigné[1] l'appelle "le Nord" à cause de son abord glacial. Un jour qu'elle alla le visiter et lui fit un long discours en faveur de son fils, elle fut enchantée qu'il voulût bien lui répondre : "Madame, j'en aurai soin." Quelquefois, Colbert ne répondait pas du tout : "Monseigneur," lui dit un jour quelqu'un, "faites-moi un signe que vous m'entendez !" Une autre fois, comme une dame s'était mise à genoux pour le prier, Colbert se mit à genoux en face d'elle et lui dit : "Je vous conjure de me laisser en repos !"

Il voulait être obéi par tous, sans discussion, et tout de suite. Peu d'hommes ont autant travaillé que lui, car il travaillait seize heures par jour, et ruina sa santé au service du roi et de la France.

ERNEST LAVISSE.[2]

---

1. *Madame de Sévigné*, one of the most famous women of the XVII century, and whose letters to her daughter, Madame de Grignan, are considered to be a model of epistolary style, was born in 1626 and died in 1696.

2. *Ernest Lavisse*, who was recently elected a member of the French Academy (February 1893), was born in 1842. He is well known for his historical works and occupies the chair of professor of history in the University of Paris.

Il serait injuste de parler de Colbert sans mentionner aussi Louvois. Ce que Colbert était pour les finances, l'agriculture et le commerce, Louvois l'était pour l'armée. C'est à lui qu'est due la fondation des écoles militaires. Au commencement du règne de Louis XIV, l'armée française ne comptait que 123,000 hommes; en 1712, le nombre s'en élevait à 450,000.

LOUVOIS

Louvois n'était pas d'humble naissance comme Colbert. Son père, Michel Le Tellier,[1] qui lui fit donner le titre de marquis de Louvois, était ministre de Louis XIV. Meilleur courtisan que Colbert, Louvois fit semblant[2] de se considérer comme l'élève du roi, qui avait deux ans de plus que lui; Louis crut l'avoir formé et se montra satisfait de ses progrès. Pendant tout le temps de sa vie, Louvois flatta les goûts de Louis XIV pour la guerre et pour les bâtiments, et il fut souvent un conseiller funeste ; mais il a été aussi un grand ministre, laborieux, recherchant les avis sages, discernant toujours l'utile et le possible, et se faisant obéir avec la plus grande fermeté. Il fit des merveilles pour établir une sévère discipline, surtout parmi les officiers qui, ayant acheté leurs grades, ou les ayant reçus comme une faveur due à leur haute naissance, s'en croyaient les maîtres absolus. Par son admirable surveillance, il sut les obliger à remplir tous leurs devoirs. Un jour, s'adressant en public à un capitaine de très noble naissance : "Monsieur, lui dit-il, votre compa-

2. *Michel Le Tellier*, who owes his celebrity more to the funeral oration delivered by Bossuet than to anything else, was born in 1601 and died in 1685.

2. *Fit semblant* : pretended.

gnie est en fort mauvais état. — Monsieur, réplique le capitaine, je ne le savais pas!—Il faut le savoir, monsieur, reprend Louvois; l'avez-vous vue? — Non, monsieur, dit le capitaine. — Il faudrait l'avoir vue, monsieur. — Monsieur, j'y donnerai ordre. — Il faudrait l'avoir donné, monsieur; car enfin il faut prendre parti,[1] ou se déclarer courtisan, ou faire son devoir quand on est officier."

L'anecdote fit grand bruit, et tout le monde comprit qu'il fallait obéir.

ERNEST LAVISSE.

Conformément à un article du traité des Pyrénées, Louis XIV avait épousé la fille de Philippe IV, roi d'Espagne. Ce monarque étant mort (1665), Louis, au nom de sa femme, revendiqua la Flandre et la Franche-Comté[2] qui faisaient partie des possessions espagnoles en France. Par le traité d'Aix-la-Chapelle (1668), il acquit à la France un certain nombre de villes parmi lesquelles il faut citer Bergues, Douai et Lille.[3] Le grand roi fit alors alliance avec l'Angleterre et porta la guerre en Hollande. Il eût infailliblement conquis ce pays si Guillaume d'Orange,[4] qui avait été porté au pouvoir par le peuple, n'eût fait crever les digues qui protégeaient son pays contre la mer, et Louis dut alors reculer devant l'inondation. L'Espagne et l'Empire, qui n'avaient jamais pardonné à la France ses succès précédents, se déclarèrent contre elle, et la guerre devint géné-

1. *Il faut prendre parti* : you must take a decision.

2. *La Flandre et la Franche-Comté*, two old Provinces of France; the first of which has formed the *Département du Nord*, and the second, the three *Départements* of Haute-Saône, Doubs and Jura.

3. *Bergues, Douai et Lille*, three cities in the *Département du Nord*, the last of which is the *chef-lieu* of that *Département*.

4. *Guillaume d'Orange*, stadtholder of Holland, was King of England from 1689 to 1702.

rale. Les armées françaises furent victorieuses à Senef[1] et sur le Rhin; mais malheureusement Turenne, un des meilleurs généraux du dix-septième siècle, fut tué à Salzbach[2] (1675).

MORT DE TURENNE

Turenne était entré en campagne au printemps; mais, cette fois, il avait en face un adversaire digne de lui: le célèbre Montecuculli,[3] que la maladie avait retenu hors des champs de bataille durant les dernières campagnes, était à la tête des Impériaux. Après d'habiles manœuvres des deux côtés, Turenne franchit le Rhin à Ottenheim, au-dessus de Strasbourg et porta le théâtre de la guerre en Souabe.[4] C'était une première victoire. Turenne, avec vingt mille hommes, Montecuculli, avec vingt-cinq mille, se tinrent en échec[5] sur la petite rivière de Kintzig, entre le Rhin et les montagnes Noires, durant six semaines, sans pouvoir rien gagner l'un sur l'autre. Enfin, Turenne parvint à se saisir d'un poste qui lui permettait de forcer l'ennemi au combat dans des conditions tout à notre avantage. Au moment où Turenne achevait ses préparatifs afin de tourner le poste de Montecuculli, à Salzbach, et où il visitait ses batteries qui venaient de prendre position, un boulet parti de la hauteur opposée emporta

1. *Senef*, a small town in Belgium.

2. *Salzbach*, or Salsbach, is a German town in the Duchy of Baden.

3. *Montecuculli*, an Austrian general, was born in 1608 and died in 1681.

4. *Souabe* (Eng.: Suabia), a part of old Germany, situated between Bavaria and Switzerland.

5. *Se tinrent en échec*: held each other in check.

le bras du commandant de notre artillerie et donna[1] dans le flanc gauche de Turenne. Le grand capitaine tomba, le visage sur l'arçon, sans un mot; sans un cri.

Il était mort !

Le commandant de l'artillerie était tombé, sanglant et mutilé, à côté de son général. Son fils se jeta en pleurant sur son corps : "Ce n'est pas moi, dit le mourant, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer !" Quand la nouvelle arriva à Montecuculli : "Il est mort, dit-il, un homme qui faisait honneur à l'homme!" (27 juillet 1675.)

Le corps du grand général fut transporté du Rhin à Paris entre deux haies de peuple en larmes. Louis XIV s'associa dignement aux sentiments du peuple; il fit ensevelir Turenne à Saint-Denis,[2] parmi les rois et les princes du sang de France.

HENRI MARTIN.

L'Angleterre qui, jusqu'à ce moment, avait été l'alliée de la France se déclara contre elle. Louis se décida à la paix. C'est à Nimègue[3] qu'elle fut signée (1678). Par ce traité, la France gagna la Franche-Comté, douze places nouvelles dans les Pays-Bas et Fribourg sur la rive droite du Rhin.

Colbert, le grand ministre, mourut en 1683, et c'est alors que Louis XIV commit une des plus grandes fautes de son règne. En 1685, il révoqua l'édit de Nantes par lequel le roi Henri IV avait, en 1598, accordé aux protestants le libre exercice de leur culte. Les conséquences de cet acte impolitique furent énormes. Environ 300,000 Français quittèrent le royaume pour aller chercher autre part la liberté de conscience.

---

1. *Donna*, struck.

2. *Saint-Denis*, a city situated 5 miles North of Paris, where is to be found a celebrated abbey, the burial place of French Kings.

3. *Nimègue*, a city in Holland.

LES PROTESTANTS FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

L'exemple que la petite Genève donna alors est le plus grand, je crois, qu'on puisse trouver dans l'histoire de la fraternité humaine. Cette ville de seize mille âmes, pendant près de dix ans, reçut, logea, nourrit quatre mille fugitifs. Enorme effort, excessive dépense, et soutenue avec une persévérance admirable. Augmenter sur-le-champ d'un quart sa population, sa consommation, c'est ce qu'aucune ville n'aurait supporté.

Les maisons de Genève ne sont pas grandes. La famille d'alors était serrée et close,[1] d'une certaine roideur pour l'étranger et d'un aparté puritain.[2] Tout cela disparut. La pitié et la charité changèrent violemment ces choses de forme. Les portes s'ouvrirent grandes. On mit des lits partout. Cinq ou six dans chaque chambre. Telle maison en eut quarante-cinq ! Toutes les habitudes changées, complet bouleversement. La dame génevoise, concentrée jusque-là, un peu prudente et méticuleuse, prend chez elle, avec elle, au saint des saints de la famille, ces pauvres inconnues. Elle coupe ses robes à leur taille, se dépouille pour couvrir des enfants presque nus. Grande table et petite chère. Pour nourrir tout ce monde, elle accepte, elle impose aux siens une sobriété rigoureuse. Elle vide les greniers et les caves. Elle prend l'eau pour elle et réserve le vin pour ces malheureux épuisés.

1. *Serrée et close* : very private and exclusive.

2. *Aparté puritain* : Puritan exclusiveness.

Ceux que la France doit surtout remercier, ce sont les nations étrangères, d'autres langues, de mœurs opposées, qui nous ouvrirent les bras noblement, généreusement. L'Allemagne du Nord, dans son ingénieuse hospitalité, fit que ces fugitifs se crurent dans la patrie, leur fit exprès des villes pour vivre ensemble où on ne parla que leur langue. Ils eurent leurs tribunaux et se jugèrent eux-mêmes. L'Angleterre, magnifiquement, dépensa sans compter, sans se lasser jamais. Mais, de toute l'Europe, la plus excellente hospitalité fut celle de la Hollande. Elle fut l'*arche* dans ce déluge. Peuple froid de parole, mais chaud en acte, solide en amitié, avare pour être généreux. Au jour de la révocation, tous donnèrent largement, tous, juifs, luthériens, anabaptistes, catholiques même. Mais, ce qui valait mieux, excellents organisateurs dans les choses de la charité, les Hollandais créèrent de nombreux établissements de refuge, et surtout pour les femmes. Chaque ville voulut en avoir. Ici les dames furent reçues, là les femmes de ministres, ailleurs les jeunes demoiselles. Tout cela, par une noble attention,[1] dirigé par des Françaises. Vivres, pensions, propriétés, rien ne manqua à ces établissements. Amsterdam bâtit mille maisons pour les nôtres. La Frise[2] et toutes les provinces leur donnaient des terres et des exemptions d'impôts.

JULES MICHELET.[3]

---

1. *Par une noble attention* : through a noble kindness.

2. *La Frise*, a Province of Holland, the capital of which is Leeuwarden.

3. *Jules Michelet*, whose reputation as a historian is world-wide, was born in Paris in 1798. His father was a printer in ordinary circumstances. Michelet studied Latin by himself at first and afterwards went to the *Lycée Charlemagne*. In 1821, he was tendered a professorship of history in the college Rollin, and in 1830 entered the

Bientôt se forma contre le grand roi la coalition d'Augsbourg, dans laquelle entrèrent l'Espagne, la Suède, l'Allemagne et l'Angleterre. Comme généraux, la France avait Luxembourg[1] et Catinat;[2] sur mer, elle était représentée par Tourville et Jean-Bart.[3] La coalition avait à son service des tacticiens éminents comme Guillaume III, roi d'Angleterre; le duc de Savoie et le prince Eugène. Aux Pays-Bas, Luxembourg remporta les victoires de Fleurus (1690), Steinkerque (1692), et Nerwinde (1693).

1. *Luxembourg* (1628-1695), one of the best tacticians of the XVII century, was nicknamed by the people of Paris the *Tapissier de Notre-Dame*, on account of the numerous flags conquered by him and which were used in decorating the nave of the great church.

2. *Catinat* (1637-1712), who won the victories of Staffarde (1690) and Marsaille (1698), was also one of the best known diplomats in French History.

3. *Tourville et Jean-Bart*, two celebrated admirals, were born, the first in 1642, the second in 1650, and died in 1701 and 1702.

Sorbonne as an assistant professor. His *Histoire Romaine* was published in 1832, and the first volume of his *Histoire de France* in 1833, but it was not until 1857 that this great work was completed. His other works are : *Le Prêtre, La Femme et la Famille* (1844), *Histoire de la Révolution Française* (1847), *L'Oiseau, L'Insecte, La Mer, L'Amour*, etc. "Michelet," has said Demogeot, "is too much of a historian to be only a poet, but he is too much of a poet to be only a historian." The great historian Hippolyte Taine, who recently died (March 1893), criticises the works of Michelet in these words : *Son histoire a toutes les qualités de l'inspiration : mouvement, grâce, esprit, couleur, passion, éloquence; elle n'a point celles de la science : clarté, justesse, certitude, mesure, autorité. Elle est admirable et incomplète: elle séduit et ne convainc pas. Peut-être, dans cinquante ans, quand on voudra la définir, on dira qu'elle est l'épopée lyrique de la France.*"

Michelet died in 1874.

BATAILLE DE STEINKERQUE

Nulle part, les qualités de Luxembourg n'éclatèrent mieux qu'à Steinkerque. Un espion français avait pénétré dans le camp de Guillaume. Il est surpris, et on le contraint à écrire un faux avis à Luxembourg. Luxembourg dispose ses troupes d'après cet avis perfide. Au point du jour, l'ennemi en grandes forces attaque l'armée à l'endroit qu'il savait être le plus faible. La déroute des nôtres commence. Luxembourg était malade, mais il change la disposition de son armée, rétablit le combat, charge trois fois à la tête de sa cavalerie : tout cela, en deux heures. Les Anglais sont arrêtés et, après avoir perdu sept mille hommes, repoussés sur toute la ligne.

Guillaume III enrageait de ne pouvoir battre Luxembourg, et il se moquait des infirmités de son adversaire. Luxembourg était un peu bossu. "Ne pourrai-je jamais battre ce vilain bossu ! disait Guillaume. — Comment sait-il que je suis bossu ? disait Luxembourg. Il ne m'a jamais vu par derrière."

ERNEST LAVISSE.

Pendant que Luxembourg poursuivait dans le Nord le cours de ses succès, Catinat en Italie était également victorieux, et la paix fut signée à Ryswick[1] en 1697. La France n'y gagnait rien que de la gloire. La dernière guerre du règne de Louis XIV fut la guerre de la succession d'Espagne. Charles II, roi d'Espagne, choisit pour son héritier le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV ; mais Léopold, l'empereur d'Allemagne, qui avait, comme le roi de France, épousé une sœur de Charles II, s'op-

---

1. *Ryswick* is a small village in Holland.

posa à ce choix, et la guerre éclata. La France était ruinée, et les ennemis, commandés par Marlborough[1] et le prince Eugène, battirent les Français à Hochstedt, sur le Danube, en 1704. Villeroi aussi fut vaincu à Ramillies, aux Pays-Bas, en 1706, et La Feuillade à Turin. En 1708, Vendôme perdit la bataille d'Oudenarde, en Belgique, et la France fut envahie. Louis XIV demanda la paix ; mais les conditions qui lui furent faites lui ayant semblé trop dures, il refusa de les accepter. L'année suivante, Vendôme remporta en Espagne la bataille de Villa-Viciosa et, en 1712, Villars[2] battit les Impériaux à Denain.

Alors furent signés les traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt[3] (1714), par lesquels la France s'engagea à démolir les fortifications de Dunkerque et céda à l'Angleterre Terre-Neuve, la baie d'Hudson, l'Acadie[4] et l'île Saint-Christophe.[5] Le petit-fils de Louis XIV restait roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

Les dernières années du grand roi se passèrent dans la misère, au milieu d'un peuple ruiné et mourant de faim. Louis mourut le 1er septembre 1715, laissant le trône à son petit-fils âgé de cinq ans.

MORT DE LOUIS XIV

Le 13 août, le roi fit l'effort de recevoir debout un prétendu ambassadeur de Perse et de signer un traité avec lui. Cette comédie, dont les ministres avait flatté sa vanité, l'acheva réellement.[6] Le matin, il avait fallu

---

1. *Marlborough*, a celebrated English general and the hero of a popular song under the name of Malbrough, was born in 1650 and died in 1722.

2. *Villars*, one of the most popular generals, to our days, of Louis XIV, was born in 1653 and died in 1734,

3. *Utrecht et Rastadt* are situated, the first a short distance North of Rotterdam, the other in the Duchy of Baden.

4. *Acadie* is a large peninsula of North America, now called Nova-Scotia.

5. *Saint-Christophe*, one of the smaller West Indies.

6. *L'acheva réellement* : was the immediate cause of his death.

le porter à la messe, et le soir on le roula au concert qui se faisait chez madame de Maintenon.[1] Il y parut un homme mort. Fagon[2] ne voulait pas que le roi fût malade, et personne n'eût osé le dire. Quatre médecins qu'il appela, se gardèrent bien d'être d'un autre avis. Ils ne firent rien qu'admirer, approuver, chanter en chœur la sagesse de Fagon. Le lendemain, quatre autres médecins, mais toujours des louanges et des admirations. On fit venir les gens d'armes du roi à Versailles, dans l'espoir qu'il pourrait encore en passer la revue, le vendredi 22, avant la Saint-Louis.[3] Mais il baissait si vite que la chose devint impossible. Les médecins même y virent plus clair. Ils comprirent dès lors où en était le roi. Ils distinguèrent aux jambes des marques noires qu'ils n'auraient osé voir la veille.

Le roi, qui avait eu toute sa vie une grâce majestueuse, l'eut aussi dans la mort. Il trouva les belles et touchantes paroles de la situation pour ses serviteurs, pour l'enfant.[4] J'y voudrais un mot pour la France. Un seul peut-être indique qu'il eut l'idée de la terrible responsabilité qu'il avait prise en tant de choses. Il disait que la mort lui semblait peu pénible. "Elle ne l'est, dit madame de Maintenon, que quand on a de la haine, de l'attachement aux créatures, ou des restitutions à faire.—Je n'en dois à personne comme particulier,

1. *Madame de Maintenon*, the second wife of Louis XIV, by a secret marriage that took place in 1684, was born in 1635. She had first married Scarron, a comic poet, after the death of whom she was chosen as the governess of the King's children. She died in 1719.

2. *Fagon* (1638-1718), the King's physician, was at the same time curator of the Botanical garden.

3. *La Saint Louis*, the patron saint of the King, whose festival is observed in the Roman Catholic Church on August 25th.

4. *L'enfant*, the King's grand-son afterwards Louis XV.

dit le roi. Mais, pour celles que je dois au royaume, j'espère en la miséricorde de Dieu."

Mais voilà le 29 que le mort ressuscite. Le roi prend du vin d'Alicante et deux petits biscuits. Il demande où est madame de Maintenon. Elle revient de Saint-Cyr.[1] Le mieux, au reste, ne dura pas un jour. Le soir même du 29, on vit que la gangrène occupait tout le pied, gagnait le genou même ; toute la jambe était enflée. C'en était fait réellement.

MICHELET.

JUGEMENT SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV

La France d'aujourd'hui est encore, à beaucoup d'égards, telle que les guerres de Louis XIV l'ont faite. Les provinces qu'il a conquises, la Franche-Comté, la Flandre, l'Alsace, sont restées incorporées à la France. Il y a des conquêtes sensées, comme des conquêtes insensées ; Louis XIV en a fait de sensées ; une politique sinon toujours juste et sage, du moins habile, y a présidé.

Si je passe des guerres de Louis XIV à ses relations avec les États étrangers, à sa diplomatie proprement dite, je trouve un résultat analogue. C'est au XVIIe siècle, après le traité de Westphalie, sous l'influence du gouvernement de Louis XIV, que la diplomatie change de caractère. D'une part, elle échappe à l'influence exclusive du principe religieux ; les alliances, les com-

---

1. *Saint-Cyr*, now the seat of a military school for infantry and cavalry, is situated about 10 miles West of Paris. Madame de Maintenon had established there a school for the education of poor girls belonging to noble families.

binaisons politiques se font par d'autres considérations. En même temps elle devient beaucoup plus systématique, plus régulière, et dirigée toujours vers un certain but d'après des[1] principes permanents. La naissance régulière du système de l'équilibre en Europe appartient à cette époque. C'est sous le gouvernement de Louis XIV que ce système, avec toutes les considérations qui s'y rattachent, a vraiment pris possession de la politique européenne.

On a beaucoup dit que la propagation du pouvoir absolu avait été le principe dominant de la diplomatie de Louis XIV; je ne le crois pas. Cette considération n'a joué un grand rôle dans sa politique que tard, dans sa vieillesse. La puissance de la France, sa prépondérance en Europe, l'abaissement des puissances rivales, en un mot, l'intérêt politique de l'État ; c'est là le but auquel Louis XIV a constamment tendu, soit qu'il ait lutté contre l'Espagne, l'empereur d'Allemagne, ou l'Angleterre ; il a beaucoup moins agi en vue de la propagation du pouvoir absolu que par un désir de puissance et d'agrandissement de la France et de son gouvernement. Parmi beaucoup de preuves, en voici une qui émane de Louis XIV lui-même. On trouve dans ses Mémoires, à l'année 1666, s'il m'en souvient bien, une note conçue à peu près en ces termes : "J'ai eu ce matin une conversation avec M. de Sidney, gentilhomme anglais, qui m'a entretenu de la possibilité de ranimer le parti républicain en Angleterre. M. de Sidney m'a demandé pour cela 400,000 livres. Je lui ai dit que je ne pouvais en donner que 200,000. Il m'a engagé à faire venir de Suisse un autre gentilhomme

1. *D'après des*, according to.

anglais, qui s'appelle M. de Ludlow,[1] et à causer avec lui du même dessein." On trouve, en effet, dans les Mémoires de Ludlow, vers la même date, un paragraphe dont le sens est :

"J'ai reçu du gouvernement français une invitation de me rendre à Paris, pour parler des affaires de mon pays; mais je me défie de ce gouvernement."

Et Ludlow, en effet, resta en Suisse. Vous voyez que l'affaiblissement du pouvoir royal en Angleterre était à cette époque le but de Louis XIV. Il fomentait des dissensions intérieures, il travaillait à ressusciter le parti républicain, pour empêcher que Charles II[2] ne devînt trop puissant dans son pays. Dans le cours de l'ambassade de Barillon en Angleterre, le même fait se reproduit sans cesse. Toutes les fois que l'autorité de Charles II paraît prendre le dessus, que le parti national est sur le point d'être écrasé, l'ambassadeur français porte son influence de ce côté, donne de l'argent aux chefs de l'opposition, lutte, en un mot, contre le pouvoir absolu, dès que c'est là le moyen d'affaiblir une puissance rivale de la France. Toutes les fois que vous regarderez attentivement à la conduite des relations extérieures sous Louis XIV, c'est là le fait dont vous serez frappé.

Vous le serez aussi de la capacité, de l'habileté de la diplomatie française à cette époque. Quand on compare les dépêches, les mémoires, le savoir-faire, la conduite des conseillers de Louis XIV avec celle des négociateurs espagnols, portugais, allemands, on est frappé de

---

1. *M. de Ludlow* (Edmond), an English Republican and one of the judges of Charles I, was born in 1620 and died in 1693.

2. *Charles II*, the son of Charles I, was called to the throne by general Monk in 1660; he died in 1685.

la supériorité des ministres français. Il n'y a de diplomatie en Europe au XVIIe siècle, qui paraisse égale à la diplomatie française, que la diplomatie hollandaise. Les ministres de Jean de Witt[1] et de Guillaume d'Orange, de ces illustres chefs du parti de la liberté civile et religieuse, sont les seuls qui paraissent en état de lutter contre les serviteurs du grand roi absolu.

Portons nos regards dans l'intérieur de la France, sur l'administration de Louis XIV : nous y trouverons de nouvelles explications de la force et de l'éclat de son gouvernement. Parcourez les services publics de tout genre, les impôts, les routes, l'industrie, l'administration militaire, tous les établissements qui appartiennent à une branche d'administration quelconque ; il n'y en a presque aucun dont vous ne trouviez, soit l'origine, soit le développement, soit la grande amélioration, sous le règne de Louis XIV. C'est comme administrateurs que les plus grands hommes de son temps, Colbert, Louvois, ont déployé leur génie et exercé leur ministère. Ce fut par là que son gouvernement acquit une généralité, un aplomb, une consistance qui manquaient, autour de lui, à tous les gouvernements européens. Vous voyez que, sous quelque point de vue que nous envisagions ce gouvernement, nous découvrons bientôt les sources de sa force et de son influence. C'est, à vrai dire, le premier gouvernement qui se soit présenté aux regards de l'Europe comme un pouvoir sûr de son fait, qui n'eût pas à disputer son existence à des ennemis intérieurs, tranquille sur son territoire, avec son peuple,

---

1. *Jean de Witt* (1625-1672), a famous Dutch Statesman and, with his brother Corneille, the opponents of Guillaume d'Orange. Was killed in a riot.

et s'inquiétant uniquement de gouverner.[1] Tous les gouvernements européens avaient été jusque-là sans cesse jetés dans des guerres qui leur ôtaient toute sécurité comme tout loisir, ou tellement assiégés de partis et d'ennemis intérieurs qu'ils passaient leur temps à combattre pour leur vie. Le gouvernement de Louis XIV a paru le premier uniquement appliqué à faire ses affaires, comme un pouvoir à la fois définitif et progressif, qui ne craint pas d'innover parce qu'il compte sur l'avenir. Il y a eu, en effet, très peu de gouvernements aussi novateurs que celui-là. Le gouvernement de Louis XIV s'est montré actif dans toutes sortes d'innovations, favorable au progrès des lettres, des arts, de la richesse, de la civilisation, en un mot. Ce sont là les véritables causes de sa prépondérance en Europe ; prépondérance telle qu'il a été sur le continent, pendant tout le XVIIe siècle, non-seulement pour les souverains mais pour les peuples eux-mêmes, le type des gouvernements.

Maintenant on se demande, et il est impossible de ne pas se demander, comment un pouvoir si éclatant, si bien établi à en juger par ce que je viens de mettre sous vos yeux, on se demande, dis-je, comment ce pouvoir est tombé si vite dans une telle décadence.

C'est ici que nous retrouvons le vice incorrigible et l'effet infaillible du pouvoir absolu. Par cela seul[2] que ce gouvernement n'avait pas d'autre principe que le pouvoir absolu, ne reposait que sur cette base, sa décadence a été subite et méritée. Ce qui manquait essentiellement à la France de Louis XIV, c'étaient des

1. *Et s'inquiétait uniquement de gouverner*, and having no cares but those of the government.

2. *Par cela seul*, from the only fact.

institutions, des forces politiques subsistant par elles-mêmes, capables d'action spontanée et de résistance. Les anciennes institutions françaises, si tant est qu'elles méritent ce nom,[1] ne subsistaient plus; Louis XIV acheva de les détruire. Il n'eut garde de[2] chercher à les remplacer par des institutions nouvelles; elles l'auraient gêné; il ne voulait pas être gêné. La volonté et l'action du pouvoir central, c'est là tout ce qui paraît avec éclat à cette époque. Le gouvernement de Louis XIV est un grand fait, un fait puissant et brillant, mais sans racines. Les institutions libres sont une garantie non-seulement de la sagesse des gouvernements, mais encore de leur durée. Il n'y a pas de système qui puisse durer autrement que par des institutions. Là où le pouvoir absolu a duré, c'est qu'il s'est appuyé sur des institutions véritables, tantôt sur la division de la société en castes fortement séparées, tantôt sur un système d'institutions religieuses. Sous le règne de Louis XIV, les institutions ont manqué au pouvoir ainsi qu'à la liberté. Rien en France, à cette époque, ne garantissait ni le pays contre l'action illégitime du gouvernement, ni le gouvernement lui-même contre l'action inévitable du temps. Aussi le gouvernement assista à sa propre décadence.[3] Ce n'est pas Louis XIV seul qui a vieilli, qui s'est trouvé faible à la fin de son règne: c'est le pouvoir absolu tout entier. La monarchie pure était aussi usée en 1712 que le monarque lui-même: et le mal était d'autant plus grave que Louis XIV avait

1. *Si tant est qu'elles méritent ce nom*, if they only deserve that name.

2. *Il n'eut garde de*, he was careful not to.

3. *Assista à sa propre décadence*, was the witness of its own decadence.

aboli les mœurs aussi bien que les institutions politiques. Il n'y a pas de mœurs politiques sans indépendance. Celui-là seul qui se sent fort par lui-même est toujours capable, soit de servir le pouvoir, soit de le combattre. Les caractères énergiques disparaissent avec les situations indépendantes, et la fierté des âmes naît de la sécurité des droits.

GUIZOT.[1]

---

1. *Guizot* (François) was born in Nîmes in 1787 of a protestant family. His father was guillotined during the Revolution, and Guizot spent the first years of his life in Geneva, studying philosophy and German literature. At the age of eighteen, he went to Paris, where he published a *Nouveau Dictionnaire des Synonymes* and a work on *Corneille*. En 1827, he published a *Histoire de la Révolution d'Angleterre jusqu'à l'avénement de Charles II*.

During the reign of Louis-Philippe (1830-1848), he was in succession ambassador to England, prime minister and made for himself the reputation of a remarkable diplomat.

His other principal works are : *Essais sur l'Histoire de la Civilisation en Europe*, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, etc. He died in 1874 full of years and honors after having given to the world the example of an irreproachable life.

RÈGNE DE LOUIS XV

[1715-1774]

Louis XIV ne fut regretté par personne : son orgueil, son ambition, son despotisme avait causé des maux infinis au royaume. Tout le monde espérait un soulagement ; mais après lui, la France souffrit du même despotisme et subit des hontes qu'elle n'avait pas connues sous Louis XIV. Louis XV était mineur.

LOUIS XV ENFANT

Il n'était pas né gai, n'aimait personne. Tout son bonheur, quand il avait été forcé de figurer,[1] c'était de s'enfermer le soir pour faire sa soupe. Au parc de la Muette, dont le régent lui fit cadeau, son joujou favori était une vache naine et de faire le laitier. Il s'amusait aussi avec une pioche et des petits terriers. Ces chiens, par un instinct analogue à celui du porc, excellaient à fouiller et déterrer les truffes.

Avec ces goûts obscurs, il était dans les mains de deux personnes au contraire fastueuses, qui l'auraient volontiers mis sur les planches,[2] élevé en acteur. Son gouverneur, le vieux fat Villeroi,[3] tête frivole et tout à l'évent,[4] sa gouvernante, madame de Ventadour, et sa sœur, la marraine du roi, madame de La Ferté, une folle, travaillaient tous à l'envers de sa nature. Il resta sec et dur, muet. Nul moyen d'en tirer un mot.

Croira-t-on bien qu'à l'âge de six ans, tout juste à son avènement, ils eurent l'idée barbare de le régaler d'un massacre? Dans une vaste salle remplie d'un millier de moineaux, on lâcha des oiseaux de la fauconnerie, et l'enfant jouissait des cris, de l'effroi des victimes, de la confusion des plumes au vent et de la pluie de sang. Une autre indignité : comme pour lui enseigner déjà le mépris de l'espèce humaine, La Ferté

1. *De figurer*, to appear in public.

2. *Qui l'auraient volontiers mis sur les planches*, who would have liked to put him on the stage.

3. *Villeroi* (1644-1730), under whose direction Louis XV was placed, proved to be a shrewd courtier, but a very poor general.

4. *Tout à l'évent*, very frivolous, with a giddy-head.

imagina de lui donner un ballet par des enfants vêtus en chiens.

S'il eût profité de cette éducation, il serait devenu un monstre ; mais rien n'agit,[1] ni en bien ni en mal.

Le fond en lui était l'insensibilité, l'ennui, le *rien*. La représentation[2] le mettait de mauvaise humeur. Il haïssait le bal, fuyait la comédie, bâillait à l'opéra. La seule personne dont il s'accommodât (tout au moins d'habitude) était celle qui ne parlait guère, ne faisait et ne voulait rien (pas même l'amuser), son précepteur Fleury. Vieux prêtre complaisant, homme du monde, fort ignorant, qui n'essaya pas de l'instruire, mais qui, comme une nourrice, s'arrangeait[3] des puérilités taciturnes où il passait sa vie.

JULES MICHELET.

Le lendemain de la mort du Grand roi, le duc d'Orléans,[4] premier prince du sang, convoqua le Parlement au Palais de Justice et s'y transporta avec les autres princes du sang et les ducs et pairs. Il réclama la régence et ne promit pas seulement d'écouter "les sages remontrances du Parlement," mais les réclama d'avance.

Le Parlement fut gagné, dès les premiers mots, à un prince qui offrait ainsi de lui rendre les droits politiques que Louis XIV lui avait enlevés. Il proclama par acclamation le duc Philippe d'Orléans régent du royaume, avec pleine disposition des forces militaires et des charges et offices. Le régent débuta par des réformes considérables. Il diminua énormément les dépenses de la maison du roi et des bâtiments. Plusieurs tentatives

---

1. *Rien n'agit*, nothing had any influence on him.
2. *Représentation*, pomp. ceremonial.
3. *S'arrangeait*, was satisfied with.
4. *Le duc d'Orléans* (Philippe II), who was regent during the minority of Louis XV, was born in 1674 and died in 1723. He left in history the reputation of a bad financier and an immoral man.

furent faites pour relever les finances. La plus célèbre est celle de l'Écossais Law.[1] Après avoir promis des merveilles, elle finit par la banqueroute.

Philippe d'Orléans avait de grandes qualités ; mais il s'était adonné aux plaisirs et s'entourait d'indignes serviteurs. Parmi ces serviteurs était Dubois,[2] que le régent eut la faiblesse de faire archevêque de Cambrai, et qui fut même cardinal.

La France faillit[3] faire la guerre au roi Philippe V, dont l'établissement sur le trône d'Espagne avait coûté tant d'argent et tant de sang.

Philippe V, dirigé par un ministre ambitieux, conspira contre le régent : il voulait être régent lui-même et il alléguait qu'il était l'oncle du jeune roi, au lieu que Philippe d'Orléans n'était que son cousin. Philippe s'allia avec l'Angleterre, avec la Hollande et l'Empire. Heureusement, il n'y eut qu'un commencement de guerre et Philippe V renvoya[4] son ministre. Le régent mourut en 1723. Dubois l'avait précédé dans la tombe. Louis XV était alors majeur. Il choisit comme premier ministre le duc de Bourbon[5] qui, à cause de son incapacité, fut bientôt remplacé par le cardinal Fleury.[6]

---

1. *Law* (John) was born in Scotland in 1671 and died in 1729. While being general controller of finances, during the regency of Philippe d'Orléans, he organized a banking system which caused France to become bankrupt.

2. *Dubois*, one of the most disreputable characters in French history and yet a diplomatist of some skill, was born in 1656 and died in 1723.

3. *Faillit*, came near.

4. *Renvoya*, dismissed.

5. *Le duc de Bourbon* was prime minister from 1723 to 1726.

6. *Fleury* who, as a diplomatist, was rather unsuccessful, managed the finances in a most economical way, and left after him a reputation of thorough honesty.

LE CARDINAL FLEURY

Fleury avait vécu dans la haute société pendant la seconde partie du règne de Louis XIV. · Son humeur douce l'y faisait aimer, mais il ne paraît pas qu'on l'ait pris fort au sérieux.[1] Saint-Simon[2] dit "qu'il suppléait aux sonnettes,[3] avant qu'on en ait eu l'invention," c'est-à-dire qu'il faisait les commissions[4] dans les maisons des grands seigneurs. Louis XIV, qui trouvait Fleury trop mondain, ne se décida qu'avec peine à lui donner l'évêché de Fréjus.[5]

Devenu précepteur de Louis XV, Fleury sut se faire aimer de lui et l'habituer à ne pouvoir se passer de lui. Il eût été certainement premier ministre, s'il l'avait voulu, après la mort du régent ; mais il aimait mieux conserver et accroître son pouvoir sur l'esprit du roi, sans se donner les embarras du ministère.[6]

Le duc de Bourbon, qui se croyait beaucoup plus puissant que Fleury, l'éloigna de la cour ; mais Louis XV rappela son vieux précepteur et quelques jours après, comme le duc de Bourbon partait pour la chasse,

---

1. *Qu'on l'ait pris au sérieux*, that he enjoyed a high reputation. Lit.: he was not looked upon as being serious.

2. *Saint-Simon* (le duc de), a famous courtier, and the author of celebrated *Mémoires* in which are described with great talent and an admirable penetration many details on the manners and ways of the French court at that time, was born in 1675 and died in 1755.

3. *Qu'il suppléait aux sonnettes*, that he look the place of calling bells.

4. *Faisait les commissions*, went on errands.

5. *Fréjus*, a town of Southern France and the seat of a bishopric, has a population of about 3,600.

6. *Sans se donner les embarras du ministère*, without having the work and annoyances that befall a prime minister.

le roi lui dit : " Mon cousin, ne me faites pas attendre[1] pour souper !" C'était une plaisanterie; à peine[2] Bourbon était-il parti que Louis lui interdit par un billet de rentrer à Versailles, et lui donna l'ordre d'aller s'enfermer dans son domaine de Chantilly.[3] Le duc y resta jusqu'à sa mort.

ERNEST LAVISSE.

Fleury gouverna avec intégrité, mais sa politique extérieure était molle, sans dignité, et il commit la grande faute de laisser dépérir la marine militaire.

Louis XV avait épousé Marie Leczinska, fille de Stanislas Leczinski, qui avait été roi de Pologne, mais avait été chassé de son Pays. En 1723, Stanislas fut encore une fois élu roi, mais l'Autriche et la Russie s'opposèrent à ce qu'il remontât sur le trône. Fleury fit alors alliance avec l'Espagne et, pour venger le beau père du roi, fit la guerre à l'Autriche. A la tête de nos armées se trouvaient Berwick[4] et Villars qui, tous deux, étaient âgés de plus de quatre-vingts ans. Ces deux généraux remportèrent des succès sur le Rhin et en Italie. Un autre général battit les Impériaux à Parme et à Guastalla.[5] La paix fut signée à Vienne en 1738, Stanislas abdiqua la couronne de Pologne, mais il reçut en échange la Lorraine qui devait

1. *Ne me faites pas attendre*, do not keep me waiting.

2. *A peine*, hardly, scarcely.

3. *Chantilly*, a city situated about 20 miles North of Paris, is celebrated by a forest and a *château*, both the property of the Orleans family. This magnificent domain has been willed to France by the duc d'Aumale (born in 1822) and, after his death, will become State property.

4. *Berwick* was born in Scotland in 1670. After having been naturalized a French citizen, he became field marshal, won the battle of Almanza in 1707 and was killed near Philippsbourg in 1734.

5. *Parme et Guastalla*, two Italian cities, the first of which was founded by the Etruscans, are famous by the beauty of their situation. Parma is the seat of a large university. Guastalla is situated on the river Pô.

faire retour[1] à la France après sa mort. C'est en 1766 que survint cet événement. La paix ne fut pas de longue durée. L'empereur d'Allemagne Charles VI mourut en 1740. A peine était-il mort que plusieurs prétendants à sa succession se présentèrent. Sa veuve, Marie-Thérèse,[2] se trouva seule pour défendre ses possessions, qui se composaient de l'Autriche, de la Bohême, de la Hongrie et des Pays-Bas. La France, dans l'intention d'abaisser la maison d'Autriche, se laissa entraîner dans cette guerre ; elle avait pour alliés l'électeur de Bavière et le roi de Prusse Frédéric II. L'Angleterre, désireuse qu'elle était de s'emparer de nos colonies, se rangea du côté de Marie-Thérèse, et nous eûmes à combattre sur terre et sur mer. En Allemagne, nos armes furent presque toujours malheureuses. Sur les Alpes et en Italie, nous combattîmes avec des succès divers, mais nos armées furent victorieuses aux Pays-Bas, et le maréchal de Saxe,[3] prince allemand entré au service de la France, remporta sur les Anglais la belle victoire de Fontenoy[4] (1745).

BATAILLE DE FONTENOY

Fontenoy, qui fut une victoire, faillit être un très-grand désastre. Il était environ dix heures du matin, et l'armée anglaise attaquait en vain nos troupes depuis cinq heures, quand le duc de Cumberland[5] qui la commandait, imagina de réunir la plus grande partie de son

1. *Qui devait faire retour*, that was to be given.

2. *Marie-Thérèse*, empress of Germany, queen of Hungary and Bohemia, is famous for the energy she displayed in her struggle against Frederik the Great (1717-1780).

3. *Le maréchal de Saxe*, the son of Auguste II, Elector of Saxony and King of Poland, was born in 1696 and died 1750. He was field marshal in the French army and was considered one of the best generals of his time.

4. *Fontenoy*, near which place was fought the battle of the same name, is a small town in Belgium.

5. *Le duc de Cumberland* (1721-1763) was the third son of George II.

infanterie en une colonne compacte, pour percer[1] le centre de l'armée française.

Les Anglais se mirent en marche, et, malgré un feu terrible, ils abordèrent nos lignes. "Messieurs les gardes françaises, crièrent les officiers anglais, quand ils furent à cinquante pas des nôtres, tirez ! — Tirez les premiers ! messieurs les Anglais," répondirent les gardes françaises. Les Anglais tirèrent et leur première décharge, bien dirigée,[2] coucha par terre presque tout notre premier rang. La colonne anglaise reprit alors sa marche, s'arrêtant pour tirer, visant bien,[3] serrant les rangs pour combler les vides. Le maréchal de Saxe vit le danger : déjà il voulait mettre en sûreté le roi, qui faisait d'ailleurs belle contenance, et qui ne quitta point le champ de bataille. Cependant on put réunir des canons qui, mis en batterie, écrasèrent la colonne anglaise. Quand elle fut ébranlée, le maréchal lança contre elle sa cavalerie, qui l'attaqua de front, ses régiments d'infanterie, qui l'attaquèrent par la droite et par la gauche. Elle fut détruite et la victoire gagnée. L'enthousiasme fut immense sur le champ de bataille. Le roi fut acclamé par ses troupes. Le maréchal de Saxe avait dû faire un effort surhumain dans cette journée. Malade au point de ne pouvoir se tenir à cheval, il s'était fait traîner dans une carriole d'osier. A la fin de la bataille, on le porta vers le roi : "Sire, dit-il, je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir votre Majesté victorieuse ! Mais vous voyez à quoi tiennent les batailles !"[4]

ERNEST LAVISSE.

---

1. *Pour percer*, to break into.
2. *Bien dirigée*, well aimed at.
3. *Visant bien*, aiming carefully; comp. with the preceding note.
4. *A quoi tiennent les batailles*, on what little things depend the success of battles.

Après la victoire de Fontenoy, les armées françaises remportèrent encore deux succès éclatants, l'un à Raucoux en 1746, l'autre à Lawfeld en 1747, et en 1748 la paix fut signée à Aix-la-Chapelle. Avec une magnanimité sans exemple, Louis XV rendit toutes ses conquêtes, et huit années de paix suivirent la guerre de la succession d'Autriche. Pendant la guerre de la succession d'Autriche, la marine française avait éprouvé des pertes sensibles. Le roi, qui s'occupait plus de ses plaisirs que de la prospérité de son pays, ne prenait aucun intérêt à nos colonies. Dans les Indes, un vaillant marin, Dupleix,[1] avait commencé la conquête de cette immense contrée; mais les Anglais s'alarmèrent et firent des menaces : le gouvernement français eut l'indigne faiblesse de rappeler Dupleix. En Amérique, où nous possédions le Canada, les Anglais commencèrent les hostilités en attaquant, par surprise, un petit poste français dont ils assassinèrent le commandant. Les Français se vengèrent par une victoire. Alors, sans déclaration de guerre, une flotte anglaise attaqua nos vaisseaux. Après une grande victoire navale, remportée près de Minorque,[2] les troupes françaises enlevèrent[3] le fort qui défendait cette île. Malheureusement, cette année même, le gouvernement français s'engagea dans une guerre sur le continent, et le Canada fut perdu pour la France.

PERTE DU CANADA

Le Canada fut envahi par l'armée anglaise en juin 1759. Les envahisseurs avaient tout pour eux, le nombre, les ressources, le bon accord entre des colonies qui s'administraient librement elles-mêmes et ce gouverne-

---

1. *Dupleix*, who was the governor of French posts in India, was born in Landrecies (Nord) in 1697. He signaled himself by his bravery and would probably have succeeded in conquering India, had he been helped by the French government. He died in 1763.

2. *Minorque*, an island in the Mediterranean, mainly produces wine, oranges and capers. It now belongs to Spain.

3. *Enlevèrent*, took by storm.

ment de la mère-patrie qui leur envoyait en abondance soldats et vaisseaux. Nos Canadiens, délaissés du gouvernement français, et appuyés seulement par un excellent chef militaire, Montcalm,[1] et par une poignée de braves soldats décidés à mourir avec eux, étaient dévorés par d'indignes administrateurs civils qui, jusqu'au dernier jour, s'enrichirent de la ruine publique. Leurs alliés les Peaux-Rouges, sentant la catastrophe inévitable, les avaient presque tous abandonnés.

Les Canadiens se levèrent jusqu'au dernier homme, abandonnant la culture de leurs champs, au risque de mourir de faim. Ils concentrèrent treize ou quatorze mille combattants sur le Saint-Laurent, près de Québec, leur chef-lieu. Les faibles détachements qui défendaient au loin les postes des lacs furent refoulés par trois corps anglo-américains ; mais l'armée de Québec repoussa victorieusement, durant deux mois et demi, toutes les attaques d'un corps d'armée qui avait remonté le Saint-Laurent sous l'escorte de vingt vaisseaux de ligne.

Montcalm détacha quelques troupes pour arrêter les autres corps anglais qui s'avançaient par le haut du Saint-Laurent. Beaucoup de Canadiens, croyant Québec sauvé pour cette année, s'en allèrent couper leurs blés. Le général Wolf tenta un nouvel effort, et parvint à débarquer par surprise sur la rive gauche du fleuve. Montcalm fondit sur l'ennemi ; lui et Wolf tombèrent presque en même temps blessés à mort. Les Français,

---

1. *Montcalm*, one of the bravest French soldiers ever known and whose memory is still dear to the French, was born at Candiac, in Southern France. He was killed while defending Québec in 1759.

fort réduits en nombre, furent repoussés, évacuèrent[1] leurs positions, et Québec capitula quelques jours après.

L'armée canadienne ne songea point à traiter. L'hiver lui donna quelque répit. Au printemps, sept mille Canadiens essayèrent de reprendre Québec, attaquèrent, sans artillerie, la forte garnison anglaise sortie à leur rencontre, la battirent, lui enlevèrent ses canons (1760), la rejetèrent dans Québec et l'y assiégèrent. Ils ne pouvaient se résigner à la pensée d'être abandonnés de la France. Ils regardaient toujours vers le bas du Saint-Laurent, croyant voir arriver une flotte française. Ce fut la flotte anglaise qui reparut.

Il fallut lever le siège. Tout espoir était perdu. Les Canadiens résistèrent plusieurs mois encore. Deux cents d'entre eux, enfermés dans un fort, arrêtèrent douze jours onze mille ennemis qui arrivaient par le haut du Saint-Laurent. Toutes les forces anglo-américaines se réunirent enfin contre Montréal, dernier refuge des Canadiens. Le 8 septembre 1760 fut signée la capitulation par laquelle le Canada cessa d'être la Nouvelle-France, comme on l'appelait depuis sa découverte, et devint une province anglaise. Les Canadiens conservèrent leurs propriétés, leur religion, leur langue et leurs coutumes ; aujourd'hui encore, quoique mêlés de nombreux colons anglais ou écossais, ils sont encore Français de sentiment et de tradition, mais des Français du temps de Louis XIV plutôt que des Français modernes.

HENRI MARTIN.

1. *Évacuèrent*, abandoned, gave up.

La guerre de sept ans, qui commença en 1756 et finit en 1763, fut fatale à la France. Elle aboutit à la perte de nos colonies. Louis XV aurait dû porter toutes ses forces sur mer. Cependant, pour les raisons les plus déplorables et les plus légères, il fit alliance avec Marie-Thérèse contre Frédéric II de Prusse qui, de son côté, s'allia à l'Angleterre. Cette dernière puissance porta son plus grand effort dans la guerre maritime, tandis que Frédéric luttait sur le continent contre la France et l'Autriche. Les armées franco-allemandes étaient commandées par le duc de Richelieu, le prince de Soubise et le prince de Saxe-Hibdurghausen, généraux aussi ineptes l'un que l'autre. Au début de la guerre, Richelieu força l'armée anglaise à capituler à Closter-Severn; mais nos troupes, qui traînaient après elles des cohues de brocanteurs, de perruquiers et de domestiques, n'étaient pas faites pour résister aux soldats admirablement disciplinés de Frédéric II. Le 3 novembre 1757, les armées ennemies se trouvaient en présence à Rosbach,[1] et le 7 on livra bataille.

LA BATAILLE DE ROSBACH

Le 7 novembre 1757, Frédéric, n'ayant que vingt mille hommes, des hauteurs de Rosbach, contemplait l'armée de Soubise et du prince Hildburghausen, augmentée d'un renfort qu'avait envoyé Richelieu. Soubise hésitait à combattre, disait à son collègue l'attitude réelle du Prussien caché par ses tentes, et qui derrière s'était mis en bataille.

A ce moment critique vient un billet de Vienne pour Soubise, billet de Choiseul. Il lui conseille, le presse de se battre. Conseil impérieux ! Soubise y sent l'impératrice, l'ordre absolu. Que faire ? S'il ne combat, c'est fait de sa fortune.

---

1. *Rosbach*, where Frederic II conquered Soubise, is situated in Saxony.

"Je le tiens, disait le sot prince allemand, je vais l'envelopper." Opération très simple. Il fallait pousser notre armée à droite, cerner leur aile gauche, leur couper la retraite ; et pour cela d'abord faire un long défilé, passer devant le Prussien, sous son artillerie.

On n'est pas à moitié que ses tentes ont tombé. Il apparaît. Sa cavalerie se démasque et s'élance. La nôtre lutte un peu. Mais l'infanterie ne soutient rien, on travaillait à la mettre en bataille ; dans ces mouvements commencés, trois volées de boulets la troublent, elle fuit à toutes jambes. Soubise amène ses réserves ; trop tard, on les culbute aussi.

L'affaire ne fut que ridicule. Peu de blessés, très peu de morts, mais d'innombrables prisonniers. La suite aurait été terrible si la nuit, venue de bonne heure, n'eût charitablement couvert le camp. Les marchands lâchèrent tout, n'eurent le temps d'emballer. Les cuisiniers laissèrent leurs batteries. Loin devant, vrais zéphyrs, volaient les perruquiers, jetant l'épée qui leur battait les jambes. Ce tourbillon eût été loin, si l'Instrutt, un méchant torrent, n'eût tout arrêté court. Un seul pont ! Un long défilé. Deux jours, trois jours on fuit de différents côtés. A jeun.[1] On n'a rien emporté. Si par bonheur on trouve, à peine on veut dîner, qu'un cri part : "Voici l'ennemi."

Le camp abandonné fut pour la sombre armée du roi de Prusse un surprenant spectacle. Ces moines du drapeau, dans leur vie dure, n'avaient aucune connaissance d'un tel monde de bagatelles, de frivolités parisiennes ; que faire d'un tel butin ? Par l'ordre exprès du roi, les blessés furent soigneusement recueillis et

1. *A jeun*, without anything to eat. Lit.: fasting.

soignés. Lui-même il fit manger les officiers avec lui, à sa table, leur en fit les honneurs, s'excusant de n'avoir pas mieux. "Mais, messieurs, je ne vous attendais pas sitôt, en si grand nombre." Il dit encore : "Je ne m'accoutume pas à regarder des Français comme ennemis." Et en effet, entre nos officiers, tous enthousiastes de lui, il avait l'air du roi de France.

JULES MICHELET.

Il semblait vraiment que la France se désintéressât de cette guerre, et qu'elle ne prît pas pour elle les revers des généraux favoris de Louis XV. Une caricature représenta Soubise, une lanterne à la main, baissé vers la terre, comme s'il cherchait un objet perdu. Au bas on lisait :

"Soubise dit, la lanterne à la main :
"J'ai beau chercher ; où diable est mon armée?
"Elle était là pourtant hier matin !"

L'Angleterre, donnant ainsi la preuve de sa mauvaise foi, annula la capitulation de Closter-Severn à laquelle elle avait consenti et fit rentrer son armée en campagne. Dans les rangs français, le duc de Richelieu avait été remplacé par le comte de Clermont, un Condé; mais ce dernier se montra aussi incapable que son prédécesseur. Il fut attaqué et vaincu en Allemagne par les Anglo-Hanovriens qui étaient alors commandés par le prince Ferdinand de Brunswick, un des meilleurs capitaines de son temps. Tandis qu'en France, la guerre d'Allemagne était si impopulaire que les sympathies à Paris étaient pour le Grand Frédéric, William Pitt en Angleterre dirigeait le gouvernement avec une extrême vigueur. Les conditions de la lutte se trouvaient être ainsi très inégales. La guerre continua ainsi jusqu'en 1761; les armées ennemies se livraient sans cesse des combats qui, sans amener de résultat définitif, causaient la mort de milliers d'hommes. Malgré la difficulté des circonstances et l'infériorité du nombre, Frédéric le Grand eut presque toujours l'avantage. Une descente en Écosse et en Angleterre,

dont le duc de Choiseul avait fait le projet, échoua complètement. En France, les finances étaient dans une situation désespérée. En 1759, les recettes s'élevèrent à 285 millions, et les dépenses à 503 millions ! En 1761 fut signé à Paris le *pacte de famille*, par lequel les Bourbons d'Espagne s'alliaient aux Bourbons de France ; mais l'intervention de cette puissance ne changea en rien la fortune de la guerre, les Anglais s'emparèrent de Belle-Isle[1] et de l'île de Cuba. Bien loin de s'améliorer en Allemagne, la situation s'y aggravait, et en 1761 l'armée de Ferdinand de Brunswick, qui ne comptait que soixante-dix mille hommes, battit celle de Soubise qui se composait de cent soixante mille soldats. Enfin la paix fut signée en 1763. Par les traités de Paris et d'Hubertsbourg, la France céda à l'Angleterre : l'Acadie, le Canada, l'île du Cap Breton,[2] Saint-Vincent,[3] le Sénégal et Minorque ; l'Espagne céda la Floride et reçut en échange la Louisiane; la Prusse gagna la Silésie.[4]

Après une prodigieuse destruction d'hommes et de richesses, l'Allemagne se retrouvait au même point qu'avant la guerre. Marie-Thérèse n'avait rien gagné à faire périr près d'un million d'hommes. La France, elle, avait perdu la fleur de sa marine, des possessions immenses et des espérances plus vastes encore. L'Angleterre s'était affermie dans la domination des mers, et avait conquis l'avenir dans l'Inde et le présent en Amérique.

En 1768, la Corse[5] fut réunie à la France. Ce fut la dernière conquête de l'ancienne monarchie.

Louis XV mourut en 1774.

---

1. *Belle-Isle* is situated in the Atlantic Ocean, near the coast of Brittanny. It is a part of the *Département du Morbihan.*

2. *L'île du Cap-Breton* is situated in the Atlantic Ocean, near the mouth of the Saint-Lawrence river. It has a population of 85,000.

3. *Saint-Vincent*, one of the West Indies, belonging to England, has a population of 43,000.

4. *La Silésie*, a province of the German Empire, the capital of which is Breslau, is situated on the boundary of Russia. It has a population of over 4,000.000.

5. *La Corse* (Eng.: Corsica), one of the 87 departments of France, is situated in the Mediterranean sea. The principal cities of that island are Ajaccio (where Napoleon Bonaparte was born in 1769), Bastia, Calvi and Corte.

PORTRAIT DE LOUIS XVI

La France était toute à la joie[1] de se voir délivrée de Louis XV. On connaissait peu le nouveau roi Louis XVI, jeune homme de vingt ans, qui avait vécu jusque-là fort à l'écart ;[2] mais on disait qu'il ne ressemblait en rien à son grand-père, et cela suffisait pour qu'on lui fît bon accueil.

Louis XVI, gauche, lourd, timide jusqu'à la sauvagerie,[3] n'avait plus rien de ces grandes manières de cour, élégantes et imposantes à la fois, que Louis XV avait gardées jusque dans[4] sa dégradation. Il avait l'air d'un bourgeois ou d'un artisan allemand plutôt que d'un roi de France, et il en avait les goûts comme il en avait l'apparence ; son plus grand plaisir était de travailler à des ouvrages de serrurerie. Mais aussi avait-il la moralité d'un bon bourgeois ou d'un honnête ouvrier au lieu des vices de la cour. Il détestait les mauvaises mœurs, et sa dévotion, sans être fort éclairée, était sérieuse et respectable, et bien différente de cette bigoterie païenne que son aïeul avait mêlée à toutes les infamies.

Malheureusement, s'il n'avait pas les mœurs de ses prédécesseurs, il avait gardé leurs idées politiques, et on l'avait élevé[5] dans la croyance au droit absolu et

---

1. *Etait toute à la joie*, was very glad indeed.
2. *Fort à l'écart*, away from the world.
3. *Timide jusqu'à la sauvagerie*, bashful to the point of being unsociable.
4. *Jusque dans*, even in.
5. *On l'avait élevé*, he had been brought up.

inamissible des rois, tel que Bossuet[1] l'avait enseigné et que Louis XIV l'avait pratiqué. Il voulait le bien, mais ne se croyait responsable que devant Dieu des moyens qu'il emploierait pour le faire. Lorsque ses préjugés n'étaient pas en jeu,[2] il avait assez de jugement pour voir où était le bien ; mais, par défaut de volonté et d'esprit de suite,[3] par indécision et défiance de lui-même, il n'était pas capable de l'accomplir.

HENRI MARTIN.

LE ROI LOUIS XVI ET SES MINISTRES

Louis appela auprès de lui un vieux courtisan pour lui donner le soin de son royaume, et partagea sa confiance entre Maurepas[4] et la reine, jeune princesse autrichienne, vive, aimable et exerçant sur lui le plus grand ascendant. Maurepas et la reine ne s'aimaient pas ; le roi, cédant tantôt à son ministre, tantôt à son épouse, commença de bonne heure la longue carrière de ses incertitudes. Ne se dissimulant pas[5] l'état de son royaume, il en croyait les philosophes sur ce point ; mais élevé dans les sentiments les plus chrétiens, il avait

1. *Bossuet*, one the most eloquent orators of the French pulpit, was born in 1627. His principal works are : *Oraisons funèbres*. a standard book of the French Literature ; *Discours sur l'Histoire Universelle*, etc. He seems to have been instrumental in the Revocation of the Edict of Nantes in 1682, and died in 1704.

2. *N'étaient pas en jeu*, were not at stake.

3. *Mais par défaut de volonté et d'esprit de suite*, but through lack of will and consistency in his ideas.

4. *Maurepas* (1701-1781) was prime minister under the reigns of Louis XV and Louis XVI.

5. *Ne se dissimulant pas*, he was well aware of.

pour eux le plus grand éloignement. La voix publique, qui s'exprimait hautement, lui désigna Turgot,[1] de la société des économistes, homme simple, et vertueux, doué d'un caractère ferme, d'un génie lent, mais opiniâtre et profond. Convaincu de sa probité, charmé de ses projets de réformes, Louis XVI a répété souvent: "Il n'y a que moi et Turgot qui soyons les amis du peuple." Les réformes de Turgot échouèrent par la résistance des premiers ordres[2] de l'État, intéressés à conserver tous les genres d'abus que le ministre austère voulait détruire. Louis XVI le renvoya avec regret. Pendant sa vie, qui ne fut qu'un long martyre, il eut toujours la douleur d'entrevoir le bien, de le vouloir sincèrement, et de manquer de la force nécessaire pour l'exécuter.

Le roi, placé entre la cour, les parlements et le public, exposé aux intrigues et aux suggestions de tout genre, changea tour à tour de ministres: cédant encore une fois à la voix publique et à la nécessité des réformes, il appela aux finances Necker[3] (1777), Génevois enrichi par des travaux de banque. partisan et disciple de Colbert, comme Turgot l'était de Sully[4] ; financier économe et intègre, mais esprit vain, ayant la prétention d'être

1. *Turgot* (Anne-Robert-Jacques) was at first governor of the Province of Limousin and afterwards minister of finance (1727-1781).

2. *Premiers ordres*, *i. e.:* the Nobility and Clergy.

3. *Necker* [Jacques) was born in Geneva in 1739. During his two terms in the cabinet as minister of finance, he proved himself to be honest and skilful, but unable to cope with the bad conditions of the country. He died in 1804. Madame de Staël was his daughter.

4. *Sully* (duc de), baron de Rosny, prime minister and friend of Henri IV, was born at the *château* of Rosny, near Paris, in 1560. He administered the finances with economy and contributed to the prosperity of France during the reign of his master. He died in 1641.

modérateur en toutes choses, philosophie, religion, liberté, et, trompé par les éloges de ses amis et du public, se flattant de conduire et d'arrêter les esprits au point où s'arrêtait le sien.

Necker rétablit l'ordre dans les finances, et trouva les moyens de suffire aux frais considérables de la guerre d'Amérique.[1] Génie moins vaste mais plus flexible que Turgot, disposant surtout de la confiance des capitalistes, il trouva pour le moment des ressources inattendues, et fit renaître la confiance. Mais il fallait plus que des artifices financiers pour terminer les embarras du Trésor, et il essaya le moyen des réformes. Les premiers ordres ne furent pas plus faciles pour lui qu'ils ne l'avaient été pour Turgot : les parlements, instruits de ses projets, se réunirent contre lui, et l'obligèrent à se retirer.

En écartant Turgot et Necker, on n'avait pas changé l'état des choses, la détresse du Trésor était la même : on aurait consenti longtemps encore à se passer de l'intervention[2] de la nation, mais il fallait exister, il fallait fournir aux prodigalités de la cour. La difficulté, écartée un moment par la destitution d'un ministre, par un emprunt où par l'établissement forcé d'un impôt, reparaissait bientôt plus grande, comme tout mal négligé. On hésitait, comme il arrive toujours lorsqu'il faut prendre un parti redouté, mais nécessaire. Une intrigue amena au ministère M. de Calonne.[3] Calonne, spirituel, fécond en ressources, comptait sur son génie, sur la fortune et sur les hommes, et se livrait à l'avenir avec

1. *La guerre d'Amérique*, the Revolutionary war in the United States.

2. *A se passer de l'intervention*, to do without the help.

3. *De Calonne*, who was minister of finance in 1783, fell afterwards from favor and went to England (1734-1802).

la plus singulière insouciance. Son opinion était qu'il ne fallait point s'alarmer d'avance, et ne découvrir le mal que la veille du jour où on voulait le réparer. Il séduisit la cour par ses manières, la toucha par son empressement à tout accorder, procura au roi et à tous quelques instants plus faciles, et fit succéder aux plus sinistres présages un moment de bonheur et d'aveugle confiance.

Cet avenir sur lequel on avait compté approchait ; il fallait enfin prendre des mesures décisives. On ne pouvait charger le peuple de nouveaux impôts, et cependant les caisses étaient vides. Il n'y avait qu'un moyen d'y pourvoir, c'était de réduire la dépense par la suppression des grâces,[1] et, ce moyen ne suffisant pas, d'étendre l'impôt sur un plus grand nombre de contribuables, c'est-à-dire sur la noblesse et le clergé. Ces projets, successivement tentés par Turgot et par Necker, et repris par Calonne, ne parurent à celui-ci susceptibles de réussir qu'autant qu'on obtiendrait[2] le consentement des privilégiés eux-mêmes. Calonne imagina donc de les réunir dans une assemblée appelée "assemblée des notables," pour leur soumettre ses plans et arracher leur consentement soit par adresse, soit par conviction.

Le ministre trop confiant s'était mépris. L'opinion publique ne lui pardonnait pas d'occuper la place de Turgot et de Necker. Charmée surtout qu'on obligeât un ministre à rendre des comptes, elle appuya la résistance des nobles.

1. *Grâces*, monthly allowances given by the King to his friends.

2. *Qu'autant qu'on obtiendrait*, only if they should obtain.

La reine proposa et fit accepter au roi un ministre nouveau, M. de Brienne, archevêque de Toulouse.[1]

L'archevêque de Toulouse, avec un esprit obstiné et un caractère faible, rêvait le ministère depuis son enfance,[2] et poursuivait par tous les moyens cet objet de ses vœux. S'il n'obtint pas en arrivant au ministère la faveur qui aurait entouré Necker, il eut aux yeux du public le mérite de remplacer Calonne. Il ne fut pas d'abord premier ministre, mais il le devint bientôt. Il commença sa carrière avec assez d'avantage. Les notables consentirent avec empressement à tout ce qu'ils avaient d'abord refusé : impôt territorial,[3] impôt du timbre,[4] suppression des corvées,[5] assemblées provinciales, tout fut accordé avec affectation. Si M. de Brienne eût su profiter des avantages de sa position, s'il eût poursuivi avec activité l'exécution des mesures consenties par les notables, s'il les eût toutes à la fois et sans délai présentées au Parlement, à l'instant où l'adhésion des premiers ordres semblait obligée, c'en était fait peut être :[6] le Parlement, pressé de toutes parts, aurait consenti à tout, et cette transaction, quoique partielle et forcée eût probablement retardé pour longtemps la lutte qui s'engagea bientôt.

---

1. *Toulouse*, formerly the capital of the Province of Languedoc, and now of the *Département de la Haute-Garonne*, is situated on the river Garonne, 500 miles south-west of Paris. It has a population of 150,000, and is the seat of a State University and a Bishopric.

2. *Rêvait le ministère depuis son enfance*, had been anxious ever since his childood to be a minister.

3. *Impôt territorial*, taxes on real estate.

4. *Impôt du timbre*, a tax put on legal papers.

5. *Corvée*, was a service that peasants were compelled to render their landlord without renumeration

6. *C'en était fait peut-être*, he perhaps would have reached his aim.

Rien de pareil n'eut lieu. Par des délais imprudents on permit des retours;[1] on ne présenta les édits que l'un après l'autre, le Parlement eut le temps de discuter, de s'enhardir, et de revenir sur l'espèce de surprise faite aux notables. Les États-Généraux furent demandés à grands cris.

A. THIERS.[2]

Quelque temps avant la convocation des États-Généraux, de 1781 à 1783, la monarchie mourante s'était honorée par une guerre glorieuse. L'Angleterre avait en Amérique d'importantes colonies qu'elle gouvernait fort mal. Fatiguées d'un joug odieux, appauvries par de lourds impôts et enivrées par l'amour de la liberté, ces colonies se déclarèrent indépendantes en 1776. La guerre ne leur réussit pas d'abord très bien ; mais elles avaient pour amis en France tous ceux qui voulaient venger les désastres maritimes du règne de Louis XV, et tous les cœurs généreux, qui s'intéressaient à cette lutte d'un peuple qui voulait conquérir sa liberté.

Des volontaires français, parmi lesquels Lafayette, allèrent combattre dans les rangs des révoltés, et Louis XVI, en 1778, signa un traité d'alliance avec les provinces révoltées qui s'étaient unies les unes aux autres, et avaient pris le nom d'États-Unis.

Lafayette et Washington firent des prodiges de valeur et en 1783, les Anglais reconnurent l'indépendance des États-Unis.

---

1. *On permit des retours*, the parliament was given a chance to change its mind.

2. *Thiers* (Adolphe), a historian and Statesman, was born at Marseilles in 1797. His *Histoire de la Révolution française*, published between 1823 and 1827, gained for him the reputation of a most conscientious worker, and his *Histoire du Consulat et de l'Empire* still added to his fame. He at first practised law (1820) at Aix, but soon came to Paris where he made himself famous as a contributor to the newspaper, the *National*. In 1832, he became first minister of Louis Philippe, and afterwards (1836), president of the King's Council.

In 1870, he vainly opposed the Franco-German war, and was elected President of the Republic in 1871. He resigned the Presidency in 1873, and died in 1877, at Saint-Germain-en-Laye, near Paris.

PORTRAIT DE LAFAYETTE

"Lafayette, issu d'une famille ancienne et demeurée pure au milieu de la corruption des grands, doué d'un esprit droit, d'une âme ferme, amoureux de la vraie gloire, s'était ennuyé de la frivolité de la cour et de la discipline pédantesque de nos armées. Sa patrie ne lui offrant rien de noble à tenter, il se décida pour l'entreprise la plus généreuse du siècle, et il partit pour l'Amérique le lendemain du jour où l'on répandait en Europe qu'elle était soumise.[1] Il y combattit à côté de Washington, et décida l'affranchissement du nouveau monde par l'alliance avec la France. Revenu dans son pays avec un nom européen, accueilli à la cour comme une nouveauté. il s'y montra simple et libre comme un Américain. Lorsque la philosophie, qui n'avait été pour les nobles oisifs qu'un jeu d'esprit, exigea de leur part des sacrifices, Lafayette, presque seul persista dans ses opinions, demanda les états généraux, contribua puissamment à la réunion des ordres, et fut nommé, en récompense, commandant général de la garde nationale. Lafayette n'avait pas les passions et le génie qui font souvent abuser de la puissance: avec une âme égale, un esprit fin, un système de désintéressement invariable, il était surtout propre au rôle que les circonstances lui avaient assigné, celui de faire exécuter les lois. Adoré de ses troupes sans les avoir captivées par la victoire, plein de calme et de ressources au milieu des fureurs de la multitude, il maintenait l'ordre avec une

1. *Où l'on répandait en Europe qu'elle était soumise*, when the rumor was spread in Europe that it had been subdued.

vigilance infatigable. Les partis, qui l'avaient trouvé incorruptible, accusaient son habileté, parce qu'ils ne pouvaient accuser son caractère. Cependant il ne se trompait pas sur les événements et sur les hommes, n'appréciait la cour et les chefs de parti que ce qu'ils valaient, les protégeait au péril de sa vie sans les estimer, et luttait souvent sans espoir contre les factions, mais avec la constance d'un homme qui ne doit jamais abandonner la chose publique, alors même qu'il n'espère plus pour elle."

A. THIERS.

En 1789, au moment de la convocation des États généraux la misère était à son comble.[1] Les paysans ruinés par les impôts laissaient leurs terres en friche[2] plutôt que de les cultiver, les différents métiers se trouvaient entre les mains de corporations qui, limitant le nombre des ouvriers et des apprentis, limitaient ainsi le nombre des hommes qui pouvaient gagner honnêtement leur vie, les famines succédaient aux famines, le désespoir était partout.

FAMINE DANS PARIS EN 1789

Le corps couvert de vêtements en lambeaux, des milliers de malheureux au visage amaigri par le jeûne et au teint livide se pressaient, à Paris, devant la porte des boulangers et y passaient la moitié des jours dans une impatience terrible. On était en pleine disette, le prix du pain variant entre quatre sols et quatre sols et demi la livre, chiffres homicides à cette époque. Plus de travail, d'ailleurs, plus de salaires ; et parmi tant de pâles

1. *La misère était à son comble,* misery was everywhere at its height.
2. *En friche,* uncultivated.

journaliers,[1] bien peu qui n'eussent laissé au logis des enfants criant de faim. Mais ce pain, dont on avait tant de peine à obtenir un morceau, il était terreux, amer, il causait des inflammations de gorge et des ardeurs d'estomac.[2]

Les moulins à bras établis à l'École militaire ne fournissaient que des farines aigries, d'une couleur jaune, d'une odeur infecte, et formant des masses tellement dures que pour en détacher des portions, il fallait les frapper à coups de hache. Voilà quel était l'unique aliment du peuple ; et, comme la France entière souffrait, la capitale voyait à toute heure, entrer dans ses murs des bandes d'inconnus en guenilles, tenant à la main de longs bâtons et se traînant courbés sous leurs besaces vides, foule sans gîte et sans lendemain que la province en détresse rejetait sur Paris affamé. Ainsi la misère prenait d'épouvantables aspects ; les marchés de plus en plus orageux, semblaient se dessiner en champs de bataille ; le long de la Seine, les soldats faisaient la haie[3] sur la route des convois,[4] mais l'anxiété universelle arrêtait les transports au point de départ, le parlement de Bourgogne,[5] celui de Franche-Comté,[6] celui de Nancy,[7]

1. *Journaliers*, day laborers.

2. *Ardeurs d'estomac*, heart burns.

3. *Le long de la Seine, les soldats faisaient la haie*, along the river Seine, soldiers were formed in line.

4. *Des convois*, of the boats bringing provisions to the city.

5. *Bourgogne*, (Eng. Burgundy) a Province of ancient France now forming the départements of "Côte-d'Or," "Yonne," "Saône-et-Loire" and "Ain." Dijon, the capital of the Côte-d'Or contains the tombs of the Dukes of Burgundy.

6. *Franche-Comté*, has been divided in three départements: Haute-Saône, Doubs and Jura.

7. *Nancy*, the "chef-lieu" of the département de "Meurthe-et-Moselle" is situated about 210 miles east of Paris. It has a population of 10,000.

avaient jeté l'interdit sur la circulation des grains ; au lieu du blé attendu, c'étaient des consommateurs qui arrivaient avec l'irrésistible mouvement de la marée montante ; et chaque nuit, dans de tragiques assemblées, tenues chez le lieutenant de police, cette question revenait : Comment nourrir Paris ?

L. BLANC.[1]

Quand les États généraux se réunirent le 5 mai 1789 ils se composaient de 285 membres de la noblesse, 301 délégués du clergé et de 621 représentants du tiers état. Il n'avait pas été décidé si l'on voterait par ordre ou par tête. Si l'on votait par ordre, il était certain que la noblesse et le clergé s'entendraient pour défendre leurs privilèges : ils auraient ainsi deux voix contre la voix du tiers. Si l'on votait par tête, les députés du tiers, qui étaient aussi nombreux que ceux du clergé et des nobles réunis, pouvaient attirer à eux quelques membres des autres ordres ; ils auraient alors la majorité.

Le roi voulut que l'on votât par ordre. Les députés du tiers résistèrent et le roi fit fermer la salle des délibérations. Ils se réunirent alors dans une salle dite " du jeu de paume " et firent serment de ne pas se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France.

Le 23 juin le roi se rendit aux États généraux.

---

1. *Blanc* (*Louis*). A French politician and historian, was born in 1811. He was a member of the provisional government in 1848. In the same year he left France where he only returned in 1870. His principal works are : "Histoire de la Révolution française," "Histoire de la Révolution de 1848," " Lettres sur l'Angleterre," " L'État et la Commune," etc. He died in 1882.

SÉANCE ROYALE DU 23 JUIN 1789

Le roi entra. Seuls les cris de la noblesse et d'une partie du clergé le saluèrent; le tiers-état restait morne; l'impertinence ou la maladresse du grand maître des cérémonies avait contraint les députés d'attendre sous la pluie l'ouverture des portes, tandis que les deux premiers ordres avaient déjà pris place dans la salle ; leur humeur s'en était accrue,[1] les tribunes étaient vides.

L'anxiété était peinte sur tous les visages ; le roi se plaignit d'abord des retards que la division apportait au bonheur de son peuple, le garde des sceaux tenait en main la Déclaration concernant la présente tenue des États-Généraux : c'était ce qu'on attendait. Lorsqu'il annonça l'intention du roi de maintenir les délibérations séparées, à moins que les trois ordres ne demandassent eux-mêmes à se réunir, et seulement alors sur les questions d'un intérêt général, lorsqu'il déclara les délibérations du tiers-état nulles et inconstitutionnelles, le mécontentement devint si vif que le discours du roi, tout rempli de promesses et d'importantes concessions ne put suffire à l'apaiser. Louis XVI parlait de ses bienfaits, et la nation réclamait des droits ; les privilèges que le roi voulait sauvegarder étaient précisément ceux contre lesquels s'élevait le sentiment public. L'appareil militaire, la hauteur inaccoutumée du langage,[3] l'ordre intimé à l'Assemblée de se séparer sur-le-champ, tout irritait les passions déjà allumées. Lorsque le roi

1. *Leur humeur s'en était accrue*, they had become angry.

2. *L'appareil militaire*, the military display.

3. *La hauteur inaccoutumée du langage*, the unusual haughtiness of his language.

sortit, suivi de la noblesse et d'une partie du clergé, les députés du tiers-état demeurèrent immobiles à leur place ; un grand nombre d'ecclésiastiques suivirent leur exemple. M. de Brézé, grand maître des cérémonies, rentra dans la salle. "Messieurs, dit-il, vous avez entendu les ordres du roi." Bailly[1] hésitait. "Je vais demander les ordres de l'Assemblée," dit-il. Mirabeau se leva, toujours ardent à parler et à agir. "Nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées au roi, monsieur, s'écria-t-il ; mais vous, qui n'avez ici ni place, ni voix, ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son discours. Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes!" La retraite de M. de Brézé fut saluée par des applaudissements unanimes. Sur la proposition de Mirabeau, la chambre déclara tous ses membres inviolables.

GUIZOT.

PORTRAIT DE MIRABEAU.

Le plus audacieux des chefs populaires, celui qui, toujours en avant, ouvrait les délibérations les plus hardies, était Mirabeau. Les absurdes institutions de la vieille monarchie avait blessé des esprits justes et indigné des cœurs droits ; mais il n'était pas possible qu'elles n'eussent froissé quelque âme ardente et irrité de grandes passions. Cette âme fut celle de Mirabeau,

1. *Bailly*, who was president of the "Assemblée Constituante" and afterwards mayor of Paris, was born in 1736. He died on the guillotine in 1793. He is known not only as a politician, but also as a writer and astronomer.

qui, rencontrant dès sa naissance tous les despotismes, celui de son père, du gouvernement et des tribunaux, employa sa jeunesse à les combattre et à les haïr. Il est né sous le soleil de la Provence,[1] et issu d'une famille noble. De bonne heure il s'était fait connaître par ses désordres, ses querelles et une éloquence emportée. Ses voyages, ses observations, ses immenses lectures, lui avaient tout appris, et il avait tout retenu. Mais outré, bizarre, sophiste même quand il n'était pas soutenu par la passion, il devenait tout autre par elle. Promptement excité par la tribune et la présence de ses contradicteurs, son esprit s'enflammait : d'abord ses premières vues étaient confuses, ses paroles entrecoupées, mais bientôt venait la lumière: alors son esprit faisait en un instant le travail des années ; et à la tribune même, tout était pour lui découverte, expression vive et soudaine. Contrarié de nouveau, il revenait plus pressant et plus clair, et présentait la vérité en images frappantes ou terribles. Les circonstances étaient-elles difficiles, les esprits fatigués d'une longue discussion ou intimidés par le danger, un cri, un mot décisif s'échappait de sa bouche, sa tête se montrait effrayante de laideur et de génie, et l'Assemblée éclairée ou raffermie rendait des lois, ou prenait des résolutions magnanimes.

Fier de ses hautes qualités, s'égayant de ses vices, tour à tour altier ou souple, il séduisait les uns par ses flatteries, intimidait les autres par ses sarcasmes, et les conduisait tous à sa suite par une singulière puissance d'entraînement. Son parti était partout, dans le peuple, dans l'Assemblée, dans la cour même, dans tous ceux

1. *Provence*, an ancient province of France, was divided into the départements of "Bouches-du-Rhône," "Basses-Alpes," and part of "Drôme," "Var" and "Vaucluse." It was annexed to France in 1487.

enfin auxquels il s'adressait dans le moment. Se mêlant familièrement avec les hommes, juste quand il fallait l'être, il avait applaudi au talent naissant de Barnave,[1] quoiqu'il n'aimât par ses jeunes amis; il appréciait l'esprit profond de Siéyès,[2] et caressait son humeur sauvage; il redoutait dans Lafayette une vie trop pure ; il détestait dans Necker un rigorisme extrême, une raison orgueilleuse, et la prétention de gouverner une révolution qu'il savait lui appartenir. Il aimait peu le duc d'Orléans[3] et son ambition incertaine; et il n'eut jamais avec lui aucun intérêt commun. Seul ainsi avec son génie, il attaquait le despotisme qu'il avait juré de détruire. Cependant s'il ne voulait pas les vanités de la monarchie, il voulait encore moins de l'ostracisme des républiques ; mais n'étant pas assez vengé des grands et du pouvoir, il continuait de détruire. D'ailleurs, dévoré de besoins, mécontent du présent, il avançait vers un avenir inconnu, faisant tout supposer de ses talents, de son ambition, de ses vices, du mauvais état de sa fortune, et autorisant par le cynisme de ses propos tous les soupçons et toutes les calomnies.

A. THIERS.

---

1. *Barnave*, one of the most eloquent orators of the "Assemblée Constituante" and "Convention Nationale," was born at Grenoble in 1761, and beheaded in 1793.

2. *Sieyès*, one of the members of the clergy who, in 1789, joined the Third State, was born in 1748. He was also a member of the "Convention Nationale" and the "Directoire," and died in 1836.

3. *Duc d'Orléans*, who made himself famous by his Revolutionary opinions although he was the cousin of the King, was born in 1747 and executed in 1793. He voted for the condemnation and execution of Louis XVI and is often designated by the name of "Philippe-Égalité." His son, Louis-Philippe, reigned from 1830 to 1848.

La cour irritée d'avoir été vaincue chercha à se venger et se mit à rassembler des troupes. Le 14 juillet le peuple se souleva et se dirigea vers la Bastille. Cette forteresse était à la fois, pour Paris, dont elle tenait une grande partie sous ses canons, un grand danger matériel, et, pour le monde entier, le symbole de la tyrannie.

PRISE DE LA BASTILLE

Le peuple, qui ne se contentait ce jour-là d'aucune excuse et qui se croyait de plus en plus trahi, se porta en masse vers l'Hôtel des Invalides,[1] qui contenait un dépôt d'armes considérable. Il ne montra aucune crainte des troupes établies au Champs-de-Mars,[2] pénétra dans l'hôtel malgré les instances du gouverneur, trouva vingt-huit mille fusils cachés dans les caves, s'en empara, prit les sabres, les épées, les canons, et emporta toutes ces armes en triomphe. Les canons furent placés à l'entrée des faubourgs, au château des Tuileries, sur les quais, sur les ponts, pour la défense de la capitale contre l'invasion des troupes, à laquelle on s'attendait d'un moment à l'autre. Pendant cette matinée même on donna l'alarme en annonçant que les régiments postés à Saint-Denis[3] étaient en marche et que les canons de la Bastille étaient braqués sur la rue Saint-Antoine.[4]

1. *L'Hôtel des Invalides*, the construction of which was begun in 1674, was built under the direction of the celebrated architect Mansard. It is used as a home for old soldiers and contains the remains of Napoléon I.

2. *Champ-de-Mars*, the drilling grounds of the Paris Garrison.

3. *Saint-Denis*, is a small town situated a few miles north of Paris where the tombs of French Kings are to be seen.

4. *La rue Saint-Antoine*, is a long street extending east of the "place de la Bastille" and is mainly inhabited by cabinet-makers.

Le comité envoya de suite à la découverte,[1] plaça des citoyens pour défendre ce côté de la ville, et députa au gouverneur de la Bastille pour l'engager à retirer ses canons et à ne commettre aucune hostilité. Cette alerte, la crainte qu'inspirait la forteresse, la haine des abus qu'elle protégeait, la nécessité d'occuper un point si important et de ne plus le laisser à ses ennemis dans un moment d'insurrection dirigèrent de ce côté l'attention du peuple. Depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures, il n'y eut qu'un mot d'ordre d'un bout de Paris à l'autre : *A la Bastille ! à la Bastille !* Les citoyens s'y rendaient de tous les quartiers par pelotons, armés de fusils, de piques, de sabres. La foule qui l'environnait était déjà considérable ; les sentinelles de la place étaient postées, et les ponts levés comme dans un moment de guerre.

Un député nommé Thuriot de la Rosière, demanda alors à parler au gouverneur, M. Delaunay.[2] Admis en sa présence, il le somma de changer la direction de ses canons. Le gouverneur répondit que les pièces avaient été de tout temps sur les tours; qu'il n'était pas en son pouvoir de les faire descendre; que du reste, instruit des inquiétudes des Parisiens, il les avait fait retirer de quelques pas et sortir des embrasures. Thuriot obtint avec peine de pénétrer plus avant et d'examiner si l'état de la forteresse était aussi rassurant pour la ville que le disait le gouverneur. Il trouva, en avançant, trois canons dirigés sur les avenues de la place et prêts à balayer ceux qui entreprendraient de la forcer. Envi-

1. *Envoya de suite à la découverte*, sent at once somebody to reconnoiter.

2. *Delaunay*, sometimes written "de Launay," was born at Paris in 1740.

ron quarante Suisses et quatre-vingts invalides[1] étaient sous les armes. Thuriot les pressa, ainsi que l'état-major de la place, au nom de l'honneur et de la patrie, de ne pas se montrer ennemis du peuple ; les officiers et les soldats jurèrent tous de ne pas faire usage de leurs armes s'ils n'étaient point attaqués. Thuriot monta ensuite sur les tours ; de là il aperçut une multitude immense qui accourait de toutes parts et le faubourg Saint-Antoine qui s'avançait en masse. Déjà au dehors on était inquiet de ne pas le voir revenir, et on le demandait à grands cris. Pour rassurer le peuple, il se montra sur le rebord de la forteresse, et fut salué par des applaudissements qui partirent du jardin de l'Arsenal. Il descendit, rejoignit les siens, leur fit part du résultat de sa mission, et se rendit ensuite au comité.

Mais la multitude impatiente demandait la reddition de la forteresse. De temps en temps on entendait s'élever du milieu d'elle ces paroles : *Nous voulons la Bastille ! nous voulons la Bastille !* Plus résolus que les autres, deux hommes sortirent tout à coup de la foule, s'élancèrent sur un corps de garde, et frappèrent à coups de hache les chaînes du grand pont. Les soldats leur crièrent de se retirer, en les menaçant de faire feu ; mais ils continuèrent à frapper, et eurent bientôt brisé les chaînes, abaissé le pont, sur lequel ils se précipitèrent avec la foule. Ils avancèrent vers le second pont pour l'abattre de même. La garnison fit alors une décharge de mousqueterie qui les dispersa. Ils n'en revinrent pas moins à l'attaque, et pendant plusieurs heures tous leurs efforts se dirigèrent contre le second pont, dont l'approche était défendue par le feu continuel de la

1. *Invalides*, old soldiers.

place. Le peuple, furieux de cette résistance opiniâtre, essaya de briser les portes à coups de hache, et de mettre le feu au corps de garde ;[1] mais la garnison fit une décharge à mitraille, qui fut meurtrière pour les assiégeants et qui leur tua ou blessa beaucoup de monde. Ils n'en devinrent que plus ardents ; et, secondés par l'audace et par la constance des braves Élie et Hulin, qui étaient à leur tête, ils continuèrent le siège avec acharnement.

Le comité de l'Hôtel-de-Ville[2] était dans la plus grande anxiété. Le siège de la Bastille lui paraissait une entreprise téméraire. Il recevait coup sur coup la nouvelle des désastres survenus au pied de la forteresse. Il était entre le danger des troupes, si elles étaient victorieuses, et celui de la multitude qui lui demandait des munitions pour continuer le siège. Comme il ne pouvait pas en donner, parce qu'il en manquait, on criait à la trahison. Il avait envoyé deux députations pour suspendre les hostilités et inviter le gouvernement à confier la garde de la place à des citoyens ; mais au milieu du tumulte, des cris, de la décharge de la mousqueterie, elles n'avaient pu se faire écouter. Il en envoya une troisième avec un tambour et un drapeau pour être plus facilement reconnue, mais elle ne fut pas plus heureuse : des deux côtés on ne voulut rien entendre. Malgré ses tentatives et son activité, l'assemblée de l'Hôtel-de-Ville était exposée aux soupçons populaires. Le prévôt des marchands,[3] Flesselles, excitait surtout la plus grande défiance.—Il nous a, disait l'un, déjà

1. *De mettre le feu au corps de garde*, to set the guard-house on fire.

2. *L'Hôlel-de-Ville*, City Hall.

3. *Le prévôt des marchands*, was a man who filled the place now occupied by the mayor.

donné plusieurs fois le change dans cette journée.[1] —Il parle, disait un autre, d'ouvrir une tranchée, et il ne cherche qu'à gagner du temps pour nous faire perdre le nôtre.—Camarades, s'écria alors un vieillard, que faisons-nous avec ces traîtres? marchez, suivez-moi ; sous deux heures la Bastille sera prise.

Il y avait plus de quatre heures qu'elle était assiégée, lorsque les gardes-françaises survinrent avec du canon. Leur arrivée fit changer le combat de face.[2] La garnison elle-même pressa le gouverneur de se rendre. Le malheureux Delaunay, craignant le sort qui l'attendait, voulut faire sauter[3] la forteresse, et s'ensevelir sous ses débris et sous ceux du faubourg. Il s'avança en désespéré, avec une mèche allumée à la main, vers les poudres. La garnison l'arrêta elle-même, arbora pavillon blanc sur la plate-forme, et renversa ses fusils, canons en bas, en signe de paix. Mais les assaillants combattaient et s'avançaient toujours en criant : Abaissez les ponts ! A travers les créneaux un officier suisse demanda à capituler et à sortir avec les honneurs de la guerre.—Non, non ! s'écria la foule.—Le même officier proposa de mettre bas les armes si on leur promettait la vie sauve.—Abaissez le pont, lui répondirent les plus avancés des assaillants ; il ne vous arrivera rien.[4] — Sur cette assurance, ils ouvrirent la porte, abaissèrent le pont, et les assiégeants se précipitèrent dans la Bastille. Ceux qui étaient à la tête de la multitude voulu-

1. *Il nous a, disait l'un, déjà donné plusieurs fois le change dans cette journée*, he has already deceived us several times to-day, said some one.

2. *Fit changer le combat de face*, changed the chances of the fight.

3. *Faire sauter*, to blow up.

4. *Il ne vous arrivera rien*, lit.: nothing will happen to you, *ie*: your life will be respected.

rent sauver de sa vengeance le gouverneur, les Suisses et les invalides; mais elle criait: "Livrez-les-nous, livrez-les-nous; ils ont fait feu sur leurs concitoyens, ils méritent d'être pendus." Le gouverneur, quelques Suisses et quelques invalides furent arrachés à la protection de leurs défenseurs et mis à mort par la foule implacable.

Le comité permanent ignorait l'issue du combat. La salle des séances était encombrée d'une multitude furieuse qui menaçait le prévôt des marchands et les électeurs. Flesselles commençait à être inquiet de sa position: il était pâle, troublé; en butte[1] aux reproches et aux plus violentes menaces, on l'avait forcé de se rendre de la salle du comité dans la salle de l'assemblée générale, où était réunie une immense quantité de citoyens.—Qu'il vienne, qu'il nous suive! avait-on crié de toutes parts.—C'en est trop, répondit Flesselles; marchons, puisqu'ils le veulent; allons où je suis attendu.—Mais à peine était-il arrivé dans la grande salle que l'attention de la multitude fut détournée par des cris qui s'élevèrent de la place de Grève;[2] on entendit: *Victoire! victoire! liberté!* C'étaient les vainqueurs de la Bastille, dont on annonçait l'arrivée. Ils entrèrent bientôt eux-mêmes dans la salle, en offrant la pompe la plus populaire et la plus effrayante. Ceux qui s'étaient le plus signalés étaient portés en triomphe et couronnés de lauriers. Ils étaient escortés de plus de quinze cents hommes, les yeux ardents, les cheveux en désordre, ayant toute sorte d'armes, se pressant les uns les autres, et faisant craquer les boiseries sous leurs

1. *En butte aux*, exposed to.

2. *La place de Grève*, a square in front of the City Hall where executions used to take place.

pas. L'un portait les clefs et le drapeau de la Bastille, l'autre le règlement pendu à la bayonnette de son fusil ; un troisième, chose horrible ! levait d'une main sanglante la boucle du col du gouverneur. Ce fut dans cet appareil que le cortège des vainqueurs de la Bastille, suivi d'une foule immense qui inondait la place et les quais, entra dans la salle de l'Hôtel-de-Ville pour apprendre au comité son triomphe, et décider du sort des prisonniers qui restaient. Quelques-uns voulaient s'en remettre[1] au comité de leur jugement ; mais d'autres criaient : *Point de quartier aux prisonniers ! point de quartier à ceux qui ont tiré sur leurs concitoyens.*—Le commandant La Salle, l'électeur Moreau de Saint-Méry et le courageux Élie parvinrent néanmoins à calmer la multitude et à obtenir d'elle une amnistie générale.

Mais alors vint le tour du malheureux Flesselles. On prétend qu'une lettre trouvée sur Delaunay prouvait sa trahison, qu'on soupçonnait déjà. "J'amuse, lui disait-il, les Parisiens avec des cocardes et des promesses ; tenez bon jusqu'à ce soir ; vous aurez du renfort." Le peuple se pressa autour du bureau. Les plus modérés demandèrent qu'on se saisît de lui, et qu'il fût mis dans les prisons du Châtelet ;[2] mais d'autres s'y opposèrent en disant qu'il fallait le conduire au Palais-Royal, pour y être jugé. Ce dernier vœu devint le vœu général.—*Au Palais-Royal ! au Palais-Royal !* s'écria-t-on de toutes parts. "Eh bien ! soit, messieurs, répondit

1. *Quelques-uns voulaient s'en remettre*, some were willing to trust.

2. *Les prisons du Châtelet.* These two buildings were erected, one on the right bank of the Seine "Le Grand Châtelet," and the other, "Le Petit Châtelet" on the left bank of the river. The former was torn down in 1802.

Flesselles d'un air assez tranquille, allons au Palais-Royal."

A ces mots, il descendit de l'estrade, traversa la foule qui s'ouvrit sur ses pas et qui le suivit sans lui faire aucune violence. Mais au coin du quai Pelletier un inconnu s'avança vers lui, et l'étendit mort d'un coup de pistolet.

MIGNET.[1]

On date généralement le commencement de la Révolution de la prise de la Bastille et c'est l'anniversaire de cette date fameuse qui a été choisi en France comme "fête nationale."

Le 15 juillet le roi se rendit à l'assemblée nationale pour déclarer qu'il a éloigné les troupes. Quelques jours après il se rendit à Paris où il apprit qu'une nouvelle municipalité avait été élue, qu'une garde nationale s'était organisée et qu'une cocarde tricolore avait été adoptée comme emblème national au lieu de la cocarde blanche qui était, depuis si longtemps, le symbole de la monarchie. Pendant que ces événements se passaient, la révolution avait gagné les campagnes, les paysans s'étaient révoltés contre leurs seigneurs et réclamaient l'abolition des droits féodaux.

---

1. *Mignet*, a well known historian whose principal qualities are erudition and clearness of judgment, was born at Aix in 1796. He commenced life as a journalist on the staff of the *Constitutionnel.* In 1824 he published a history of the French Revolution which won for him the reputation of a thinker and a philosopher.

He took an active part in the revolution of 1830, and was soon admitted to the French Academy.

His other works are: "Histoire de Marie Stuart" (1850), "Charles-Quint, son abdication, son séjour à Saint-Just et sa mort" (1854), etc. Mignet's works are remarkable for profound research and a style clear and elegant.

NUIT DU 4 AOUT 1789

La minorité libérale de la noblesse, qui avait poussé son ordre à se réunir au Tiers État, jugeant la cause des privilèges perdue, voulût qu'au moins la noblesse française finit avec grandeur. Le 4 août au soir, le Vicomte de Noailles demanda la parole, et déclara qu'il n'y avait qu'un moyen de ramener dans les provinces la paix troublée par le juste mécontentement du peuple accablé sous des charges[1] exorbitantes. C'était de décréter immédiatement l'égalité proportionnelle de l'impôt pour tous les citoyens et l'abolition des corvées, des main-mortes[2] et de toutes les servitudes personnelles.

Le vicomte de Noailles était un cadet de famille,[3] sans fiefs, et ne sacrifiait là rien qui lui fût propre ; mais le plus riche seigneur de France, celui qui avait le plus à perdre à la suppression des droits féodaux, le duc d'Aiguillon, arrière-neveu du grand cardinal de Richelieu, appuya sans réserve la motion de Noailles.

Après ces orateurs nobles, qui proposent l'abolition des droits féodaux aux acclamations de l'assemblée, se lèvent des orateurs populaires, un cultivateur dans son costume de paysan bas-breton,[4] et d'autres encore, de diverses provinces, qui dépeignent avec énergie les indignités et les barbaries passées du régime féodal et la dure oppression fiscale qui a survécu à ces barbaries.

1. *Charges*, taxes.

2. *Main-mortes*, (Eng. mortmain) a set of laws that forbade the peasants to will their property.

3. *Un cadet de famille*, the youngest of his family.

4. *Dans son costume de paysan bas-breton*, wearing the costume that is worn by the peasants in Low-Brittanny.

Personne n'osait élever la voix pour défendre les droits féodaux.

Les propositions se succédèrent dès lors avec une telle rapidité que le secrétaire pouvait à peine les écrire. Une généreuse émulation de sacrifices s'était emparée de ceux-là mêmes[1] qui, la veille encore, montraient les préjugés les plus obstinés. C'était l'esprit de désintéressement de la chevalerie qui se réveillait dans l'agonie de la féodalité.

Le vicomte de Beauharnais, dont le fils fut Eugène Beauharnais,[2] demanda que tous les citoyens fussent admissibles à tous les emplois et que les peines fussent les mêmes pour tous les coupables sans distinction de classes.

Des magistrats, un membre du Parlement de Paris, proposèrent la gratuité de la justice et la suppression de la vénalité et de l'hérédité des charges.

Le duc de Larochefoucault demanda qu'en affranchissant les serfs dans tout le royaume, on adoucît le sort des esclaves dans les colonies et qu'on préparât leur libération.

Le député breton le Chapelier, qui présidait, offrit la parole aux membres du clergé qui souhaiteraient de faire connaître leurs sentiments.

Les évêques approuvèrent la suppression des droits féodaux appartenant aux ecclésiastiques comme aux laïques. L'un d'eux proposa l'abolition du droit exclusif de chasse qu'avaient les seigneurs. C'était un sacrifice aux dépens d'autrui.

---

1. *S'était emparée de ceux-là mêmes*, had taken hold of those very people.

2. *Eugène Beauharnais*, (1781-1824) the son of the vicomte de Beauharnais and Joséphine, and the step-son of Napoléon, took part in the campaigns of the Emperor and was made by him vice-roy of Italy.

Les curés furent plus généreux ; ils offrirent l'abandon de leur casuel.[1] C'était le denier du pauvre. L'Assemblée n'accepta qu'en convenant d'augmenter le revenu fixe des curés.

Les évêques n'avaient point parlé de la dîme.[2] Un gentilhomme, sur les bancs de la noblesse, dit en riant à ses voisins : "Ils nous prennent le droit de chasse ; prenons-leur les dîmes."

Les évêques n'osèrent protester.

Après les privilèges de la noblesse et du clergé, on immola ceux des provinces et des villes. L'inégalité avait été partout ; on voulait qu'elle ne fût plus nulle part.

On réclama enfin la suppression des maîtrises[3] et jurandes,[4] et aussi des privilèges en matière de travail.

La séance avait commencé à huit heures du soir. Avant deux heures du matin, la plus grande révolution sociale qu'on eût encore vue dans le monde était consommée. Il n'y avait plus en France, comme le déclaraient avec enthousiasme les députés en se pressant en foule sur les degrés de la tribune, il n'y avait plus en France qu'une seule loi, une seule nation, une seule famille et un seul titre, celui de citoyen français.

"Une seule nuit avait suffi," dit un historien contemporain, "pour renverser ce chêne antique de la féo-

---

1. *Casuel,* fees.

2. *Dîme,* (Eng. tithe) the tenth of all harvests that was paid in some cases to the Nobility and in others to the Clergy.

3. *Maîtrises.* Under the old monarchy, mechanics were formed in corporations and the highest grade in the same was that of "maître," hence the word "maîtrise" meaning the holding of the title of "maître."

1. *Jurandes,* was the name given to an office, the holder of which had charge of the interest of corporations of mechanics.

dalité dont les branches couvraient la surface du pays, dont les racines épuisaient, depuis tant de siècles, les sucs de la terre et frappaient de stérilité l'heureux sol de la France."

HENRI MARTIN.

La cour n'avait pu se résigner aux défaites successives qu'elle avait subies. Sous l'influence de la reine on commença à rassembler des troupes à Versailles. Le 1er octobre le roi donna un banquet aux gardes du corps. La cocarde tricolore y fut foulée aux pieds. Le peuple, irrité, se rendit à Versailles et ramena de force à Paris la famille royale. Les nobles commencèrent à émigrer et demandèrent aux puissances étrangères de faire la guerre à la France afin de rendre au roi son pouvoir perdu. Le 15 janvier 1790 l'assemblée constituante divisa la France en départements. Elle avait été jusque-là divisée en 32 provinces ayant chacune leurs lois et leurs coutumes. L'assemblée travaillait ainsi à l'unification du pays. Le 14 juillet de la même année eut lieu la fête de la Fédération,[1] à laquelle participèrent des délégations de toutes les parties du royaume. La constitution civile du clergé qui avait été décidée le 12 juillet amena dans l'église un schisme dont les conséquences furent désastreuses. Necker, désespéré de ne pouvoir faire face[2] à la situation financière, se retira en septembre. Mirabeau essaya alors de rendre à Louis XVI quelques-unes de ses prérogatives mais il mourut en avril 1791.

---

1. *La fête de la Fédération,* was held on the "Champ-de-Mars" on the 14 of July 1790, to commemorate the fall of the Bastille.

2. *De ne pouvoir faire face,* not to be able successfully to cope with.

MORT DE MIRABEAU

Le matin du dernier jour, il éprouva ce calme trompeur qui n'est que le repos de la vie près d'arriver à son terme, quand elle cesse enfin de lutter inutilement contre la mort. Le ciel était pur ; le soleil se levait plus splendide, comme pour se faire plus regretter ; les oiseaux chantaient sur les premières feuilles du printemps ; la chambre était inondée de lumière. Il fit ouvrir les fenêtres et dit à Cabanis[1] (selon le récit de ce médecin matérialiste), qui avait veillé près de son lit : "Mon ami, je mourrai aujourd'hui ! Quand on en est "là, il ne reste plus qu'une chose à faire, c'est de se "parfumer, de se couronner de fleurs, de s'environner "de musique, et d'entrer agréablement dans ce sommeil "dont on ne se réveille plus !"

Il fit rouler son lit près de la fenêtre, et dit à son secrétaire Frochot, en lui montrant le soleil dans toute la splendeur du printemps : "Si ce n'est pas là Dieu, c'est à coup sûr son ombre !"

Ses amis entrèrent et le trouvèrent paré pour recevoir leurs derniers adieux. "Asseyez-vous sur mon lit, vous ici, vous là," dit-il au comte de La Marck et à Frochot, les plus chers d'entre eux, "et retenez bien ce que j'ai à vous dire." Il les entretint alors pendant trois quarts d'heure, avec une étonnante lucidité de paroles et une admirable présence de cœur, de tout ce qui l'intéressait après lui sur la terre, dans ses sentiments, dans ses affaires, dans sa mémoire, et surtout dans le sort de la politique du pays. Il fut orateur jusqu'au

1. *Cabanis*, a celebrated French physician, was born in 1757 and died in 1808.

dernier soupir et homme d'État jusqu'au delà du tombeau ; puis, prenant les mains du jeune Frochot et les mettant dans les mains du comte de La Marck, "je vous lègue cet ami," dit-il à La Marck : "vous avez vu son tendre attachement pour moi, il mérite le vôtre !"

Puis, revenant sur l'avenir désespéré du roi et du peuple, qu'il allait laisser après lui, l'un sans conseiller, l'autre sans modérateur, au courant de l'anarchie[1] et des factions, entrainant tout aux écueils. "J'emporte, s'écria-t-il, avec moi le deuil de la monarchie! Après moi, les factieux s'en disputeront les lambeaux !"

Il perdit l'usage de la parole et tomba pendant trois heures dans un sommeil troublé de rêves qui n'étaient ni le délire ni le repos. Le comte de La Marck, Frochot, Pellenc, de Comps, Cabanis, se tenaient penchés sur son visage, pour surprendre le sens à ses balbutiements. Il s'apercevait de leurs tendres veilles, et remuait en souriant les lèvres, comme pour les embrasser. Ils réchauffaient ses mains dans les leurs ; elles étaient déjà glacées. A l'approche de l'accès,[2] il fit un geste qui indiquait la volonté d'écrire. On lui donna une plume et du papier. Il écrivit un seul mot: "Dormir !" et le remit à Cabanis, en le regardant avec l'expression d'un tendre reproche. Ce mot faisait allusion à une promesse que lui avait faite la veille son médecin de lui faire boire de l'opium, afin de lui épargner des douleurs inutiles quand il n'y aurait plus d'espérance. On feignit de ne pas comprendre. Il insista, et reprenant la plume. "Peut-on, écrivit-il, sans cruauté, laisser mourir son ami par un cruel supplice prolongé plusieurs jours peut-être?" On le satisfit par une potion cal-

1. *Au courant de l'anarchie*, powerless against anarchy.
2. *A l'approche de l'accès*, as he felt the attack coming on.

mante sans péril pour sa vie, s'il lui en restait encore. Il s'aperçut à ses douleurs qu'on l'avait trompé. "Ah ! vous m'avez trompé ! dit-il amèrement en recouvrant la parole. Vous n'étiez donc pas des amis ?" Il se tut de nouveau et parut s'assoupir. Le canon, qu'on tirait au Champ de Mars pour une cérémonie patriotique, le réveilla. "Sont-ce déjà les funérailles d'Achille ?" s'écria-t-il en pressentant ses propres funérailles, et en personnifiant glorieusement en lui le héros de la Révolution. Puis, se tournant sur le côté droit et levant ses yeux vers le ciel, il expira.

L'âme de la France parut s'exhaler avec ce dernier soupir. Un silence morne continua de régner dans Paris, comme si l'on eût craint encore d'éveiller son ombre, La douleur publique, d'abord immobile, devint folle par la réflexion. La France entière, sentant qu'elle était en perdition, attachait à ce grand homme ses dernières espérances, comme l'équipage d'un vaisseau qui sombre s'attache par un instinct convulsif au mât qui va sombrer avec lui. Mirabeau ne pouvait plus rien sauver, mais rien ne semblait encore perdu tant qu'il respirait au milieu de ce peuple. Il avait donné de sa force un sentiment surnaturel à la nation qui faisait espérer tout de lui, jusqu'à l'impossible. La destinée, plus clairvoyante que le peuple, l'enlevait au moment le plus favorable à sa gloire. On allait dire à toutes les crises renaissantes : "Ah ! s'il vivait !"

C'est l'oraison funèbre de l'ignorance. La puissance et la sagesse qu'on lui suppose a grandi son nom de toutes les calamités qui suivirent sa mort. Nous doutons qu'il eût apporté désormais à la monarchie d'autres secours que de vaines paroles, et à la Révolution d'autre tribut que sa tête sur un échafaud. Son heure était

passée. Chaque homme, quelque grand qu'il soit, n'en a qu'une. Mirabeau était mort avant Mirabeau. Mais il avait donné sa vie à la vérité, son nom à la Révolution, son génie à la France, son auréole au monde.

Démosthène n'avait parlé que pour la Grèce, Cicéron que pour Rome. Aussi éloquent et plus universel que ces orateurs, il avait parlé pour la raison, pour la philosophie : ils sont les orateurs d'un peuple, il est l'orateur de l'esprit humain.

A. DE LAMARTINE.[1]

Le roi, se croyant perdu, se décida à fuir et à rejoindre à Metz[2] l'armée des nobles et des rois étrangers qui voulaient essayer d'arrêter les progrès de la Révolution et de rendre au monarque sa puissance évanouie. Il fut arrêté à Varennes[3] en juin 1791.

---

1. *Lamartine* (Alphonse de Prat de), a celebrated poet, historian and statesman, was born near Mâcon, in 1790. In 1815 he went to Paris and after having served for a few years in the body guard of Louis XVIII, began writing poetry. The *Méditations poétiques* that were published in 1820 won for their author the reputation of the first lyric poet of France. In 1821 he produced the *Nouvelles Méditations*, that were followed by the *Harmonies poétiques et religieuses*. He was soon after admitted to the French Academy and was decorated with the Legion of Honor.

After the revolution of 1830 he went to the Orient, and on his return wrote an account of his voyage.

In 1835 he wrote *Jocelyn*, which is thought by many to be his best work. When the revolution of 1848 broke out he was made a member of the provisional government, but withdrew from public life on the coming of Napoleon III. His principal historical works are: *Histoire des Girondins*, *Histoire de la Restauration*, *Histoire de la Révolution de 1848*, *Histoire de la Russie*, etc.

Among his other works must be named: *La Chute d'un Ange*, *Recueillements poétiques*, *Graziella*, *Raphaël*, etc. Lamartine died in 1869.

2. *Metz*, a city of Lorraine that was conquered by Germany in 1871, is situated about 180 miles east of Paris.

3. *Varennes*, also called *Varennes-en-Argonne*, is situated in the *département* of *Meuse*.

ARRESTATION DU ROI A VARENNES

Le roi partit de Paris dans la nuit du 20 au 21 Juin. Les préparatifs tenus fort secrets, avaient été maladroitement dirigés; la voiture était énorme et chargée de bagages, les détachements de troupes placés sur la route, devaient attirer l'attention; le départ même fut mal combiné: la reine sortit à pied des Tuileries, s'égara et fit attendre ses compagnons de fuite. Le roi, la reine, Madame Élisabeth,[1] le Dauphin et Madame Royale, Madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France, se trouvaient dans la même berline; les passe-ports étaient rédigés au nom de la baronne de Korf; le roi passait pour un valet de chambre. La première partie du voyage s'accomplit sans difficultés. "François! disait joyeusement la reine à l'un des gardes du corps, M. de Valory, qui lui servait de courrier, tout va bien; nous serions arrêtés déjà, si nous devions l'être." Déjà quelques personnes sur la route avaient cru reconnaître le roi. "On passa la grande ville de Châlons-sur-Marne,[2] écrivit la jeune princesse dans son naïf récit, là on fut reconnu tout à fait. Beaucoup de monde louait Dieu de voir le roi, et faisait des vœux pour sa fuite." Il était cinq heures. Inquiet du retard et de l'émotion que la présence des soldats causait aux paysans, M. de Choiseul, qui commandait à quatre lieues de Châlons le premier détachement, poussa vers Montmédy. A Sainte-Ménehould le roi fut reconnu;

---

1. *Madame Elisabeth*, the sister of Louis XVI, was born at Versailles in 1764, and executed in 1794.

2. *Châlons-sur-Marne*, a city situated about 105 miles east of Paris, has a population of about 25,000 and is famous for its champagne.

lorsque les dragons voulurent suivre la voiture le peuple coupa les sangles des chevaux ; le fils du maître de poste Drouet, ardemment révolutionnaire, était monté à cheval, il devançait le roi.

A minuit, la lourde voiture arrivait à Varennes, les chevaux n'étaient pas prêts. Drouet avait réveillé les autorités et quelques habitants, on commençait à sonner le tocsin, les soldats du détachement étaient ivres.

On avait porté les passe-ports au procureur de la commune, nommé Sausse, pauvre petit marchand timide, effrayé de la responsabilité qui lui tombait en partage; il engagea le roi à entrer chez lui. "Le bruit s'est répandu, dit-il, que nous avons le bonheur de posséder notre roi dans nos murs ; pendant que le conseil municipal délibère, Votre majesté pourrait se trouver exposée à des avanies......" Comme Louis XVI entrait dans la boutique de l'épicier, quelques hommes armés qui en gardaient la porte dirent brutalement au roi qu'ils le reconnaissaient. "Si vous le reconnaissez, dit vivement Marie-Antoinette, parlez-lui avec le respect qui lui est dû."

Les officiers municipaux se présentèrent, demandant les ordres du roi. Celui-ci avait renoncé à tout déguisement. "Faites que mes voitures soient attelées au plus tôt, dit-il à Sausse, et que je puisse prendre la route de Montmédy." On tardait cependant sous différents prétextes; le jour approchait. M. de Choiseul et ses hussards venaient d'arriver à Varennes ; il proposa au roi de monter à cheval et de s'ouvrir un passage à travers la foule. "Si j'étais seul, je le tenterais, dit Louis XVI, je ne le puis aujourd'hui."

Le roi commençait à perdre courage ; le pont de Varennes était barricadé, la foule augmentait dans les

rues, la municipalité avait envoyé à Paris pour demander les ordres de l'Assemblée nationale. Mme Sausse avait répondu aux instances de la reine: "Dame! vous pensez au roi, je pense à M. Sausse, chacune pour son mari." A Paris, à Paris! criait-on sous les fenêtres.

Deux aides de camp de M. de la Fayette venaient d'arriver. Ils étaient partis de Paris le 21 à dix heures du matin. Le bruit de la fuite du roi s'était répandu dans la ville confondue et morne. M. de la Fayette, amèrement déçu, avait aussitôt donné des ordres pour l'arrestation de la famille royale. L'assemblée avait décrété la poursuite et confié le pouvoir exécutif aux ministres. Louis XVI se décida à reprendre le chemin de Paris.

Partout la foule couvrait la route; elle était immense à Paris dans la soirée du 23 Juin lorsque le lugubre cortège descendit les boulevards jusqu'aux Tuileries; les gardes nationaux formant la haie tenaient leurs armes renversées, les hommes gardaient leur chapeau sur la tête. Les marques de respect avaient disparu avec la fuite du roi; on avait reconnu qu'il tenait peu de place dans le gouvernement de son pays. On avait affiché dans les rues: "Celui qui applaudira le roi sera battu, celui qui l'insultera sera pendu." Le silence régnait dans la foule; à l'entrée des Tuileries, quelques forcenés se jetèrent sur les gardes du corps; on les arracha avec peine de leurs mains. La reine entra au château la dernière, entre une double haie de gardes nationaux. Les portes des Tuileries se refermèrent sur elle: c'étaient désormais les portes d'une prison. Le matin même,[1] un décret de l'Assemblée avait suspendu le roi

1. *Le matin même*, on that very morning.

de ses pouvoirs; une garde était placée autour du palais; lorsque le roi voulut sortir pour se promener dans les jardins, les soldats croisèrent la baïonnette. L'Assemblée nationale régnait seule.

GUIZOT.

Le jour même où le roi prenait le chemin de Varennes, l'empereur et le roi de Prusse s'étant rencontrés à Pilnitz (Saxe), livrèrent au public une lettre promettant à Louis XVI l'appui des souverains étrangers. Sa situation se trouva ainsi singulièrement aggravée.

Le 3 septembre 1791, l'Assemblée mit la dernière main[1] à la Constitution et serment de fidélité et d'obéissance lui fut prêté le 14.

Le 30 septembre, l'Assemblée Constituante se sépara après après avoir malheureusement décidé, dans un accès de désintéressement intempestif, qu'aucun de ses membres ne pourrait être réélu.

---

1. *Mit la dernière main*, put the last touch.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

(Du 1er Octobre 1791 au 20 Septembre 1792.)

L'Assemblée Législative succéda à l'Assemblée Constituante. Le parti le plus considérable de cette assemblée était celui des Girondins, ainsi nommé parce que les députés qui le composaient étaient, pour la plupart, du département de la Gironde. A leur tête se trouvait Vergniaud.

VERGNIAUD

Vergniaud, né à Limoges[1] et avocat à Bordeaux,[2] n'avait alors que trente-trois ans. Le mouvement l'avait saisi et emporté tout jeune. Ses traits majestueux et calmes annonçaient le sentiment de sa puissance. Aucune tension ne les contractait. La facilité, cette grâce du génie, assouplissait tout en lui, talent, caractère, attitude. Une certaine nonchalance annonçait qu'il s'oubliait aisément lui-même, sûr de se retrouver avec toute sa force au moment où il aurait besoin de se recueillir. Son front était serein, son regard assuré, sa bouche grave et un peu triste ; les pensées sévères de l'antiquité se fondaient dans sa physionomie avec les sourires et l'insouciance de la première jeunesse.

On l'aimait familièrement au pied de la tribune. On s'étonnait de l'admirer et de le respecter dès qu'il y montait. Son premier regard, son premier mot mettait une distance immense entre l'homme et l'orateur. C'était un instrument d'enthousiasme qui ne prenait sa valeur et sa place que dans l'inspiration. Cette inspiration, servie par une voix grave et par une élocution intarisrissable, s'était nourrie des plus purs souvenirs de la tribune antique. Sa phrase avait les images et l'harmonie des plus beaux vers. S'il n'avait pas été l'orateur d'une démocratie, il en eût été le philosophe et le

---

1. *Limoges*, the chief-lieu of the département of Haute-Vienne and the capital of the Province of Limousin, is situated 250 miles south west of Paris. It is the seat of a bishopric and the native place of Sadi Carnot, the fourth president of the Republic.

2. *Bordeaux*, the fourth city of France, is situated on the river Garonne, 350 milles south west of Paris. It has a population of 250,000 and is the largest wine market in the world.

poète. Son génie tout populaire lui défendait de descendre au langage du peuple, même en le flattant. Il n'avait que des passions nobles comme son langage. Il adorait la révolution comme une philosophie sublime qui devait ennoblir la nation tout entière sans faire d'autres victimes que les préjugés et les tyrannies. Il avait des doctrines et point de haines, des soifs de gloire et point d'ambitions. Le pouvoir même lui semblait quelque chose de trop réel, de trop vulgaire pour y prétendre. Il le dédaignait pour lui-même, et ne le briguait que pour ses idées. La gloire et la postérité étaient les deux seuls buts de sa pensée. Il ne montait à la tribune que pour les voir de plus haut ; plus tard, il ne vit qu'elles du haut de l'échafaud, et il s'élança dans l'avenir, jeune, beau, immortel dans la mémoire de la France, avec tout son enthousiasme et quelques taches déjà lavées dans son généreux sang. Tel était l'homme que la nature avait donné aux Girondins pour chef. Il ne daigna pas l'être, bien qu'il eut l'âme et les vues d'un homme d'État ; trop insouciant pour un chef de parti, trop grand pour être le second de personne. Il fut Vergniaud. Plus glorieux qu'utile à ses amis, il ne voulut pas les conduire ; il les immortalisa.

A. DE LAMARTINE.

A côté de Vergniaud il convient de citer le nom de Madame Roland qui était, pour ainsi dire, l'âme de la Gironde et qui, comme ses amis, mourut sur l'échafaud.

MADAME ROLAND.

Madame Roland était Parisienne ; son père était graveur. Son nom de fille était Manon Philipon. Elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, qui lui avait inspiré une profonde estime et une solide affection par ses vertus, son devoir et son patriotisme. Roland de la Platière, inspecteur des manufactures, avait longtemps servi son pays par de patients travaux sur les intérêts économiques et industriels de la France ; il le servait maintenant sur le terrain de la politique en se dévouant à la Révolution. Sa femme s'associait avec enthousiasme aux opinions que Roland soutenait avec une gravité austère.

L'enthousiasme, chez Madame Roland, avait été uni, dès la première jeunesse, aux sérieuses méditations. Elle s'était tellement pénétrée des idées et des sentiments de Rousseau,[1] qu'on pouvait dire qu'il lui avait transmis son âme et qu'elle était vraiment sa fille. Mais, si elle avait hérité des idées et des sentiments de Rousseau, elle n'avait pas hérité de ses faiblesses. Elle était aussi forte, aussi maîtresse d'elle-même, de ses volontés, de ses actions, de son imagination, que Rousseau l'avait été peu, du moins pendant la première

1. *Rousseau* (Jean-Jacques), the famous author of *Émile, La Nouvelle Héloïse, Le Contrat Social,* etc., was born in Geneva in 1712. His works, as well as those of Voltaire, are said to have been instrumental in bringing about the French Revolution. He died in 1778.

moitié de sa vie. Elle avait profité de ses leçons pour ne pas suivre ses exemples.

Elle avait, une première fois, fait entendre sa voix, sans dire son nom, lors de la fédération lyonnaise, en 1790 ; puis, des environs de Lyon[1] qu'elle habitait avec son mari, elle était arrivée avec lui à Paris, en février 1791. Leur petit salon, rue Guénégaud, près de la Monnaie,[2] devint bientôt le rendez-vous des députés et des journalistes de l'opinion la plus avancée. Madame Roland exerçait au premier abord,[3] sur tous, une attraction extraordinaire, et dont l'effet sur beaucoup, et les meilleurs, ne cessa point jusqu'à sa mort.

Elle avait alors trente-sept ans, mais paraissait beaucoup plus jeune. Sa physionomie expressive et animée produisait une plus vive impression qu'une beauté plus régulière. Son front ample et rempli de pensées, semblait celui d'un homme de génie ; mais son gracieux visage et toute sa personne avaient bien le charme de la femme. Ses grands yeux si fiers et si doux vous entraient jusqu'au fond de l'âme. Tout en elle était force, bonté, honnêteté, et grâce faisant valoir le reste.

HENRI MARTIN.

1. *Lyon*, the third city of France and the greatest silk manufacturing center in the world, is situated on the river Rhône, 300 miles south east of Paris.

2. *Monnaie*, the mint.

3. *Au premier abord*, at first sight.

Les Girondins étaient républicains, mais leurs idées étaient généralement assez modérées.

Deux clubs, celui des Jacobins[1] où dominait Robespierre,[2] et celui des Cordeliers[3] où régnaient suprêmes Danton[4] et Camille Desmoulins,[5] représentaient les opinions les plus avancées et les plus violentes.

A l'extérieur, les émigrés,[6] aidés des puissances étrangères, continuaient à préparer l'invasion de la France. Un décret de l'Assemblée ordonna aux premiers de rentrer en France sous peine de confiscation de leurs biens : le roi mit son veto.

Les ministres que le roi avait choisis étaient soupçonnés, par l'Assemblée, d'être d'accord avec les ennemis de la France : Louis XVI les renvoya, choisit ses nouveaux ministres parmi les Girondins, et le 20 avril 1792 il vint demander à l'Assemblée de déclarer la guerre à l'Autriche qui s'était alliée à la Prusse. La guerre fut déclarée. Au début, nos armées peu nombreuses et mal organisées éprouvèrent des défaites. En juillet, la patrie fut déclarée en danger par l'Assemblée. La France alors se leva en masse pour défendre son territoire menacé.

---

1. *Jacobins*, this club was thus called on account of its meetings taking place in a building formerly occupied by monks of that name.

2. *Robespierre*, one of the most famous men of the French Revolution, was born in 1758 at Arras, in the Northern part of France. He at first practised law and afterwards was elected a member of the public assemblies. He caused the arrest and execution of the Girondists, later on of Danton and his friends, and was himself beheaded in July 1793.

3. *Cordeliers*, this club which afterwards joined that of the Jacobins, was founded by Danton, Marat and Camille Desmoulins. Its members used to meet in a building formerly belonging to the Cordeliers monks; the same now contains the medical collections gathered by the famous physician Dupuytren and bears the name of *Musée Dupuytren*.

4. *Danton*, (1759-1794), was a member of the *Convention Nationale*, the promoter of the Revolutionary tribunal and one of the directors of Committee of public safety, (Comité de Salut public). He and his friends were sent to the guillotine by Robespierre in 1794.

5. *Desmoulins* (Camille), (1762-1794), was one of the leaders against the Bastille in 1789. He died on the guillotine on April 5, 1794, and to the last minute displayed the greatest courage.

6. *Les émigrés*, were the members of the nobility who left France and tried to organize a foreign army to help Louis XVI to reconquer his throne.

LA PATRIE EN DANGER.

Le dimanche 22 juillet, à six heures du matin, les canons placés au Pont-Neuf commencèrent à tirer, et continuèrent d'heure en heure, jusqu'à sept heures du soir. Un canon de l'Arsenal répondait et faisait écho.

Toute la garde nationale, en ses six légions, réunie sous ses drapeaux, s'assembla autour de l'Hôtel-de-Ville ; et l'on y organisa les deux cortèges qui devaient porter dans Paris la proclamation.

Chacun avait en tête un détachement de cavalerie, avec trompettes, tambours, musique et six pièces de canon. Quatre huissiers à cheval portaient quatre enseignes : Liberté, Égalité, Constitution, Patrie. Douze officiers municipaux, en écharpes, et derrière un garde national à cheval portant une longue bannière tricolore, où étaient ces mots : "Citoyens, la patrie est en danger." Puis venaient encore six pièces de canon, et un détachement de garde nationale. La marche était fermée par la cavalerie. La proclamation se fit sur les places et sur les ponts.

A chaque halte, on commandait le silence en agitant des banderoles tricolores et par un roulement de tambour. Un officier municipal s'avançait, et, d'une voix grave, lisait l'acte du Corps Législatif, et disait : "La patrie est en danger."

Cette solennité était comme la voix de la nation, son appel à elle-même. A elle, maintenant, de voir ce qu'elle avait à faire, ce qu'elle avait dans le cœur de dévouement et de sacrifice, de voir qui voulait combattre, défendre cet immense patrimoine des libertés

conquis hier, qui voulait sauver la France et l'espérance du monde.

Des amphithéâtres avaient été dressés sur toutes les grandes places, comme au parvis Notre-Dame, pour recevoir les enrôlements. Des tentes étaient placées sous des banderoles tricolores et des couronnes de chêne ; sur le devant une table simplement jetée sur deux caisses de tambour. Des municipaux,[1] avec six notables, siégeaient pour écrire, et donner aux enrôlés leurs certificats ; à droite, à gauche, les drapeaux gardés par les hommes de leurs bataillons.

L'amphithéâtre était isolé et défendu par un grand cercle de citoyens armés, et deux pièces de canon. La musique était au centre, et faisait entendre des hymnes guerriers et patriotiques.

On avait bien fait d'entourer ainsi les amphithéâtres. La foule s'y précipitait. Le cercle des factionnaires suffisait à peine à la repousser. Tous voulaient arriver ensemble et être inscrits d'une fois. On les contenait, on les écartait, pour régler l'inscription ; quelques-uns seulement passaient, qui gravissaient impatients les escaliers, se pressaient aux balustrades ; à mesure, d'autres venaient, les inscrits redescendaient, et allaient gaiement s'asseoir dans le grand cercle de la place, chantant avec la musique, et caressant les canons.

Tout était mêlé ici ; il n'y avait ni inférieurs ni supérieurs ; c'étaient des hommes, voilà tout, c'était la France entière qui se précipitait aux combats.

Il en venait de tout petits,[2] qui tâchaient de prouver qu'ils avaient seize ans, et qu'ils avaient droit de partir.

---

1. *Municipaux*, national guards.

2. *Il en venait de tout petits*, very little ones came.

L'Assemblée, par grâce, avait abaissé jusqu'à cet âge la faculté de s'enrôler.

Il y avait des hommes mûrs, des hommes déjà grisonnants, qui ne voulaient pour rien au monde laisser une telle occasion, et plus lestes que les jeunes partaient devant pour la frontière. On vit des choses étranges. Au fond de la basse Bretagne, le bonhomme La Tour d'Auvergne, très mûr d'âge, déjà retiré, laisse un matin les belles antiquités celtiques qui faisaient tout son bonheur, s'en va embrasser son maître, un vieux savant celtomane, part sans autre viatique[1] que sa chère grammaire bretonne qu'il portait sur sa poitrine, et qui le sauva des balles. Il entra, lui aussi, dans ces bandes, enrôlé de cinquante ans, et se mit héroïquement à former cette jeunesse.

Personne ne voyait ces choses sans émotion. La jeune audace de ces enfants, le dévouement de ces hommes qui laissaient là tout, sacrifiaient tout, tiraient les larmes des yeux. Tels pleuraient, se désespéraient de ne pouvoir partir aussi. Les partants chantaient et dansaient, lorsque les municipaux les menaient le soir à l'Hôtel-de-Ville. Ils disaient à la foule émue : "Chantez donc aussi, vous autres ! criez : Vive la nation !" L'élan fut tel, la fermentation si grande, les cœurs et les imaginations si puissamment ébranlés, que ceux même qui venaient de décréter la Déclaration du danger de la patrie ne furent pas sans inquiétude ; ils s'effrayèrent de leur ouvrage.

JULES MICHELET.

1. *Viatique*, resources. This word is usually applied to the Holy Communion that is given to people about to die.

LES VOLONTAIRES DE 92

Détournez les yeux de Paris, et contemplez, je vous prie, si votre regard peut l'embrasser, l'immense, l'inconcevable grandeur du mouvement. Six cent mille volontaires inscrits veulent marcher à la frontière. Il ne manque que des fusils, des souliers, du pain. Les cadres sont tout préparés ; les fédérations pacifiques de 90 sont les bataillons frémissants de 92. Les mêmes chefs souvent y commandent ; ceux qui menèrent le peuple aux fêtes vont le guider aux combats.

Ces innombrables volontaires ont gardé tous un caractère de l'époque vraiment unique qui les enfanta à la gloire.[1] Et maintenant, où qu'ils soient, dans la mort ou dans la vie, morts immortels, savants illustres, vieux et glorieux soldats, ils restent tous marqués d'un signe qui les met à part dans l'histoire. Ce signe, cette formule, ce mot qui fit trembler toute la terre, n'est autre que leur simple nom : *Volontaires de 92.*

Leurs maîtres, qui les instruisirent et disciplinèrent leur enthousiasme, qui marchèrent devant eux comme une colonne de feu, c'étaient les sous-officiers ou soldats de l'ancienne armée, que la Révolution venait de jeter en avant,[2] ses fils qui n'étaient rien sans elle, qui par elle avaient déjà gagné leur plus grande bataille, la victoire de la liberté. Génération admirable, qui vit en un même rayon la liberté et la gloire.

1. *Qui les enfanta à la gloire,* which made them glorious.

2. *Venait de jeter en avant.* Lit. had just thrown forward, *ie:* had just placed at the head of its armies.

C'était le jeune, l'héroïque, le sublime Hoche,[1] qui devait vivre si peu, celui que personne ne put voir sans l'adorer.—C'était la pureté même, cette noble figure virginale et guerrière, Marceau, pleuré de l'ennemi.—C'était l'ouragan des batailles, le colérique Kléber,[2] qui, sous cet aspect terrible, eut le cœur humain et bon, qui, dans ses notes secrètes, plaint la nuit les campagnes vendéennes qu'il lui faut ravager le jour.—C'était l'homme de sacrifice qui voulut toujours le devoir, et la gloire pour lui jamais, qui la donne souvent aux autres, et même aux dépens de sa vie, un juste, un héros, un saint, l'irréprochable Desaix.[3]

Et puis, après ces héros, arrivent les ambitieux, les avides, les politiques, les redoutés capitaines, qui plus tard ont cherché fortune avec ou contre César. L'épée la plus acérée, l'âpre Piémontais, Masséna,[4] avec son profil de loup. Des rois, ou gens propres à l'être, des Bernadotte[5] et des Soult.[6] Le grand sabre de Murat.[7]

---

1. *Hoche*, one of the purest characters of the Revolution, was born in 1768 and died in 1797. His principal title to glory is the pacification of Vendée in which task he acted with great tact and kindness.

2. *Kleber* (Jean-Baptiste), one of the generals of the Revolution, was born in 1753. He was assassinated in Egypt in 1800.

3. *Desaix*, who made himself famous on the Rhine in 1796 and later on in Egypt, was killed at the battle of Marengo, Italy, in 1800.

4. *Masséna* (André), duke of Rivoli, prince of Essling, was born in 1758. He followed Napoléon in all his campaigns, and died in 1817. Napoléon often called him *l'enfant chéri de la victoire.*

5. *Bernadotte*, who distinguished himself during the wars of the Revolution and the first years of the Empire, joined the allies against France in 1810. In 1818 he became king of Sweden under the name of Charles XIV, and died in 1844.

6. *Soult*, Duke of Dalmatia, contributed to the victory of Austerlitz and fought bravely in Spain. (1759-1851).

7. *Murat* (Joachim), a brother-in-law of Napoleon, was king of Naples from 1808 to 1814. He was born in 1771 and was shot in 1815 after trying to reconquer his throne.

Et puis une glorieuse foule, où chaque homme en d'autres pays, d'autres temps, eût illustré un empire. En France, il y a tout un peuple.

Grands maîtres, qui enseignaient d'exemple. Il ne faudrait pas croire néanmoins, que ces rudes et vaillants soldats, comme beaucoup de ceux-ci, les Augereau,[1] les Lefebvre, représentassent l'esprit, le grand souffle du moment sacré. Ah ! ce qui le rendait sublime, c'est qu'à proprement parler, ce mouvement n'était pas militaire. Il fut héroïque. Par-dessus l'élan de la guerre, sa fureur et sa violence, planait toujours la grande pensée, vraiment sainte, de la Révolution, l'affranchissement du monde.

En récompense, il fut donné à la grande âme de la France, en son moment désintéressé et sacré, de trouver un chant,—un chant qui, répété de proche en proche, a gagné toute la terre. Cela est divin et rare d'ajouter un chant éternel à la voix des nations.

Il fut trouvé à Strasbourg, à deux pas de l'ennemi. Le nom que lui donna l'auteur est *le Chant de l'armée du Rhin.* Trouvé en mars ou avril, du premier moment de la guerre, il ne lui fallut pas deux mois pour pénétrer toute la France. Il alla frapper au fond du Midi, comme par un violent écho, et Marseille répondit au Rhin. Sublime destinée de ce chant ! il est chanté des Marseillais à l'assaut des Tuileries, il brise le trône au 10 août. On l'appelle *la Marseillaise.* Il est chanté à Valmy,[2] affermit nos lignes flottantes, effraye l'aigle noir de Prusse. Et c'est encore avec ce chant que nos

1. *Augereau* (Duke of Castiglione) was born in 1757 and died in 1816. He was considered one of the bravest soldiers of his time.

2. *Valmy,* a small village where the Prussians were defeated in 1792, is situated in the *Département de la Marne.*

jeunes soldats novices gravirent le coteau de Jemmapes,[1] franchirent les redoutes autrichiennes, frappèrent les vieilles bandes hongroises, endurcies aux guerres des Turcs. Le fer ni le feu n'y pouvaient ;[2] il fallut, pour briser leur courage, le chant de la liberté.

JULES MICHELET.

Au moment où la France essuyait des revers, Brunswick[3] qui commandait une armée ennemie publia un manifeste par lequel il menaçait de détruire Paris si le roi n'était pas respecté.

Cette proclamation produisit un effet tout opposé à celui qu'en attendaient les alliés. Le peuple se précipita en masse vers les Tuileries, et le roi se réfugia au sein de l'Assemblée.

JOURNÉE DU 10 AOUT 1792

Le roi partit avec sa famille et ses ministres, escorté par 300 gardes nationaux et 150 Suisses. Vers huit heures et demie du matin, Louis XVI quitta les Tuileries pour n'y plus rentrer.

Quoiqu'on fût au cœur de l'été, le jardin était jonché de feuilles mortes. "Les feuilles tombent de bonne heure cette année," dit le roi.

L'Assemblée, peu nombreuse, était restée en permanence depuis le milieu de la nuit.

---

1. *Jemmapes* is a city of Belgium near which Dumouriez conquered the Austrians in 1792.

2. *Le fer ni le feu n'y pouvaient,* neither shot nor sword could conquer them.

3. *Brunswick* (Duc de), the commander-in-chief of the allied armies in 1792, was born in 1735 and fatally wounded near Auerstaedt (Saxony) in 1806.

Le roi dit à l'Assemblée: "Je suis venu ici pour éviter un grand crime, et je pense que je ne saurais être plus en sûreté qu'au milieu de vous, messieurs."

Le roi et sa famille s'étaient assis sur les bancs destinés aux ministres.

Un instant après, on entendit une décharge de mousqueterie, puis une fusillade prolongée, puis des coups de canon.

Louis XVI vivement pressé de faire cesser le combat,[1] en avait remis l'ordre écrit à d'Hervilli; mais celui-ci ne s'en était chargé qu'à condition d'être "autorisé à en faire l'usage qu'il jugerait le plus avantageux." La fusillade et la canonnade redoublaient.

Aux Tuileries les concierges ouvrirent les portes des trois cours, qui allaient être enfoncées.

Les gendarmes à pied, presque tous anciens gardes françaises, quittèrent les Suisses pour passer à l'insurrection.

On tâcha de gagner les Suisses eux-mêmes, qui étaient rangés sur le grand escalier et aux fenêtres.

Les soldats suisses paraissaient fort ébranlés; il y en eut qui jetèrent leurs cartouches par les fenêtres. Quelques-uns, au bas de l'escalier, se laissèrent emmener, bras dessus, bras dessous, par les fédérés.

Qu'arriva-t-il alors?—On ne l'a jamais bien su. Des coups de fusil furent-ils d'abord tirés des fenêtres par quelques royalistes pour engager le combat?—Ou bien, les officiers suisses, craignant que leurs soldats ne cédassent aux avances des insurgés, commandèrent-ils tout à coup le feu?—Ce qui est sûr, c'est qu'une dé-

1. *Vivement pressé de faire cesser le combat,* strongly urged to put an end to the fight.

charge partie du grand escalier foudroya la foule à bout portant[1] et joncha de morts le vestibule.

La foule reflua avec des cris d'épouvante et de fureur. Les Suisses débouchèrent dans la cour Royale, puis, de là, dans le Carrousel, refoulant devant eux, par des feux de peloton, les insurgés en déroute. Mais les insurgés s'étaient bien vite ralliés. Les Suisses se replièrent[2] sur le Château, d'où ils firent quelques autres sorties qui tinrent un certain temps les insurgés à distance, mais dont chacune coûtait du monde aux assiégés déjà peu nombreux.

Ce fut alors qu'arriva d'Hervilli. Il jugea bien la situation. Les munitions des Suisses s'épuisaient. Ils ne pouvaient répondre aux canons qui battaient le Château. Les forces des insurgés croissaient toujours. Aucun secours à attendre du dehors.[3] D'Hervilli ordonna aux Suisses, de la part du roi,[4] de se porter à l'Assemblée.

Les Suisses cessèrent le feu et sortirent du Château en bon ordre par le jardin. Mais là, les gardes nationaux, croyant qu'ils venaient prendre l'offensive,[5] tirèrent sur eux. Les Suisses se divisèrent en deux colonnes. La première parvint à gagner la terrasse et les bâtiments des Feuillants,[6] où elle déposa les armes. La

1. *Foudroya la foule à bout portant*, struck the crowd at short range.

2. *Se replièrent*, retreated.

3. *Aucun secours à attendre du dehors*, they could not expect any help from outside.

4. *De la part du roi*, in the name of the King.

5. *Qu'ils venaient prendre l'offensive*, that they were coming to attack them.

6. *Les bâtiments des Feuillants*, situated near the Tuileries, were occupied by monks of the same name, and became afterwards the seat of a political club composed of moderate royalists.

seconde colonne voulut sortir du jardin par le pont Tournant ; mais, assaillie de tous côtés par les gardes nationaux du jardin et par les gendarmes à cheval, cette malheureuse troupe périt presque tout entière.

Le château, pendant ce temps, était le théâtre de scènes plus terribles encore. Les vainqueurs furent impitoyables. L'idée de ce qu'ils appelaient une trahison les rendait furieux. Ils criaient partout : "Vengeance !—Ils ont tiré sur nous quand nous les embrassions ! " Soixante ou quatre-vingts Suisses prisonniers qu'on voulait mener à l'Hôtel-de-Ville, furent massacrés en route. Un certain nombre d'autres qui n'avaient pu sortir avec leurs camarades par le jardin, vendirent chèrement leur vie dans l'intérieur du Château. Bien peu échappèrent ; un garde national en sauva un qu'il avait pris et vint le présenter à l'Assemblée en l'embrassant, mais cet exemple ne fut pas suivi. On tua dans les appartements, sur les toits, dans les caves,quasi tout ce qu'on trouva d'hommes au Château.[1]

Les femmes, du moins, furent sauvées. Il y eut des vols dans le sac des Tuileries ; mais la masse, loin de piller, réprima rudement le pillage. Une quinzaine de voleurs furent traînés à la place Vendôme et fusillés par le peuple.

C'en était fait de la Royauté. Tout était fini vers midi.

HENRI MARTIN.

---

1. *Quasi tout ce qu'on trouva d'hommes au château,* almost all the men that were found in the *château* (Tuileries).

L'Assemblée décida alors que le roi serait envoyé au palais du Luxembourg;[1] mais la municipalité et les clubs qui étaient composés d'hommes violents envoyèrent Louis XVI au Temple.[2]

L'Assemblée ne consentit pas cependant à prononcer la déchéance du roi ; elle le suspendit de ses fonctions et décida qu'une nouvelle assemblée serait élue pour donner à la France une constitution nouvelle. Les premiers jours du mois de septembre 1792 furent marqués par un grand crime. Une bande de scélérats se répandirent dans Paris, pénétrèrent dans les prisons et massacrèrent la plus grande partie des prisonniers qui s'y trouvaient.

1. *Palais du Luxembourg*, where the Senate now holds its sessions, was begun by Marie de Medici in 1615 and completed in 1620. It also contains an art gallery composed of works of living artists.

2. *Temple*, a fortified monastery built by the Knights Templars, was demolished in 1811.

CONVENTION NATIONALE

DU 21 SEPTEMBRE 1792 AU 26 OCTOBRE 1795.

[4 Brumaire, an IV de la République.]

La Convention nationale se réunit le 21 septembre 1792. Dans l'Assembée Législative, le parti le plus puissant était celui des Girondins. A la Convention, le parti qui dominait était celui des Montagnards, ainsi nommés parce qu'ils siégeaient sur les bancs les plus élevés de l'amphithéâtre. Ils étaient décidés à employer les moyens les plus violents pour arriver à leurs fins, et ils s'appuyaient sur les clubs des Jacobins et des Cordeliers pour faire triompher la Révolution. La République fut proclamée le 21 septembre 1792.

La Convention avait décrété qu'une ère nouvelle commençait à cette date ; les noms des mois et des jours furent changés, et l'année fut divisée de la manière suivante :

Noms des Mois		
Vendémiaire	du	22 Septembre au 21 Octobre.
Brumaire	"	22 Octobre au 21 Novembre.
Frimaire	"	22 Novembre au 20 Décembre.
Nivôse	"	21 Décembre au 19 Janvier.
Pluviôse	"	20 Janvier au 18 Février.
Ventôse	"	19 Février au 20 Mars.
Germinal	"	21 Mars au 19 Avril.
Floréal	"	20 Avril au 19 Mai.
Prairial	"	20 Mai au 18 Juin.
Messidor	"	19 Juin au 19 Juillet.
Thermidor	"	20 Juillet au 18 Août.
Fructidor	"	18 Août au 16 Septembre.

Le 22 Septembre 1792 fut ainsi le 1er Vendémiaire An I de la République.

Les cinq jours non compris dans le calendrier, qui se trouvaient entre le 16 et le 22 Septembre, étaient consacrés à des réjouissances publiques.

La veille de la proclamation de la République, une armée française, commandée par Dumouriez,[1] avait remporté une victoire sur les Prussiens. La rencontre avait eu lieu près de Valmy.

---

1. *Dumouriez*, who at first commanded the armies of the Republic and won the battles of Valmy and Jemmapes, betrayed afterwards his country and served against it in the ranks of the royalists. (1739-1824).

BATAILLE DE VALMY

Les Prussiens ignoraient si parfaitement à qui ils avaient affaire qu'ils crurent avoir pris Dumouriez, lui avoir coupé le chemin. Ils s'imaginèrent que cette armée de vagabonds, de tailleurs, de savetiers, comme disaient les émigrés, avaient hâte d'aller se cacher dans Châlons, dans Reims.[1] Ils furent un peu étonnés quand ils les virent audacieusement postés à ce moulin de Valmy. Ils supposèrent du moins que ces gens-là, qui, la plupart, n'avaient jamais entendu le canon, s'étonneraient au concert nouveau de soixante bouches à feu.[2] Soixante leur répondirent, et tout le jour cette armée, composée en partie de gardes nationales, supporta une épreuve plus rude qu'aucun combat : l'immobilité sous le feu. On tirait dans le brouillard au matin, et plus tard dans la fumée. La distance néanmoins était petite. On tirait dans une masse ; peu importait de tirer juste.[3]

Cette masse vivante, d'une armée toute jeune, émue de son premier combat, d'une armée ardente et française, qui brûlait d'aller en avant, tenue là sous les boulets, les recevant par milliers, sans savoir si les siens portaient, elle subissait, cette armée, la plus grande épreuve peut-être. On a tort de rabaisser l'honneur de cette journée. Un combat d'attaque, ou d'assaut, aurait moins honoré la France.

---

1. *Reims*, a city of Eastern France, situated in the old province of Champagne, has a population of about 100,000 and is famous for its wool and cotton mills.

2. *Bouches à feu*, cannons.

3. *Peu importait de tirer juste*, it mattered little whether they took good aim.

Un moment, les obus des Prussiens, mieux dirigés, jetèrent de la confusion. Ils tombèrent sur deux caissons qui éclatèrent, tuèrent, blessèrent beaucoup de monde. Les conducteurs de chariots, s'écartant à la hâte de l'explosion, quelques bataillons semblaient commencer à se troubler. Le malheur voulut encore qu'à ce moment un boulet vînt tuer le cheval de Kellermann et le jeter par terre. Il en remonta un autre avec beaucoup de sang-froid, raffermit les lignes flottantes.

Il était temps.

Les Prussiens, laissant la cavalerie en bataille pour soutenir l'infanterie, formaient celle-ci en trois colonnes, qui marchaient vers le plateau de Valmy (vers onze heures). Kellermann voit ce mouvement, forme aussi trois colonnes en face, et fait dire sur toute la ligne : "Ne pas tirer, mais attendre, et les recevoir à la baïonnette."

Il y eut un moment de silence. La fumée se dissipait. Les Prussiens avaient descendu, ils franchissaient l'espace intermédiaire avec la gravité d'une vieille armée de Frédéric, et ils allaient monter aux Français.

Brunswick dirigea sa lorgnette, et il vit un spectacle surprenant, extraordinaire. A l'exemple de Kellermann, tous les Français, ayant leurs chapeaux à la pointe des sabres, des épées, des baïonnettes, avaient poussé un grand cri... Ce cri de trente mille hommes remplissait toute la vallée : c'était comme un cri de joie, mais étonnamment prolongé ; il ne dura guère moins d'un quart d'heure ; fini, il recommençait toujours, avec plus de force; la terre en tremblait... C'était : " Vive la Nation ! "

Les Prussiens montaient, fermes et sombres. Mais, tout ferme que fût chaque homme, les lignes flottaient, elles formaient par moment des vides, puis elles les remplissaient. C'est que de gauche elles recevaient une pluie de fer, qui leur venait de Dumouriez.

Brunswick arrêta ce massacre inutile, et fit sonner le rappel.

Le spirituel et savant général avait très bien reconnu, dans l'armée qu'il avait en face, un phénomène qui ne s'était guère vu depuis les guerres de religon : *une armée de fanatiques*, et, s'il l'eût fallu, de martyrs. Il répéta au roi ce qu'il avait toujours soutenu, contrairement aux émigrés, que l'affaire était difficile, et qu'avec les belles chances que la Prusse avait en ce moment pour s'étendre dans le Nord, il était absolument inutile et imprudent de se compromettre avec ces gens-ci.

Le roi était extrêmement mécontent, mortifié. Vers quatre ou cinq heures, il se lassa de cette éternelle canonnade qui n'avait guère de résultat que d'aguerrir l'ennemi. Il ne consulta pas Brunswick, mais dit qu'on battît la charge.

Lui-même, dit-on, approcha avec son état-major, pour reconnaître de plus près ces furieux, ces sauvages. Il poussa sa courageuse et docile infanterie sous le feu de la mitraille, vers le plateau de Valmy. Et, en avançant, il reconnut la ferme attitude de ceux qui l'attendaient là-haut.

Ils s'étaient déjà habitués au tonnerre qu'ils entendaient depuis tant d'heures, et ils commençaient à s'en rire.

Une sécurité visible régnait dans leurs lignes. Sur toute cette jeune armée planait quelque chose comme

une lueur héroïque, où le roi ne comprit rien. Cette lueur était la foi.

Et cette joyeuse armée qui d'en haut le regardait, c'était déjà l'armée de la République.

MICHELET.

Comme on l'a vu dans le chapitre sur l'Assemblée Législative, le roi et sa famille avaient été, au mépris des ordres de cette assemblée, transportés au Temple. C'est là que l'infortuné monarque passa les derniers mois de sa vie, c'est-à-dire du 10 août 1792 au 21 janvier 1793.

LOUIS XVI AU TEMPLE

Chaque jour, la Commune envoyait de nouveaux municipaux au Temple. Chaque jour, toutes les vingt-quatre heures,[1] un nouveau détachement de gardes nationaux en relevait les postes intérieurs et extérieurs. Ces gens arrivaient, la plupart fort contraires au roi, pleins de la passion du temps, l'outrage à la bouche. Comment sortaient-ils le lendemain ? Tout autres, entièrement changés. Beaucoup arrivaient jacobins, et revenaient royalistes.

Voici la conversation qui s'établissait, le soir où l'homme descendait la garde,[2] entre lui et sa femme, impatiente et curieuse : "Eh bien, as-tu vu le roi ?—Oui, disait l'homme tout triste.—Mais comment est-il ? et que fait-il ?—Ma foi ! je ne peux pas dire autrement,

---

1. *Toutes les vingt-quatre heures*, every twenty-four hours.

2. *Descendait la garde*, came home from guard duty.

le tyran a l'air d'un brave homme. Je l'aurais pris, si je n'avais été prévenu, pour un bon rentier du Marais. Il passe le temps, quand il a fait ses prières, à étudier avec son fils, et tout exprès il s'est remis au latin...—Et encore?—Eh bien, encore, il s'occupe à chercher le mot des énigmes du *Mercure*,[1] pour désennuyer sa femme...—Et encore?—Ma foi, la nuit, il soigne son valet de chambre; il s'est levé pour lui donner la tisane..." Qu'on juge de l'effet de ces détails naïfs: la femme éclatait en sanglots, et souvent le mari lui-même laissait échapper des larmes.

Ce qui frappait le plus les gardes nationaux et leur faisait croire que le roi pouvait fort bien être innocent, c'était la profondeur et le calme de son sommeil. Tous les jours, après le dîner, il s'endormait pour deux heures, au milieu de sa famille, parmi les allants et les venants. Ce sommeil était celui d'un homme en parfait état de conscience, qui se sent juste et bien avec Dieu.

Sanguin et replet comme il était, l'air, l'exercice lui étaient fort nécessaires; il souffrait de la prison. L'humidité de la tour lui donna à l'entrée de l'hiver des rhumes. Sa sœur, Madame Élisabeth, jeune et forte personne de vingt-huit ans, avait le même tempérament. Elle passait le temps à coudre et raccommoder, ou bien à lire les offices.

Quelque inquiète que fût la surveillance de la Commune, ce jeune gouvernement révolutionnaire était si nouveau dans la tyrannie, qu'on trouvait mille moyens, sous ses yeux mêmes, d'arriver à la famille royale. Il suffisait pour cela d'avoir l'air d'un furieux patriote, de

1. *Mercure*, a periodical that was founded in 1672 and ceased being published in the first part of the XIXth century. It was devoted to poetry, anecdotes and news of the court.

crier, gesticuler, de vomir contre le roi des injures et des menaces. Non seulement la garde et les municipaux approchaient du roi, mais des ouvriers qui travaillaient à la tour, des inconnus même parfois, sans prétexte ni motif. Beaucoup achetaient, par cette comédie de colère patriotique, la facilité de le voir, l'occasion de le servir. C'est ce que la famille royale ne comprenait pas toujours. Elle sut mauvais gré à Cléry,[1] le fidèle valet de chambre, de manger et faire gras[2] avec ostentation les jours que le roi jeûnait. Elle s'indigna de voir un médecin, très zélé pour elle, plein de cœur, et qui réclamait en sa faveur près de la Commune, faire un jour, devant le roi, une dissertation sur l'éducation démocratique qui convenait au Dauphin. L'objet de la plus vive aversion de la famille royale était un concierge du Temple, le sapeur Rocher, qui ne perdait nulle occasion d'afficher l'insolence. Cet homme pourtant était un agent de Pétion,[3] placé là par la Gironde ; il appartenait au parti qui voulait épargner le sang du roi. Détesté de la famille royale, il n'en fut pas moins dénoncé aux clubs, et n'eut pas de peine pour s'excuser aux Jacobins. On le chassa en décembre.

Les traitements dont le roi pouvait avoir à se plaindre ne tenaient nullement au mauvais vouloir[4] de la Convention. Pétion avait eu l'idée humaine certainement, politique peut-être, de le garder au centre de la France, loin de l'émeute, loin de Paris, que sa présence

1. *Elle sut mauvais gré à Cléry*, they were angry with Cléry.

2. *Faire gras*, eating meat.

3. *Pétion*, one of the Girondists who fled from Paris and was found dead near Bordeaux in 1794, was born in 1753.

4. *Ne tenaient nullement au mauvais vouloir de la Convention*, were in no way caused by the ill will of the Convention.

agitait. On pensait au Luxembourg ; mais il y avait le danger d'une fuite par les catacombes. La Commune exigea qu'on le mît au Temple, et la Convention le vota ainsi, entendant par là le palais du Temple.

Ce ne fut qu'au moment même de la translation, et lorsque Pétion avait déjà amené la famille royale au palais, que la Commune, alarmée par une dénonciation, décida qu'il devait être renfermé au donjon du Temple. Ordre d'exécution difficile : rien n'était prêt. La tour n'avait jamais eu d'habitant depuis des siècles, qu'un portier ou un domestique. Ce logis abandonné n'offrait, dans un étroit circuit, que de misérables galetas, de vieux lits fort sales. Manuel[1] en rougit lui-même lorsqu'il y amena le roi. On travailla immédiatement à rendre le logis plus propre et plus habitable.

La Convention n'avait pas marchandé pour la subsistance du roi. Elle vota tout d'abord la somme de 500,000 livres.[2] Sur cette somme, en quatre mois, la dépense de la bouche fut de 40,000 livres, c'est-à-dire de 10,000 livres par mois, soit 333 livres par jour ; c'était une dépense suffisante pour un temps de famine et de misère générale.

Louis XVI avait, au Temple, trois domestiques et treize officiers de bouche.[3] Il avait chaque jour, à dîner,

---

1. *Manuel*, a member of the Commune of Paris, was born in 1751. During the massacres of September, he succeeded in saving Beaumarchais and Mme de Staël. He voted against the death of the King and was beheaded in 1793.

2. *Livres*. The *livre* was a coin divided in *sous* and *deniers*. The *sou* was worth about a cent, and the *denier*, the 12th of a *sou*. There were two kinds of *livres* : the *livre tournois* and the *livre parisis*. The former was worth 20 *sous* and the latter twenty-five. *Livre* is now synonymous with *franc*.

3. *Officiers de bouche*, officials who were intrusted with the care of the King's table.

"quatre entrées, deux rotis, chacun de trois pièces, quatre entremets, trois compotes, trois assiettes de fruits, un petit carafon de bordeaux et un de malvoisie ou de madère" (Rapport du 28 novembre). Ce vin était pour lui seul ; la famille n'en buvait pas. Cette nourriture, convenable pour un homme qui eût passé les jours à la chasse dans les bois de Rambouillet ou de Versailles, était beaucoup trop forte pour un prisonnier. Toute la promenade était non pas une cour, non pas un jardin, mais un malheureux terrain sec et nu, avec deux ou trois compartiments de gazon[1] flétri, quelques arbres rabougris, effeuillés au vent d'automne. Là, tous les jours, à deux heures, la famille royale venait prendre un peu d'air et faisait jouer l'enfant. Elle y était l'objet de la curiosité peu respectueuse des gardes nationaux qui se renouvelaient chaque jour. L'attitude de la reine, il faut le dire, était souverainement irritante et provocante. La jeune Dauphine, malgré le charme de son âge, intéressait peu ; plus Autrichienne encore que sa mère, elle était toute princesse et Marie-Thérèse; elle armait ses regards de fierté et de mépris.

Le roi, qui avait l'air myope, le regard vague, la démarche lourde, le balancement ordinaire aux Bourbons, faisait l'effet d'un gros fermier de la Beauce.[2]

L'enfant était joli et intéressant ; il avait autrefois (on peut en juger par ses portraits) l'œil d'un bleu cru, assez dur, comme l'ont généralement les princes de la maison d'Autriche. Très affiné par sa mère, il comprenait tout, sentait parfaitement la situation, et montrait

1. *Compartiments de gazon*, grass plots.

2. *Beauce*, a part of France celebrated for the richness of its soil and a high grade of wheat which is grown there, is situated about 50 miles south-west of Paris.

souvent de l'adresse, une innocente petite politique, qui surprenait dans un enfant si jeune, et allait au cœur.

J. MICHELET.

Bientôt commença au sein de la Convention la grande lutte entre la Montagne et la Gironde, et l'Assemblée décida de mettre le roi en jugement. Louis s'adjoignit trois avocats : Tronchet, Malesherbes et Desèze.[1] En dépit des efforts de ces jurisconsultes, le 14 janvier 1793, l'infortuné monarque fut déclaré coupable du crime de haute trahison par 683 députés sur 721. Le 16 du même mois, 366 voix le condamnèrent à la peine de mort, et son exécution eut lieu 5 jours plus tard.

MORT DE LOUIS XVI

Le 21 janvier, cinq heures avaient sonné au Temple. Le roi s'éveille, appelle Cléry, lui demande l'heure et s'habille avec beaucoup de calme. Il s'applaudit[2] d'avoir retrouvé ses forces dans le sommeil. Cléry allume du feu, transporte une commode dont il fait un autel. M. Edgeworth se revêt des ornements sacerdotaux, et commence à célébrer la messe ; Cléry la sert, et le roi l'entend à genoux avec le plus grand recueillement. Il reçoit ensuite la communion des mains de M. Edgeworth, et, après la messe, se relève plein de force, en attendant avec calme le moment d'aller à l'échafaud.

1. *Tronchet, Malesherbes et Desèze*, the three jurists who defended the King, were born, the first in 1726, the second in 1721 and the third in 1752. Tronchet died in 1806, Malesherbes, who had been a member of the cabinet in the first years of Louis' reign, was beheaded in 1794, and Desèze died at Paris in 1828.

2. *Il s'applaudit*, he rejoiced.

Il demande des ciseaux pour couper ses cheveux lui-même, et se soustraire à cette humiliante opération faite par la main des bourreaux ; mais la Commune les lui refuse par défiance.

A huit heures du matin, Santerre, avec une députation de la commune, du département et du tribunal criminel, se rend au Temple. Louis XVI, en entendant le bruit, se lève et se dispose à partir. Il n'avait pas voulu revoir sa famille, pour ne pas renouveler la triste scène de la veille. Il charge Cléry de faire pour lui ses adieux à sa femme, à sa sœur et à ses enfants ; il lui donne un cachet, des cheveux et divers bijoux, avec commission de les leur remettre. Il lui serre ensuite la main en le remerciant de ses services. Après cela, il s'adresse à l'un des municipaux en le priant de transmettre son testament à la commune. Ce municipal était un ancien prêtre, nommé Jacques Roux, qui lui répond brutalement qu'il est chargé de le conduire au supplice et non de faire ses commissions. Un autre s'en charge, et Louis, se retournant vers le cortège, donne avec assurance le signal du départ.

Des officiers de gendarmerie étaient placés sur le devant de la voiture, le roi et M. Edgeworth[1] étaient assis dans le fond. Pendant la route, qui fut assez longue, le roi lisait, dans le bréviaire de M. Edgeworth, les prières des agonisants, et les deux gendarmes étaient confondus[2] de sa piété et de sa résignation tranquille. Ils avaient, dit-on, la commission de le frapper si la voiture était attaquée. Cependant aucune démonstra-

1. *Edgeworth de Firmont* (l'abbé Henri Essex), who accompanied the King to the guillotine, was of English descent. He was born in 1745 and died in 1807.

2. *Etaient confondus*, were moved.

tion hostile n'eut lieu depuis le Temple jusqu'à la place de la Révolution.[1] Une multitude armée bordait la haie :[2] la voiture s'avançait lentement et au milieu d'un silence universel. Sur la place de la Révolution, un grand espace avait été laissé vide autour de l'échafaud. Des canons environnaient cet espace ; les fédérés les plus exaltés étaient placés autour de l'échafaud et la vile populace toujours prête à outrager le génie, la vertu, le malheur, quand on lui en donne le signal, se pressait derrière les rangs des fédérés, et donnait seule quelques signes extérieurs de satisfaction, tandis que partout on ensevelissait au fond de son cœur les sentiments qu'on éprouvait. A dix heures dix minutes, la voiture s'arrête. Louis XVI, se levant avec force, descend sur la place. Trois bourreaux se présentent ; il les repousse et se déshabille lui-même. Mais, voyant qu'ils voulaient lui lier les mains, il éprouve un mouvement d'indignation et semble prêt à se défendre. M. Edgeworth, dont toutes les paroles furent alors sublimes lui adresse un dernier regard, et lui dit : "Souffrez cet outrage comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense." A ces mots, la victime résignée et soumise se laisse lier et conduire à l'échafaud. Tout à coup Louis fait un pas, se sépare des bourreaux, et s'avance pour parler au peuple. "Français, dit-il d'une voix forte, je meurs innocent des crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je demande que mon sang ne retombe pas sur la France." Il allait continuer ; mais aussitôt l'ordre de battre est donné aux tambours ; leur roulement couvre

1. *La place de la Révolution* is now the world famous *Place de la Concorde.*

2. *Bordait la haie*, was behind the ranks of the soldiers.

la voix du prince, les bourreaux s'en emparent, et M. Edgeworth lui dit ces paroles: *Fils de saint Louis, montez au ciel!* A peine le sang avait-il coulé, que des furieux y trempent leurs piques et leurs mouchoirs, se répandent dans Paris en criant: *Vive la république! vive la nation!* et vont jusqu'aux portes du Temple montrer la brutale et fausse joie que la multitude manifeste à la naissance, à l'avènement et à la chute de tous les princes.

A. THIERS.

Pendant que se passaient à l'intérieur tous ces événements terribles, nos armées étaient victorieuses au dehors. Dumouriez avait remporté à Jemmapes une grande victoire; le 16 décembre 1792, il était entré à Aix-la-Chapelle, avait, dans l'intervalle, pris Mayence, toutes les villes allemandes situées sur le Rhin et conquis la Belgique.

L'exécution du roi provoqua dans tous les pays monarchiques une colère terrible, et en même temps commença en Vendée, où la royauté avait encore beaucoup de partisans, une guerre cruelle qui, en divisant la France contre elle-même, rendait ainsi sa situation beaucoup plus périlleuse.

LA VENDÉE, SES PRINCIPAUX CHEFS.

Dans la Normandie, et particulièrement à Rouen, qui en était la principale ville, on avait voué un grand attachement à Louis XVI, et la constitution de 1790 avait réuni tous les vœux qu'on formait pour la liberté et pour le trône. Depuis l'abolition de la royauté et de la Constitution de 1790, c'est-à-dire depuis le 10 août il régnait en Normandie un silence improbateur et menaçant. La Bretagne offrait des dispositions encore

plus hostiles, et le peuple y était dominé par l'influence des prêtres et des seigneurs. Plus près des rives de la Loire, cet attachement allait jusqu'à l'insurrection, et enfin sur la rive gauche de ce fleuve, l'insurrection était complète, et de grandes armées de dix et vingt mille hommes tenaient la campagne.

C'est particulièrement sur cette rive gauche qu'avait éclaté la fameuse guerre de la Vendée. C'était la partie de la France où le temps avait le moins fait sentir son influence, et le moins altéré les anciennes mœurs. Le régime féodal s'y était empreint d'un caractère tout patriarcal, et la révolution, loin de produire une réforme utile dans ce pays, y avait blessé les plus douces habitudes, et y fut reçue comme une persécution.

Lorsque la révolution, si bienfaisante ailleurs, atteignit ce pays avec son niveau de fer, elle y causa un trouble profond. Il aurait fallu qu'elle s'y modifiât, mais c'était impossible. Ceux qui l'ont accusée de ne pas s'adapter aux localités, de ne pas varier avec elles, n'ont pas compris l'impossibilité des exceptions, et la nécessité d'une règle uniforme et absolue dans les grandes réformes sociales. On ne savait donc, au milieu de ces campagnes, presque rien de la révolution ; on savait seulement ce que le mécontentement des seigneurs et des curés en avaient appris au peuple. Quoique les droits féodaux fussent abolis, on ne cessa pas de les payer. Il fallut se réunir, nommer des maires ; on le fit, et on pria les seigneurs de l'être. Mais lorsque la destitution des prêtres non assermentés[1] priva les

2. *Prêtres non assermentés.* By a law of 1790, all priests had been required to take the oath of fidelity to the government. Those who had refused to take it had been dismissed from parochial duties by the civil authorities and were called *non assermentés.*

paysans des curés qui jouissaient de leur confiance, ils furent fort irrités, et, comme la Bretagne, ils coururent dans les bois, et allèrent à de grandes distances assister aux cérémonies du culte, seul véritable à leurs yeux. Dès ce moment une haine violente s'alluma dans les âmes. Le 10 août rejeta dans leurs terres quelques nobles ; le 21 janvier les révolta, et ils communiquèrent leur indignation autour d'eux. Enfin la levée de trois cent mille hommes[1] excita au mois de mars une insurrection générale.

Le 10 mars, le tirage[2] devait avoir lieu à Saint-Florent, près d'Ancenis en Anjou : les jeunes gens s'y refusèrent. La garde voulut les y obliger ; le commandant militaire fit pointer une pièce et tirer sur les mutins. Ils s'élancèrent alors avec leurs bâtons, s'emparèrent de la pièce, désarmèrent la garde, et furent cependant assez étonnés de leur témérité. Un voiturier, nommé Cathelineau,[3] homme très considéré dans les campagnes, très brave, très persuasif, quitta sa ferme à cette nouvelle, accourut au milieu d'eux et leur rendit courage. Le jour même il voulut attaquer un poste républicain, composé de quatre-vingts hommes. Les paysans le suivirent avec leurs bâtons et leurs fusils. Après une première décharge, dont chaque coup portait,[4] parce qu'ils étaient de grands tireurs, ils s'élancèrent sur le poste, le désarmèrent et se rendirent maîtres

1. *Levée de trois cent mille hommes*, the levying of three hundred thousand men.

2. *Tirage*, the drawing of lots to decide which ones would have to undergo military service.

3. *Cathelineau*, one of the bravest chiefs of the insurgents, was the son of a bricklayer. He was born in 1759 and mortally wounded near Nantes in 1793.

4. *Dont chaque coup portait*, each shot of which took effect.

de la position. Le lendemain, Cathelineau se porta sur Chemilé, et l'enleva encore, malgré deux cents républicains et trois pièces de canon. Un garde-chasse du château de Maulevrier, nommé Stofflet, et un jeune paysan du village de Chanzeau, avaient réuni de leur côté une troupe de paysans. Ils vinrent se joindre à Cathelineau, qui osa concevoir le projet d'attaquer Cholet, la ville la plus considérable du pays, chef-lieu de district, et gardée par cinq cents républicains. Leur manière de combattre fut la même. Profitant des haies, des inégalités du terrain, ils entourèrent le bataillon ennemi, et se mirent à tirailler à couvert et à coup sûr. Après avoir ébranlé les républicains par ce feu terrible, ils profitèrent du premier moment d'hésitation qui se manifesta parmi eux, s'élancèrent en poussant de grands cris, renversèrent leurs rangs, les désarmèrent, et les assommèrent avec leurs bâtons. Telle fut depuis leur tactique militaire ; la nature la leur avait indiquée, et c'était la mieux adaptée au pays. Les troupes qu'ils attaquaient, rangées en ligne et à découvert, recevaient un feu auquel il leur était impossible de répondre parce qu'elles ne pouvaient ni faire usage de leur artillerie, ni marcher à la baïonnette contre des ennemis dispersés. Dans cette situation, si elles n'étaient pas vieillies à la guerre, elles devaient être bientôt ébranlées par un feu si continu et si juste, que jamais les feux irréguliers des troupes de ligne n'ont pu l'égaler. Lorsqu'elles voyaient surtout fondre sur elles ces furieux, poussant de grands cris, il leur était difficile de ne pas s'intimider et de ne pas se laisser rompre. Alors elles étaient perdues, car la fuite, si facile aux gens du pays, était impraticable pour la troupe de ligne. Il aurait donc fallu les soldats

les plus intrépides pour lutter contre tant de désavantages, et ceux qui dans le premier moment furent opposés aux rebelles, étaient des gardes nationaux de nouvelle levée, qu'on prenait dans les bourgs, presque tous très républicains, et que leur zèle conduisait pour la première fois au combat.

La troupe victorieuse de Cathelineau entra donc dans Cholet, s'empara de toutes les armes qu'elle y trouva et fit des cartouches avec les cartouches des canons. C'est toujours ainsi que les Vendéens se sont procuré des munitions. Leurs défaites ne donnaient rien à l'ennemi, parce qu'ils n'avaient rien qu'un fusil ou un bâton qu'ils emportaient à travers les champs, et chaque victoire leur valait toujours un matériel de guerre considérable.

Une autre révolte bien plus générale avait éclaté dans le département de la Vendée.

A Machecoul et à Challans, le recrutement fut l'occasion d'un soulèvement universel. Un nommé Gaston, perruquier, tua un officier, prit son uniforme, se mit à la tête des mécontents, et s'empara de Challans, puis de Machecoul, où sa troupe brûla tous les papiers des administrations, et commit des massacres dont le Bocage n'avait pas donné l'exemple. Trois cents républicains furent fusillés par bandes de vingt et trente.[1] Les insurgés les faisaient confesser d'abord, et les conduisaient ensuite au bord d'une fosse, à côté de laquelle ils les fusillaient pour n'avoir pas la peine de les ensevelir. Nantes[2] envoya sur-le-champ quelques cents hommes ; mais, apprenant qu'il y avait du mouvement

1. *Par bandes de vingt et trente*, twenty or thirty at a time.

2. *Nantes*, a large city of Western France, is situated 225 miles from Paris.

à Savenay,[1] elle rappela ses troupes, et les insurgés de Machecoul restèrent maîtres du pays conquis.

Dans le département de la Vendée, c'est-à-dire vers le midi du théâtre de cette guerre, l'insurrection prit encore plus de consistance.

Les gardes nationales de Fontenay,[2] sorties pour marcher sur Chantonnay, furent repoussées et battues. Chantonnay fut pillé. Le général Verteuil, qui commandait la onzième division militaire, en apprenant cette défaite, envoya le général Marcé avec douze cents hommes, partie de troupes de ligne, partie de gardes nationales. Les rebelles, rencontrés à Saint-Vincent, furent repoussés. Le général Marcé eut le temps d'ajouter encore à sa petite armée douze cents hommes et neuf pièces de canon. En marchant sur Saint-Fulgent,[3] il rencontra de nouveau les Vendéens dans un fond, et s'arrêta pour rétablir un pont qu'ils avaient détruit. Vers les quatre heures après midi, le 18 mars, les Vendéens, prenant l'initiative, vinrent l'attaquer. Profitant encore des avantages du sol, ils commencèrent à tirailler avec leur supériorité ordinaire, cernèrent peu à peu l'armée républicaine, étonnée de ce feu si meurtrier, et réduite à l'impuissance d'atteindre un ennemi caché, dispersé dans tous les replis du terrain. Enfin ils l'assaillirent, répandirent le désordre dans ses rangs, et s'emparèrent de l'artillerie, des munitions et des armes que les soldats jetaient en se retirant, pour être plus légers dans leur fuite.

---

1. *Savenay* is situated 30 miles north of Nantes.

2. *Fontenay*, also called *Fontenay-le-Comte*, is situated in the department of Vendée and has a population of about 11,000.

3. *Saint-Fulgent* is a small town in Vendée where several battles were fought during the royalist insurrection.

Ces succès, plus prononcés dans le département de la Vendée proprement dit, valurent aux insurgés le nom de *Vendéens*, qu'ils conservèrent depuis, quoique la guerre fût bien plus active hors de la Vendée. Les brigandages commis dans le Marais[1] leur firent donner le nom de *brigands*, quoique le plus grand nombre ne méritât pas ce titre. L'insurrection s'étendait dans le Marais, depuis les environs de Nantes jusqu'aux Sables.[2] La cause des succès des Vendéens était dans le pays, dans sa configuration, dans leur adresse et leur courage à profiter de ces avantages naturels, enfin dans l'inexpérience et l'imprudente ardeur des troupes républicaines, qui, levées à la hâte, venaient les attaquer précipitamment, et leur procurer ainsi des victoires et tout ce qui en est la suite, c'est-à-dire des munitions, de la confiance et du courage.

La Pâque avait ramené tous les insurgés dans leurs demeures, d'où ils ne consentaient jamais à s'éloigner longtemps. La guerre était pour eux une espèce de chasse de quelques jours ; ils y portaient du pain pour le temps nécessaire et revenaient ensuite enflammer leurs voisins par leurs récits. Il y eut des rendez-vous donnés pour le mois d'avril. L'insurrection fut alors générale, et s'étendit sur toute la surface du pays. Commencée par des hommes qui n'étaient supérieurs aux paysans qu'ils commandaient que par leurs qualités naturelles, elle fut continuée bientôt par des hommes d'un rang supérieur. Les paysans allèrent dans

1. *Le Marais* is a very low part of the western coast of France in Vendée.

2. *Sables*, the complete name of which is *Les Sables d'Olonne*, is a city of 12,000 inhabitants, situated on the Atlantic Ocean. It is renowned for its canning establishments.

les châteaux et forcèrent les nobles à se mettre à leur tête. Tout le Marais voulut être commandé par Charette.[1] Il était d'une famille d'armateurs de Nantes ; il avait servi dans la marine, où il était devenu lieutenant de vaisseau, et à la paix il s'était retiré dans un château appartenant à un oncle, où il passait sa vie à chasser. D'une complexion faible et délicate, il semblait peu propre aux fatigues de la guerre ; mais, vivant dans les bois où il passait des mois entiers, couchant à terre avec les chasseurs, il s'était renforcé, avait acquis une parfaite habitude du pays, et s'était fait connaître de tous les paysans par son adresse et son courage. Il hésita d'abord à accepter le commandement, en faisant sentir aux insurgés les dangers de l'entreprise. Cependant il se rendit à leurs instances, et, en leur laissant commettre tous les excès, il les compromit et les engagea irrévocablement à son service. Habile, rusé, d'un caractère dur et d'une opiniâtreté indomptable, il devint le plus terrible des chefs vendéens. Tout le Marais lui obéissait, et avec quinze et quelquefois vingt mille hommes, il menaçait les Sables et Nantes. A peine tout son monde fut-il réuni, qu'il s'empara de l'île de Noirmoutiers,[1] île importante dont il pouvait faire sa place de guerre et son point de communication avec les Anglais.

Dans le Bocage, les paysans s'adressèrent à MM. de Bonchamp, d'Elbée, de la Rochejaquelein, et les arrachèrent de leurs châteaux pour les mettre à leur tête.

---

1. *Charette*, who fought bravely in the ranks of Royalists, was born in 1763. He was taken a prisoner by the Republicans and shot in 1796.

2. *L'île de Noirmoutiers*, which is situated a few miles out in the Atlantic Ocean, has a population of about 8,000 and is well known for its salt factories.

M. de Bonchamp avait autrefois servi sous M. de Suffren, était devenu un officier habile, et réunissait à une très grande intrépidité un caractère noble et élevé. Il commandait tous les révoltés de l'Anjou et des bords de la Loire. M. d'Elbée avait servi aussi, et joignait à une dévotion excessive un caractère obstiné et une grande intelligence de ce genre de guerre. C'était dans le moment le chef le plus accrédité de cette partie du Bocage. Il commandait les paroisses autour de Cholet et de Beaupréau. Cathelineau et Stofflet gardèrent leur commandement dû à la confiance qu'ils avaient inspirée, et se réunirent à MM. de Bonchamp et d'Elbée pour marcher sur Bressuire,[1] où se trouvait le général Quétineau. Celui-ci avait fait enlever du château[2] de Clisson la famille de Lescure, qu'il soupçonnait de conspiration, et la détenait à Bressuire. Henri de la Rochejaquelein, jeune gentilhomme autrefois enrôlé dans la garde du roi et maintenant retiré dans le Bocage, se trouvait à Clisson chez son cousin de Lescure. Il s'évada, souleva les Aubiers, où il était né, et toutes les paroisses autour de Châtillon. Il se joignit ensuite aux autres chefs, et avec eux força le général Quétineau à s'éloigner de Bressuire. M. de Lescure fut alors délivré avec sa famille. C'était un jeune homme de l'âge de Henri de la Rochejaquelein. Il était calme, prudent, d'une bravoure froide, mais inébranlable, et joignait à ces qualités un rare esprit de justice. Henri, son cousin, avait une bravoure héroïque et souvent emportée ; il était bouillant et généreux.

1. *Bressuire*, where the Royalists were defeated in 1792, has a population of about 4,500.

2. *Avait fait enlever du château*, had had arrested in the *château*.

M. de Lescure se mit alors à la tête de ses paysans, qui vinrent se réunir à lui, et tous ensemble se rendirent à Bressuire pour marcher de là sur Thouars. Les femmes de tous les chefs distribuaient des cocardes et des drapeaux ; on s'exaltait par des chants, on marchait comme à une croisade. L'armée ne traînait point avec elle de bagages ; les paysans, qui ne voulaient jamais rester longtemps absents, portaient avec eux le pain nécessaire à la durée de chaque expédition, et, dans les cas extraordinaires, les paroisses averties préparaient des vivres pour ceux qui en manquaient. Cette armée se composait d'environ trente mille hommes, et fut appelée la grande armée royale et catholique.

A. THIERS.

On peut diviser en cinq périodes l'insurrection de la Vendée contre le gouvernement de la Révolution :

1° Au début, les insurgés eurent l'avantage et leurs succès durèrent jusqu'au moment où l'armée qui opérait en Allemagne fut dirigée contre eux.

2° Leurs défaites commencèrent alors : ils furent vaincus à Châtillon (9 octobre 1793) et à Cholet (17 octobre 1793).

3° Après ces insuccès, ils repassèrent la Loire et se dirigèrent vers Granville dans l'espoir de se joindre aux Chouans et de donner la main aux armées anglaises qui s'efforçaient d'effectuer une descente sur notre littoral.

4° Mais en dépit de leurs efforts, les armées royalistes furent refoulées sur Angers,[1] et il leur fut même impossible de rentrer dans le Bocage.

---

1. *Angers*, a city in the old province of Anjou, and now the *chef-lieu* of the department of Maine-et-Loire, is noted for its beautiful cathedral.

5° Enfin elles furent battues au Mans[1] par Marceau et Kléber, et presque complètement écrasées à Savenay le 23 décembre 1793.

. . . .

Revenons maintenant à Paris et voyons ce qui s'y passe.

La Convention avait institué le Comité de Salut public et lui avait confié une autorité absolue sur les ministres et sur les généraux.

Ici apparaissent les trois figures les plus proéminentes de la Révolution : Robespierre, Danton et Marat.

" Robespierre," dit Victor Hugo dans son roman intitulé *Quatre-Vingt-Treize*, " était pâle, jeune, grave, avec les lèvres minces et le regard froid. Il avait dans la joue un tic nerveux qui devait le gêner pour sourire. Il était toujours poudré, ganté, brossé, boutonné : son habit bleu clair ne faisait pas un pli. Il portait généralement une culotte de nankin, des bas blancs, une haute cravate, un jabot plissé, des souliers à boucles d'argent.

" Danton était grand, débraillé dans un habit de drap écarlate, le col nu dans une cravate dénouée tombant plus bas que le jabot, la veste ouverte avec des boutons arrachés ; il était toujours botté de bottes à revers et avait les cheveux tout hérissés. Il avait la petite vérole sur la face, une ride de colère entre les sourcils, le pli de la bonté au coin de la bouche, les lèvres épaisses, les dents grandes, un poing de portefaix, l'œil éclatant. Quant à Marat, il avait le teint jaune, les yeux injectés de sang, des plaques livides sur le visage, pas de front, une bouche énorme et terrible."

De ces trois hommes, Marat était le plus cruel. Entièrement dépourvu de principes, il avait osé dire en pleine Convention qu'il lui fallait deux cent mille têtes.

Extrêmement populaire parmi la populace la plus basse, il avait pour ennemis tous les honnêtes gens.

---

1. *Mans* (*Le*), the *chef-lieu* of the department of Sarthe, and the birth place of Henry II of England, is situated about 140 miles west of Paris.

CHARLOTTE CORDAY

En 1793 vivait dans le Calvados[1] une jeune fille âgée de vingt-cinq ans, réunissant à une grande beauté un caractère ferme et indépendant. Elle se nommait Charlotte Corday d'Armans. Ses mœurs étaient pures, mais son esprit était actif et inquiet. Elle avait quitté la maison paternelle pour vivre avec plus de liberté chez une de ses amies à Caen.[2] Elle était enivrée de l'idée d'une république soumise aux lois et féconde en vertus. Les Girondins lui paraissaient vouloir réaliser son rêve; les Montagnards semblaient seuls y apporter des obstacles. Elle résolut de faire un grand acte de dévouement et de consacrer à sa patrie une vie dont un époux, des enfants, une famille ne faisaient ni l'occupation ni le charme. Elle trompa son père et lui écrivit que les troubles de la France devenant de jour en jour plus effrayants, elle allait chercher le calme et la sécurité en Angleterre. Tout en écrivant cela, elle s'acheminait vers Paris. Arrivée dans cette ville, Charlotte Corday songea à choisir sa victime. Marat était celui qui avait paru le plus effrayant aux provinces, et qu'on regardait comme le chef des anarchistes. Charlotte voulait d'abord frapper Marat au faîte même de la Montagne et au milieu de ses amis, mais elle ne le pouvait plus, car Marat était dans un état de santé qui l'empêchait de siéger à la Convention. Charlotte Corday, pour l'atteindre, était donc obligée d'aller le

---

1. *Calvados*, one of the North-Western departments of France, takes its name from rocks that are lying in the Ocean, near its coast.

2. *Caen*, the birth place of the poet Malherbe and the composer Auber, is the *chef-lieu* of the department of Calvados.

chercher chez lui. Elle demanda à un cocher de fiacre l'adresse de Marat, s'y rendit et fut refusée; alors elle lui écrivit, et lui dit qu'arrivée du Calvados, elle avait d'importantes choses à lui apprendre : c'était assez pour obtenir son introduction. Le 22 juillet, elle se présenta à huit heures du soir. La gouvernante de Marat lui oppose quelques difficultés; Marat, qui était dans son bain, entend Charlotte Corday et ordonne qu'on l'introduise. Restée seule avec lui, elle rapporte ce qu'elle a vu à Caen ; puis l'écoute, le considère avant de le frapper. Marat demande avec empressement les noms des députés présents à Caen; elle les nomme, et lui, saisissant un crayon, se met à les écrire, en ajoutant : "C'est bien, ils iront tous à la guillotine. — A la guillotine !" reprend la jeune Charlotte indignée; alors elle tire un couteau de son sein, frappa Marat au flanc gauche, et enfonce le fer jusqu'au cœur. "A moi !" s'écria-t-il. Sa gouvernante s'élance à ce cri ; un commissionnaire qui pliait des journaux accourt de son côté ; tous deux trouvent Marat plongé dans son sang, et la jeune Corday calme, sereine, immobile. Le commissionnaire la renverse d'un coup de chaise, la gouvernante la foule aux pieds. Le tumulte attire du monde, et bientôt tout le quartier est en rumeur. La jeune Corday se relève, et brave avec dignité les outrages et les fureurs de ceux qui l'entourent. Charlotte Corday, conduite en présence du tribunal, conserve le même calme. On lui lit son acte d'accusation,[1] après quoi l'on procède à l'audition des témoins : Corday interrompt le premier témoin et, ne lui laissant pas le temps de commencer sa déposition : "C'est moi,

1. *On lui lit son acte d'accusation*, her indictment was read to her.

dit-elle, qui ai tué Marat. — Qui vous a engagée à commettre cet assassinat? lui demande le président. — Ses crimes. — Qu'entendez-vous par ses crimes? — Les malheurs dont il est cause depuis la Révolution. — Qui sont ceux qui vous ont engagée à cette action? — Moi seule, reprend fièrement la jeune fille. Je l'avais résolu depuis longtemps, et je n'aurais jamais pris conseil des autres pour une pareille action; j'ai voulu donner la paix à mon pays. — Mais croyez-vous avoir tué tous les Marats? — Non, reprend tristement l'accusée, non." Elle laisse ensuite achever les témoins, et après chaque déposition elle répète: "C'est vrai, le déposant a raison." Elle ne se défend que d'une chose, c'est de prétendue complicité avec les Girondins. Charlotte Corday est condamnée à la peine de mort. Son beau visage n'en paraît pas ému. Elle rentre dans sa prison avec le sourire sur les lèvres. Elle écrit à son père pour lui demander pardon d'avoir disposé de sa vie. Elle écrit à Barbaroux,[1] auquel elle raconte son voyage et son action dans une lettre charmante, pleine de grâce, d'esprit et d'élévation.

Le 15, Charlotte Corday subit son jugement avec le calme qui ne l'avait pas quittée. Elle répondit par l'attitude la plus modeste et la plus digne aux outrages de la vile populace. Cependant tous ne l'outrageaient pas. Beaucoup plaignaient cette fille si jeune, si belle, si désintéressée dans son action, et l'accompagnaient à l'échafaud d'un regard de pitié et d'admiration.

A. THIERS.

---

1. *Barbaroux*, one of the leaders of the Girondist party, was born at Marseille in 1767 and guillotined in 1794.

Outre le *Comité de Salut Public*, la Convention avait créé le *Tribunal Révolutionnaire*, qui était chargé de juger les ennemis de la Révolution. La loi infâme des *Suspects* qui autorisait l'emprisonnement de quiconque était soupçonné d'opinions antirévolutionnaires avait rempli les prisons de victimes, pour la plupart innocentes, que le Tribunal Révolutionnaire envoyait à l'échafaud. La Terreur battait son plein.[1]

Au sein de l'Assemblée, les divisions continuaient ; la lutte entre les Girondins et les Montagnards s'accentuait, et bientôt ces derniers triomphèrent. Les Girondins furent arrêtés et envoyés à la guillotine. Ils étaient vingt et un.

MORT DES GIRONDINS

Le repas fut prolongé jusqu'au premier crépuscule du jour. Vergniaud, placé au milieu de la table, la présidait avec la même dignité calme qu'il avait gardée la nuit du 10 août en présidant la Convention. Vergniaud était de tous celui qui avait le moins à regretter, en quittant la vie, car il avait accompli sa gloire, et il ne laissait ni père, ni mère, ni épouse, ni enfants derrière lui. Les autres se placèrent par groupes, rapprochés par le hasard ou par l'affection. Brissot seul était à un bout de la table, mangeant peu et ne parlant pas.

Brissot parla en prophète des malheurs de la république, décapitée de ses plus vertueux et de ses plus éloquents citoyens. "Que de sang ne faudra-t-il pas pour laver le nôtre !" s'écria-t-il en finissant. Ils se turent tous un moment, et parurent consternés devant

1. *Battait son plein*, was having full sway.

le fantôme de l'avenir évoqué par Brissot. " Mes amis, reprit Vergniaud, en greffant l'arbre nous l'avons tué ; il était trop vieux. Robespierre le coupe. Sera-t-il plus heureux que nous ? Non. Ce sol est trop léger pour nourrir les racines de la liberté civique, ce peuple est trop enfant pour manier ses lois sans se blesser ; il reviendra à ses rois, comme l'enfant revient à ses hochets !... Nous nous sommes trompés de temps en naissant et en mourant pour la liberté du monde, poursuivit-il, nous nous sommes crus à Rome, et nous étions à Paris ! Mais les révolutions sont comme ces crises qui blanchissent en une nuit la tête d'un homme : elles mûrissent vite les peuples. Le sang de nos veines est assez chaud pour féconder le sol de la République. N'emportons pas avec nous l'avenir, et laissons l'espérance au peuple en échange de la mort qu'il va nous donner ! "

Il y eut un long silence après ces paroles de Vergniaud, et l'entretien s'élança de la terre au ciel avec les pensées. L'immortalité de l'âme et les sublimes conjectures de la vie future à laquelle ils touchaient occupèrent les instants restant à la conversation. Les voix baissèrent ; l'accent se solennisa ; le son de la voix devint grave et sourd comme le bruit du marteau qui sonde une tombe. Ils tinrent des discours où respiraient toute la divinité de la raison humaine et toute la certitude de la conscience sur les mystérieux problèmes de la destinée immatérielle de l'esprit humain.

Vergniaud, interpellé par ses amis, résuma le débat. "Jamais, dit le témoin que nous citons et qui l'avait souvent admiré à la tribune, jamais son front, son geste, sa parole, l'accent souterrain de sa voix, n'avaient remué de si profondes fibres dans le cœur de ses

auditoires. Il semblait parler du haut de la tribune de Dieu."

. . . .

. . . .

A dix heures, les exécuteurs entrèrent pour préparer les têtes des condamnés au couteau, et pour lier leurs mains. Tous vinrent d'eux-mêmes incliner leurs fronts sous les ciseaux et tendre leurs bras aux cordes. Gensonné, ramassant une boucle de ses cheveux noirs, les tendit à l'abbé Lambert, en suppliant le prêtre de remettre ces cheveux à sa femme, dont il lui indiqua la retraite : " Dis-lui que c'est tout ce que je peux lui envoyer de mes restes, mais que je meurs en lui adressant toutes mes pensées." Vergniaud tira sa montre, écrivit avec la pointe d'une épingle quelques initiales et la date du 30 octobre dans l'intérieur de la boîte d'or ; il glissa la montre dans la main de l'un des assistants[1] pour qu'on la remît à une jeune fille qu'il aimait d'un amour de frère, et qu'il se proposait, dit-on, d'épouser plus tard. Tous eurent un nom, une amitié, un amour, un regret qu'ils laissèrent échapper pendant ces apprêts; presque tous, quelques reliques d'eux-mêmes à envoyer à ceux qu'ils laissaient sur la terre. L'espérance d'une mémoire ici-bas est le dernier lien que le mourant retient en quittant la vie. Ces legs mystérieux furent acquittés.

Quand tous les cheveux furent tombés sur les dalles du cachot, les exécuteurs et les gendarmes rassemblèrent les condamnés et les firent marcher en colonne vers la cour du palais.[2] Cinq charrettes attendaient leur

1. *L'un des assistants*, one of those who were present.

2. *Palais*, the Court House.

charge. Une foule immense les environnait. Au premier pas hors de la Conciergerie,[1] les Girondins entonnèrent d'une seule voix et comme une marche funèbre la première strophe de la *Marseillaise*, en appuyant avec une énergie significative sur ces vers à double sens :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.

De ce moment ils cessèrent de s'occuper d'eux-mêmes pour ne penser qu'à l'exemple de mort républicaine qu'ils voulaient laisser au peuple. Leurs voix ne retombaient un instant à la fin de chaque strophe que pour se relever plus énergiques et plus retentissantes au premier vers de la strophe suivante. Leur marche et leur agonie ne furent qu'un chant. Ils étaient quatre sur chaque charrette. Une seule en portait cinq. Le cadavre de Valazé[2] était couché sur la dernière banquette. Sa tête, découverte, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sous les regards et sur les genoux de ses amis, obligés de fermer les yeux pour ne pas voir ce livide visage. Ceux-là chantaient cependant comme les autres. Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'embrassèrent tous en signe de communion dans la liberté, dans la vie et dans la mort. Tous moururent sans faiblesse, Sillery avec ironie; arrivé sur la plateforme, il en fit le tour en saluant à droite et à gauche le peuple, comme pour le remercier de la gloire et de l'échafaud. Le chant baissait d'une voix à chaque coup

1. *Conciergerie*, a celebrated prison in Paris, is enclosed in the Court House (*Palais de Justice*) grounds.

2. *Valazé* (1751-1793), was one the Girondists who killed himself when he heard his sentence and whose body was taken to the guillotine when his colleagues were executed.

de hache. Les rangs s'éclaircissaient au pied de la guillotine. Une seule voix continua la *Marseillaise :* c'était celle de Vergniaud, supplicié le dernier. Ces notes suprêmes furent ses dernières paroles. Comme ses compagnons, il ne mourait pas; il s'évanouissait dans l'enthousiasme, et sa vie, commencée par des discours immortels, finissait par un hymne à la Révolution.

Un même tombereau emporta les corps décapités, une même fosse les recouvrit à côté de celle de Louis XVI.

Quelques années après, en fouillant dans les archives de la paroisse de la Madeleine,[1] pour y retrouver les traces des sépultures du temps, les curieux lisaient sur une feuille de papier timbré le mémoire de frais du fossoyeur de ce cimetière, paraphé par le président qui en autorise le payement à la trésorerie nationale, ces simples mots : " Pour vingt et un députés de la Gironde : les bières, 147 livres ; frais d'inhumation, 63 livres ; total, 210."

Tel fut le prix des pelletées de terre qui recouvrirent tout le parti des fondateurs de la république. Eschyle[2] ou Shakespeare n'inventèrent jamais une plus amère dérision du sort que ce mémoire du fossoyeur demandant et recevant son salaire pour avoir enseveli tour à tour toute la monarchie et toute la république d'une grande nation.

Telle fut la dernière heure de ces hommes. Ils eurent pendant leur courte vie toutes les illusions de

---

1. *La Madeleine*, one of the most beautiful churches in Paris, was begun in 1764 and completed in 1842.

2. *Eschyle*, who is sometimes called the father of the Greek tragedy, was born in 525 and died in 456 B. C.

l'espérance ; ils eurent en mourant le plus grand bonheur que Dieu réserve aux grandes âmes : le martyre qui jouit de lui-même et qui élève jusqu'à la sainteté de victime l'homme immolé pour sa conviction et pour sa patrie. Les juger serait superflu. Ils ont été jugés par leur vie et par leur mort. Ils eurent trois torts : le premier de n'avoir pas eu l'audace de leur opinion, en hésitant à proclamer la république avant le 10 août, à l'ouverture de l'Assemblée législative ; le second, d'avoir conspiré contre la constitution de 1791, qu'ils avaient faite et jurée ; d'avoir ainsi réduit la souveraineté nationale à agir comme faction, prêté leur main au supplice du roi, et forcé la Révolution à employer des moyens cruels ; le troisième, d'avoir, sous la Convention, voulu gouverner quand il fallait combattre.

Ils eurent trois vertus qui rachètent bien des fautes aux yeux de la postérité : ils adorèrent la liberté ; ils fondèrent la république, cette vérité précoce des gouvernements futurs ; enfin ils moururent pour refuser du sang au peuple. Leur temps les a jugés à mort. L'avenir les jugera à gloire et à pardon, et l'on gravera sur leur mémoire cette inscription que Vergniaud, leur voix,[1] avait gravée de sa main sur la muraille de son cachot : "Plutôt la mort que le crime!" *Potius mori quam fœdari !*

A peine leurs têtes eurent-elles roulé aux pieds du peuple, qu'un caractère morne, sanguinaire, sinistre, se répandit, au lieu de l'éclat de leur parti, sur la Convention et sur la France. Jeunesse, beauté, illusions, génie, éloquence antique, tout sembla disparaître avec eux de la patrie. Paris put se dire ce que s'était dit

1. *Leur voix*, their orator, their leader; lit. their voice.

jadis Lacédémone après le massacre de sa jeunesse sur le champ de bataille : " La patrie a perdu sa fleur, la liberté a perdu son prestige ; la Révolution a perdu son printemps."

A. DE LAMARTINE.

Outre les Girondins, la reine Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, sœur du roi, et une foule d'autres victimes avaient péri sur l'échafaud. A Arras, Joseph Lebon avait fait tomber les têtes par centaines; à Nantes, Carrier avait imaginé de noyer les prétendus ennemis de la Révolution. Partout régnait la cruauté. Bientôt une réaction se produisit contre ces horreurs. Danton et Camille Desmoulins tentèrent d'arrêter ces fureurs sanguinaires ; mais Robespierre les fit arrêter et exécuter avec un certain nombre de leurs amis appelés les Dantonistes et parmi lesquels se trouvaient Hérault-Séchelles et Westermann.

MORT DES DANTONISTES — JUGEMENT SUR DANTON

Une fois la condamnation prononcée, Danton, qui avait été soulevé d'indignation, redevint calme et fut rendu à tout son mépris pour ses adversaires.[1] Camille Desmoulins, bientôt apaisé, versa quelques larmes sur son épouse, et, grâce à son heureuse imprévoyance, n'imagina pas qu'elle fût menacée de la mort, ce qui aurait rendu ses derniers moments insupportables. Hérault fut gai comme à l'ordinaire. Tous les accusés

1. *Fut rendu à tout son mépris pour ses adversaires*, resumed for his opponents his scornful expression.

furent fermes, et Westermann se montra digne de sa bravoure si célèbre.

Ils furent exécutés le 16 germinal (5 avril) 1793. La troupe infâme payée pour outrager les victimes suivait les charrettes. Camille, à cette vue, éprouvant un mouvement d'indignation, voulut parler à la multitude, et vomit contre le lâche et hypocrite Robespierre les plus véhémentes imprécations. Les misérables envoyés pour l'outrager lui répondirent par des injures. Danton, promenant sur cette troupe un regard calme et plein de mépris,[1] dit à Camille : " Reste donc tranquille, et laisse là cette vile canaille." Arrivé au pied de l'échafaud, Danton allait embrasser Hérault-Séchelles, qui lui tendait les bras ; l'exécuteur s'y opposant, il lui adressa, avec un sourire, ces expressions terribles : " Tu veux donc être plus cruel que la mort ! Va, tu n'empêcheras pas que dans un moment nos têtes s'embrassent dans le fond du panier."

Quand ce fut son tour de mourir, il dit à l'exécuteur : " Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine."

Telle fut la fin de ce Danton qui avait jeté un si grand éclat dans la révolution, et qui lui avait été si utile. Audacieux, ardent, avide d'émotions et de plaisirs, il s'était précipité dans la carrière des troubles, et il dut briller surtout les jours d'hésitation et de terreur. Prompt et positif, n'étant étonné ni par la difficulté ni par la nouveauté d'une situation extraordinaire, il savait juger les moyens nécessaires, et n'avait ni peur ni scrupules d'aucun. Il pensa qu'il devenait urgent de terminer les luttes de la monarchie et de la révolu-

1. *Promenant sur cette troupe un regard calme et plein de mépris,* casting on that crowd a look calm and full of disdain.

tion, et il le fit le 10 août. En présence des Prussiens, il pensa qu'il fallait contenir la France et l'engager dans le système de la révolution ; il ordonna, dit-on, les journées horribles de septembre, et, tout en les ordonnant,[1] il sauva une foule de victimes. Au commencement de la grande année 1793, la Convention était étonnée à la vue de l'Europe armée ; il prononça, en les comprenant dans toute leur profondeur, ces paroles remarquables : " Une nation en révolution est plus près de conquérir ses voisins que d'en être conquise." Il jugea que vingt millions d'hommes qu'on oserait mouvoir n'auraient rien à craindre de quelques centaines de mille hommes armés par les trônes. Il proposa de soulever le peuple, de faire payer les riches ; il imagina enfin toutes les mesures révolutionnaires qui ont laissé un si terrible souvenir, mais qui ont sauvé la France. Cet homme, si puissant dans l'action, retombait, pendant l'intervalle des dangers, dans l'indolence et les plaisirs qu'il avait toujours aimés. Il recherchait même les jouissances les plus innocentes, celles que procurent les champs, une épouse adorée et des amis. Alors il oubliait les vaincus, ne pouvait plus les haïr, savait même leur rendre justice, les plaindre et les défendre. Mais, pendant ces intervalles de repos nécessaires à son âme ardente, ses rivaux gagnaient peu à peu, par leur persévérance, la renommée et l'influence qu'il avait acquises en un seul jour de péril. Les fanatiques lui reprochaient son amollissement et sa bonté, et oubliaient qu'en fait de cruautés politiques[2] il les avait égalés tous dans les journées de septembre. Tandis qu'il se confiait à sa renommée, tandis qu'il différait

1. *Tout en les ordonnant*, although he ordered them.
2. *Qu'en fait de cruautés politiques*, that in political crimes.

par paresse, et qu'il roulait dans sa tête de nobles projets pour ramener les lois douces, pour borner le règne de la violence aux jours de danger, pour séparer les exterminateurs irrévocablement engagés dans le sang, des hommes qui n'avaient cédé qu'aux circonstances, pour organiser enfin la France et la réconcilier avec l'Europe, il fut surpris par ses collègues auxquels il avait abandonné le gouvernement. La politique demandait des victimes ; l'envie les choisit, et immola l'homme le plus célèbre et le plus redouté du temps. Danton succomba avec sa renommée et ses services, devant le gouvernement formidable qu'il avait contribué à organiser : mais du moins, par son audace, il rendit un moment sa chute douteuse.

Danton avait un esprit inculte, mais grand, profond, et surtout simple et solide. Il ne savait s'en servir que pour ses besoins, et jamais pour briller ; aussi parlait-il peu et dédaignait-il d'écrire. Suivant un contemporain, il n'avait aucune prétention, pas même celle de deviner ce qu'il ignorait, prétention si commune aux hommes de sa trempe. Il écoutait Fabre d'Églantine,[1] et faisait parler sans cesse son jeune et intéressant ami Camille Desmoulins, dont l'esprit faisait ses délices, et qu'il eut la douleur d'entraîner dans sa chute. Il mourut, avec sa force ordinaire, et la communiqua à son jeune ami. Comme Mirabeau, il expira fier de lui-même, et croyant ses fautes et sa vie assez couvertes par ses grands services et ses derniers projets.

A. THIERS.

1. *Fabre d'Eglantine* (1752-1794), a member of the Convention who died on the guillotine, is also well known as a poet and dramatist. He is the author of the nursery rhyme : *Il pleut, il pleut, bergère.....*

Robespierre se trouva dès lors maître absolu du pouvoir. Il ne devait pas le garder longtemps. Le 9 thermidor (27 juillet 1794), il fut arrêté et exécuté quelques jours après. On peut dire qu'avec lui finit le règne de la Terreur qui n'avait que trop longtemps pesé sur la France.

. . . .

Il faut maintenant jeter un coup d'œil sur les opérations militaires qui eurent lieu en dehors de la France.

La Belgique, qui avait été conquise en 1792, fut perdue en 1793 par suite de la trahison de Dumouriez, mais elle fut reconquise par Jourdan en 1794, et Pichegru occupa la Hollande.

Sur le Rhin, Hoche délivra l'Alsace envahie, Moreau prit Trèves et Coblentz, et nos armées occupèrent la rive droite du fleuve. Sur la frontière des Alpes, Montesquiou conquit la Savoie et le comté de Nice. Les armées de la République, contre qui l'Europe monarchique s'était coalisée, furent victorieuses partout, excepté sur mer, et par la paix de Bâle (1795), la Prusse céda à la France la rive gauche du Rhin. L'Espagne aussi consentit à la paix ; l'Angleterre et l'Autriche restèrent seules en armes contre nous.

. . . .

Au milieu de toutes ses difficultés à l'intérieur, malgré les difficultés de toutes sortes que lui causaient chaque jour, et la guerre contre l'Europe et la guerre civile, la Convention ne perdait point de vue les grands travaux d'ordre et de réorganisation qui s'imposaient à elle. Voulant rester, à l'exemple de la Constituante, rigoureusement respectueuse des droits des créanciers de l'État, la Convention ne fit point banqueroute, et, en dépit de ses embarras financiers, elle créa en 1793 le grand livre de la dette publique qui est resté depuis lors la base la plus sûre du crédit de la France.

Elle ouvrit à Paris deux Écoles de droit,[1] et elle établit les Écoles de médecine de Paris, de Strasbourg, de Montpellier. Simultanément, elle réorganisait le service médical des hôpitaux et instituait une commission parlementaire pour surveiller ce service. L'établissement *des sourds-muets*, fondé par l'abbé

1. *Écoles de droit*, law schools.

de l'Épée,[1] était pris par elle sous son patronage, et elle subventionnait l'*Institut des Jeunes Aveugles*, fondé par Haüy.[2] — Mais c'est surtout la création des grandes Écoles spéciales qui fait l'honneur de la Convention. Un décret de 1794 constitua l'*École centrale des travaux publics* qui est devenue notre École Polytechnique.

Ce fut encore sur l'initiative de la Convention que le Jardin du Roi ou Jardin des Plantes devenait le *Muséum*, ce merveilleux établissement scientifique dont la renommée allait bientôt devenir universelle (juin 1793). D'autres décrets fondaient l'*École spéciale des langues orientales*, le *Bureau des longitudes*, le *Conservatoire des arts et métiers*, le *Conservatoire national de musique*. Le *Collège de France* était réorganisé, les *Archives nationales* constituées en dépôt des papiers précieux des châteaux et monastères, et des chartes du moyen âge ; la *Bibliothèque Nationale* agrandie et enrichie par la loi de 1793 sur le dépôt légal. Afin de développer l'éducation artistique du peuple, un décret de juillet 1793 établissait le *Musée du Louvre*, un autre de février de la même année le *Musée des Monuments français*. Rappelons à ce propos que, dès 1791, une exposition d'œuvres d'art, la première qui ait existé en France, avait eu lieu au Louvre. L'*Institut national de France* était créé le 25 octobre 1795, sur le rapport de Daunou. Il devait comprendre trois classes, sciences physiques et mathémathiques, sciences morales et politiques, littérature et beaux-arts. C'était, suivant un mot du temps, l'*Encyclopédie vivante*. Quand nous aurons ajouté que c'est à la Convention qu'on doit encore l'unité des poids et mesures (août 1793), ainsi que la loi sur la propriété artistique et littéraire, qu'elle donna ses encouragements aux grandes inventions de cette époque, au télégraphe aérien de l'abbé Chappe et aux premiers essais d'aérostation militaire, nous aurons dit tous les titres que s'est acquis la Convention à la gratitude de la France et qui font un peu oublier les horreurs dont elle fut, sinon l'instigatrice, au moins le témoin

---

1. *L'abbé de l'Epée*, the inventor of a sign language for the deaf-mutes, was born at Versailles in 1712 and died in 1789.

2. *Haüy* (Valentin), the founder of a home for the blind, is the inventor of embossed characters enabling them to read.

impassible et silencieux, alors qu'elle eût dû les réprimer et les combattre. Cette assemblée se sépara le 26 octobre 1795 (4 brumaire, an IV de la République), après avoir voté une constitution nouvelle qui donnait le pouvoir législatif à deux assemblées. L'une s'appelait le Conseil des Cinq-Cents : elle était chargée de préparer les projets de loi ; l'autre était le Conseil des Anciens, qui devait discuter et voter ces projets. Le pouvoir exécutif appartenait à un comité de cinq membres, appelé Directoire.

JUGEMENT SUR LA CONVENTION

Son souvenir est demeuré terrible ; mais pour elle il n'y a qu'un fait à alléguer, un seul, et tous les reproches tombent devant ce fait immense : elle nous a sauvés de l'invasion étrangère ! Les précédentes assemblées lui avaient légué la France compromise,[1] elle légua la France sauvée au Directoire et à l'Empire. Si en 1793 l'émigration fût rentrée en France, il ne restait pas trace des œuvres de la Constituante et des bienfaits de la Révolution ; au lieu de ces admirables institutions civiles, de ces magnifiques exploits qui signalèrent la Constituante, la Convention, le Directoire, le Consulat et l'Empire, nous avions l'anarchie sanglante et la tyrannie. En repoussant l'invasion des rois conjurés contre notre république, la Convention a assuré à la Révolution une action non interrompue sur le sol de la France, et a donné à ses œuvres le temps de se consolider, et d'acquérir cette force qui leur fait braver l'impuissante colère des ennemis de l'humanité.

Aux hommes qui s'appellent avec orgueil patriotes de 89, la Convention pourra toujours dire: "Vous aviez provoqué la lutte, c'est moi qui l'ai soutenue et terminée."

A. THIERS.

1. *Compromise*, endangered.

DIRECTOIRE

Du 26 Octobre (4 Brumaire) 1795 au 9 Novembre (18 Brumaire) 1799.

Au moment où le nouveau gouvernement arriva au pouvoir, la France était en guerre avec l'Angleterre et l'Autriche. La Prusse avait traité à Bâle en 1795.

Carnot,[1] un des cinq directeurs qui a été justement surnommé *l'organisateur de la victoire*, fit un plan de campagne magnifique. Nos armées devaient remonter, l'une le Mein, l'autre le Necker, tandis qu'une troisième ferait la guerre en Italie. En Allemagne, ce plan ne réussit pas complètement, mais en Italie le général Bonaparte fit des prodiges.

Du mois d'avril 1796 au mois de février 1797, nos armées détruisirent une armée piémontaise, trois armées autrichiennes et remportèrent douze grandes victoires parmi lesquelles il faut citer celles de Lodi, d'Arcole et de Rivoli. En avril 1797, Bonaparte, après avoir franchi les Alpes, s'avança presque jusqu'aux portes de Vienne, et la paix fut signée à Campo-Formio. L'Autriche reconnaissait à la France la possession de la Belgique et de la rive gauche du Rhin, et lui laissait organiser dans la vallée du Pô la République cisalpine. L'Angleterre seule restait en armes contre la France. Bonaparte voulut porter la guerre en Egypte pour menacer les possessions anglaises dans l'Inde. Il débarqua près d'Alexandrie, s'en empara, remporta la victoire des Pyramides et entra au Caire.

---

1. *Carnot*, the grand father of the President of the French Republic, is often called *l'organisateur de la victoire*. Before becoming a member of the Convention, he was already known as a mathematician. On the return of Louis XVIII in 1815, he was banished and died in Magdeburg (1753-1823).

BATAILLE DES PYRAMIDES

Le 3 Thermidor (21 juillet) 1798, l'armée française se mit en marche avant le jour. Elle savait qu'elle allait apercevoir le Caire et rencontrer l'ennemi. A la pointe du jour, elle découvrit enfin à sa gauche, au delà du fleuve, les hauts minarets de cette grande capitale, et à sa droite, dans le désert, les gigantesques pyramides dorées par le soleil. A la vue de ces monuments, elle s'arrêta comme saisie de curiosité et d'admiration. Le visage de Bonaparte était rayonnant d'enthousiasme ; il se mit à galoper devant les rangs des soldats, et leur montrant les pyramides : " Songez, s'écria-t-il, que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent !" On s'avança d'un pas rapide. On voyait, en s'approchant, s'élever les minarets du Caire, on voyait grandir les pyramides, on voyait fourmiller la multitude qui gardait Embabeh, on voyait étinceler les armes de ces dix mille cavaliers brillants d'or et d'acier, et formant une ligne immense. Bonaparte fit aussitôt ses dispositions, L'armée était partagée en cinq divisions. Les divisions Desaix[1] et Reynier formaient la droite, vers le désert ; la division Dugua formait le centre ; les divisions Menou et Bon formaient la gauche, le long du Nil. Bonaparte, qui, depuis le combat de Chébreïss, avait jugé le terrain de l'ennemi, fit ses dispositions en conséquence. Chaque division formait un carré ; chaque carré était sur six rangs. Derrière étaient les compagnies de grenadiers en pelotons, prêtes à renforcer les points d'attaque. L'artillerie était aux angles, les

---

1. *Desaix.* See note 3, page 92.

bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, deux côtés marchaient sur le flanc. Quand ils étaient chargés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces. Puis quand ils voulaient enlever une position, les premiers rangs devaient se détacher, pour former des colonnes d'attaque, et les autres devaient rester en arrière, formant toujours le carré, mais sur trois hommes de profondeur seulement, et prêts à recueillir les colonnes d'attaque.[1] Telles étaient les dispositions ordonnées par Bonaparte. Il craignait que ses impétueux soldats d'Italie, habitués à marcher au pas de charge, n'eussent de la peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Il avait eu soin de les y préparer. Ordre était donné surtout de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi, et de ne faire feu qu'à bout portant.[2]

On s'avança presque à la portée du canon. Bonaparte, qui était dans le carré du centre, formé par la division Dugua, s'assura, avec une lunette, de l'état du camp d'Embabeh. Il vit que l'artillerie du camp, n'étant pas sur affût de campagne, ne pourrait pas se porter dans la plaine, et que l'ennemi ne sortirait pas des retranchements. C'est sur cette prévision qu'il basa ses mouvements. Il résolut d'appuyer avec ses divisions sur la droite, c'est-à-dire sur le corps des Mameluks, en circulant hors de la portée du canon[3] d'Embabeh. Son intention était de séparer les Mame-

---

1. *Prêts à recueillir les colonnes d'attaque*, ready to open their ranks to the attacking troops.

2. *Et de ne faire feu qu'à bout portant*, and to shoot only at very short range.

3. *Hors de la portée du canon*, out of cannon-shot.

luks du camp retranché, de les envelopper, de les pousser dans le Nil, et de n'attaquer Embabeh qu'après s'être défait d'eux.[1] Il ne devait pas lui être difficile de venir à bout de la multitude qui fourmillait dans ce camp, après avoir détruit les Mameluks.

Sur-le-champ il donna le signal. Desaix, qui formait l'extrême droite, se mit le premier en marche. Après lui venait le carré de Reynier, puis celui de Dugua, où était Bonaparte. Les deux autres circulaient autour d'Embabeh, hors de la portée du canon. Mourad-Bey qui, quoique sans instruction, était doué d'un grand caractère et d'un coup d'œil pénétrant, devina sur-le-champ l'intention de son adversaire, et résolut de charger pendant ce moment décisif. Il laissa deux mille Mameluks pour appuyer Embabeh, puis se précipita avec le reste sur les deux carrés de droite. Celui de Desaix, engagé dans les palmiers, n'était pas encore formé, lorsque les premiers cavaliers l'abordèrent. Mais il se forma sur-le-champ, et fût prêt à recevoir la charge. C'est une masse énorme que celle de huit mille cavaliers galopant à la fois dans une plaine. Ils se précipitèrent avec une impétuosité extraordinaire sur la division Desaix. Nos braves soldats, devenus aussi froids qu'ils avaient été fougueux jadis, les attendirent avec calme, et les reçurent, à bout portant, avec un feu terrible de mousqueterie et de mitraille. Arrêtés par le feu, ces innombrables cavaliers flottaient le long des rangs, et galopaient autour de la citadelle enflammée. Quelques-uns des plus braves se précipitèrent sur les baïonnettes, puis, retournant leurs chevaux et les ren-

1. *Qu'après s'être défait d'eux*, only after having gotten rid of them.

versant sur nos fantassins,[1] parvinrent à faire brèche, et trente ou quarante vinrent expirer aux pieds de Desaix, au centre même du carré. La masse, tournant bride, se rejeta du carré de Desaix sur celui de Reynier, qui venait après. Accueillie par le même feu, elle revint vers le même point d'où elle était partie ; mais elle trouva sur ses derrières la division Dugua, que Bonaparte avait portée vers le Nil, et fut jetée dans une déroute complète. Alors la fuite se fit en désordre. Une partie des fuyards s'échappa vers notre droite, du côté des pyramides ; une autre, passant sous le feu de Dugua, alla se jeter dans Embabeh, où elle porta la confusion. Dès cet instant, le trouble commença à se mettre dans le camp retranché. Bonaparte, s'en apercevant, ordonna à ses deux divisions de gauche de s'approcher d'Embabeh pour s'en emparer. Bon et Menou s'avancèrent sur le feu des retranchements, et, arrivés à une certaine distance, firent halte. Les carrés se dédoublèrent ; les premiers rangs se formèrent en colonne d'attaque tandis que les autres restèrent en carré, figurant toujours de véritables citadelles. Mais au même instant les Mameluks, tant ceux que Mourad avait laissés à Embabeh que ceux qui s'y étaient réfugiés, voulurent nous prévenir.[2] Ils fondirent sur nos colonnes d'attaque, tandis qu'elles étaient en marche. Mais celles-ci s'arrêtant sur-le-champ, et se formant en carré avec une merveilleuse rapidité, les reçurent avec fermeté, et en abattirent un grand nombre. Les uns se rejetèrent dans Embabeh, où le désordre devint extrême ; les autres, fuyant

1. *Retournant leurs chevaux et les renversant sur nos fantassins*, driving their horses backward and making them fall on our infantry.

2. *Voulurent nous prévenir*, tried to attack us first.

dans la plaine, entre le Nil et notre droite, furent fusillés ou poussés dans le fleuve. Les colonnes d'attaque abordèrent vivement Embabeh, s'en emparèrent, et jetèrent dans le Nil la multitude des fellahs et des janissaires. Beaucoup se noyèrent ; mais comme les Égyptiens sont excellents nageurs, le plus grand nombre d'entre eux parvint à se sauver. La journée était finie. Les Arabes qui étaient près des pyramides et qui attendaient la victoire, s'enfoncèrent dans le désert. Mourad, avec les débris de sa cavalerie, et le visage tout sanglant, se retira vers la haute Egypte. Ibrahim, qui de l'autre rive contemplait ce désastre, s'enfonça vers Belbeys pour se retirer en Syrie. Les Mameluks mirent aussitôt le feu aux djermes[1] qui portaient leurs richesses. Cette proie nous échappa, et nos soldats virent pendant toute la nuit les flammes dévorer un riche butin.

Bonaparte plaça son quartier général à Giseh, sur les bords du Nil, où Mourad-Bey avait une superbe habitation. On trouva, soit à Giseh, soit à Embabeh, des provisions considérables, et nos soldats purent se dédommager de leurs longues privations. Ils trouvèrent des vignes couvertes de magnifiques raisins dans les jardins de Giseh, et les eurent bientôt vendangées. Mais ils firent sur le champ de bataille un butin d'une autre espèce, c'étaient des châles magnifiques, de belles armes, des chevaux et des bourses qui renfermaient jusqu'à deux ou trois cents pièces d'or ; car les Mamelucks portaient toutes leurs richèsses avec eux. Ils passèrent la soirée, la nuit et le lendemain à recueillir des dépouilles. Cinq à six cents Mamelucks avaient été tués. Plus de mille étaient noyés dans le Nil. Les

1. *Djermes*, a kind of Turkish boat.

soldats se mirent à les pêcher pour les dépouiller, et employèrent plusieurs jours encore à ce genre de recherche.

. La bataille nous avait à peine coûté une centaine de morts ou blessés ; car si la défaite est terrible pour des carrés enfoncés, la perte est nulle pour des carrés victorieux. Les Mameluks avaient perdu leurs meilleurs cavaliers par le feu ou par les flots. Leurs forces étaient dispersées, et la possession du Caire nous était assurée. Le surlendemain Bonaparte y entra, et alla prendre possession du palais de Mourad-Bey.

A. THIERS.

Sur mer, nos armes furent malheureuses. Une flotte anglaise détruisit dans la rade d'Aboukir l'escadre qui avait amené nos troupes.

Bonaparte pensa un moment à porter la guerre dans les Indes; mais depuis sa brillante campagne d'Italie, il était tourmenté de l'idée de s'emparer du pouvoir. Il savait que le gouvernement du Directoire n'était pas solide, il savait aussi que la France était menacée d'une invasion : il résolut donc de rentrer à Paris et, après avoir confié à Kléber[1] le commandement de son armée, il s'embarqua pour l'Europe.

Nos frontières avaient été menacées; heureusement une armée anglaise qui avait débarqué en Hollande fut battue à Bergen, et Masséna[2] vainquit à Zurich une armée suisse.

La situation financière était mauvaise, les coups d'État succédaient aux coups d'État. Du Directoire et des deux assemblées, c'était à qui violerait les droits de l'autre.[3] D'un autre côté, les complots royalistes et jacobins se succédaient sans cesse. Bonaparte résolut alors de mettre ses projets à exécution, ce qu'il fit le 18 brumaire (9 novembre 1799).

---

1. *Kleber.* See note 2, page 92.

2. *Masséna.* See note 4, page 92.

3. *Du Directoire et deux assemblées, c'était à qui violerait les droits de l'autre,* the Directoire and the two assemblies were vieing in disregarding each other's rights.

COUP D'ÉTAT DU DIX-HUIT BRUMAIRE

Le 18 Brumaire (9 novembre) 1799, avant le jour, la petite maison du général Bonaparte était encombrée par tous les généraux qui se trouvaient à Paris ; les officiers attendaient dans la cour. Lefebvre, qui commandait la division de Paris, avait été averti tard ; il s'étonna de voir dans les rues des troupes qu'il n'avait pas commandées. Lorsqu'il entra, Bonaparte vint à lui. "Vous êtes un des soutiens de la République, Lefebvre, lui dit-il, vous ne voulez pas la laisser périr entre les mains de ces avocats.[1] Tenez, voilà le sabre que je portais aux Pyramides ; je vous le donne en signe d'estime et de confiance." Lefebvre était un honnête et rude soldat. "Jetons les avocats à la rivière," répondit-il. Bernadotte[2] persista à refuser son concours. Augereau[3] n'avait pas été convoqué. Il se présenta dans la journée. "Tu ne comptes donc plus sur ton petit Augereau ?" demanda-t-il avec reproche à son ancien compagnon d'armes.

Le Conseil des Anciens, comme les généraux, avait été convoqué extraordinairement ; les membres favorables au parti révolutionnaire n'avaient pas été appelés. La commission des inspecteurs proposa un décret qui ordonnait la translation du Corps législatif à Saint-Cloud,[4] seul moyen, disait-on, d'échapper à la conspira-

1. *Avocats!* Note the disdainful meaning attached to this word, *i. e.* idle talkers.

2. *Bernadotte,* See note 5, page 92.

3. *Augereau.* See note 1, page 93.

4. *Saint-Cloud,* a very picturesque town situated on the Seine river, a few miles West of Paris, is well known for its handsome park There was formerly a magnificent palace there which was burnt during the Franco-German war (1870-1871).

tion jacobine qui menaçait la liberté des délibérations. Un autre article confiait au général Bonaparte le commandement de toutes les forces qui se trouvaient à Paris. Appelé au sein du Conseil pour prêter serment, avant même de se rendre à cette invitation, le nouveau général en chef réclama le concours et le fidèle appui de tous ses camarades de l'armée. Ce fut accompagné des anciens rivaux de sa gloire que Bonaparte parut au Conseil.

Après la lecture du décret et sans avoir prêté serment, il prit la parole. "Citoyens représentants, dit-il, la République périssait, vous l'avez su, votre décret vient de la sauver. Malheur à ceux qui voudraient le trouble et le désordre ! Je les arrêterai, aidé du général Lefebvre, du général Berthier et de tous mes compagnons d'armes. Qu'on ne cherche pas dans le passé[1] des exemples qui pourraient retarder votre marche. Rien dans l'histoire ne ressemble à la fin du XVIIIe siècle; rien dans la fin du XVIIIe siècle ne ressemble au moment actuel. Nous voulons une République fondée sur la vraie liberté, sur la liberté civile, sur la représentation nationale ; nous l'aurons, je le jure en mon nom et au nom de mes compagnons d'armes." Tous les généraux s'écrièrent : "Je le jure !" Les troupes occupaient la place de la Révolution,[2] le Carrousel,[3] le jardin des Tuileries ; le premier, le régiment de dragons du colonel

1. *Qu'on ne cherche pas dans le passé*, let no one seek in the past.
2. *La place de la Révolution*. See note 1, page 111.
3. *Le Carrousel*. The place du Carrousel, that took its name from a tournament given there by Louis XIV on June 5th and 6th 1662, is situated between the Louvre and the square where stood the palace of Tuileries before it was burnt. Here is to be found the *Arc de Triomphe du Carrousel*, which was erected in 1806 in imitation of the arch of Septimus Severus in Rome. Facing the arch is erected the monument dedicated to Gambetta.

Sébastiani salua de ses acclamations le général Bonaparte ; tous les corps imitèrent son exemple, les applaudissements de la foule éclataient de toutes parts. Déjà Siéyes[1] et Roger-Ducos[2] avaient remis leur démission au nouveau régulateur des fortunes de la République. Lorsque Bottot le secrétaire de Barras entra aux Tuileries Bonaparte s'avança vers lui, la voix haute, le geste menaçant, parlant pour le public et non pour les assistants et demandant compte de leur conduite aux Directeurs, absents ou complices. "Qu'avez-vous fait, s'écria-t-il, de cette France que j'avais rendue si brillante ? Je vous avais laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ; je vous avais laissé les millions de l'Italie, je retrouve des lois spoliatrices et partout la misère. Que sont devenus cent mille hommes qni ont disparu du sol français ? Ils sont morts et c'étaient mes compagnons d'armes ! Un tel état de choses ne peut durer ; avant trois ans, il nous mènerait au despotisme par l'anarchie." Il parlait encore, lorsque Gohier entra accompagné de Moulin ; tous deux étaient encore confondus de ce qu'ils venaient d'apprendre ; ils résistaient et refusaient de donner leur démission. "Il n'y a plus de Directoire, répondit le général Bonaparte. Il faut sauver la République, je le veux." Moreau fut chargé de garder Gohier, qui était rentré au Luxembourg;[3] le général Moulin s'était échappé.

Lorsque la réunion se sépara, on était convenu[4] de former un gouvernement provisoire composé de trois consuls, Bonaparte, Siéyes et Roger-Ducos.

1. *Sieyès.* See note 2, page 59.
2. *Roger-Ducos* was one of the five Directors, the other four being : Barras (1754-1829), Sieyès, Gohier (1746-1830) and Moulin.
3. *Luxembourg.* See note 1, page 98.
4. *On était convenu*, they had agreed.

Le général Bonaparte était sorti, seul muni d'un pouvoir légal, absolu et souverain ; les conjurés se regardaient. "Vous avez un maître," dit Siéyes en se levant à son tour. Fouché haussait les épaules : "Que voulez-vous ?[1] C'est fait !" dit-il.

GUIZOT.

1. *Que voulez-vous?* We cannot help it; lit. What do you wish.

CONSULAT

Du 9 Novembre (18 Brumaire) 1799 au 18 Mai 1804.

Le nouveau gouvernement se composait de trois consuls entre les mains desquels se trouvait le pouvoir exécutif. Bonaparte prit le titre de premier consul. Le pouvoir législatif était confié à quatre assemblées dont la plus importante était le *Sénat Conservateur*.

Bonaparte essaya de traiter avec les puissances coalisées, celles-ci refusèrent et la guerre continua. Moreau reçut le commandement d'une armée qui devait marcher sur Vienne par la vallée du Danube, et Bonaparte se rendit en Italie où, le 14 juin 1800, il remporta la grande victoire de Marengo.

BATAILLE DE MARENGO

Bonaparte venait de quitter Stradella qu'il avait occupé en quittant Milan : il avait été obligé de disperser ses forces afin de couper tous les passages à l'ennemi ; lorsqu'il déboucha, le 13 juin, dans la plaine qui s'étend entre la Scrivia et la Bormida, près du petit village de Marengo, il était mal instruit des mouvements de l'ennemi. Le 14 au matin, le général de Mélas[1] contraint par la nécessité, sortit d'Alexandrie et, passant la Bormida sur trois ponts, il attaqua le général Victor devant Marengo. Lannes[2] était en même temps enveloppé de toutes parts, obligé de reculer malgré des prodiges de courage. Marengo avait été enlevé par l'artillerie ennemie, lorsque Bonaparte arriva sur le champ de bataille avec sa garde et son état major, entraînant sur-le-champ contre lui le principal effort du combat.[3] Cependant la retraite continuait, l'armée allait être coupée ; le général autrichien, vieux et fatigué, se croyant assuré de la victoire, rentra dans Alexandrie ; il était trois heures. Bonaparte espérait encore et combattait toujours. Il avait expédié un aide de camp à Desaix, débarqué depuis deux jours d'Egypte et qu'il avait détaché dans la direction de Novi ; de son retour dépendait la fortune de la journée. Desaix l'avait deviné, il avait

1. *De Mélas* (le Baron de), an Austrian general well known for his bravery, was born in 1730 and died in 1806.

2. *Lannes* (Jean), duc de Montebello, made with Bonaparte the campaign of Egypt. He helped Napoleon in his *coup d'Etat* of Brumaire 18th, took Saragossa in 1809 and was mortally wounded at the battle of Essling in the same year.

3. *Entraînant sur-le-champ contre lui le principal effort du combat*, drew at once upon himself the greatest efforts of the enemies.

devancé l'appel de Bonaparte ; avant qu'on pût l'attendre il arrivait auprès de lui ; le général l'interrogeait du regard. "Eh bien, dit Desaix, après avoir rapidement examiné la situation des divers corps, c'est une bataille perdue ; mais il n'est pas tard, nous avons le temps d'en gagner une autre." Ses régiments se formaient pendant qu'il parlait ainsi, arrêtant la marche des Autrichiens. "Mes amis, dit le premier consul aux soldats ranimés, souvenez-vous que j'ai l'habitude de coucher sur le champ de bataille." Au même instant, Desaix s'avançait à la tête de ses troupes. "Allez dire au premier consul que je charge, dit-il à son aide de camp Savary ; j'ai besoin d'être appuyé par la cavalerie." Il avait franchi un pli de terrain,[1] lorsqu'une balle le frappa dans la poitrine : dès le matin il avait conçu de sombres pressentiments. "J'ai trop longtemps fait la guerre en Afrique, disait-il, les boulets d'Europe ne me connaîtront plus." En tombant, il dit au général Boudet : "Cachez ma mort, cela pourrait ébranler les troupes." Les soldats l'avaient aperçu et s'élançaient en avant pour le venger. Kellermann[2] arrivait au même instant, poussé par une de ces inspirations subites qui décident les grands généraux ; lançant ses dragons sur la cavalerie autrichienne qu'ils traversent, il attaque la colonne des grenadiers qui soutenait avec effort l'assaut de la division de Desaix.[3] Le désordre gagne leurs rangs, un corps tout entier met bas les armes. Le général Zach, chargé du commandement en

---

1. *Il avait franchi un pli de terrain*, he had just passed over an elevation in the ground.

2. *Kellermann*, was born at Strasbourg in 1735 and died in 1820.

3. *Qui soutenait avec effort l'assaut de la division Desaix*, which was hardly able to resist the attack of the Desaix division.

l'absence de M. de Mélas, avait été forcé de rendre son épée. Lorsque le vieux général accourut tout troublé, la bataille était perdue ; les troupes autrichiennes repoussées, culbutées, pressées sur les rives de la Bormida, s'étouffaient sur les ponts, ou se jetaient dans la rivière, partout poursuivies par les Français victorieux ; ceux des canons qui s'étaient embourbés dans la Bormida étaient tombés aux mains des vainqueurs. L'état-major était décimé.

GUIZOT.

Moreau, de son côté, vainqueur dans plusieurs combats, gagna, le 3 décembre 1800, la grande bataille de Hohenlinden qui lui ouvrit la route de Vienne. Effrayée, l'Autriche signa alors (février 1801) la paix de Lunéville qui maintenait les conditions du traité de Campo-Formio.

L'Angleterre elle-même consentit à traiter. Ses possessions dans les Indes n'étaient plus en danger. Après le départ de Bonaparte de l'Egypte, les armées françaises n'avaient éprouvé que des revers. Kléber avait été assassiné par un Mameluk en 1800, et l'armée française avait été faite prisonnière par un général anglais.

La paix fut donc signée à Amiens en 1802.

Bonaparte s'occupa alors de la réorganisation intérieure, il rappela les émigrés, restaura le culte catholique et signa avec le pape un traité appelé *Concordat* qui réglait les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Ce sont les articles du Concordat qui, même maintenant, régissent les droits du clergé et ceux du gouvernement.

Bientôt après il fonda l'ordre de la *Légion d'honneur*, établit l'*Université* qu'il chargea de donner l'enseignement national et acheva d'organiser l'administration des départements et aussi celle de la justice et des finances. Il fit rédiger le *Code civil* qui est considéré comme le plus parfait du monde. La prospérité publique commença à renaître avec la paix et la confiance.

Le premier Consul cependant comptait beaucoup d'ennemis en France aussi bien qu'à l'étranger. En 1802, une tentative d'assassinat eut lieu dans la rue Saint-Nicaise ; il en profita pour se faire donner le *Consulat à vie.*

En 1804, au mois de février, l'Angleterre essaya de le faire assassiner ; puis, sans déclaration de guerre, elle recommença les hostilités.

Bonaparte fut alors proclamé empereur. La dignité impériale lui fut conférée par les quatre assemblées réunies le 18 mai 1804.

EMPIRE

Du 18 Mai 1804 au 20 Avril 1814.

Jaloux d'égaler en gloire et en majesté les plus grands conquérants du monde, Napoléon se fit sacrer empereur à Notre-Dame. Il avait obtenu du pape Pie VII[1] qu'il vînt à Paris pour procéder à la cérémonie. Ce grand événement eut lieu le 2 décembre 1804.

Cependant Napoléon comprenant que son plus grand ennemi était l'Angleterre, que c'était elle qui se trouvait au fond de toutes les coalitions qui s'étaient formées contre la France, il voulut aller la vaincre chez elle. Il réunit à Boulogne[2] une armée qu'il se proposait de transporter sur le sol anglais. "Que je sois maître du détroit[3] pendant six heures, disait-il, et l'Angleterre n'est plus."

Il lui fut néanmoins impossible de réaliser ce projet. Les flottes anglaises étaient supérieures aux nôtres, et le 20 octobre 1805 nos forces navales éprouvèrent près du cap Trafalgar[4] une sanglante défaite.

---

1. *Pie VII*, who was Pope from 1800 to 1823, and presided over the ceremonies of the coronation of Napoleon, was after dethroned by the Emperor and taken as a prisoner to Fontainebleau. He only returned to Rome in 1814.

2. *Boulogne* is a city situated on the English channel. It was in that city that were born the poet Alfred de Musset in 1810, and the critic Sainte-Beuve in 1804.

3. *Que je sois maître du détroit*, if I am master of the channel.

4. *Trafalgar*, the cape of that name is situated in Spain north-west of the strait of Gibraltar. A square in London has been named after it in commemoration of the victory of Nelson over the allied fleets of France and Spain.

BATAILLE NAVALE DE TRAFALGAR

Villeneuve sortit de la rade de Cadix[1] le 28 Vendémiaire (20 Octobre) 1805, résolu de montrer qu'il n'était pas un lâche, mais convaincu qu'il allait à sa perte. Il avait trente-trois vaisseaux de ligne, tant français qu'espagnols. Les vaisseaux espagnols étaient pour la plupart en très mauvais état, et comme gréement et comme équipage. Ils étaient remplis d'hommes qui n'avaient jamais navigué. Les équipages et le matériel étaient en meilleures conditions sur les navires français; toutefois, ils étaient très inférieurs aux Anglais en habileté manœuvrière et encore plus quant au service de l'artillerie. Les artilleurs anglais tiraient trois coups pour un. Quant aux grandes manœuvres de flotte contre flotte, les amiraux anglais, surtout Nelson,[2] avaient acquis sur mer la même supériorité qu'avaient sur terre les troupes de Napoléon et les principaux généraux français.

Ce fut précisément Nelson que Villeneuve rencontra devant lui, avec vingt-sept vaisseaux supérieurement organisés et commandés, parmi lesquels sept trois-ponts de première force.[3] Villeneuve déploya péniblement sa flotte sur une longue ligne, sans garder de réserve. Nelson forma deux colonnes, afin de couper notre ligne sur deux points et d'en accabler une partie

---

1. *Cadix*, a city of southern Spain in the province of Andalusia, is famous for its wines.

2. *Nelson*, the most celebrated admiral of the British navy, was born in 1758. He won the battle of Aboukir in 1798, and that of Trafalgar in which he was killed.

3. *Parmi lesquels sept trois-ponts de première force*, among which were seven three-decked men-of-war of the first class.

avant que l'autre pût venir au secours. Lui et son principal lieutenant Collingwood prirent la tête des deux colonnes et se jetèrent au milieu des Français et des Espagnols, en avant de tout le reste des vaisseaux anglais.

Tandis que Collingwood assaillait notre arrière-garde, Nelson, avec son vaisseau-amiral, le *Victory*, perçait notre centre, canonnait d'abord le vaisseau-amiral de Villeneuve, le *Bucentaure*, puis s'attaquait bord à bord, dans une sorte de duel, au vaisseau français le *Redoutable*, commandé par un très vaillant officier, le capitaine Lucas. En combattant de si près, Nelson perdait l'avantage de la supériorité de son artillerie. Les Français, des hunes et des haubans du *Redoutable*, balayaient son pont par une grêle de grenades et de balles. Tout à coup on vit Nelson chanceler et s'affaisser sur lui-même. Une balle lui avait traversé le corps et brisé l'épine dorsale. "C'est fait de moi ! dit-il, les Français ont enfin réussi !" Il faillit avoir la douleur de voir,[1] de ses yeux mourants, son vaisseau-amiral au pouvoir des Français. Le capitaine Lucas et son équipage allaient s'élancer à l'abordage du *Victory*, quand le vaisseau anglais le *Téméraire*, venant au secours du *Victory*, lâcha[2] sur le navire français une effroyable bordée de mitraille. Le *Redoutable*, écrasé par le nombre, ne se rendit qu'après avoir eu presque tout son équipage mort ou blessé.

Nelson était frappé à mort; mais sa pensée vivait et triomphait. Ses deux colonnes d'attaque avaient coupé et enveloppé une partie de la ligne franco-espagnole, et,

---

1. *Il faillit avoir la douleur de voir*, he came near having the sorrow of seeing.

2. *Lâcha*, fired.

avec un nombre de vaisseaux moindre que celui de leurs adversaires, les Anglais s'étaient trouvés supérieurs en forces sur les points où se décidait la journée,[1] pendant qu'un tiers de la flotte franco-espagnole, toute l'avant-garde, ne prenait pas part au combat.

Presque tous nos vaisseaux engagés se défendirent avec un courage désespéré : les Anglais l'emportèrent[2] par la vivacité de mouvements avec laquelle ils s'entre-secouraient et par la supériorité de leurs feux. Le malheureux amiral Villeneuve, accablé par plusieurs navires anglais, après avoir lutté pendant quatre heures, se rendit quand son navire ne fut plus qu'une carcasse mutilée et couverte de morts et de mourants. Le contre-amiral Magon, après des efforts héroïques, fut tué à bord de son vaisseau l'*Algésiras*. Plusieurs autres de nos navires, le *Fougueux*, le *Pluton*, s'illustrèrent par leur magnifique défense. Le *Pluton*, commandé par le brave Breton Cosmas, fut le seul de ces valeureux navires qui parvint à échapper à l'ennemi. Il aida à se dégager l'amiral espagnol Gravina, qui fut blessé mortellement à la fin du combat. Le vaisseau français l'*Achille*, envahi par les flammes, se laissa sauter plutôt que de se rendre.[3] Vers les cinq heures du soir, dix-sept vaisseaux français et espagnols étaient entre les mains de l'ennemi. Nelson vécut assez pour savoir que la journée était gagnée à l'Angleterre.

On nomma cette terrible journée la bataille de Trafalgar, du nom du cap le plus voisin.

---

1. *Où se décidait la journée*, where the issue of the battle was being decided.

2. *L'emportèrent*, were superior.

3. *Se laissa sauter plutôt que de se rendre*, rather than surrender allowed itself to be blown up.

Onze vaisseaux français et espagnols regagnèrent Cadix. Quatre vaisseaux français s'échappèrent du côté du détroit de Gibraltar.

Les Anglais ne gardèrent pas les trophées de leur sanglant triomphe. La tempête, durant la nuit, succéda à la bataille. Un furieux ouragan obligea les vaisseaux anglais d'abandonner les navires captifs qu'ils traînaient à la remorque. Notre vaisseau-amiral, le *Bucentaure*, sur lequel ne se trouvait plus Villeneuve, et l'*Algésiras*, qui emportait le cadavre du brave contre-amiral Magon, firent prisonnières les petites garnisons anglaises qu'on leur avait imposées et arrivèrent comme ils purent jusqu'à Cadix. Le *Bucentaure* se brisa sur un écueil à l'entrée de la rade. Les restes de son équipage se sauvèrent à bord d'un des vaisseaux qui n'avait pas été pris, l'*Indomptable*. Un moment après, l'*Indomptable*, à son tour, fut jeté et fracassé par la tempête sur le même rocher, et les deux équipages furent engloutis ! Trois autres des vaisseaux pris par les Anglais avaient péri aussi dans cette nuit lugubre.

Le lendemain, le capitaine du *Pluton*, Cosmas, voyant au loin les Anglais battus par les vents avec le reste de leurs prises, saisit le commandement des débris de notre flotte, appareilla audacieusement avec cinq vaisseaux et cinq frégates, et recouvra deux des vaisseaux espagnols captifs. Le successeur de Nelson, l'amiral Collingwood, brûla ou coula tout ce qui lui restait de prises.

HENRI MARTIN.

Sur le continent, les armées françaises continuaient à triompher partout. Napoléon entra en Allemagne, fit capituler à Ulm une armée autrichienne, entra triomphalement à Vienne, et alla battre à Austerlitz, en Moravie, les empereurs François II d'Allemagne et Alexandre de Russie.

LA VEILLE DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ

Napoléon et l'armée française virent avec une joie égale arriver l'ennemi d'Olmütz sur Brünn. Napoléon avait pris une excellente position défensive entre la ville de Brünn et le château d'Austerlitz.

Les deux empereurs de Russie et d'Autriche avaient déjà leur quartier général à Austerlitz, et l'attaque se préparait pour le 2 décembre. Napoléon ne se trouva que le 1er décembre au soir, des forces suffisantes pour pouvoir passer à volonté de la défensive à l'offensive, et cela, grâce au dévouement et à l'incomparable célérité des troupes françaises. Bernadotte[2] était arrivé dans la journée, avec son corps, de la frontière de Bohême, et la division Friant arriva le soir de Vienne, après avoir fait trente-six lieues en deux jours ! Nous eûmes alors soixante-dix à quatre-vingt mille hommes.

Ce même soir, Napoléon annonça à son armée ce qui se passerait le lendemain :—"Soldats, dit-il, l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm...; les positions que nous occupons sont formidables, et, pendant que les bataillons ennemis

1. *Brünn*, the capital of Moravia, has a population of 84,000.

2. *Bernadotte*. See note 5, page 92.

marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc... La victoire ne saurait hésiter... Elle finira la campagne, et la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi."

C'était par de tels procédés qu'il s'attachait si fortement et si intimement ces hommes intrépides.

Il parcourut son champ de bataille pendant la nuit pour juger des dispositions des troupes. Les soldats, en le reconnaissant, firent des torches avec la paille de leur bivouac, et une longue traînée de flamme illumina tout le front de notre camp. Un vieux grenadier s'approcha de Napoléon : "Je te promets, lui dit-il, que nous t'amènerons demain les drapeaux et les canons de l'armée russe pour fêter l'anniversaire de ton couronnement."

HENRI MARTIN.

BATAILLE D'AUSTERLITZ

Dans le camp ennemi les généraux coalisés, réunis autour d'une carte, écoutaient Weirother qui développait son plan de campagne "avec un air de jactance qui annonçait en lui la persuasion intime de son mérite et de notre incapacité" dit le général Langeron, officier français émigré servant dans l'armée russe. Le vieux Kutuzof dormait. "Si Bonaparte avait pu nous attaquer, il l'aurait fait aujourd'hui, assurait Weirother. —Vous ne le croyez donc pas fort ?—C'est beaucoup s'il a quarante mille hommes.—Le jour commençait à peine (2 décembre 1805) lorsque l'armée coalisée se mit en marche. Le bruit des préparatifs dans les camps

avait rassuré Napoléon sur la direction que prenaient les ennemis. La veille au soir, en écoutant la docte leçon de Weirother, le prince Bagration[1] avait murmuré sous sa longue moustache : "La bataille est perdue !" En voyant ses ennemis s'avancer vers la droite comme il l'avait lui-même annoncé à ses soldats, Napoléon ne put retenir les signes de sa joie. Il tenait la victoire entre ses mains. Il attendait patiemment que ses ennemis eussent déployé leur ligne. Le soleil venait de se lever, éclatant au sein du brouillard qu'il dispersait de ses brillants rayons. Le plateau de Pratzen était en partie abandonné ; l'empereur donna le signal et l'armée française s'ébranla tout entière, ardente à s'élancer sur l'ennemi désigné d'avance à ses coups. "Voyez comme les Français gravissent la hauteur sans s'arrêter pour répondre à notre feu !" dit le prince Czartoriski qui observait le combat auprès des deux empereurs. Il parlait encore et déjà les colonnes alliées, rejetées l'une après l'autre sur le versant, se trouvaient arrêtées dans leur mouvement et séparées des deux ailes de l'armée. Le vieux Krutuzof, grièvement blessé, s'efforçait en vain d'envoyer du secours au centre débandé. "Voilà, voilà la blessure qui est mortelle," s'écria-t-il en étendant le bras vers Pratzen.

Pendant ce temps la droite, commandée par le maréchal Davout,[2] disputait aux Russes la ligne de Goldbach, dégageant avec la division Friant le général Legrand un moment débordé. Les fantassins s'avançaient au

1. *Bagration*, a famous Russian general, was born in 1765 and killed at the battle of the Moskowa in 1812.

2. *Davout* (duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl) was born at Annoux in 1770 and died in 1823. The above stated titles were bestowed upon him as rewards for victories won by him at the same places.

pas contre les uhlans lancés sur eux, bientôt dispersés par la cavalerie légère de Kellermann ;[1] les batteries russes avaient abattu tous les tambours du premier régiment de la division Cafarelli. Murat[2] et Lannes[3] attaquaient à gauche quatre-vingt-deux escadrons russes et autrichiens sous les ordres du prince Jean de Lichtenstein. Le général Valhubert avait la cuisse fracassée, ses soldats voulaient l'emporter. "Restez à votre poste, dit-il avec calme. Je saurai bien mourir tout seul. Il ne faut pas pour un homme en perdre six." La garde russe s'était enfin dirigée vers Pratzen ; un bataillon français s'était laissé entraîner à la poursuite, il était en danger. Napoléon s'était porté au centre avec l'infanterie de sa garde et le corps de Bernadotte ; il aperçut le désordre. "Menez là les mameluks et les chasseurs de la garde," dit-il à Rapp.[4] Lorsque celui-ci revint auprès de l'empereur, il était blessé, mais les Russes étaient repoussés et le prince Repnin prisonnier. Une division russe isolée à Sokolnitz venait de se rendre ; deux colonnes avaient été rejetées au delà des étangs. Le pont se rompit sous le poids de l'artillerie. Le froid était intense ; les soldats crurent se sauver en s'élançant sur la glace, mais déjà les boulets français la rompaient sous leurs pieds ; ils s'abîmèrent dans les eaux du lac en poussant des cris de désespoir. Les généraux Doctoroff et Keinmayer effectuèrent leur cruelle retraite sous le feu de nos batteries, par une digue étroite séparant les deux étangs de Melnitz et de

---

1. *Kellermann.* See note 2, page 154.

2. *Murat* See note 7, page 92.

3. *Lannes.* See note 2, page 153.

4. *Rapp*, who made himself famous by his heroic defense of Dantzig, was born at Colmar in 1773 and died in 1821.

Falnitz. Seul le corps du général Bagration conservait encore son ordre de combat, le maréchal Lannes ayant retenu les troupes qui s'élançaient à la poursuite.

Il était tard, le jour était tombé, les deux empereurs avaient abandonné le terrible champ de bataille, derrière eux retentissaient les cris de victoire des Français; autour d'eux, devant eux, ils entendaient les imprécations des fuyards, les gémissements des blessés incapables de poursuivre plus longtemps leur course. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au château impérial d'Halitsch où ils se trouvèrent le lendemain pressés par le maréchal Davout. Austerlitz était devenu le quartier général du vainqueur.

GUIZOT.

Le lendemain de la victoire d'Austerlitz, Napoléon adressa à ses troupes la proclamation suivante qui est, à juste titre, regardée comme un chef-d'œuvre d'éloquence militaire.

"Austerlitz, 12 frimaire.

"SOLDATS,

"Je suis content de vous: vous avez à la journée d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures ou coupée, ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs.

"Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt

généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée ; mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties, et assure des récompenses à nos alliés.

"Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France : là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on vous réponde : Voilà un brave.

NAPOLÉON."

Terrifié par la victoire d'Austerlitz, l'empereur d'Autriche se décida à la paix, et, par le traité de Presbourg (1805), il reconnut Napoléon comme roi d'Italie et abandonna son titre d'empereur d'Allemagne pour celui d'empereur d'Autriche. En même temps Napoléon plaça son frère Joseph[1] sur le trône de Naples et fit son frère Louis[2] roi de Hollande.

Bientôt la Prusse se joignit à la Russie contre nous. Napoléon écrasa l'armée prussienne à Iéna (1806) et livra, en février 1807, la bataille d'Eylau.[4]

1. *Joseph*, the eldest brother of Napoleon, was born at Corte (Corsica) in 1768. After the fall of his brother he came to the United States, went back to Europe a few years after, and died at Florence in 1844.

2. *Louis*, a young brother of Napoleon, was born in 1778 and died at Leghorn in 1846.

3. *Iéna*, a city of Germany on the river Saale, is the seat of a famous university.

4. *Eylau*, a town of Prussia, is situated near Kœnigsberg.

BATAILLE D'EYLAU

[Février 1807]

Napoléon dit une chose très juste qui explique les difficultés de cette campagne : " On ne compte que quatre éléments ; ces contrées m'en font connaître un de plus, la boue." Il est vrai que la Russie et toutes les contrées voisines vers l'ouest sont, aux saisons intermédiaires, printemps, automne, presque impossibles à traverser.

C'est là ce qui arrêta le plus la grande armée. Ajoutez-y le siège important de Dantzig,[1] où il employait trente mille hommes. Ajoutez-y les propositions fallacieuses de l'Autriche, que le Corse Pozzo[2] poussait fort à la guerre, mais qu'une insurrection des Polonais de Galicie eût bien embarrassée.

Alexandre, en guerre avec la Perse et la Turquie, demandait en vain aux Anglais un emprunt de cent vingt millions. Faute d'argent, les forces russes étaient paralysées. Le csar tenta en vain de donner à la guerre un effet religieux, un aspect de croisade, disant que Bonaparte avait prêché le Coran au Caire.

Comment le croire, lorsque parmi les généraux on voyait Benigsen,[3] le célèbre assassin qui fit achever Paul ?[4]

1. *Dantzig*, on the gulf of the same name, is situated near the mouth of the river Vistula. It has a population of 150,000 and is the native place of the great philosopher Schopenhauer.

2. *Pozzo*, whose full name is Pozzo di Borgo, was born in Corsica in 1764 and became a Russian diplomatist. He died in 1842.

3. *Benigsen*, also written Benningsen, was born in 1745 and died in 1826.

4. *Paul* (Paul I of Russia), ascended the throne in 1796 and was assassinated in 1801.

Comment Alexandre, cœur tendre et religieux, et qui croyait à l'intervention de Dieu dans les affaires humaines, risqua-t-il de confier son armée, la responsabilité d'une si grande guerre, à cette main sanglante qui depuis si peu de temps (cinq années seulement) avait commis ce crime ? On ne peut le comprendre.

Quoiqu'il en soit, Benigsen, se retirant toujours jusqu'au 7 février, se trouva le 8 devant les nôtres, entre Kœnigsberg[1] et Eylau, fut forcé de combattre. Il avait détaché ce qu'il avait de Prussiens sous le général Lestocq pour couvrir une petite place. Ce qui étonne, c'est que Napoléon, pour la première fois infidèle aux principes qu'il avait jusque-là si magnifiquement démontrés, au lieu de se concentrer et de faire des masses, se divisa, détacha Ney[2] pour courir après Lestocq et le petit corps prussien. Cela faillit lui être fatal. Car les Russes, avec un élan et une persistance admirables, ayant pris, repris plusieurs fois le village d'Eylau, anéantirent le centre de Bonaparte. De la division Augereau[3] qui le formait, il resta à peine mille hommes. Les Russes, d'une ardeur héroïque, arrivèrent même au pied de l'éminence (le cimetière d'Eylau) où se tenait l'empereur. Il en fut étonné, s'écria : " Quelle audace ? "

---

1. *Kœnigsberg*, a city of eastern Prussia on the Baltic sea, and the seat of a celebrated university, is the birth place of the philosopher Kant.

2. *Ney*, who was surnamed *le brave des braves*, was born at Sarrelouis in 1769. He covered himself with glory during the wars of the Revolution and Empire, and above all during the campaign of Russia. He was made a peer by Louis XVIII, but declared himself in favor of Napoleon during the "Hundred days." On the second return of the King in 1815, he was condemned to death and executed.

3. *Augereau*. See note 1, page 93.

Il avait avec lui l'artillerie de la garde, qui vomit tous ses feux. Et comme Benigsen avait placé ses Russes en longues colonnes, chaque coup en emportait des files. Napoléon dut regretter alors d'avoir éloigné Ney.

Ce fut à M. de Fezenzac, tout jeune aide de camp, que Napoléon confia la mission si urgente et si importante d'aller chercher au plus tôt Ney.

Cet enfant seul pour messager dans une nécessité pareille ! Le soir, sur cette plaine neigeuse et pleine de verglas, ne sachant le chemin, il n'ose dire à l'empereur (si redouté et toujours en colère) son embarras. Heureusement il a vingt-cinq louis; il achète un cheval pour remplacer le sien qui est fourbu. Heureusement il rencontre un officier qui sait la route. Heureusement il ne rencontre point de Cosaques.

Voilà la prévoyance de l'empereur, qui veut que *la fortune* le serve sans qu'il y soit pour rien.

C'est déjà l'histoire de Waterloo, son peu de soin pour avertir Grouchy.[1] Mais Ney fut plus heureux. Le messager à la longue[2] arrive, le trouve et l'avertit. Il était temps. Déjà les Prussiens de Lestocq étaient arrivés au champ de bataille, en ligne avec Benigsen, depuis quatre heures du soir.

La cavalerie française avait tourné la gauche russe. Ney, avec son élan ordinaire, décida la retraite de Benigsen, qui, en bon ordre, se dirigea vers Kœnigsberg.

1. *Grouchy*, served gloriously in Vendée and also in the Napoleonic wars, but was accused of having caused the defeat of Waterloo by his tardiness in reaching the field of battle.

2. *A la longue*, finally.

Grande leçon pour Bonaparte. Pendant qu'il attendait Ney, il ne fut sauvé que par les décharges rapides de l'artillerie de la garde, qui démolissait l'armée russe.

Il n'y eut jamais un plus funèbre champ de bataille. Tant de sang sur la neige ! Ney haussa les épaules et dit : "Tout cela pour rien !"

Et Napoléon même, voyant les siens fort sombres, s'associa à leur émotion, disant : "Quel fléau que la guerre !" On pourrait dire que tous étaient hors de combat, de froid, d'horreur, incapables de bouger. On se déclara vainqueur, on resta maître de ce champ de cadavres.

MICHELET.

Le résultat de la bataille d'Eylau avait été incertain, les deux armées s'étaient déclarées victorieuses; mais à Friedland Napoléon remporta, la même année, sur les Russes une brillante victoire qui amena la paix de Tilsitt. Par ce traité, le royaume de Prusse se trouva beaucoup diminué, tandis que les provinces polonaises qui faisaient partie de ce royaume passaient à la Saxe,[1] et que Jérôme,[2] un autre frère de l'empereur, devenait roi de Westphalie. Napoléon songea alors à l'organisation de son empire.

---

1. *Passaient à la Saxe,* were given to Saxony.

2. *Jérôme,* whose grand-son Victor-Napoleon is now the representative of the Napoleonic dynasty, was born in 1784. He was King of Westphalia from 1803 to 1816, was made Marshal of France in 1850 and died in 1860.

ADMINISTRATION INTÉRIEURE

Napoléon fit entreprendre de grands travaux, partie de faste et d'apparat, partie de véritable utilité publique. A la Colonne de la grande armée,[1] récemment décrétée, il ajouta le petit arc de triomphe du Carrousel, et il arrêta le projet d'un arc colossal qui terminerait, vers le couchant, une rue de deux lieues de long ; cette rue s'appellerait la rue Impériale et aboutirait au levant, à l'ancienne place du Trône. La rue n'a jamais été exécutée ; mais l'arc de l'Étoile[2] a été repris et achevé sous Louis-Philippe. Napoléon fit faire, aux deux bouts de Paris, deux ponts dont l'un fut le pont d'Austerlitz ; le second devait bientôt recevoir d'une nouvelle victoire le nom de pont d'Iéna.

Napoléon décréta le percement du canal du Rhône au Rhin et du canal de l'Escaut au Rhin, et fit étudier le canal de Nantes à Brest. Il fit construire la belle route de la Corniche sur la côte d'Italie, de Nice à Gênes, et les routes latérales à la Moselle et au Rhin. Dans toutes ces créations, le grand administrateur se montrait au niveau du grand guerrier ; mais Napoléon ne se contentait pas de cette double gloire : il entendait administrer souverainement les choses de l'esprit comme celles de la matière.

---

1. *La Colonne de la Grande Armée* is the bronze column on the Place Vendôme.

2. *L'Arc de l'Etoile* stands at the extremity of the Champs-Élysées. It was begun by Napoleon in 1806 and completed under the reign of Louis-Philippe. On the inside of the monument are inscribed the names of 386 generals who took part in the Revolutionary and Napoleonic wars.

Il rêvait d'avoir son grand siècle littéraire et artiste, comme Auguste,[1] comme Léon X,[2] comme Louis XIV,[3] et même dépasser les autres, et cela en dictant aux écrivains, aux peintres, aux poètes leurs sujets, leurs plans, en substituant son esprit au leur. Il eût voulu que l'Institut, sous son inspiration, fît officiellement la critique des œuvres littéraires.

Il aboutit à stériliser presque complètement la littérature. Les beaux-arts, qui n'ont pas un besoin aussi direct et aussi absolu de liberté, se soutenaient encore, mais baissaient graduellement : l'élégante et noble architecture de la seconde moitié du XVIII[e] siècle tournait à un faux classique froid et sec ; il en était de même de la peinture. Il y avait quelque chose de gauche et de raide jusque dans les ameublements : il n'y restait plus rien des gracieuses fantaisies du XVIII[e] siècle.

C'était bien pis dans la littérature. Les quelques journaux qui subsistaient tremblaient sous la main de la police et n'obtenaient de végéter qu'à force de nullité.[3] Le théâtre subissait une servitude à lui faire regretter amèrement le despotisme plus libéral de Louis XIV. Les livres eux-mêmes étaient soumis à la censure la plus ombrageuse ; celle de l'ancien régime n'était rien auprès ; car, plus d'une fois, au XVIII[e] siècle, les censeurs s'étaient faits les complices des

---

1. *Auguste* (63 B. C. to 14 A. D.), the nephew of Julius Cæsar, became sole master of Rome after the victory of Actium. His reign is often called the "Golden age" of the Roman literature.

2. *Léon X* (Jean de Medicis), who gave his name to the century in which he lived, was Pope from 1513 to 1521. He was a devoted patron of arts, sciences and literature, and had the greatest admiration for the artistic works of Antiquity.

3. *N'obtenaient de végéter qu'à force de nullité*, were allowed to live only on the condition of having no opinion; lit. by dint of nullity.

écrivains qu'ils étaient chargés de surveiller; sous l'Empire, tout s'exécutait comme une consigne. Il en résultait que l'histoire, la philosophie, la poésie, tout ce qui est haute littérature et sciences morales, était aplati, étouffé. La nullité de la littérature de l'Empire est restée proverbiale: s'il subsistait quelques grands écrivains dans la langue française, Madame de Staël,[1] Chateaubriand,[2] Joseph de Maistre,[3] ils étaient en dehors du monde officiel et ennemis de l'Empire.

HENRI MARTIN.

C'est à peu près à la même époque (Novembre 1806) que Napoléon commit une des plus grandes fautes de son règne. N'ayant pu atteindre l'Angleterre sur terre, s'étant trouvé inférieur à elle sur mer, il établit le blocus continental par lequel il interdisait à tous les Etats de l'Europe de faire du commerce avec ce pays.

Cette mesure autocratique souleva beaucoup d'opposition et fut la cause de beaucoup de résistances : l'emperenr les brisa.

Il chassa du Portugal la famille qui y régnait; il dépossédà (1808) les Bourbons qui régnaient en Espagne depuis l'an 1700 et plaça sur le trône de ce pays son frère Joseph[4] qui était roi de Naples, où il fut remplacé par Murat,[5] le mari de sa sœur Caroline.

---

1. *Madame de Staël,* the daughter of Necker who was minister of finance under the reign of Louis XVI, was born at Paris in 1766. Her principal works are *Delphine, Corinne, De l'Allemagne,* etc. She died in 1817.

2. *Chateaubriand* (vicomte de) was born at Saint-Malo (Britanny) in 1768. He was a minister under the Restoration and died in 1844. His principal works are *Le Génie du Christianisme, Atala, Les Martyrs, Le Dernier des Abencérages,* etc.

3. *Joseph de Maistre* (1754-1821), whose ultramontane opinions made him famous among the militant royalists and catholics, is the author of *Du Pape* and *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

4. *Joseph,* See note 1, page 168.

5. *Murat.* See note 7. page 92.

L'Espagne n'accepta pas le roi qu'on lui imposait, et une armée française ayant été forcée de capituler à Baylen, Napoléon se rendit dans la péninsule où tous les combats qu'il livra furent des victoires. Pendant qu'il était occupé dans ce pays, l'Autriche reprit les armes; l'empereur courut en Allemagne, et par les victoires d'Essling[1] et de Wagram[1] força ce pays à signer le traité de Vienne par lequel certaines provinces de ce malheureux empire étaient données à l'Italie, tandis que d'autres servaient à former le grand duché de Varsovie.

La même année, Napoléon brisa son union avec Joséphine pour épouser Marie-Louise, la fille de l'empereur d'Autriche. En 1811 il lui naquit un fils qui reçut en naissant le titre de roi de Rome. Napoléon était alors à l'apogée de sa puissance; son empire se composait de 130 départements, les rois d'Espagne, de Naples, de Westphalie étaient ses frères; les rois de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe étaient ses vassaux. Les États pontificaux et la Hollande n'ayant pas rigoureusement appliqué le blocus continental, ces Etats furent réunis à l'empire; en un mot, l'empire de Charlemagne était rétabli.

L'Espagne cependant n'était pas conquise, et une armée de 300,000 Français y était retenue pour combattre les Espagnols, soutenus par l'argent et les troupes de l'Angleterre. En 1809, Napoléon, qui ne devait alors désirer que la paix et à qui des raisons de prudence n'auraient dû conseiller que la modération, commença à se brouiller avec l'empereur de Russie. En 1810, le czar viola ouvertement le blocus continental, et l'année 1811 se passa en vives discussions entre les deux empereurs. Enfin, en 1812, la guerre éclata, et Napoléon partit pour la Russie avec une armée de six cent mille hommes qui se composait de soldats de tous les pays.

---

1. *Essling, Wagram* are two villages in Austria. It was in the first of these two battles that General Lannes was killed.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE : *1812*

Le 9 mai 1812, Napoléon partit pour Dresde, où l'attendaient tous les rois et les princes ses vassaux de la Confédération du Rhin. De Dresde à la Vistule,[1] il voyage à travers six cent vingt mille hommes échelonnés de son armée d'invasion. Soixante mille Autrichiens, Prussiens, Espagnols, Napolitains, Portugais, suivent par force ce courant d'armées précipitées par un seul homme vers la frontière russe. Huit cent mille soldats traversent le Niémen[2] à sa voix. "La Russie," dit Napoléon le pied sur la rive, "est entraînée par la "fatalité ! ses destinées doivent s'accomplir. Mar- "chons !"

Alexandre,[3] surpris par la rapidité de la révolution et par la masse des ennemis, couvrait avec quatre cent cinquante mille hommes la rive opposée. Il les commandait en personne sous l'inspiration de son ministre de la guerre et de son généralissime Barclay de Tolly,[4] politique aussi consommé que tacticien habile. Barclay de Tolly, voué d'avance, mais voué sciemment, à l'ingratitude du pays qu'il allait sauver, avait résolu de faire alliance avec l'espace, le temps et le climat, ces trois alliés naturels de la Russie. Plus jaloux du salu de la nation que de sa gloire personnelle, il avait tracé

---

1. *La Vistule* is a river of Austria, Poland and Prussia that empties in the Baltic sea.

2. *Le Niémen* flows through parts of Prussia and Russia.

3. *Alexander* was Czar of Russia from 1801 to 1825. He was born in 1777.

4. *Barclay de Tolly,* who was born in Scotland and served in the Russian army, was considered one of the most skilful tacticians of his time (1755-1818).

de concert avec Alexandre, le plan d'une retraite victorieuse qui, sans livrer à Napoléon autre chose que de la terre nue et des cendres, conduirait pas à pas ces huit cent mille hommes, décimés jour par jour sur une route de huit cents lieues, dans le piège de glace où le vide, la faim et l'hiver devaient les achever. La nature indiquait d'elle-même ce plan à la Russie, défendue par son immensité et par ses frimas ; mais ce fut un généreux sacrifice de gloire qu'Alexandre et Barclay de Tolly firent à la patrie russe. Napoléon, malgré l'infaillibilité du génie militaire que les historiens lui attribuent, n'entrevit ce piège qu'après y être tombé.

Napoléon, après avoir fait traverser sous ses yeux le Niémen à quatre cent cinquante mille combattants, suivis de huit cents pièces de canon, de quarante mille voitures, et d'une multitude de conducteurs de chariots et de suivants d'armée qui embarrassaient sa marche, espéra trouver l'armée russe à Wilna en Lithuanie.[1] Il n'y trouva que le pays épuisé déjà par la retraite de l'armée russe, et des Polonais, mécontents des hésitations que son alliance avec l'Autriche le forçait d'apporter à Varsovie[2] au rétablissement d'une Pologne. Il pouvait ressusciter un peuple conquis, il préférait ménager les conquérants.

"Dans ma situation;" dit-il aux Polonais avec une faiblesse de diplomatie qui contrastait avec la force de ses armées, "j'ai beaucoup d'intérêts à concilier, de "devoirs opposés à remplir. Si j'avais régné à l'époque

1. *Lithuanie*, the capital of which is Wilna, is one of the provinces of Russia, and was formerly part of the Kingdom of Poland.

2. *Varsovie*, the former capital of Poland, has a population of about 435.000.

" du premier partage[1] de votre pays, à l'époque du " second et du troisième partage, j'aurais armé mes " peuples pour vous défendre. J'aime votre nation. " J'autorise les efforts que vous voulez faire. Si vos " efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'es- " poir de forcer vos ennemis à reconnaître vos droits : " mais dans des contrées si vastes et si éloignées, c'est " entièrement dans les efforts de la population elle- " même que vous pouvez trouver l'espoir du succès !

" Je dois ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Au- " triche, mon allié, l'intégrité de ses domaines, et que " je ne puis sanctionner encore aucune manœuvre, " aucun mouvement qui tende à troubler la paisible " possession de ce qu'il occupe des provinces de Po- " logne."

Ce langage faisait du libérateur attendu de la Pologne le complice résigné de ses oppresseurs. Il apportait le désespoir au lieu de la liberté dans les âmes ; il laissait derrière Napoléon, prêt à s'avancer au cœur de la Russie, des provinces presque indifférentes au nom du maître qui leur promettait les mêmes chaînes. De ce jour, la campagne révolutionnaire était perdue ; la campagne militaire allait manquer de base et de retraite en Pologne. Déjà étonné du vide qu'il trouvait à Wilna,[2] Napoléon se répandait en invectives contre la prétendue lâcheté d'Alexandre, qui n'acceptait pas le défi des batailles sur le terrain où l'agresseur l'avait d'avance fixé. " Il n'a, dit-il, que trois généraux incapables de se mesurer avec nous : Beningsen,[3] déjà trop

1. *Partage*, division.

2. *Déjà étonné du vide qu'il trouvait à Wilna*, already astonished at the sight of Wilna abandoned.

3. *Beningsen*. See note 3, page 169.

vieux pour la guerre en 1806; Kutüsof, dont Alexandre se défie, parce qu'il représente le vieux parti russe et barbare ; et enfin Barclay de Tolly, qui n'est qu'un tacticien habile et temporisateur, un général de retraite.''

Toutefois il envoya de Wilna un parlementaire à Alexandre, pour le provoquer à des conférences de paix. Le désert qui s'ouvrait devant lui l'intimidait plus que l'armée russe. Il perdit vingt jours à Wilna à attendre que ses ailes eussent repris le niveau avec son centre, et à espérer le retour du parlementaire envoyé à Alexandre. Le silence et la solitude de la Lithuanie lui répondirent seuls. Il se décide enfin à franchir, le 17 juillet, les limites de la vieille Russie, et à marcher sur Witepsk.[1] Du sommet des hauteurs qui dominent la ville et le lit de la Dwina[2] derrière Witepsk, il eut la joie d'apercevoir les feux innombrables de l'armée d'Alexandre, campée sur les collines en étage[3] derrière la ville.

''A demain, 5 heures du matin,'' s'écria-t-il, ''le soleil d'Austerlitz !'' Salut respectueux dont il flattait toujours l'imagination de ses soldats et la sienne, la veille ou le jour des batailles ! Le soleil du lendemain n'éclaira que le camp abandonné des Russes.

''Eh bien !'' dit-il avec l'accent de la déception qui se résigne, ''je m'arrête ici ; je veux m'y reconnaître,[4] '' y rallier, y reposer mon armée, y organiser la Polo-

---

1. *Witepsk*, also written Witebsk, is a city of Russia situated on the Dvina river.

2. La *Dvina* is a river of Russia that empties in the "White Sea" after a course of about 415 miles.

3. *En étage*, in tiers.

4. *Je veux m'y reconnaître*, I wish to look about, to reflect.

" gne. La campagne de 1812 est finie ! celle de 1813 " fera le reste ! Je ne ferai pas la folie de Charles XII."

Puis, se repentant peu de jours après de cette sagesse : " Croyez-vous de bonne foi," dit-il à ses lieutenants, " que je sois venu de si loin pour conquérir cette ma- " sure ? Non ! A Moscou ![1] à Moscou !" poursuivit-il, " à Moscou, la ville sainte ! Il faut éblouir par les grands " noms le monde !"

Après quinze jours d'hésitation et de saison perdue à Witepsk, il lance de nouveau ses trois armées sur Smolensk,[2] route de Moscou. Cent ving mille hommes de l'armée de Barclay de Tolly et de Bagration[3] semblaient l'y attendre.

" Enfin," s'écria-t-il, " je tiens la bataille !" La bataille lui échappa de nouveau pendant la nuit, avec les Russes disparus dans le désert. Murat, chef intrépide et cette fois prudent de son avant-garde, se jeta à ses genoux pour le conjurer de reconnaître le piège, et de ne pas s'y enfoncer plus avant : tout fut inutile. " Moscou est sa perte et la nôtre !"

Smolensk, brûlé par les Russes pendant la nuit, n'était plus au réveil qu'un monceau de cendres. " Les Russes sont des femmes et s'avouent vaincus," dit-il en s'avançant sur ces décombres.

Ses soldats harassés et ses lieutenants remplis de sinistres pressentiments murmuraient en vain. Il feignit d'écouter ces murmures et de vouloir se rallier, se

1. *Moscou*, the second city of Russia, is situated on the river Moskowa. It was formerly the seat of the government and is famous for the Kremlin, a fortress where is to be seen the largest bell in the world, weighing 340,000 pounds.

2. *Smolensk*, a fortified city of Russia, is situated on the Dnieper river south of Moscow.

3. *Bagration*. See note 1, page 165.

réorganiser, et temporiser à Smolensk jusqu'au futur printemps. Ces paroles n'étaient qu'une concession à la lassitude de l'armée. Déjà son avant-garde heurtait les Russes en retraite à Valontina, remportait une demi-victoire dont chaque armée pouvait s'attribuer l'honneur et partager les désastres. Les quatre cent vingt mille combattants qui avaient traversé le Niémen étaient déjà réduits à cent soixante mille par la fatigue, les maladies, la faim, la désertion, les blessures, la mort.

Il appela le maréchal Victor avec la réserve restée sur le Niémen à le remplacer à Smolensk, et s'élança de nouveau vers Moscou.

A. DE LAMARTINE.

INCENDIE DE MOSCOU

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilof. Ce fut là qu'il nomma le général Mortier gouverneur de cette capitale. " Surtout, dit-il, point de pillage ! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous."[1]

Cette nuit fut triste : des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'empereur, ému, chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette

1. *Envers et contre tous*, against all events and all people.

fatale nouvelle.[1] Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court ; il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer ; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction ; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon, tout pensif, entre dans le Kremlin. A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne, des Romanof et des Ruric,[2] de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ivan[3] et de la plus belle partie de la ville, que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête ; on l'entend s'écrier : "Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des tsars ! dans le Kremlin !" Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise ;[4] il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres

---

1. *Et se faisait répéter cette fatale nouvelle*, and had the fatal news repeated to him.

2. *Des Romanof et des Ruric*, the former is the name of a Russian dynasty, the first Czar of which was Michael Fedorovitch (1613-1645), while the latter refers to the head of the Ruric family by whom the Russian Empire was founded towards 870.

3. *Grand Ivan* reigned from 1462 to 1505 and destroyed the Tartar power in Russia.

4. *Duc de Trévise* was the title given by Napoleon to General Mortier who was killed in 1835 by an infernal machine (attentat Fieschi) directed against Louis-Philippe.

sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt crouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement les flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte,[1] où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil.

Déjà des flammèches et des débris ardents volaient sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction. Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant : "C'est affaire aux autres, cela ne nous regarde plus." Car telle était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'événements et de malheurs sur lesquels on était comme blasé, et tel était l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance qu'ils ne laissaient à chacun que la mesure de forces et de sentiment indispensables pour son service et pour sa conservation personnelle.

Cependant de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore ; ils voient d'autres flammes s'élever précisé-

1. *Enceinte*, building.

ment dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline françaises, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction.

A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de brûler Moscou, nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil, ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe ; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale ; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière ; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice ; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher.

On ne sait s'ils eurent cette pensée ; mais il fallait l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non-seulement le Kremlin renfermait, à notre insu,[1] un magasin à poudre ; mais cette nuit-là même les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin ; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité.

---

1. *A notre insu*, without our knowing it.

L'élite de l'armée et l'empereur était perdu si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée[1] sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre, parut ; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline de nos soldats avait commencé ce désastre et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe : elle souillait notre gloire ; elle menaçait notre existence, présente et à venir.[2] On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé : c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse ;[3] on avait aperçu des soldats de police russe l'attiser avec

1. *S'était posée*, had fallen.

2. *Présente et à venir*, in the present and also in the future.

3. *Bourse*, stock exchange.

des lances goudronnées. Ici des obus, perfidement placés, venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans les quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes couverts de lambeaux et des femmes furieuses errer dans ces flammes. Ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise.[1] On se disait qu'ils avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou, et qu'en effet une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples[2] et le prince Eugène,[3] ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

1. *Pour leur faire lâcher prise*, to make them let go their hold.
2. *Le roi de Naples*, *i. e.* Murat. See note 7, page 92.
3. *Prince Eugène*. See note 2, page 69.

Napoléon, maître enfin du palais des tzars, s'opiniâ trait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : "Le feu est au Kremlin !" passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint au bâtiment dans lequel il se trou vait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire: il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré ! L'empereur fit un geste d'humeur ; on emmena cet homme dans la première cour, où les grenadiers, furieux, le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des Strélitz,[1] et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue, sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrovski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie ? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer ni demeurer ; et comment avancer, comment s'élancer à travers les

---

1. *Strélitz*, the name of the body guards of the Czars, annihilated by Peter the Great in 1705.

vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître,[1] puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres. Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule route, étroite, tortueuse et brûlante, s'offrait, plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chûte des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées embrasaient notre respiration, courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches, qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide, incertain et troublé, s'arrêta. Là se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pil-

1. *Ne pouvaient plus se reconnaître*, could no longer find their way.

lards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes ; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl.[1] Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport ; l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui dans le péril ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrovski.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence : toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : "Ceci nous présage de grands malheurs !"

PHILIPPE DE SÉGUR.

1. *Le prince d'Eckmühl, i. e.:* Davout. See note 2, page 165.

2. *Philippe de Ségur* was born at Paris in 1763. He left after him the reputation of a fair historian and skilful diplomatist. He made with Napoleon the campaign of Russia and wrote a voluminous history of the same. His style though lacking in correctness is captivating on account of its graphic and descriptive qualities.

Après l'incendie de Moscou, l'armée française, surprise par l'hiver, se résigna à la retraite; mais elle ne s'y résigna malheureusement que trop tard, et la retraite devint une déroute. Le froid, la faim, les attaques incessantes des Cosaques causèrent à l'armée des pertes énormes. Au passage de la Bérésina, les ponts s'écroulèrent sous le poids des soldats, et un grand nombre d'entre eux périrent dans le fleuve.

De tous les généraux de Napoléon, Ney fut le plus héroïque; mais, en dépit de ses efforts et de ceux des autres chefs, une faible portion de l'armée seulement réussit à gagner l'Allemagne. A la nouvelle du désastre, la Prusse s'allia à la Russie, et bientôt l'Autriche se joignit à elles. Napoléon qui avait réussi à reformer une armée vainquit ses ennemis à Lutzen[1] et à Bautzen,[1] et peu de jours après ces batailles, l'empereur eut à Dresde avec M. de Metternich une entrevue qui est restée fameuse.

ENTREVUE A DRESDE DE NAPOLÉON ET DE M. DE METTERNICH

M. de Metternich introduit dans le cabinet de Napoléon, le trouva debout, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, se contenant[2] comme quelqu'un qui ne va pas se contenir longtemps, poli, mais froid.—Vous voilà donc, monsieur de Metternich ! lui dit-il ; vous venez bien tard !... Et sur-le-champ suivant le langage convenu du cabinet français, il s'efforça, par un premier exposé de la situation, de mettre sur le compte de l'Autriche le temps perdu[3] depuis l'armistice, et il n'y avait pas moins de vingt-quatre jours écoulés sans aucun

1. *Lutzen et Bautzen* are both of them in Saxony.

2. *Se contenant,* restraining himself.

3. *De mettre sur le compte de l'Autriche le temps perdu,* to make Austria responsible for the time lost.

résultat, puisqu'on était au 28 juin, et que l'armistice avait été signé le 5. Puis il fit un détail de ses relations avec l'Autriche, se plaignit d'elle amèrement, et s'étendit fort au long[1] sur le peu de sûreté de rapports avec cette puissance.—J'ai, dit-il, rendu trois fois son trône à l'empereur François;[2] j'ai même commis la faute d'épouser sa fille, espérant me le rattacher, mais rien n'a pu le ramener à de meilleurs sentiments. L'année dernière, comptant sur lui, j'ai conclu un traité d'alliance par lequel je lui garantissais ses États, et par lequel il me garantissait les miens. S'il m'avait dit que ce traité ne lui convenait point, je n'aurais pas insisté, je ne me serais même pas engagé dans la guerre de Russie. Mais enfin il l'a signé, et après une seule campagne, que les éléments ont rendue malheureuse, le voilà qui chancelle,[3] et ne veut plus ce qu'il semblait vouloir si chaudement, s'interpose entre mes ennemis et moi pour négocier la paix, à ce qu'il dit,[4] mais en réalité pour m'arrêter dans mes victoires et arracher de mes mains des adversaires que j'allais détruire...—Si vous ne teniez plus à mon alliance,[5] ajouta Napoléon, qui commençait à s'animer en parlant; si elle vous pesait, si elle vous entraînait avec le reste de l'Europe à une guerre qui vous répugnait, pourquoi ne pas me le dire? Je n'aurais pas insisté pour vous contraindre;

1. *S'étendit fort au long*, dwelt at length.

2. *L'empereur François*, Francis II, the father of Marie-Louise, was born in 1768 He was Emperor of Germany from 1792 to 1801, and afterwards of Austria only. He died in 1835.

3. *Le voilà qui chancelle*, he hesitates.

4. *A ce qu'il dit*, according to what he says.

5. *Si vous ne teniez plus à mon alliance*, if you cared no longer to be allied with me.

votre neutralité m'aurait suffi, et à l'heure qu'il est[1] la coalition serait déjà dissoute. Mais sous prétexte de ménager la paix en interposant votre médiation, vous avez armé, et puis, vos armements terminés ou presque terminés, vous prétendez me dicter des conditions qui sont celles de mes ennemis eux-mêmes ; en un mot, vous vous posez comme gens qui sont prêts à me déclarer la guerre. Expliquez-vous : est-ce la guerre que vous voulez avec moi ? Les hommes seront donc toujours incorrigibles !... les leçons ne leur serviront donc jamais !... Les Russes et les Prussiens, malgré de cruelles expériences, ont osé, enhardis par les succès du dernier hiver, venir à ma rencontre, et je les ai battus, bien battus, quoiqu'ils vous aient dit le contraire. Vous voulez donc, vous aussi, avoir votre tour ? Eh bien, soit, vous l'aurez... Je vous donne rendez-vous à Vienne, en octobre.

Cette manière si étrange de traiter, cette façon méprisante de qualifier un mariage dont au reste il ne paraissait nullement fâché comme homme privé, offensa et irrita M. de Metternich, sans lui imposer beaucoup, car une fermeté froide lui aurait causé bien plus d'impression. Sire, répondit-il, nous ne voulons pas vous déclarer la guerre, mais nous voulons mettre fin à un état de choses devenu intolérable pour l'Europe, à un état de choses qui nous menace tous, à chaque instant, d'un bouleversement universel. Votre Majesté y est aussi intéressée que nous, car la fortune pourrait bien un jour vous trahir, et dans cette mobilité effrayante des choses, il ne serait pas impossible que vous-même rencontrassiez des chances fatales.—Mais que voulez-

1. *Et à l'heure qu'il est*, and now ; at this moment.

vous donc? reprit Napoléon ; que venez-vous me demander ?--Une paix, ajouta M. de Metternich, une paix nécessaire, indispensable, une paix dont vous avez besoin autant que nous, une paix qui assure votre situation et la nôtre...--Et alors, avec des ménagements infinis, insinuant plutôt qu'énonçant une condition après l'autre M. de Metternich essaya d'énumérer les conditions exigées par l'Autriche. Napoléon, bondissant comme un lion, laissait à peine achever le ministre autrichien, et l'interrompait à chaque énonciation, comme s'il eût entendu chaque fois un outrage ou un blasphème.—Oh! dit-il, je vous devine... Aujourd'hui, vous me demandez seulement l'Illyrie[1] pour procurer des ports à l'Autriche, quelques portions de la Westphalie pour reconstituer la Prusse, les villes de Lubeck, Hambourg et Brême pour rétablir le commerce de l'Allemagne et pour relever sa prétendue indépendance, l'abolition du protectorat du Rhin, d'un vain titre, à vous entendre !... Mais je sais votre secret ; je sais ce qu'au fond vous désirez tous... Vous Autrichiens, vous voulez l'Italie tout entière ; vos amis les Russes veulent la Pologne, les Prussiens la Saxe, les Anglais la Hollande et la Belgique ; et si je cède aujourd'hui, demain vous me demanderez ces objets de vos ardents désirs. Mais pour cela préparez-vous à lever des millions d'hommes, à verser le sang de plusieurs générations, et à venir traiter au pied des hauteurs de Montmartre ![2] ... Napoléon, en prononçant ces mots, était pour ainsi dire hors

1. *L'Illyrie* is situated on the eastern coast of the Adriatic.

2. *Hauteurs de Montmartre*, a former suburb of Paris, was annexed to the city in 1860.

de lui,[1] et on prétend même qu'il se permit envers M. de Metternich des paroles outrageantes, ce que ce dernier a toujours nié.

M. de Metternich alors essaya de montrer à Napoléon qu'il n'était pas question de telles choses, qu'une guerre imprudemment prolongée pourrait peut-être faire renaître de semblables prétentions, que sans doute il y avait en Europe des fous dont les événements de 1812 avaient exalté la tête, qu'il y en avait bien quelques-uns de cette espèce à Saint-Pétersbourg, à Londres ou à Berlin, mais qu'il n'y en avait pas à Vienne ; que là on demandait juste ce qu'on voulait, et rien au delà ; que du reste le vrai moyen de déjouer les prétentions de ces fous, c'était d'accepter la paix, et une paix honorable, car la paix qu'on offrait était non pas seulement honorable, mais glorieuse.—Un peu radouci par ces paroles, Napoléon dit à M. de Metternich que s'il ne s'agissait que de l'abandon de quelques territoires, il pourrait bien céder ; mais qu'on s'était coalisé pour lui dicter la loi, pour le contraindre à céder, pour lui ôter son prestige, et, avec une naïveté d'orgueil singulière, laissa voir ce qui le touchait sensiblement ici, c'étaient moins les sacrifices exigés de lui que l'humiliation de recevoir la loi après l'avoir toujours faite.—Puis, avec une fierté de soldat qui lui allait bien : Vos souverains, dit-il à M. de Metternich, vos souverains nés sur le trône ne peuvent comprendre les sentiments qui m'animent. Ils rentrent battus dans leurs capitales, pour eux il n'en est ni plus ni moins.[2] Moi je suis un

1. *Etait pour ainsi dire hors de lui*, was, so to speak, beside himself i. e. very angry.

2. *Et pour eux il n'en est ni plus ni moins*, and to them it is immaterial, lit. it is neither more nor less.

soldat, j'ai besoin d'honneur, de gloire ; je ne puis pas paraître amoindri au milieu de mon peuple : il faut que je reste grand, glorieux, admiré !...—Quand donc finira cet état de choses, répliqua M. de Metternich, si les défaites comme les victoires sont un égal motif de continuer cette guerre désolante ?... Victorieux, vous voulez tirer les conséquences de vos victoires ; vaincu, vous voulez vous relever ! Sire, nous serons donc toujours les armes à la main, dépendant éternellement, vous comme nous, du hasard des batailles !...—Mais, reprit Napoléon, je ne suis pas à moi, je suis à cette brave nation[1] qui vient à ma voix de verser son sang le plus généreux. A tant de dévouement je ne dois pas répondre par des calculs personnels, par de la faiblesse ; je dois lui conserver tout entière la grandeur qu'elle a achetée par de si héroïques efforts.—Mais, Sire, reprit à son tour M. de Metternich, cette brave nation dont tout le monde admire le courage, a elle-même besoin de repos. Je viens de traverser vos régiments ; vos soldats sont des enfants. Vous avez fait des levées anticipées, et appelé une génération à peine formée ; cette génération une fois détruite par la guerre actuelle, anticiperez-vous de nouveau ? en appellerez-vous une plus jeune encore ?—Ces paroles, qui touchaient au reproche le plus souvent reproduit par les ennemis de Napoléon, le piquèrent au vif. Il pâlit de colère ; son visage se décomposa, et n'étant plus maître de lui, il jeta, ou laissa tomber à terre son chapeau, que M. de Metternich ne ramassa point, et, allant droit à celui-ci, il lui dit : Vous n'êtes pas militaire, monsieur, vous n'avez

1. *Je ne suis pas à moi, je suis à cette brave nation,* I am not my own master, I belong to that brave nation.

pas comme moi l'âme d'un soldat ; vous n'avez pas vécu dans les camps ; vous n'avez pas appris à mépriser la vie d'autrui et la vôtre, quand il le faut... Que me font à moi deux cent mille hommes ?... Ces paroles, dont nous ne reproduisons pas la familiarité soldatesque, émurent profondément M. de Metternich.—Ouvrons, s'écria le ministre autrichien, ouvrons, Sire, les portes et les fenêtres, que l'Europe entière vous entende, et la cause que je viens défendre auprès de vous n'y perdra point !—Redevenu un peu plus maître de lui-même, Napoléon dit à M. de Metternich avec un sourire ironique : Après tout, les Français, dont vous défendez ici le sang, n'ont pas tant à se plaindre de moi. J'ai perdu, cela est vrai, deux cent mille hommes en Russie ; il y avait dans le nombre cent mille soldats français des meilleurs ; ceux-là, je les regrette vivement... Quant aux autres, c'étaient des Italiens, des Polonais, et principalement des Allemands...—A ces paroles Napoléon ajouta un geste qui signifiait que cette perte le touchait peu. Soit, reprit M. de Metternich, mais vous conviendrez, Sire, que ce n'est pas une raison à donner à un Allemand.—Vous parliez pour les Français, je vous ai répondu pour eux, répliqua Napoléon.—Puis, à cette occasion, il employa plus d'une heure à raconter à M. de Metternich qu'en Russie il avait été surpris et vaincu par le mauvais temps ; qu'il pouvait tout prévoir, tout surmonter, excepté la nature; qu'il savait se battre avec les hommes, mais non pas avec les éléments. N'ayant pas revu M. de Metternich depuis la catastrophe de 1812, il s'étudia à refaire à ses yeux le prestige de son invincibilité, beaucoup trop

1. *Que me font à moi deux cent mille hommes?* Two hundred thousand men, what is that to me?

détruit dans l'esprit de certains hommes, et mit un grand soin à prouver que sur le champ de bataille on ne l'avait jamais vaincu, ce qui était vrai ; que s'il avait perdu des canons, c'était par le froid qui en tuant les chevaux, avait détruit le moyen de traîner l'artillerie. Pendant qu'il parlait, marchant avec une extrême animation, il avait rencontré et repoussé du pied dans un coin de l'appartement son chapeau resté à terre. Au milieu des allées et venues de ce long entretien, il revint à l'idée fondamentale de son discours, c'est que l'Autriche, à laquelle il avait fait remise tant de fois des peines qu'elle avait encourues,[1] à laquelle il avait demandé une archiduchesse pour l'épouser, faute, disait-il, bien grande de sa part, osait encore, au mépris de tant de bons procédés, lui déclarer la guerre.—Faute, reprit M. de Metternich, pour Napoléon conquérant mais non pas faute pour Napoléon politique et fondateur d'empire.—Faute ou non, reprit Napoléon, vous voulez donc me déclarer la guerre ! Soit. Quels sont vos moyens ? deux cent mille hommes en Bohême, dites-vous ; et vous prétendez me faire croire à des fables pareilles ! C'est tout au plus si vous en avez cent, et je soutiens que ces cent se réduiront probablement à quatre-vingt mille en ligne.—Là-dessus il conduisit M. de Metternich dans son cabinet de travail, lui montra ses notes et ses cartes, lui dit que M. de Narbonne avait couvert l'Autriche de ses espions, et qu'on tenterait en vain de l'effrayer par des chimères ; que les Autrichiens n'avaient pas même cent mille hommes en Bohême...—La prétention des Autrichiens était d'en avoir trois

1. *A laquelle il avait fait remise tant de fois des peines qu'elle avait encourues*, whose deserved punishment had been so often remitted by him.

cent cinquante mille en Bavière, deux cent mille en Bohême. C'étaient là les propos d'hommes qui n'avaient pas l'habitude de ce genre de calculs, et qui ne savaient pas que si l'Autriche avait trois cent cinquante mille hommes sur ses contrôles,[1] elle en aurait tout au plus deux cent mille au feu, dont cinquante peut-être sur la route d'Italie; trente sur celle de Bavière, et cent ou cent vingt en Bohême. Napoléon, par l'expérience qu'il avait des mécomptes qu'on essuie à la guerre sous le rapport des nombres, traita légèrement les assertions de M. de Metternich, que celui-ci, étranger à l'administration militaire, n'était pas capable de justifier suffisamment. Laissant là ce sujet sur lequel il n'était pas facile de s'entendre, Napoléon dit à M. de Metternich : Du reste, ne vous mêlez pas de cette querelle, dans laquelle vous courez trop de dangers pour trop peu d'avantages ; tenez-vous à part. Vous voulez l'Illyrie, eh bien, je vous la cède ; mais soyez neutre, et je me battrai à côté de vous et sans vous. La paix que vous voulez procurer à l'Europe, je la lui donnerai sûrement, et équitablement pour tous. Mais la paix que vous cherchez à conclure au moyen de votre médiation est une paix imposée, qui me fait jouer aux yeux du monde le rôle d'un vaincu auquel on dicte la loi... la loi, quand je viens de remporter deux victoires éclatantes !...—M. de Metternich revint à l'idée de la médiation, dont il ne pouvait se départir, s'efforça de la montrer non comme une contrainte qu'il s'agissait de faire subir à Napoléon, mais comme une intervention officieuse d'un allié, d'un ami, d'un père, qui, au jugement du monde, quand on connaîtrait les conditions

1. *Sur ses contrôles*, on its books, lists.

proposées, serait encore considéré comme bien partial pour son gendre.—Ah ! vous persistez, s'écria Napoléon avec colère, vous voulez toujours me dicter la loi ! eh bien, soit, la guerre ! mais au revoir, à Vienne...

A. THIERS.

Les négociations n'ayant bas abouti, les armées reprirent la campagne et, en 1813, Napoléon fut vaincu à Leipzig,[1] après avoir lutté pendant trois jours avec 130,000 hommes contre 300,000.

Les alliés le suivirent, et la France fut envahie.

Dans cette campagne de France, le génie de Napoléon se montra admirable : il vainquit les alliés à Champaubert[2] et à Montmirail: mais la lutte était trop inégale, et les ennemis entrèrent à Paris. Le Sénat prononça sa déchéance, et il abdiqua en faveur de son fils en avril 1814.

C'est à Fontainebleau où il s'était retiré que Napoléon fit ses adieux à ses troupes.

---

1. *Leipzig*, or Leipsick, is a city of about 171,000 inhabitants situated in Saxony. It is the seat of one of the most famous universities of Germany.

2. *Champaubert et Montmirail* are both of them situated in the *département de la Marne* east of Paris.

LES ADIEUX DE NAPOLÉON A FONTAINEBLEAU[1]

. . . .

Napoléon fit appeler Caulaincourt.[2] Il fit quelques munificences à sa garde et aux officiers de sa maison qui lui étaient restés fidèles jusque-là. “ Dans quelques “ jours, leur dit-il, je serai enfin établi à l’île d’Elbe.[3] “ J’ai hâte d’y respirer plus d’air... J’étouffe ici!... “ J’avais rêvé de grandes choses pour la France... Le “ temps m’a manqué, les hommes aussi. La nation “ française ne sait pas supporter les revers. Une seule “ année de désastres lui a fait oublier quinze ans de “ victoires. On m’abandonne, on me sépare de ma “ femme et de mon fils ! L’histoire me vengera.”

Puis il parla avec une apparente impartialité des Bourbons. “ Entre les vieilles races et les peuples renou- “ velés par la révolution, il y a des abîmes, dit-il. “ L’avenir est chargé d’événements. Nous nous re- “ verrons, mes amis !... Demain je ferai mes adieux à “ mes soldats.”

Ce lendemain se leva enfin. Les commissaires, respectueux jusque dans leur surveillance, avaient demandé à l’empereur d’arrêter l’heure du départ. Il avait fixé le milieu du jour.

---

1. *Fontainebleau*, which is situated about 20 miles south of Paris, is famous for its splendid *château* which was built by Francis I. There is here a school of military engineering.

2. *Caulaincourt* (duc de Vicence), a French general and the representative of Napoleon at the conference of Châtillon, was born in 1772 and died in 1827.

3. *L’île d’Elbe* is a small island in the Mediterranean, situated east of Corsica.

Ce qui lui restait de cour, c'est à dire les généraux de sa garde, quelques officiers de sa maison et quelques familiers de son intérieur, se réunirent à dix heures dans le salon qui précédait son cabinet, avec les commissaires étrangers, petit et funèbre cortège inaperçu dans un palais jadis trop étroit pour ses pompes. Le général Bertrand,[1] grand maréchal du palais, fier de sentir en lui une fidélité au-dessus de tous les exils, annonça l'empereur. Il sortit, le visage calme et composé. Il traversa la file de ses derniers amis, saluant et tendant à droite et à gauche sa main qu'il retirait mouillée de larmes. Pas un mot ne troubla le silence. L'impression était trop solennelle pour que des paroles tentassent de l'exprimer. Toute l'éloquence de cet adieu, reconnaissance et douleur, était dans les attitudes. Celle de l'empereur était digne du lieu, du rang, de l'acte, naturelle, triste et refléchie. On voyait qu'il respectait son propre ostracisme, et qu'il repliait de ce palais[2] quinze ans de gloire et de malheurs donnés à la France. C'était l'empire qui sortait. Il sortait avec la majesté d'un événement.

Il traversa à pas lents, suivi de ses surveillants et de ses amis, la longue galerie de François Ier. Il parut sur le palier du grand escalier. Il regarda un moment les troupes rangées en bataille dans la cour d'honneur et le peuple innombrable accouru des villes voisines pour assister à ce moment d'histoire et pour le redire à leurs enfants. Les sentiments étaient divers dans cette

---

1. *Bertrand,* whose fidelity to Napoleon made him world known, was born in 1773. He accompanied his master in exile both to the Island of Elba and Saint-Helena, and brought his remains back to France in 1840. He died in 1844.

2. *Qu'il repliait de ce palais,* that he took back with him from this palace.

foule, où le règne avait plus d'accusateurs que d'amis. Mais la grandeur de la chute dans les uns, la pitié pour les revers dans les autres, la décence de la circonstance chez tous, imposaient un silence unanime. Les insultes eussent été une lâcheté, les cris de Vive l'empereur auraient paru une ironie. Les troupes elles-mêmes éprouvaient quelque chose de plus solennel et de plus religieux qu'une acclamation, l'honneur intime de leur fidélité jusqu'aux revers,[1] et le coucher de leur gloire qui allait avec leur chef disparaître derrière les arbres de la forêt et derrière les vagues de la Méditerranée. Elles enviaient ceux de leurs compagnons à qui le choix ou le sort avait accordé la faveur de s'exiler dans son île avec leur empereur. Les têtes étaient baissées, les regards ternes ; des larmes roulaient sur les joues hâlées par la guerre. Si les tambours avaient été voilés de crêpes de deuil, on eût dit les obsèques de l'armée à son général. Napoléon lui-même, après un premier coup d'œil martial et sévère sur ses bataillons et ses escadrons, eut un attendrissement rare dans le regard. Que de journées de guerre, de gloire et de puissance cette armée ne lui rappelait-elle pas ! Où étaient ceux qui l'avait composée pendant qu'elle parcourait avec lui l'Europe, l'Afrique et l'Asie ? Que restait-il de ces millions d'hommes dans ce noyau sous ses yeux ? Et cependant ce reste était fidèle. Il allait s'en séparer pour toujours. L'armée c'était lui. Quand il ne la verrait plus sous ses yeux, que serait-il ? Il devait tout à l'épée, il perdait tout avec elle. Il hésita quelque temps avant de descendre. Il parut vouloir rentrer machinalement dans le palais

1. *Jusqu'aux revers*, even in the defeat.

Il se raffermit, se reprit,[1] descendit les marches pour se rapprocher des soldats. Les tambours lui rendirent les honneurs du commandement. D'un geste il leur imposa le silence. Il s'avança jusqu'au front des bataillons ; il fit signe qu'il voulait parler. Les tambours se turent ; les armes immobiles, les respirations même suspendues laissèrent entendre sa voix, répercutée par les hautes murailles du palais, jusqu'aux derniers rangs de sa garde.

" Officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille
" garde, dit-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt
" ans je vous ai constamment trouvés sur le chemin de
" l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps
" comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez
" cessé d'être des modèles de fidélité et de bravoure.

" Avec des hommes tels que vous notre cause n'était
" pas perdue, mais la guerre était interminable ; c'eût
" été la guerre civile, et la France en eût été plus mal-
" heureuse. J'ai donc sacrifié nos intérêts à ceux de
" la patrie. Je pars... Vous, mes amis, continuez à
" servir la France ; son honneur était mon unique pen-
" sée, il sera toujours l'objet de mes vœux.

" Ne plaignez pas mon sort ! Si j'ai consenti à me
" survivre, c'est pour servir encore votre gloire. Je
" veux écrire les grandes choses que nous avons faites
" ensemble... Adieu, mes enfants, je voudrais vous
" presser tous sur mon cœur... Que j'embrasse au
" moins votre général, votre drapeau !..."

Ces mots attendrirent les soldats. Un frémissement parcourut les rangs, agita les armes. Le général Petit, qui commandait la vieille garde en l'absence des maré-

1. *Se reprit*, regained control over himself.

chaux, homme de trempe martiale, mais sensible, s'avança, au signe répété de Napoléon, entre les rangs de ses soldats et de son empereur. L'empereur l'embrassa longtemps. Les deux capitaines sanglotaient. Un sourd sanglot répondit de tous les rangs à ce spectacle. Des grenadiers s'essuyèrent les yeux du revers de leur main gauche. "Qu'on m'apporte les aigles!" reprit l'empereur, qui voulait graver en lui et dans ce signe une mémoire de César. Des grenadiers s'avancèrent en portant devant lui les aigles des régiments. Il prit ces signes chers au soldat, les pressa contre sa poitrine, et les touchant des lèvres: "Cher aigle, dit-il " d'un accent à la fois mâle et brisé, que ce dernier " baiser retentisse dans le cœur de tous mes soldats.

" Adieu encore une fois, mes vieux compagnons, " adieu."

L'armée entière fondit en pleurs, et rien ne répondit qu'un long et sourd gémissement des troupes.

Une voiture ouverte, où le général Bertrand attendait son maître et son ami, reçut l'empereur, qui s'y précipita en se couvrant les yeux de ses deux mains. Elle roula vers la première station de son exil.

Le premier empire était fini. Napoléon connaissait la puissance de l'imagination sur les hommes. Il savait le rôle que le cœur joue dans l'histoire. Il avait offert le sien et celui de ses troupes en spectacle à la France et au monde dans cette scène. Elle parut, même à ses ennemis, digne des plus grandes pages de la vie des peuples. Il avait fallu quinze ans de victoires et de revers pour la préparer, une armée et un héros pour la jouer, un monde pour la regarder, un exil pour l'attendrir. C'est la page pathétique de l'empereur. Il avait été souverain, jamais homme. En revenant à la

nature, il retrouva la grandeur. Son adieu à son armée lui rendit l'admiration, la pitié et le cœur du peuple.

A. DE LAMARTINE.

Les souverains étrangers envoyèrent Napoléon à l'île d'Elbe et rétablirent les Bourbons sur le trône de France. Le fils de Louis XVI étant mort en prison pendant la Révolution, le trône fut offert au comte de Provence, frère de ce prince, qui régna sous le nom de Louis XVIII.

PREMIERE RESTAURATION

Du 3 Avril 1814 au 19 Mars 1815.

LES CENT JOURS

Du 20 Mars au 22 Juin 1815.

DEUXIÈME RESTAURATION

LOUIS XVIII

Du 22 Juin 1815 au 16 Septembre 1824.

LOUIS XVIII

Louis XVIII avait vécu, avant l'émigration, dans la familiarité des écrivains sérieux ou futiles de sa jeunesse. Les longs loisirs de l'émigration, la vie immobile et studieuse à laquelle l'infirmité de ses jambes le condamnaient, avaient accru en lui le goût des entretiens. C'est le plaisir sédentaire de ceux qui ne peuvent aller chercher le mouvement des idées au dehors, et qui s'efforcent de le retenir autour d'eux. C'était le roi du coin du feu. La nature l'avait doué et la lecture enrichi de tous les dons de la conversation déjà naturels à sa race. Il avait autant d'esprit qu'aucun homme d'État ou qu'aucun homme de lettres de son empire. M. de Talleyrand[1] lui-même, si renommé par sa convenance et par sa finesse, ne le surpassait pas en à-propos, les politiques en éloquence, les poètes en citations, les érudits en mémoire. Il se plaisait à donner tous les matins des audiences longues et intimes aux hommes les plus éminents de ses conseils, de ses académies, de ses corps politiques, de sa diplomatie, et aux étrangers remarquables qui traversaient la France. Les femmes illustres ou célèbres y étaient admises et recherchées. Là, ce prince jouissait véritablement du trône. Il descendait, pour paraître plus grand, à toutes les familiarités d'entretien. Il révélait un homme égal à tous les hommes supérieurs de son temps dans la conversation.

1. *De Talleyrand*, who was considered one of the shrewdest politicians of his time, was born in 1754 and died in 1838. He was at first a bishop, but gave up the church for the political field and succeeded in holding office during the first part of the Revolution and also under the reigns of Napoleon, Louis XVIII and Louis-Philippe.

Il se plaisait à étonner et à charmer ses interlocuteurs ; il régnait par l'attrait ; il se sentait et il se faisait sentir l'homme d'esprit par excellence de son empire. C'était son sceptre personnel, à lui : il ne l'aurait pas échangé contre celui de sa naissance. Sa belle figure, son regard lumineux, le son de sa voix grave et modulé, son geste ouvert et accueillant, sa dignité respectueuse envers lui-même comme envers les autres, l'intérêt même qu'inspirait cette infirmité précoce d'un prince jeune par le visage et par le buste, vieillard seulement par les pieds ; ce fauteuil roulé par des pages, ce besoin d'un bras emprunté pour le moindre mouvement dans son salon ; ce bonheur des entretiens prolongés, visible sur ses traits : tout imprimait dans l'âme des hommes admis en sa présence un sentiment de respect pour le prince et de sincère admiration pour l'homme. La familiarité et l'esprit étaient remontés sur le trône et en redescendaient avec lui. Le soir, dans les réceptions officielles de sa cour, il n'avait que des gestes, des sourires, des mots pour chacun ; mais tout était royal, juste et fin dans ces gestes, dans ces sourires et dans ces mots. La présence de cœur était égale à la présence d'esprit. Il représentait admirablement la royauté antique chez un peuple nouveau ; il s'étudiait à confondre deux dates, et il y réussissait ; il aimait à paraître l'homme de la France nouvelle autant que le roi de la vieille France ; il se faisait pardonner la supériorité de son rang par la supériorité de sa grâce et de son esprit.

LAMARTINE.

ENTRÉE DE LOUIS XVIII A PARIS

Louis XVIII fit son entrée dans Paris le 3 mai 1814, à onze heures du matin.

A côté du roi, dans la calèche attelée de huit chevaux blancs, attirant tous les regards par une naturelle et touchante sympathie, était assise madame la duchesse d'Angoulême,[1] naguère madame Royale, sortie encore enfant du Temple[2] après la mort cruelle de tous les siens et qui depuis lors n'avait jamais quitté la protection de son oncle. On reconnaissait à son visage que ses beaux yeux avaient pleuré. Les cris de joie retentissaient autour du royal cortège, qui se dirigea vers Notre-Dame. Seuls, les grenadiers de la vieille garde qui formaient la haie[3] présentaient le sombre aspect d'un passé encore menaçant. Immobiles et farouches dans leur inflexible discipline, ils semblaient taillés dans le marbre, comme une image terrible de la colère contenue. "Si dans ce moment ils eussent été appelés à la vengeance, dit M. de Chateaubriand dans ses mémoires, il aurait fallu les exterminer jusqu'au dernier, ou ils auraient mangé la terre." En rentrant dans ce palais des Tuileries d'où elle était sortie le 10 août 1792, madame la duchesse d'Angoulême s'évanouit.

GUIZOT.

1. *La duchesse d'Angoulême* (1778-1815) was the daughter of Louis XVI and married her first cousin, the duc d'Angoulême, son of Charles X.

2. *Temple.* See note 2, page 98.

3. *Qui formaient la haie,* who were formed in line.

Louis XVIII était rempli de bonne volonté. Politique habile, il comprenait qu'il était nécessaire de réconcilier le peuple français avec l'ancienne dynastie. Malheureusement ceux qui l'entouraient ne songeaient qu'à leur intérêt personnel; ils auraient voulu effacer la Révolution et rétablir l'ancien régime. Le mécontentement de la population ne tarda pas à se manifester. Napoléon, dans son exil, se tenait au courant de[1] ce qui se passait sur le continent, et tandis que les diplomates européens s'efforçaient de reconstituer l'Europe, lui se préparait à rentrer en France, sûr qu'il était d'y être bien accueilli.

RETOUR DE L'ILE D'ELBE

Le 26 février 1815, les soldats de la petite armée étaient encore occupés aux travaux du port lorsqu'ils reçurent l'ordre de l'embarquement. Aucune communication ne leur avait été adressée, tous savaient cependant le but du voyage. Depuis deux jours, l'embargo avait été mis sur tous les bâtiments; aucune nouvelle du départ projeté n'avait pu transpirer.[2] L'empereur Napoléon mit à la mer.

Le vent était incertain, les marins hésitaient sur la marche à suivre; on apercevait au large[3] des bâtiments de guerre; Napoléon était résolu à ne pas retourner en arrière. A la rencontre d'un brick de la marine française, il fit coucher ses soldats sur le pont des petits navires; le pavillon de l'île d'Elbe flottait au vent, blanc, parsemé d'abeilles. Le capitaine du brick con-

1. *Se tenait au courant de*, kept himself acquainted with.

2. *N'avait pu transpirer*, could have leaked out.

3. *Au large*, in the offing.

naissait le commandant de la petite flottille impériale, tous deux se hélèrent. "Où allez-vous? demanda le capitaine Andrieux, de la marine du roi. — A Gênes. — Et nous à Livourne. Comment va l'empereur? — Très bien." Les vaisseaux reprirent leur course, le vent favorable s'était levé. Le 1er mars au matin, les petits navires jetaient l'ancre dans le golfe Juan,[1] et les soldats mirent pied à terre[2] aux cris de: "Vive l'empereur! La population de Cannes ne manifestait ni colère ni enthousiasme; un coup de main tenté sur Antibes n'avait pas réussi,[3] cependant quelques canonniers s'étaient échappés de la ville pour rejoindre la petite troupe; on s'était procuré des chevaux et des vivres. L'empereur avait fait apporter une table et une chaise. Assis dans un bois d'oliviers, il examinait ses cartes. Il résolut de suivre la route du Dauphiné,[4] difficile et rude, mais par cela même propice à son dessein, le chemin était d'ailleurs parsemé de faibles garnisons, plus faciles à entraîner que les corps nombreux commandés par des officiers supérieurs. A onze heures du soir, le bivouac établi sur le rivage fut levé, et le petit corps se mit en marche; à peine avait-il mis le pied sur le sol français, qu'il avait repris les aigles et la cocarde tricolore. Le 4 mars Napoléon arriva à Sisteron et le 5 à Gap. L'enthousiasme commençait à éclater parmi les

---

1. *Golfe Juan* is situated in the Mediterranean, in proximity to the city of Cannes.

2. *Mirent pied à terre*, landed.

3. *Un coup de main tenté sur Antibes n'avait pas réussi*, a sudden attack of Antibes had not succeeded.

4. *Dauphiné* is an old province of France, now forming the three departments of Isère, Hautes-Alpes and Drôme. The city of Gap, mentioned later, is situated in the Hautes-Alpes, while that of Sisteron is in the department of Basses-Alpes.

populations de la campagne ; les charrettes des paysans étaient au service des soldats fatigués ; la nouvelle du débarquement commençait à se répandre. Nul obstacle ne vint entraver la marche rapide de Napoléon. La population inférieure, comme les paysans, était favorable à l'empereur ; la bourgeoisie était divisée, les royalistes parlaient haut. Le colonel d'un des régiments, M. de Labédoyère,[1] était jeune, d'une bravoure éclatante, bon gentilhomme ; on comptait sur son influence pour maintenir les troupes dans le devoir. Un détachement de soldats du génie fut envoyé pour détruire le pont de Ponthaut sur la Bonne, les habitants du bourg s'y opposèrent. Les soldats n'apportaient point d'ardeur à leur travail, ils avaient été rejoints par un bataillon du 5e de ligne; un petit corps de lanciers polonais attachés à Napoléon venait d'arriver pour protéger le passage de la rivière. Les hommes commençaient à se mêler, causant amicalement ; le chef de bataillon Lessard fit replier[2] son corps sur les défilés des montagnes. Le général Cambronne[3] survint presque au même instant avec les grenadiers de l'île d'Elbe ; le pont était abandonné, il s'en empara. L'empereur lui-même s'avançait avec le gros[4] de sa troupe, déjà quelques éclaireurs avaient paru, engageant les soldats du 5e à ne pas tirer et annonçant l'arrivée de Napoléon. L'empereur parut au même instant- "Soldats du 5e, s'écria-t-il, me reconnaissez-vous ?—Oui, oui," criaient toutes les

---

1. *De Labédoyère*, who was condemned and executed in 1814 for his fidelity to Napoleon, was born at Paris in 1786.

2. *Fit replier*, withdrew.

3. *Cambronne*, whose name is forever famous for his gallant conduct in the battle of Waterloo, was born in 1770 and died in 1842.

4. *Le gros*, the main part.

voix. "Qui de vous voudrait tirer sur son empereur?" Un cri unanime de "Vive l'empereur!" répondit aussitôt. Le chef de bataillon, seul, éperdu, voyait tous ses soldats se précipiter aux pieds de Napoléon; celui-ci s'avança vers lui: "Qui vous a fait chef de bataillon? —Vous, sire.—Et capitaine?—Vous, sire.—Et vous vouliez faire tirer sur moi?—Oui, sire, parce que c'était mon devoir." En parlant ainsi il tendait son épée à l'empereur. Celui-ci la prit en lui serrant la main. "Nous nous retrouverons à Grenoble,[1]" dit-il; puis, se retournant vers les généraux Drouot[2] et Bertrand[3]: "Voilà qui est fini, dit-il, ce soir nous serons à Grenoble et dans dix jours à Paris." L'empereur cependant hâtait sa marche. De Lyon et comme s'il n'avait jamais cessé de régner, Napoléon avait ordonné la marche des corps d'armée. L'entraînement[4] populaire et militaire ramenait Napoléon et le despotisme par une irrésistible fougue; déjà il était à Fontainebleau (19 mars), rentrant avec triomphe dans ce palais qu'il avait quitté quelques mois auparavant la mort dans le cœur. Le 20 mars 1815, Napoléon rentra dans Paris, averti dès l'aube du jour que le roi et la famille royale avaient quitté Paris. Jamais la grandeur personnelle ne s'était déployée avec un plus foudroyant éclat, jamais acte plus audacieux et mieux calculé dans son audace n'avait frappé l'imagination des peuples. Et les forces

---

1. *Grenoble*, the *chef-lieu* of the *département de l'Isère*, has a population of 53,000 inhabitants. It is the seat of a Bishopric and a State University.

2. *Drouot*, whom Napoléon called *le sage de la Grande Armee*, was born at Nancy (1774-1847).

3. *Bertrand*. See note 1, page 202.

4. *L'entraînement*, the enthusiasm.

extérieures ne manquaient pas à l'homme qui en trouvait tant en lui-même et en lui seul. L'armée lui appartenait avec un dévouement aveugle. Dans les masses populaires, l'esprit révolutionnaire et l'esprit guerrier, la haine de l'ancien régime et l'orgueil national s'étaient soulevés à son aspect et se précipitaient à son service. Il remontait avec un cortège passionné sur un trône délaissé à son approche.

GUIZOT.

A la nouvelle de la rentrée de l'empereur à Paris, l'Europe entière reprit les armes. Napoléon se prépara à la lutte. Dans les premiers jours de mai, il fit à son armée la distribution des drapeaux et il s'élança à la rencontre de l'ennemi, en face duquel il se trouva le 15 juin, mais avec une armée de beaucoup inférieure en nombre à celle des alliés.

WATERLOO

Le 18 juin, à Waterloo, Bonaparte sut par une lettre de Blücher,[1] interceptée, que Blücher arriverait à quatre heures de l'après-midi. Donc, il devait attaquer de bonne heure. Le temps était mauvais ; une grande pluie était tombée la nuit ; et la moisson mouillée rendait la plaine peu traversable à la cavalerie et à l'artillerie. "Ajoutez, dit Marmont,[2] qu'on calculait que, pour une longue bataille, on avait peu de munitions."

1. *Blücher*, a famous Prussian general whose timely coming was decisive in defeating Napoleon, was born in 1742 and died in 1819.

2. *Marmont* (Duc de Raguse) is also known as the author of a series of Memoirs on the time of Napoléon (1774-1852).

Napoléon déjeuna à huit heures, bien tard pour juin où le jour vient si tôt. M. Petiet, général de cavalerie, qui de son cheval le regardait déjeuner à une petite table, dit que tous furent frappés de sa pâleur, d'un effet fantasmagorique. " En voyant, disait-il, *ce visage de suif*,[1] nous conçûmes un mauvais augure."

Donc il ne commença le combat qu'à onze heures, selon le vœu de Wellington[2] qui, montre en main, devait attendre quatre heures l'arrivée des Prussiens avec grande impatience.

Heureusement pour lui, Napoléon perdit des heures encore à forcer le château d'Hougoumont qu'il pouvait écraser d'artillerie, s'il n'eût économisé la poudre. Pourquoi n'avait-il pas eu la prévoyance d'en faire venir assez ?

La cavalerie française ayant refoulé, écrasé l'anglaise, dominait, conduite par Ney,[3] le plateau qu'occupait Wellington, lorsque l'infanterie anglaise, par sa fermeté, ses décharges rapides, ses armes excellentes, sa poudre supérieure, arrêta court les nôtres. Là était le moment de faire agir la garde impériale. Mais Napoléon ne s'y décidait jamais qu'ayant employé tout. Ici, elle partit trop tard, et agit peu. Son artillerie fort lourde s'embourba. Et Wellington la voyant embarrassée, paralysée, pour prolonger cet embarras, fit un sacrifice effroyable. Il avisa un de ses plus beaux régiments de dragons, et, sans bride ni mors, les lança d'en haut sur les nôtres, bien sûr que ces dragons se-

1. *Ce visage de suif*, that sallow face.

2. *Wellington* was born at Dublin in 1769. His intrepidity and gallantry won for him the reputation of a great general. He died in 1852.

3. *Ney*. See note 2. page 170.

raient tous massacrés, mais que, par ce massacre, il obtiendrait encore quelques minutes pour l'arrivée des Prussiens. Bulow était déjà venu avec trente mille hommes, Blücher venait avec quatre-vingt mille.

Napoléon accuse le retard de Grouchy.[1] Mais, quand même[2] Grouchy eût mieux marché dit Charras, avec trente mille hommes, aurait-il pu en arrêter cent mille? Grouchy, de toute façon, n'arrivant qu'à dix heures du soir, n'eût fait qu'augmenter le désastre.

J. MICHELET.

LA GARDE A WATERLOO

Napoléon voit revenir en lambeaux cette armée, son seul espoir quelques heures avant. "Tout est perdu!" s'écrie-t-il. Il contemple un moment ce désastre, pâlit, balbutie, verse des larmes, les premières qu'il ait versées sur un champ de bataille, presse enfin les flancs de son cheval, et s'élance lui-même pour tenter de rallier ses soldats. Leur courant, sourd à sa voix, l'entraîne lui-même. Le canon de Wellington couvre ses paroles. Les boulets du Mont-Saint-Jean, la cavalerie de Wellington, les canons de Blücher, qui portent déjà jusque sur la route, précipitent ces vagues d'hommes comme un torrent; la nuit tombe et le dérobe aux regards et aux reproches de ses soldats.

Bientôt les Prussiens gravissent jusque sur la hauteur de Planchenoit que l'armée avait le matin derrière elle. A cette vue, les corps encore intacts qui se sen-

1. *Grouchy*. See note 1, page 171.

2. *Quand même*, even if.

tent coupés abandonnent leurs drapeaux pour chercher leur salut personnel dans la fuite. Personne ne commande, personne n'obéit. Le major général lui-même, abandonné de l'armée, l'abandonne au hasard de sa fuite. La route de la Sambre allait être interceptée par Blücher, tous le voyaient ; l'instinct du salut individuel, ce seul sens des armées qui, en perdant leur cohésion, semble avoir tout perdu, chassait tout le monde pêle-mêle vers ce fleuve.

Quelques corps de la garde impériale tentaient seuls, çà et là, une résistance courte et désespérée. Le canon des Prussiens brisait leurs derniers carrés dans la plaine ; la cavalerie de Wellington, fondant sur leurs pas des hauteurs,[1] sabrait sous leurs yeux les bandes éparses. Des régiments entiers jetaient leurs armes et leurs havre-sacs ; les canonniers coupaient les traits de leurs chevaux et laissaient leurs pièces dans les ravins ; les soldats des équipagcs abandonnaient leurs voitures ou s'en servaient pour fuir, à travers champs, vers Charleroi. Un seul régiment de la vieille garde, le premier, commandé par le général Cambronne, un des commandants des grenadiers de la garde de l'empereur à l'île d'Elbe, couvrait encore cette fuite d'une intrépide arrière-garde contre la cavalerie anglaise. Ses feux de file tenaient à distance deux armées lassées de tenir[2] après la victoire. Les Prussiens et les Anglais pressaient de trois côtés ces deux bataillons, admirant et plaignant leur inutile sacrifice. Ils suspendent le feu de leur artillerie légère et les charges de leurs escadrons sur ce bloc de héros. Ils envoient des parlemen-

1. *Fondant sur leurs pas des hauteurs*, rushing from the hills at their heels.

2. *Lassées de tenir*, weary to resist.

taires au général Cambronne pour lui proposer de déposer les armes. Le général Cambronne et son régiment refusent toute capitulation et toute pitié de l'ennemi. Ils laissent démolir ces derniers carrés solides par le canon. Ils ralentissaient ainsi un moment la poursuite, et donnaient le temps à l'empereur lui-même de se faire jour à travers la foule vers la tête de l'armée.

La nuit tombante le dérobait, lui et son état-major, aux regards des Anglais et des Prussiens si près de lui. En arrivant sur la route encombrée, à la hauteur de ces derniers carrés de sa garde, Napoléon est tenté de s'ensevelir avec Cambronne dans ce dernier sillon du champ de bataille. Il tourne la bride de son cheval vers cette poignée de braves, suivi de Soult, de Flahaut, de Labédoyère, de Bertrand, de Drouot, de Gourgaud, qui l'ont rejoint et qui lui ouvrent le sabre à la main un difficile passage à travers la déroute. Le carré se déploie devant lui, il le salue encore d'un triste et dernier cri de *Vive l'empereur?* Sublime adieu de l'armée répondant en face de la mort à l'adieu de Fontainebleau.

Morne et silencieux, l'empereur semble résigné et attendre là le boulet qui pouvait seul absoudre et illustrer sa dernière faute contre sa patrie. La masse épaisse des fuyards, débouchant de toutes les collines et de toutes les gorges de Waterloo vers ce bas-fond, et interposée à ce confluent entre la cavalerie anglaise et la garde, embarrassait l'ennemi. Les régiments de grosse cavalerie de Wellington ne pouvaient la traverser ; ils refoulaient pesamment devant eux ces masses désarmées comme un troupeau qui se laisse écraser par les pieds des chevaux faute d'espace pour se répandre.

L'empereur aperçoit devant lui quelques pièces d'artillerie française abandonnées et renversées sur le bord

de la route. "Relevez et faites tirer ces pièces," dit-il à Gourgaud. Et Gourgaud obéit, aidé par les grenadiers de la garde. Il place quelques canons en batterie et fait feu sur la cavalerie anglaise. Ce furent les derniers boulets de la bataille. Un de ces boulets emporte la cuisse du général Uxbridge qui commandait ces régiments et qui avait échappé jusque-là à toute blessure, au milieu d'un carnage de douze heures. Il tomba le douzième des généraux anglais frappés dans la journée. Sa chute et son sang consternent et suspendent un moment la poursuite. Sa cavalerie, brûlant de le venger, se ranime à la charge.

L'empereur ordonne de reformer le carré et pousse son cheval pour se jeter dans les rangs. Soult avec plus de sang-froid saisit la bride et retient le cheval. "Ah ! Sire, l'ennemi n'est-il pas déjà assez heureux ?" Bertrand, Drouot, Flahaut, Labédoyère conjurent Napoléon de ne pas livrer dans sa personne l'armée et la France à la mort ou à la captivité. Il cède et renonce à la mort du héros pour les hasards d'une destinée tranchée avec ses derniers bataillons. Vivre, pour lui, ce n'était plus que déchoir. Les hommes qui meurent à leur sommet, même au sommet de leurs revers, laissent une pitié qui double leur gloire. Il avait montré trois fois qu'il n'était pas de ces hommes, à Moscou, à Fontainebleau, à Waterloo. Il s'obstine à vivre et à espérer quand la gloire était de désespérer. Sainte-Hélène l'attendait avec ses petitesses et ses langueurs pour le punir de s'être trompé de mort.[1]

Cambronne tomba avec tous les soldats de son régiment sous la mitraille et sous le sabre de l'ennemi, pour

---

1. *Pour le punir de s'être trompé de mort,* to punish him for having chosen the wrong kind of death.

donner quelques minutes de plus à la fuite de Napoléon et l'immortalité à la garde impériale.

La cavalerie ne passa que sur des cadavres ou sur des blessés. Les paysans le lendemain ne relevèrent que des corps mutilés de ce champ de mort. Ce furent les Thermopyles de la garde.

LAMARTINE.

Après sa défaite, Napoléon comprit que tout était fini. Il eût pu s'échapper, se rendre à l'empereur d'Autriche ou au czar de Russie; il préféra se confier à l'Angleterre. L'avenir ne tarda pas à lui prouver qu'il avait eu tort de compter sur la générosité du peuple anglais. C'est par la lettre suivante qu'il demanda au prince régent l'hospitalité du peuple britannique :

"Altesse Royale en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir[1] au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis."

Les ministres anglais l'envoyèrent à Sainte-Hélène.

Après la chute de Napoléon, la paix fut signée à Paris. C'était pour la France une paix cruelle : elle perdait la Savoie et plusieurs autres villes sur la frontière de l'est. Au nord, la Belgique fut donnée à la Hollande et, ce qui était plus terrible, l'Europe forma une alliance contre la France.

A l'intérieur, Louis XVIII qui, pendant les Cent Jours, s'était retiré à Gand,[2] s'efforça de donner à la nation une consti-

1. *Je viens comme Thémistocle m'asseoir*, an allusion to the fact that Themistocles (514–449 B. C.), after having fought for his country, spent the last years of his life in Persia which was Greece's bitterest enemy.

2. *Gand* (Eng. Ghent), the second city of Belgium, is situated on the Scheldt.

tution relativement libérale. Le pouvoir législatif était confié à deux chambres : la chambre des pairs et la chambre des députés. La dignité de pair était héréditaire; quant aux députés, ils étaient élus par ceux des citoyens qui payaient au moins trois cents francs de contributions directes. La première assemblée était presque exclusivement composée de royalistes fanatiques qu'on appelait les *ultras* et qui étaient plus royalistes que le roi. Ils ne rêvaient que le rétablissement des anciens privilèges. C'étaient pour Louis XVIII de dangereux amis. Une formidable réaction royaliste et religieuse éclata dans le Midi de la France. Tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir des idées libérales ou bonapartistes furent impitoyablement traqués, et cette période a quelquefois été appelée la *Terreur blanche*. Un grand nombre de personnages illustres tombèrent victimes, soit de la fureur populaire, soit condamnés par des jugements que l'histoire, à son tour, a condamnés.

MORT DU MARÉCHAL BRUNE

Le maréchal Brune,[1] l'homme de guerre qui avait, après Masséna, le plus contribué à chasser loin de nos frontières, en 1799, les armées menaçantes de la coalition, était resté dans une demi-disgrâce sous l'empire : Napoléon se souvenait que Brune avait eu la pensée de réagir, les armes à la main, contre le 18 Brumaire. Durant les Cent Jours, il avait cependant fait appel à son patriotisme et lui avait offert un petit corps d'armée pour défendre la ligne du Var contre les Piémontais. Brune avait accepté, sans illusion et sans espérance. Brune avait réussi à défendre jusqu'au bout la fron-

1. *Brune* (1763-1815), who was born at Brive-la-Gaillarde, in western France, won for himself the reputation of a brave soldier during the campaign of Holland and Italy.

tière qui lui était confiée ; puis, informé de la rentrée du roi, il avait engagé ses troupes à reconnaître Louis XVIII. Ne voulant pas traverser le Midi[1] en proie aux fureurs de la réaction, il avait fait demander au commandant d'une escadre anglaise qui bloquait la rade de Toulon s'il le laisserait passer pour gagner un port d'Italie. Ce commandant, Lord Exmouth, déshonorant l'uniforme anglais, répondit par une lettre pleine de basses injures.

Le maréchal, ne pouvant s'embarquer, partit pour Paris. Malheureusement, au lieu de faire un détour par le Dauphiné, où il eût rencontré des populations amies, il prit la route directe par les bords du Rhône et se jeta dans cette fournaise d'Avignon,[2] où n'ont cessé de fermenter depuis 89 les passions les plus violentes du Midi. Le maréchal ne se croyait pas en butte à des haines personnelles ; mais un pamphlétaire anglais l'avait accusé d'avoir été l'un des assassins de la princesse de Lamballe,[3] au 2 septembre, et les ultras avaient répandu parmi les populations cette stupide calomnie. Le 2 août, au bruit de l'arrivée du maréchal, une émeute éclata dans la ville. La voiture du maréchal fut arrêtée à la sortie d'Avignon ; il rentra à grand'peine dans son hôtel, s'y enferma et y fut assiégé par une populace forcenée. Il n'y avait point de

1. *Midi*=Sud.

2. *Avignon*, which was the seat of papacy from 1309 to 1377, was the capital of the Comtat Venaissin and annexed to France in 1791. This city is situated on the Rhône, 460 miles south-east of Paris, and has a population of about 40,000.

3. *Princesse de Lamballe*, who was a fast friend of Marie-Antoinette, was one of the first victims of the Revolution. She was assassinated in September 1792, during the wholesale massacre that took place in the prisons of Paris at that time. (1748-1792.)

troupes. Le préfet, le sous-préfet et quelques honnêtes gens, parmi les notables royalistes, se mirent à la tête d'un petit nombre de gardes nationaux et défendirent la porte de l'hôtel ; mais, pendant ce temps, une troupe de bandits avaient escaladé les toits et pénétré dans l'hôtel par les combles. Deux coups de feu retentirent, et l'un des assassins cria par une fenêtre que Brune était mort.

Un procès-verbal fut dressé : deux faux témoins déclarèrent que le maréchal s'était donné la mort à lui-même, et les autorités eurent la honteuse faiblesse de souscrire à ce mensonge.[1] La horde de sauvages qui avait assiégé l'hôtel traina le cadavre au Rhône. Le fleuve le rejeta sur le sable, au bord d'un domaine dont le propriétaire lui donna secrètement la sépulture et le rendit, deux ans après, à la veuve. La maréchale Brune se dévoua avec une admirable constance à la vengeance de la mort de son mari. Elle attendit le moment propice et vint, en 1819, réclamer de Louis XVIII l'autorisation de poursuivre les assassins. Un des anciens collègues de son mari, le maréchal Suchet, faisant seul ce que tous les maréchaux eussent dû faire, l'accompagna chez le roi. Le procès eut lieu. L'ignominieuse fiction du suicide disparut, et l'homme qui, d'un coup de fusil, avait cassé la tête au maréchal fut condamné à mort par contumace. Les ultras l'avaient caché

HENRI MARTIN.

1. *De souscrire à ce mensonge* to allow that falsehood to get abroad.

La mort du maréchal Brune, quoique profondément ressentie par beaucoup, n'eut pas, à beaucoup près, sur le public la même influence que la condamnation et l'exécution du maréchal Ney qui avait été surnommé le *brave des braves*.

Pendant les Cent Jours, Ney avait été envoyé contre Napoléon à la tête de quelques régiments; mais à la vue de celui qui l'avait conduit à travers l'Europe de victoire en victoire, il n'avait pu dominer son émotion et s'était jeté dans les bras de l'empereur. Après Waterloo, il s'était réfugié en Auvergne.

PROCÈS ET MORT DU MARÉCHAL NEY

Un procès solennel fixait en ce moment l'attention de l'Europe entière. Le maréchal Ney, qui s'était caché dans un château d'Auvergne, s'était fait découvrir et arrêter par suite d'une imprudence. Le roi, dit-on, à cette nouvelle, s'était écrié : "Il nous fait plus de mal aujourd'hui en se laissant prendre, qu'il ne nous en a fait au 13 mars !"[1]

Le maréchal fut amené à Paris. Un conseil de guerre, composé de maréchaux et de généraux, fut constitué pour juger l'illustre prisonnier.

Ney comparut le 10 novembre devant ce conseil de guerre. Les avocats qui défendaient le maréchal déclinèrent la compétence du conseil et réclamèrent pour l'accusé la juridiction de la Chambre des pairs. Le conseil de guerre se déclara incompétent.

Ce fut un grand malheur : les défenseurs de Ney avaient eu bien tort de repousser la juridiction du conseil de guerre. Jamais Jourdan, Masséna, Augereau,

---

1. *Le 13 mars* is the date on which Ney joined Napoléon's army when the latter returned from the island of Elba.

Mortier, n'eussent condamné à mort leur vaillant compagnon d'armes.

Le procès s'ouvrit, le 21 novembre, devant la Chambre des pairs. Ney se leva : "Je suis accusé, dit-il, contre la foi des traités,[1] et l'on ne veut pas que je les invoque ; j'en appelle à l'Europe et à la postérité !"

Puis il imposa silence à ses avocats.

Cent cinquante-neuf voix sur cent soixante et une déclarèrent l'accusé coupable.

Sur l'application de la peine contre le maréchal Ney, dix-sept pairs votèrent la déportation ; cinq s'abstinrent ; cent trente-neuf votèrent la mort.

Quelques pairs avaient demandé qu'on appelât sur le condamné la clémence royale. Le roi se crut obligé d'être inflexible. L'exaltation sanguinaire des ultras, à la cour et partout, était sans bornes. On cite des propos de femmes du grand monde qui rappelaient le langage des "furies de la guillotine."

Le condamné ne fut pas conduit au lieu accoutumé des exécutions militaires : on craignait quelque agitation populaire. On le mena du Luxembourg où il était gardé, dans l'avenue de l'Observatoire. Un peloton de vétérans l'y attendait, là où s'élève aujourd'hui sa statue. Le maréchal s'écria : "Je proteste devant ma patrie contre le jugement qui me condamne ; j'en appelle à la postérité et à Dieu ! Vive la France !"

Puis, portant la main à sa poitrine, il cria d'une voix aussi forte que lorsqu'il commandait la charge : "Soldats, droit au cœur !"

---

1. *Contre la foi des traités.* According to the treaties between Louis XVIII and the foreign powers, amnesty had been given to political opponents.

L'officier qui commandait le peloton, éperdu, glacé d'horreur, n'eût pas la force d'ordonner le feu. Un homme de cour, colonel d'état-major, prit sa place. Le maréchal tomba criblé de balles (7 décembre 1815).

L'appel de Ney à la postérité a été entendu. La France n'a point pardonné le meurtre de ce héros.

HENRI MARTIN.

Louis XVIII, homme sage et modéré, comprit le danger que les ultra-royalistes faisaient courir à la royauté. Il renvoya la chambre des députés. Les électeurs nommèrent des royalistes plus modérés (1816). En 1818, le premier ministre du roi, le duc de Richelieu, obtint l'évacuation du territoire, et de cette époque à 1821, les années se passèrent en lutte entre les libéraux et les royalistes.

Pendant ce temps-là, Napoléon captif à Sainte-Hélène, passait les dernières années de sa vie à écrire ses mémoires et à converser avec les quelques fidèles qui l'avaient accompagné dans l'exil.

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

L'empereur déchu avait été envoyé prisonnier par les Anglais dans le lieu d'exil le plus isolé qu'ils avaient pu choisir sur le globe. Napoléon s'était livré volontairement aux Anglais lorsqu'il lui eût été possible de se rendre à l'empereur de Russie. Les ministres anglais ne pouvaient lui laisser la liberté, comme il en avait eu l'espoir chimérique ; mais le respect d'eux-mêmes et de leur pays leur commandait de le traiter avec convenance et dignité et de ne point ajouter à des précautions nécessaires des persécutions mesquines.

Ils ne le comprirent pas. Ces successeurs de Pitt[1] qui triomphaient là où il avait succombé, étaient tout à fait au-dessous de leur fortune.

Les Castlereagh, les Liverpool, les Bathurst, etc., étaient tous plus ou moins médiocres d'esprit et de cœur ; il n'y avait parmi eux d'homme supérieur que Wellington. Ils traitèrent leur captif de façon à réveiller envers lui l'intérêt, non pas seulement du peuple français, mais de ce peuple anglais qui le détestait. A son arrivée à Plymouth, ne voulurent-ils pas lui faire enlever son épée ![2] L'amiral auquel ils en avaient donné l'ordre en rougit pour eux et n'obéit pas. Ils défendirent de donner dorénavant à Napoléon son titre d'empereur et de l'appeler autrement que le général Bonaparte, comme s'il dépendait d'eux d'effacer l'histoire.[3] Napoléon, qui s'exaspéra de cette offense, eût été bien plus grand de la dédaigner; mais, eux, furent bien plus petits de la lui infliger.

Ces vexations misérables continuèrent à Sainte-Hélène. On ne fit rien de ce qui aurait pu rendre ce lieu d'exil supportable pour le prisonnier et pour les compagnons volontaires de sa captivité. Cette île pittoresque et sauvage avait une partie ombragée et salubre, une partie nue, sans abri contre le soleil et contre le vent ; ce fut dans celle-ci qu'on installa Napoléon, parce que la surveillance y était plus facile. On ne pouvait attendre d'un caractère tel que le sien la séré-

1. *Pitt* (William) who was the most implacable enemy of the Revolution, as well as of Napoleon, and who was the soul of all coalition against them, was born in 1759 and died in 1806.

2. *Ne voulurent-ils pas lui faire enlever son épée !* They wished to take his sword away from him ! Note the negative exclamative construction of the sentence.

3. *Comme s'il dépendait d'eux d'effacer l'hisioire.* as if it were in their power to strike out history !

nité stoïque du philosophe, ni la résignation du chrétien. Il répondait trop souvent par d'impuissantes et peu dignes colères aux tracasseries de ses geôliers. Le geôlier en chef, le gouverneur de l'île, Sir Hudson Lowe, n'était pas un monstre, comme des récits exagérés l'ont fait croire. Ce n'était qu'un homme vulgaire, étranger à tout sentiment élevé, esclave de sa consigne, effrayé de sa responsabilité et toujours tremblant que son redoutable prisonnier lui échappât. La réprobation méritée par les procédés employés envers Napoléon doit remonter plus haut[1] que Hudson Lowe, car il resta plutôt en deçà de ses instructions qu'il ne les dépassa.

Cette surveillance implacable était inutile. Les ministres anglais et leur agent se trompaient sur les dispositions du grand captif. Malgré tout, il ne lui eût peut-être pas été impossible de s'échapper. Il ne le voulait pas. Si parfois l'instinct naturel lui faisait souhaiter de revoir l'espace libre devant lui, il revenait bien vite à un autre sentiment. Il comprenait qu'on ne refait pas deux fois le retour de l'île d'Elbe ; que son rôle actif était achevé, lors même[2] que les atteintes d'un mal sourd et croissant ne lui eussent point fait pressentir qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Il ne s'agissait donc plus pour lui[3] que de bien terminer le drame de sa vie. Il avait vécu pour étonner les hommes, pour en être admiré et obéi ; il ne songeait plus maintenant qu'à leur imposer encore par sa mort et à les éblouir

---

1. *Doit remonter plus haut*, must fall on people in higher condition, *i. e.* the British government.

2. *Lors même*, even if ; comp. with *quand même*.

3. *Il ne s'agissait donc plus pour lui*, the only question then for him was.

au-delà du tombeau. Aller finir vulgairement parmi des planteurs américains n'était pas un dénoûment acceptable pour une telle tragédie et pour un tel acteur. De ce rocher isolé au milieu des Océans entre les deux mondes, ses ennemis lui avaient fait un piédestal sur lequel tout l'univers avait les yeux. Il était là comme le Prométhée de la Fable cloué sur le mont Caucase par les dieux. C'était là qu'il lui fallait mourir, afin que, devant la postérité, le poème de sa mort complétât le poème de sa vie.

HENRI MARTIN.

MORT DE NAPOLÉON Ier

Enfin s'ouvrit cette année 1821, qui devait être pour Napoléon la dernière de sa grande existence. Au commencement de janvier, il éprouva une amélioration de quelques jours, mais qui ne se soutint pas.[1] —C'est un répit d'une semaine ou deux, dit-il, après quoi la maladie reprendra son cours.—Il dicta encore à Marchand[2] quelques pages sur César, et ce furent les dernières. A peu près à cette époque, on apprit par les journaux la mort de sa sœur Élisa. Il y fut très sensible. C'était la première personne de sa famille qui mourait depuis qu'il avait l'âge de raison. *Allons*, dit-il, *elle me montre le chemin ; il faut la suivre.*—Bientôt les symptômes qui s'étaient déjà produits reparurent avec toute leur force. Napoléon avait le teint livide, le regard toujours puissant, mais les yeux caves, les jambes enflées, les extré-

1. *Qui ne se soutint pas*, which did not last.

2. *Marchand* was the favorite footman of Napoléon.

mités froides, l'estomac d'une susceptibilité telle qu'il rejetait tous les aliments. Le mois de février s'écoula ainsi sans aucune amélioration, et en amenant au contraire des symptômes plus graves. Ne digérant aucun aliment, l'auguste malade s'affaiblissait chaque jour. Une soif ardente commençait à le tourmenter ; son pouls si lent s'animait et devenait fiévreux. Il aurait voulu de l'air et il ne pouvait en supporter l'impression. La lumière le fatiguait ; il ne quittait plus les deux petites chambres où étaient tendus ses deux lits de campagne, et se faisait transporter de l'un à l'autre. Il ne dictait plus, mais il se faisait lire Homère et les guerres d'Annibal dans Tite-Live,[1] ne pouvant se les faire lire dans Polybe[2] qu'il n'avait pu se procurer.

Le mois de mars amena un état plus grave encore, et, le 17, désirant respirer librement, il se fit mettre en voiture, mais à peine en plein air il faillit s'évanouir, et fut replacé dans le lit où il devait expirer.—Je ne suis plus, dit-il, ce fier Napoléon que le monde a tant vu à cheval. Les monarques qui me persécutent peuvent se rassurer, je leur rendrai bientôt la sécurité. Marchand et Montholon veillaient jour et nuit à son chevet, et il leur en témoignait une extrême gratitude. Le grand maréchal avait annoncé que ni lui ni sa femme ne partiraient, et Napoléon l'en avait cordialement remercié. Le grand maréchal demandant pour sa femme la permission de le visiter : " Je ne suis pas bon à voir, avait-il répondu. Je recevrai madame Bertrand

1. *Tite-Live* is the author of a history of Rome more remarkable for its style than for its reliability (59 B. C. to 19 A. D.)

2. *Polybe*, a Greek historian, was born at Mégalopolis. His *General History*, of which but five books have reached us, is considered one of the most perfect works of ancient literature.

quand je serai mieux. Dites-lui que je la remercie du dévouement qui l'a retenue six années dans ce désert.

Arrivé à cet état désespéré, ne sortant plus, ne voyant que ses amis les plus chers, ne pouvant supporter ni l'air ni la lumière, il était devenu pour ses gardiens absolument invisible. Le malheureux Hudson Lowe en était saisi de terreur, comme si une maladie aussi grave, et le chagrin qui éclatait sur tous les visages à Longwood, avaient pu être une feinte destinée à cacher une évasion. L'officier de service, plein d'égards, n'avait aucun doute, et tâchait de rassurer le gouverneur en lui disant que la maladie était vraie, et qu'il était inutile de tourmenter l'illustre captif pour chercher à le voir. Sir Hudson Lowe ne partageait guère cette sécurité et trouvait les commissaires aussi inquiets que lui. L'Autriche avait rappelé M. de Sturmer, car elle savait bien qu'il n'y avait pas à craindre que l'Angleterre laissât jamais échapper sa proie, et dès lors la présence d'un envoyé autrichien ne servait qu'à la rendre responsable aux yeux de l'opinion universelle des traitements infligés au gendre de François II. M. de Balmain avait épousé la fille de sir Hudson Lowe, et partageait en général son avis. Quant à Monchenu, le commissaire français, il désirait ardemment acquérir la certitude de la présence du prisonnier, et voulait qu'on prît les moyens nécessaires pour sortir du doute où l'on était. Sous l'empire de ces impressions, sir Hudson Lowe ordonna enfin à l'officier de service de forcer la porte du malade, s'il le fallait, pour s'assurer de sa présence, car il y avait quinze jours qu'on n'avait pu s'en convaincre de ses propres yeux. L'officier de service, se conduisant avec une extrême délicatesse, fit part à MM. Marchand et de Montholon de son embar-

ras, en affirmant du reste qu'il n'exécuterait pas l'ordre de forcer la porte de Napoléon, mais les supplia de le tirer de peine en lui fournissant le moyen de l'apercevoir. M. de Montholon, qui ne voyait pas toujours, comme le grand maréchal, l'honneur de Napoléon en jeu dans ces tracasseries, s'entendit[1] avec l'officier de service qu'il fit placer à une des fenêtres, puis entr'ouvrit cette fenêtre au moment où on transportait le malade d'un lit à l'autre. L'officier put voir sa noble figure déjà décolorée et amaigrie par la mort, et se hâta d'écrire au gouverneur qu'on ne jouait point à Longwood une affreuse comédie.

A peine ce malheureux gouverneur était-il délivré d'une crainte qu'il était assailli par une autre : après avoir appréhendé une évasion, il se reprochait maintenant de laisser mourir son prisonnier sans secours. Il insista donc pour faire adjoindre un médecin de l'île au docteur Antomarchi, ce qui lui procurerait un témoin quotidien de la présence de Napoléon, des nouvelles de sa maladie, et servirait de réponse à ceux qui en Europe l'accuseraient d'avoir privé le glorieux malade des secours de l'art. Le docteur Antomarchi demandait lui-même pour sa responsabilité qu'on lui adjoignit un ou deux médecins. Mais Napoléon s'y refusait, ne voulant pas qu'on le tourmentât pour des essais de guérison au succès desquels il ne croyait point. Pourtant il y avait à Sainte-Hélène un médecin, appartenant au 20e régiment, et jouissant de l'estime générale. Napoléon, cédant aux instances de ses amis, consentit à l'admettre auprès de lui, l'accueillit avec bienveillance, lui répéta ce qu'il avait déjà dit plusieurs fois en parlant

1. *S'entendit,* made arrangement.

de sa santé, que c'était *une bataille perdue*, feignit d'accepter ses conseils, mais ne les suivit point, voulant, disait-il, mourir en repos.

La fin d'avril était arrivée, et à chaque instant le mal devenait plus menaçant et plus douloureux. Les spasmes, les vomissements, la fièvre, la soif ardente ne cessaient pas. Napoléon prenait de temps quelques gouttes d'eau fraîche qu'on avait trouvée au pied du pic de Diane, dans l'exposition où il aurait voulu que sa demeure fût placée, et il en ressentait un peu de bien. "Je désire, dit-il, être enterré sur les bords de la Seine, si c'est jamais possible, ou à Ajaccio dans l'héritage de ma famille, ou enfin, si ma captivité doit durer pour mon cadavre, au pied de la fontaine à laquelle j'ai dû quelque soulagement." On le lui promit avec des larmes, car on ne lui cachait plus un état qu'il voyait si bien.—"Vous allez, dit-il à ses amis qui l'entouraient, retourner en Europe. Vous y reviendrez avec le reflet de ma gloire, avec l'honneur d'un noble dévouement. Vous y serez considérés et heureux. Moi je vais rejoindre Kléber, Desaix, Lannes, Masséna, Bessières, Duroc, Ney !... Ils viendront à ma rencontre... ils ressentiront encore une fois l'ivresse de la gloire humaine... Nous parlerons de ce que nous avons fait, nous nous entretiendrons de notre métier avec Frédéric, Turenne, Condé, César, Annibal..." Puis s'arrêtant, Napoléon ajouta avec un singulier sourire : "A moins que là-haut comme ici-bas on n'ait peur de voir tant de militaires ensemble." Ce léger badinage mêlé à ce langage solennel émut vivement les assistants. Le 1er mai l'agonie sembla s'annoncer, et les souffrances devinrent presque continuelles. Le 2, le 3, Napoléon parut consumé par la fièvre, et en proie à des spasmes violents.

Dès que la souffrance lui laissait quelque répit, son esprit se réveillait radieux, et il montrait autant de lucidité que de sérénité. Dans l'un de ces intervalles, il dicta sous le titre de première et seconde rêverie deux notes sur la défense de la France en cas d'invasion. Le 3, le délire commença, et à travers ses paroles entrecoupées on saisit ces mots : *Mon fils... l'armée... Desaix...* —On eût dit à une certaine agitation qu'il avait une dernière vision de la bataille de Marengo regagnée par Desaix. Le 4, l'agonie dura sans interruption, et la noble figure du héros parut cruellement tourmentée. Le temps était horrible, car c'était la mauvaise saison de Sainte-Hélène. Des rafales de vent et de pluie déracinèrent quelques-uns des arbres récemment plantés. Enfin le 5 mai, on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon agenouillés autour de son lit épiaient les dernières lueurs de la vie. Malheureusement ces dernières lueurs étaient des signes de cruelles souffrances. Les officiers anglais placés à l'extérieur recueillaient avec un intérêt respectueux ce que les domestiques leur apprenaient des progrès de l'agonie. Vers la fin du jour la douleur s'affaissant avec la vie, le refroidissement devenant général, la mort sembla s'emparer de sa glorieuse victime. Ce jour-là le temps était redevenu calme et serein. Vers cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, et où le canon anglais donnait le signal de la retraite, les témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus, et s'écrièrent qu'il était mort. Ils couvrirent ses mains de baisers respectueux, et Marchand, qui avait emporté à Sainte-Hélène le manteau que le premier consul por-

tait à Marengo, en revêtit son corps, en ne laissant à découvert que sa noble tête.

Aux convulsions de l'agonie, toujours si pénibles à voir, avait succédé un calme plein de majesté. Cette figure d'une si rare beauté, revenue à la maigreur de sa jeunesse et revêtue du manteau de Marengo, semblait avoir rendu à ceux qui le contemplaient le général Bonaparte dans toute sa gloire.

A. THIERS.

De 1821 à 1824, l'année de la mort de Louis XVIII, le gouvernement parut être complètement à la merci des ultras. Les rois et les empereurs avaient formé une alliance, appelée la *Sainte-Alliance*, pour tenir les peuples dans l'obéissance. Les libéraux espagnols s'étant insurgés contre la tyrannie de leur roi Ferdinand VII, la *Sainte-Alliance* résolut de le défendre, et c'est à la France qu'échut le lot d'exécuter cette décision. Nos armées entrèrent en Espagne et battirent les insurgés près de Cadix, au Trocadéro. Ferdinand redevint un roi absolu.

PRISE DU TROCADÉRO

30,000 soldats français commencèrent les opérations offensives contre Cadix. Les partisans les plus énergiques de la révolution espagnole s'étaient concentrés dans cette place et dans ses dépendances ; ils avaient tenté récemment une grande sortie qui n'avait pas réussi. La clef de Cadix était le Trocadéro, presqu'île qui s'avance entre la rade extérieure et le port intérieur de Cadix, et qui empêchait la marine française de pénétrer dans ce port et de coopérer efficacement avec l'armée de terre. De cette presqu'île les Espagnols

avaient fait une île en la coupant par un large fossé. Durant la nuit du 30 août, l infanterie française entra résolument dans ce canal, qui n'avait pas moins de 70 mètres de large ; elle passa à marée basse, avec de l'eau jusqu'aux épaules, sous la canonnade et la fusillade, enleva à la baïonnette les retranchements de l'autre bord, tua les canonniers sur leurs pièces et culbuta les fantassins espagnols.

Le Trocadéro était pris.

HENRI MARTIN.

La lutte entre les royalistes et les libéraux s'accentuait de plus en plus, et Louis XVIII, à la fin de sa vie, manifesta la crainte que lui inspirait l'accession prochaine au trône de son frère le comte d'Artois. Partout se formaient des sociétés secrètes, il y eut des conspirations dans l'armée, et le roi, en mourant, emporta avec lui dans la tombe l'opinion que les jours de la monarchie étaient comptés.

MORT DE LOUIS XVIII

Le roi depuis longtemps déjà, ne cessait de s'affaiblir : le jour de sa fête, le 25 août, il tint encore la réception accoutumée ; mais sa fin approchait rapidement. Ses proches ne savaient comment aborder avec lui la question des derniers sacrements. Quoique, au fond, sceptique ou voltairien, il n'était pas dans son caractère de manquer volontairement aux convenances de son rôle de " Roi très-chrétien ; " mais on n'osait lui dire qu'il allait mourir. La famille royale fut réduite

à recourir à l'entremise de Madame du Cayla. Le roi reçut donc les sacrements le 13 septembre et mourut le 16. Pour la dernière fois, on entendit la vieille formule de la monarchie : "Le roi est mort. Vive le roi." Louis XVIII fut en France le seul monarque qui, depuis 89, soit mort aux Tuileries et non dans l'exil : sa dépouille mortelle fut la dernière qui descendit dans les caveaux de la royale basilique de Saint-Denis.

HENRI MARTIN.

CHARLES X

Du 16 Septembre 1824 au 2 Août 1830.

PORTRAIT DU ROI CHARLES X

Le comte d'Artois prit pour nom de règne le nom de Charles X.

Le nouveau roi avait conservé, sous les premiers frimas de l'âge,[1] la verdeur, la stature, la souplesse et la beauté de sa jeunesse. C'est la pensée qui mûrit les hommes. Le comte d'Artois avait peu pensé dans sa vie; homme de cœur et de premier mouvement, toutes ses qualités étaient des dons de la nature, presque aucunes n'étaient en lui les fruits acquis du travail et de la méditation; il avait l'esprit de la race française, rapide, spontané et heureux en hasards de reparties, le sourire bienveillant et communicatif, le regard ouvert, la main tendue, l'attitude cordiale, un vif désir de plaire, une soif ardente de popularité, une grande sûreté de commerce,[2] une constance, rare sur le trône, dans l'amitié, une modestie vraie, une recherche inquiète des bons conseils, une conscience sévère pour lui-même, indulgente pour les autres, une piété sans petitesse, un amour raisonné et senti de son peuple, un désir honnête et religieux de faire le bonheur de la France et de rendre son règne profitable à l'amélioration morale et à la grandeur nationale du pays que la Providence lui avait confié; toutes ces royales dispositions de son âme étaient écrites sur sa physionomie : noblesse, franchise, majesté, bonté, honnêteté, candeur, tout y révélait un homme né pour aimer et pour être aimé. La profondeur et la solidité manquaient seules à

1. *Sous les premiers frimas de l'âge*, in the beginning of his old age.

2. *Une grande sûreté de commerce*, a thorough reliability in his relations with others.

ce visage; en le regardant on se sentait attiré vers l'homme, on doutait du roi.

Sa vie était celle d'un gentilhomme des premières races de la monarchie dans les siècles où la force et l'adresse déployées dans les exercices du corps signifiaient la supériorité du courage et la majesté du rang, où l'église, la chasse et la galanterie se partageaient la journée des princes. La chasse et la piété faisaient le fond de ses journées; il avait pour la chasse royale l'ardeur de ses plus jeunes années. L'amour des chevaux, le goût des forêts, la voix des meutes, l'ivresse de la poursuite des daims ou des chevreuils, les joies sauvages de l'*hallali,* les sons du cor après le triomphe, l'exaltaient, comme la manœuvre, le combat et la victoire exaltent le héros. Sa vénerie et ses écuries étaient pour lui plus qu'un délassement, c'était une occupation royale. Son long séjour en Angleterre, pays où les chevaux, les chiens, les forêts, les courses sont le blason d'une aristocratie opulente et l'orgueil national du peuple, avait entretenu et accru en lui cette passion héréditaire des Bourbons. Il faisait écrire l'histoire de ses chasses par les historiographes de ses meutes et de ses coursiers; des volumes graves, publiés pendant et après son règne, retracent encore, avec une scrupuleuse fidélité et un talent pittoresque, le récit de ces futiles exploits. Ces loisirs, conformes aux habitudes de sa jeunesse et utiles à sa santé, ne dérobaient rien cependant aux devoirs que sa conscience lui imposait comme roi. Sa piété l'emportait même sur ses plaisirs.

Cette piété n'avait ni excès, ni puérilité, ni ostentation; il la renfermait extérieurement dans les pratiques des exercices religieux commandés par l'habitude et l'étiquette des cours. Sa piété était en lui un sentiment

et une conviction; il ne l'exagérait point, comme ses ennemis l'en ont accusé, par des pratiques monacales, par des affiliations secrètes à l'ordre des jésuites, par une intolérance acerbe, par une obséquiosité aveugle à la cour; il restait roi en étant chrétien. Il avait assez respiré dans sa jeunesse, avant la révolution, la philosophie légère ou l'incrédulité raisonnée de son siècle, pour comprendre que si la religion pouvait exercer encore en France un ascendant volontaire, elle ne pouvait plus tendre impunément à la tyrannie. Seulement, convaincu lui-même par le malheur plus que par le raisonnement que la religion de ses pères était la vérité absolue de l'esprit et le salut unique des âmes, il croyait devoir à Dieu et à son peuple d'en propager la foi et d'en favoriser l'empire par tous les moyens compatibles avec l'esprit de son époque et avec la tolérance nécessaire des cultes. Fidèle chrétien, mais non sectaire, s'il croyait devoir l'exemple de la foi, il ne croyait pas devoir céder son gouvernement politique à son clergé. Il gardait, commme ses aïeux les plus catholiques sur le trône, Saint-Louis et Louis XIV, une certaine indépendance royale et traditionnelle de la cour de Rome; il se défiait de l'ambition et de l'esprit de corps et de domination des prêtres, qu'il croyait de nature à abaisser la couronne et à désaffectionner les peuples de la religion ; il adorait leur Dieu sans aimer leur secte; il perçait[1] avec assez de pénétration leurs desseins secrets; il résistait avec une déférence extérieure, mais avec une résolution ferme, à ce qui lui paraissait excessif ou téméraire dans leurs exigences : telles étaient, à l'égard du clergé, les disposi-

1. *Il perçait*, he understood; he was able to understand.

tions réelles de Charles X. L'auteur de cette histoire l'a entendu lui-même définir en ces propres termes ses sentiments, dans un épanchement sans témoins, où ce prince, qui pouvait se tromper lui-même, ne cherchait du moins à tromper personne.

Il n'était ni fanatique, ni asservi, ni persécuteur, mais il était croyant. Son zèle, à son insu,[1] influençait sa politique : il croyait devoir une part de son règne à sa foi. Le peuple s'y trompa : on crut qu'il voulait restituer la France à l'Église : la première des libertés conquises par la révolution française, la liberté de l'esprit humain, se sentit menacée. De là l'inquiétude, la désaffection, la brièveté et la catastrophe de ce règne. Si Charles X eût été soupçonné de scepticisme comme son frère, ou si le fidèle[2] eût été distinct du monarque, ou si enfin la liberté rationnelle des consciences à laquelle l'esprit humain tendra de révolution en révolution jusqu'à ce qu'il l'obtienne, eût existé par la séparation définitive de l'État et de l'Église, et par leur indépendance mutuelle, Charles X aurait régné jusqu'à sa mort, et ses descendants auraient régné après lui : il devait périr victime de sa foi, ce n'était pas la faute de sa conscience, mais de sa raison. Le chrétien en lui devait perdre le roi.

LAMARTINE.

1. *A son insu*, unconsciously.

2. *Fidèle*, christian.

PARALLÈLE ENTRE LOUIS XVIII ET CHARLES X

On a beaucoup comparé, pour les séparer, Louis XVIII et Charles X; la séparation était encore plus profonde qu'on ne l'a dit. Louis XVIII était un modéré de l'ancien régime et un libre penseur du dix-huitième siècle; Charles X était un émigré fidèle et un dévot soumis. La sagesse de Louis XVIII était pleine d'égoïsme et de scepticisme, mais sérieuse et vraie. Quand Charles X se conduisit en roi sage, c'était par probité, par bienveillance imprévoyante, par entraînement du moment, par désir de plaire, non par conviction et par goût. A travers tous les cabinets de son règne le gouvernement de Louis XVIII fut un gouvernement conséquent et toujours semblable à lui-même, sans mauvais calcul ni préméditation trompeuse. Charles X flotta de contradiction en contradiction et d'inconséquence en inconséquence jusqu'au jour où, rendu à sa vraie foi et à sa vraie volonté, il fit la faute qui lui coûta son trône.

GUIZOT.

Charles X à peine monté sur le trône se laissa gouverner[1] par le clergé et la noblesse; il essaya même de faire rétablir le droit d'aînesse, mais l'opposition libérale devint bientôt très vive. Lors des élections de 1827, les libéraux eurent la majorité. En 1829, le roi prononça la dissolution de la chambre; les électeurs renommèrent les mêmes députés. Charles X pro-

1. *Charles X à peine monté sur le trône se laissa gouverner*, as soon as he had ascended the throne, Charles X allowed himself to be ruled over.

clama alors les *Ordonnances de Juillet* qui furent la cause de la révolution de 1830. La première ordonnance suspendait la liberté de la presse périodique, la seconde dissolvait la chambre des députés, la troisième réduisait à 238 le nombre des députés, et la quatrième convoquait les électeurs pour le 6 septembre. Le peuple, irrité de se voir privé de libertés qu'il considérait comme nécessaires et dont le retrait[1] était une violation de la Charte, s'insurgea dans tout Paris.

RÉVOLUTION DE 1830

L'entêtement de Charles X ne se démentait pas ; son attitude était celle d'un vieil enfant obstiné qui ferme les yeux et se bouche les oreilles. Le soir du 28 juillet il joua au whist et le dauphin aux échecs, comme à leur ordinaire,[2] pendant que les décharges de l'artillerie faisaient vibrer les fenêtres du château de Saint-Cloud.[3] Le 29 au matin, de bonne heure,[4] le grand référendaire de la Chambre des pairs se présenta aux Tuileries pour réclamer, comme les députés l'avaient fait la veille, le retrait des Ordonnances et le changement du ministère.

Pendant ce temps, à Paris, les événements se précipitaient. Deux régiments de ligne, les 5e et 53e, occupaient la place Vendôme. Le 53e, moins les officiers

1. *Et dont le retrait,* and the repeal of which.

2. *Comme à leur ordinaire,* as it was their habit.

3. *Saint-Cloud* is a town with a population of 5,500, and is situated on the Seine, a few miles east of Paris. There is here a beautiful park in which was a palace that was burnt during the Franco-German war (1870-1871).

4. *De bonne heure,* early. Note the difference between this expression and *à la bonne heure,* meaning well and good.

supérieurs,[1] se dirigea vers l'hôtel Laffite[2] (aujourd'hui hôtel Rothschild), où les députés étaient réunis. Il s'offrit aux députés, à condition de ne pas combattre contre ses camarades.

Le 5e suivit le 53e.

A cette grave nouvelle, Marmont, découvert sur son flanc gauche,[3] et craignant que les deux autres régiments placés aux Tuileries ne suivissent cet exemple, les fit retirer aux Champs-Élysées et rappela un des deux bataillons suisses qui défendaient le Louvre, afin de l'envoyer barrer le débouché de la place Vendôme. Le second bataillon suisse, se voyant sans appui contre les attaques réitérées du peuple, fut pris d'une panique se retira en désordre vers les Tuileries. Les insurgés pénétrèrent dans le Louvre et du Louvre dans les Tuileries après une faible résistance. La déroute des Suisses s'était communiquée à ce qui restait de troupes aux Tuileries. Marmont ne parvint à les rallier que dans les Champs-Élysées, d'où il dirigea tout ce qui lui restait de forces sur Saint-Cloud. Le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries. Quelques petits détachements de la garde, qui occupaient des maisons de la rue Saint-Honoré, furent en partie détruits, en partie s'échappèrent. Le dernier engagement fut la prise de la caserne de la rue de Babylone, dans le faubourg

1. *Moins les officiers supérieurs*, with the exception of the high officers.

2. *L'hôtel Laffitte*, the mansion of Laffitte. Laffitte, Jacques (1767-1844), a celebrated patriot and banker, was born at Bayonne, in southern France. He took an active part in the revolution of 1830.

3. *Découvert sur son flanc gauche*, whose position was unprotected on the left.

Saint-Germain.[1] 150 Suisses s'y défendirent longtemps et y furent forcés, après une lutte sanglante où périt leur chef. Ni là ni ailleurs aucune cruauté ne souilla la victoire.

La lutte était finie : elle avait coûté cher ; près de 5,300 morts et blessés du côté du peuple ; rien de pareil ne s'était jamais vu dans aucune des luttes révolutionnaires de Paris ; mais le résultat dépassait toutes les espérances.

H. Martin.

Lafayette fut nommé commandant en chef de la garde nationale : "Je ne puis, dit-il, refuser de répondre à l'appel qui m'est fait. Ma conduite sera à soixante-treize ans ce qu'elle a été à trente-deux."

En signant son abdication, Charles X avait désigné comme son successeur son petit-fils, le duc de Bordeaux;[2] mais la chambre des pairs et la chambre des députés proclamèrent roi Louis-Philippe d'Orléans, qui était depuis quelques jours lieutenant-général du royaume.

DÉPART DE CHARLES X

Le roi déchu ne quitta la France que plusieurs jours après la proclamation du successeur que lui avait donné la Chambre. Charles X avait prolongé son triste voyage, comme s'il eut attendu jusqu'à la dernière heure quelque impossible retour de fortune. Celui des

---

1. *Le faubourg Saint-Germain,* that part of Paris mainly inhabited by the nobility.

2. *Le duc de Bordeaux* or *comte de Chambord* was the son of the duc de Berry. He was born at Paris in 1820 and died at the *château* of Frohsdorf (Austria) in 1883. As he had no children, the eldest branch of the Bourbon family died with him. Among his followers he was often designated by the name of Henry V.

commissaires du nouveau gouvernement qui remplit dans ces circonstances si délicates le rôle le plus actif, M. Odilon Barrot,[1] s'employa chaleureusement à écarter des royaux exilés tout ce qui eût pu aggraver leur malheur et s'efforça d'obtenir qu'on ne les contraignît pas à précipiter leur départ. Ce fut seulement le 16 août que Charles X et sa famille s'embarquèrent, à Cherbourg,[2] sur un navire américain. On n'avait pas voulu imposer au roi déchu l'humiliation de naviguer sous le pavillon de la Révolution victorieuse : on fit seulement convoyer par des bâtiments de guerre français[3] deux navires américains qui emportaient la famille royale et sa suite, et on les conduisit à Porstmouth. On avait l'assurance que l'Angleterre reconnaîtrait notre nouveau gouvernement et ne recevrait Charles X et les siens que comme particuliers[4] et non comme maison royale.

Les dernières paroles de Charles X au commandant de l'escorte navale, le célèbre marin Dumont-d'Urville,[5] méritent qu'on en tienne compte à sa mémoire. " Mon petit-fils, dit-il, ne reviendra jamais en France par l'aide des baïonnettes étrangères : il sera rappelé par les Français eux-mêmes, ou bien il restera dans l'exil."

H. MARTIN.

---

1. *Odilon-Barrot*, a lawyer and politician, was born in 1791 and died in 1873.

2. *Cherbourg*, a military sea port on the English channel, is celebrated for a stone wall nearly two miles in length that separates the harbor from the sea. This sea wall was begun under the reign of Louis XIV and completed under that of Napoleon III.

3. *On fit seulement convoyer par des bâtiments de guerre français*, French men-of-war were only sent to accompany,

4. *Comme particuliers*, as private citizens.

5. *Dumont-d'Urville*, a celebrated French navigator who circumnavigated the globe and explored Antartic regions, was born in 1790. He was killed in a rail road accident, near Versailles, in 1842.

Au dehors, le règne du dernier des Bourbons n'avait pas été sans gloire militaire. Les Grecs s'étant soulevés contre les Turcs, la France s'était alliée à la Russie et, après avoir défait la flotte turque à Navarin, avait opéré une descente en Grèce et chassé les garnisons turques de ce pays.

C'est aussi vers la même époque que commença la conquête de l'Algérie.

COMMENCEMENT DE LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

La France, depuis la Restauration, était assez mal représentée à Alger ;[1] notre consul ne gardait pas une attitude de nature à se faire respecter.[2] Un jour, dans une altercation qu'il eut avec le dey Hussein, celui-ci s'emporta jusqu'à le frapper d'un coup d'éventail (29 avril 1827). Cet incident détermina la rupture. Le dey n'ayant pas accordé la réparation exigée par le gouvernement français, une escadre alla bloquer Alger. Au commencement de 1830, il y avait plus de deux ans et demi que durait ce blocus dangereux pour nos navires et peu efficace contre l'ennemi. On avait plus d'une fois agité le projet d'une descente ; on sentait qu'il serait honorable pour la France et pour son gouvernement d'en finir avec[3] ce nid de pirates qui, à la honte de l'Europe, infestaient la Méditerrannée. Mais, c'était une grosse entreprise, et l'on avait beaucoup

---

1. *Alger* (Eng. Algiers), now the capital of Algeria, is situated on the African coast of the Mediterranean, 500 miles south west of Marseilles. It has a population of 75,000 and is rapidly growing in importance and wealth.

2. *Ne gardait pas une attitude à se faire respecter*, did not maintain a standing high enough to make himself respected.

3. *D'en finir avec*, to do away with ; to suppress.

hésité. Le ministère prit enfin la résolution d'opérer une descente en Algérie. Le roi y consentit dans un conseil tenu le 7 février 1830. Le débarquement commença le 14 juin sur la presqu'île de Sidi-Ferruch, à quelques lieues à l'ouest d'Alger, et cette difficile opération fut terminée en six jours. Le 23 juin, le gouvernement fut informé que l'armée avait gagné une bataille le 19, à Staouëli, et qu'elle marchait sur Alger. Le surlendemain, arriva la nouvelle de la prise d'Alger.

H. MARTIN.

LOUIS-PHILIPPE

Du 9 Août 1830 au 23 Février 1848.

LE DUC D'ORLÉANS A L'HOTEL-DE-VILLE[1]

Le lieutenant général se préparait à partir pour l'Hôtel-de-Ville ; les députés l'y accompagnèrent ; quelques cris malveillants retentissaient dans les rues : "Plus de Bourbons !" répétait-on. En masse cependant la foule criait encore : "Vive la charte !" "Messieurs, dit le duc d'Orléans en montant l'escalier, c'est un ancien garde national[2] qui vient rendre visite à un ancien général."[3] Le général de La Fayette ne tarda pas à rendre au prince sa visite. "Vous savez, lui dit-il, que je suis républicain et que je regarde la constitution des États-Unis comme la plus parfaite qui ait jamais existé.—Et moi aussi, répondit le duc d'Orléans ; mais croyez-vous, dans la situation de la France et d'après l'opinion générale,[4] qu'il nous convienne de l'adopter ?—Non, répartit M. de La Fayette ; ce qu'il faut aujourd'hui au peuple français, c'est un trône populaire, entouré d'institutions républicaines, tout à fait républicaines.—C'est bien ainsi que je l'entends," dit le duc.

GUIZOT.

---

1. *L'Hôtel-de-Ville*, the City Hall.
2. *Un ancien garde national*, a former member of the national guard.
3. *Ancien général*, Comp. with preceding note.
4. *D'après l'opinion générale*, according to public opinion.

PORTRAIT DE LOUIS-PHILIPPE

La nature n'avait rien donné à Louis-Philippe de ce qui constitue la grandeur. Son cœur fut de bonne heure fermé aux poétiques désirs ; son esprit l'était aux vastes pensées. Il ne connut ni les entraînements de la passion, ni les joies sublimes du dévouement. Ce qu'il y eut de remarquable en lui, ce fut un assemblage et une pondération rare de qualités secondaires. Mais ces qualités mêmes,[1] l'âge en fit des défauts, la royauté en fit des vices. C'est ainsi que l'on vit le bon sens de Louis-Philippe se rapetisser sur le trône, au lieu de s'agrandir. Sa prudence native dégénéra en ruse. Son économie devint excessive. La connaissance des hommes, acquise par lui dans une longue pratique de la vie et une longue lutte contre le malheur, le conduisit, envers l'espèce humaine, à un sentiment qui ressemblait trop au dédain. Son habileté fut moins d'un roi que d'un marchand versé dans le maniement des affaires.[2]

Son instruction était aussi étendue que variée, son élocution abondante et facile, sa mémoire prodigieuse, sa conversation pleine de faits. Il avait eu des fortunes si diverses, et elles avaient fait passer devant lui tant de personnages, tant d'événements ! N'avait-il pas été presque contemporain de Voltaire, témoin de la Révolution naissante, hôte suspecté des anciennes

---

1. *Mais ces qualités mêmes*, but these very qualities.

2. *Son habileté fut moins d'un roi que d'un marchand versé dans le maniement des affaires*, his ability was more that of a merchant acquainted with the handling of business than that of a King.

Tuileries,[1] membre du club des Jacobins, soldat de Kellermann, compagnon d'armes de Dumouriez, maître d'école en Suisse, pauvre à être en peine de son pain, et riche à millions ? Quelle existence fut jamais plus remplie de vicissitudes dans une époque plus remplie de changements ? Mais les influences de cette destinée romanesque ne purent rien pour exalter une nature qui se refusait invinciblement à l'exaltation. Louis-Philippe se trouvait avoir appris tout, excepté ce qui féconde la science. Il parlait bien, et il ne rencontra jamais un éclair d'éloquence ; il causait bien, et il ne rencontra jamais un de ces mots qui restent ; il n'était pas sans aimer les arts, particulièrement l'architecture, mais le goût du grandiose lui manqua.

Ajoutez à cela que l'homme physique répondait de tout point à l'homme moral. Nulle majesté dans son port, nulle fierté dans son regard, nul rayonnement sur son visage. Ses manières, sans être dépourvues d'une certaine dignité, n'étaient pas imposantes ; sa physionomie exprimait la bonté mêlée de finesse. Il se définissait lui-même en se montrant.

Et, toutefois, chose étrange ! dans ce monarque bourgeois, dans ce roi constitutionnel, dans cet homme aux allures quelquefois communes, il y avait un fond d'amour-propre traditionnel, d'une susceptibilité extraordinaire. C'était avec complaisance que, dans l'intérieur de son palais, il rappelait ses *prédécesseurs* et parlait de sa *race*. Il n'y avait qu'une flatterie capable de le toucher et de le tromper : celle qui consistait à le comparer à Louis XIV.

---

1. *Hôte suspecté des anciennes Tuileries*, mistrusted guest of the old Tuileries.

Son attachement aux misères fastueuses de la royauté était extrême, incroyable presque. Il ne pardonna jamais à la révolution de 1830, qui lui avait donné une couronne, d'avoir fait disparaître de ses écussons l'antique fleur de lis.

Avec tout cela, Louis-Philippe eut des vertus.

Le courage d'abord.

Il est des hommes qui trouvent très noble, de la part d'un prince dont on menace le pouvoir, cette abominable force de caractère qui consiste à mettre entre soi et le peuple toute une armée, et à ne céder, quand il faut céder, qu'après avoir fait couler des flots de sang. Ils appellent cela tomber en roi. Quant à moi, j'abhorre et je méprise un tel excès d'égoïsme servi par un tel excès de barbarie. Acte de pusillanimité, a-t-on dit en parlant de l'abdication de Louis-Philippe, signée par lui sans coup férir.[1] Acte d'humanité; dirai-je à mon tour. Car ce n'était pas une âme pusillanime que celle de Louis-Philippe. Il y avait cela de remarquable en lui qu'à une profonde horreur du sang versé, il joignait un grand courage, non pas ce courage aveugle, avide de hasards, qui fait des malheureux et des héros, mais ce courage systématique, passif et froid, qui n'est que l'énergie de la réflexion, que la fermeté du bon sens. En 1830, lors de la menaçante visite que lui firent, au Palais-Royal, les républicains ; le lendemain, à l'hôtel-de-ville ; plus tard, dans les diverses occasions où l'assassinat mit ses jours en danger,[2] il se montra supérieur à la crainte. Et ceci mérite d'autant mieux[3] d'être

1. *Sans coup férir*, without hesitation; lit. without striking any blow.

2. *Mit ses jours en danger*, endangered his life.

3. *D'autant mieux*, so much more.

noté, qu'il n'avait ni cet enthousiasme de la gloire, ni ces croyances religieuses, ni ces passions violentes, qui défient le pouvoir de la mort. S'il est vrai qu'en 1848 il laissa volontairement échapper de sa main son sceptre parce que la défection de la garde nationale lui fit croire que la bourgeoisie elle-même était contre lui, et que, dès lors, il ne représentait plus rien sur le trône ; s'il est vrai que, sous l'empire de cette pensée, il ne se jugea pas le droit de donner le signal des égorgements et ne voulut pas régner par l'assassinat, sa chute, expliquée ainsi, doit être considérée comme le seul acte de sa vie qui soit marqué au coin de la grandeur, et elle restera l'éternel honneur de sa mémoire, Il ne tomba pas en roi ? Non : il sut tomber en homme.

Humain, il le fut plus qu'aucun prince de son temps, par respect théorique pour l'inviolabilité de la vie humaine, par bienveillance naturelle, et par philosophie. Élevé à l'école du dix-huitième siècle, admirateur de Voltaire et rationaliste, il aimait la tolérance, un peu en esprit fort, un peu en bel esprit.[1] Si ses ministres l'eussent laissé faire, il aurait abattu l'échafaud, comme Voltaire avait flétri la torture.

Que si on le considère dans le cercle de ses affections les plus intimes, on ne peut nier que Louis-Philippe n'ait été le modèle des pères de famille. Ses mœurs furent d'une chasteté qui résista aux tentations du rang suprême et dont sa maison avait fourni jusque-là d'assez rares exemples. Parfaitement libre, quant à lui, du joug des scrupules religieux, il eut pour la dévotion de sa femme une condescendance touchante et qui ne se

1. *Un peu en esprit fort, un peu en bel esprit,* partly as a free thinker partly as a man of wit.

démentit jamais. Sans autre appui intérieur que les conseils de sa sœur Adélaïde, princesse douée d'une sagesse toute virile, il gouverna les siens avec douceur à la fois et autorité, habile à prévenir entre eux les divisions, plus habile encore à les tenir groupés sous l'égide de sa prudence. Il y réussit au point que, même mariés, ses enfants continuèrent de vivre dans le palais paternel, et n'eurent, pour ainsi dire, qu'un foyer.

Nous laisserions le portrait de Louis-Philippe inachevé, si nous n'ajoutions pas à la liste de ses bonnes qualités la patience et le calme. Il appelait le temps son premier ministre, et, suivant[1] le témoignage d'un écrivain distingué, qui, après l'avoir servi fidèlement, défend aujourd'hui sa mémoire avec émotion, il disait volontiers : "J'en ai vu bien d'autres !" Mot de l'expérience arrivée à un état habituel de sérénité ! Mais, des déclarations du même écrivain, M. Cuvillier-Fleury, il résulte que Louis-Philippe mettait beaucoup de soin à veiller sur son repos, s'abstenant de lire les feuilles publiques,[2] se complaisant dans une volontaire ignorance des attaques dirigées contre lui, prompt enfin à écarter les images importunes. Or, la sérénité des cœurs fiers se maintient à moins de frais[3] et n'a nul besoin de ces timides précautions. Quand on se sent au-dessus des attaques, on ne s'ingénie pas à les ignorer, on se donne le plaisir de les connaître, on ne veut pas perdre la jouissance du mépris. A celui que les gens de bien et les hommes intelligents estiment ce qu'il vaut, qu'im-

1. *Suivant*, according to.
2. *Feuilles publiques*, newspapers.
3. *Se maintient à moins de frais*, is more easily preserved.

portent les accès de rage de l'envie, les fureurs de la médiocrité, le sifflement des vipères dans la boue ? Il y a de certains ennemis qu'il est bon d'avoir.

L. BLANC.[1]

A peine monté sur le trône, Louis-Philippe eut à lutter contre les légitimistes, les impérialistes et les républicains. Pendant les dix premières années de son règne, le roi changea souvent de ministres; le plus fameux de ces hommes d'État était Casimir-Périer[2] qui, malheureusement, mourut du choléra en 1832. "La mort de ce grand défenseur de l'ordre, dit un historien, eut en Europe un immense retentissement; car si quelquefois les cabinets européens s'étaient senti blessés de son attitude hautaine, du moins les rassurait-il toujours par sa courageuse fermeté."

La mort de Casimir-Périer était une grande difficulté de plus pour le gouvernement en regard des périls[3] qui le menaçaient de tous côtés à la fois.

Parmi les autres hommes illustres qui furent tour à tour ministres, il faut citer Guizot et Thiers, tous deux célèbres comme historiens et dont le dernier devait être[4] président de la République de 1871 à 1873.

En 1832, la duchesse de Berry, belle-fille de Charles X et mère du duc de Bordeaux, l'héritier de la branche directe des Bourbons, essaya de soulever la Vendée en faveur de son fils, mais elle fut faite prisonnière et reconduite à la frontière.

Au mois de juin (5 et 6) de la même année, les funérailles du général Lamarque fournirent aux républicains une occasion des plus favorables pour tenter quelque entreprise hardie.

---

1. *Louis Blanc.* See note 1, page 55.

2. *Casimir-Périer*, (1777-1832), who left after him the reputation of an energetic and honest statesman, was at first a banker. He became a prime minister of Louis-Philippe in 1831 and succesfully fought the rioters who, in 1832, tried to upset the King's authority.

3. *En regard des périls*, in presence of the dangers.

4. *Devait être*, was to be.

Honnête homme et caractère loyal, le général Lamarque jouissait d'une grande popularité, comme soldat, et surtout comme orateur de la gauche. Il avait exprimé le désir que sa dépouille mortelle[1] fût transportée dans le département des Landes, son pays. Son convoi, que de nombreuses députations des écoles et des clubs devaient accompagner jusqu'aux barrières, allait suivre le long des boulevards depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille.

Dès le matin du 5 juin, jour de la cérémonie funèbre, la physionomie des groupes populaires faisait pressentir un orage. Des réfugiés polonais, italiens, allemands, espagnols, réunis sous des bannières diverses, se mêlèrent bientôt aux membres des deux chambres, aux ouvriers, aux gardes nationaux, aux écoles et aux affiliés des sociétés secrètes qui trahissaient tout haut[2] leurs espérances, brandissant des armes ou agitant des bannières. Rue Saint-Honoré, à la maison mortuaire,[3] des jeunes gens s'attelèrent eux-mêmes au corbillard. A la hauteur de la rue de la Paix, la foule cria: A la colonne! Vive l'Empereur! Vive la Liberté! tandis que quelques cris de vive la République! se faisaient entendre. Le char funèbre se détourna pour faire le tour de la colonne impériale. Au pont d'Austerlitz, où une estrade avait été dressée afin de recevoir le cercueil, le silence se fit un instant pour écouter les discours politiques qui allaient être prononcés. Puis tout à coup, au moment où la cérémonie officielle finissait, des orateurs populaires s'élançant vers l'estrade firent la motion de proclamer "la République sur les dépouilles glorieuses de Lamarque." A cette motion répondirent les cris de : Vive la République ! Vive La Fayette !.... Le vieux général, pâle et troublé, se hâta de se soustraire[4] à l'ovation qu'on lui préparait et s'élança dans une voiture de place;[5] mais, malgré ses supplications, la foule se

1. *Que sa dépouille mortelle*, that his remains. Note that the word is here used in the singular in opposition to the plural form meaning spoils, booty.

2. *Trahissaient tout haut*, expressed aloud.

3. *A la maison mortuaire*, at the house of the deceased.

4. *De se soustraire*, to escape.

5. *Une voiture de place*, a cab.

mit aussitôt à traîner cette voiture, comme elle avait traîné le char funèbre de Lamarque. Le peuple voulait conduire La Fayette à l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'un détachement de dragons vint couper la colonne populaire. Alors des coups de fusil retentirent, la bataille s'engagea. Les insurgés décimèrent la cavalerie. Les jeunes gens des écoles voulurent porter les dépouilles de Lamarque au Panthéon; on eut beaucoup de peine à diriger le char funèbre vers le point d'où il devait quitter Paris.

Pendant ce temps-là, l'émeute se répandait dans les quartiers Saint-Antoine et Saint-Marceau, dans les rues étroites de la Cité,[1] et bientôt elle s'étendit jusqu'à la rue Montmartre, en élevant des barricades. Louis-Philippe, accouru de Saint-Cloud, convoqua aussitôt le Conseil des ministres, et le maréchal Soult appela toutes les troupes disponibles dans un rayon de vingt lieues autour de Paris. Les légions de la garde nationale de la banlieue furent également appelées au secours du trône si sérieusement menacé. Louis-Philippe savait que tant que[2] les sympathies de la garde nationale lui resteraient, il n'aurait rien à craindre.

Le lendemain, Paris fut mis en état de siège. L'issue de la lutte ne pouvait être douteuse quand allaient se trouver concentrés dans la ville les 60,000 hommes de l'armée et de la garde nationale. En effet, l'insurrection peu à peu refoulée dans les rues étroites qui s'étendaient derrière l'Hôtel-de-Ville, avait dû concentrer ses forces au cloître Saint-Merry, dont elle avait fait son quartier-général. Dans ce coin obscur du vieux Paris, elle opposa une résistance terrible, et, à ne considérer que le courage déployé par la petite armée républicaine, une résistance vraiment héroïque. A cinq heures du soir seulement, la position fut emportée.

Le roi, sorti victorieux de cette épreuve, pensait en avoir fini avec le parti républicain; mais, en 1834, une autre insurrection

---

1. *La Cité* is an island formed by two branches of the Seine, on which stands the cathedral of Notre-Dame. The *Cité* was in fact the cradle of Paris. In London and Cracow the same expression is used to designate the oldest part of the town.

2. *Tant que*, as long as.

éclata à Paris et à Lyon. Outre cela, plusieurs attentats furent faits contre la personne du roi, et, parmi ceux-ci, celui de Fieschi fut le plus odieux.

ATTENTAT DE FIESCHI

Depuis quelques jours, des bruits vagues qui semblent devancer mystérieusement les faits comme un secret échappé à de nombreux confidents, menaçaient le roi et la famille royale de quelque danger inconnu. Déjà sept projets d'assassinat avaient été découverts, lorsque une grande revue de la garde nationale fut convoquée pour le 28 juillet 1835. Au moment où le cortège royal arrivait sur le boulevard du Temple, le roi qui se penchait sur le cou de son cheval pour recevoir une pétition, entendit tout à coup comme un feu de peloton. Il se redressa sur le champ. "Joinville, ceci est pour moi, dit-il à celui de ses fils qui se trouvait le plus près de lui, marchons." Cependant une foule de morts et de mourants l'entouraient déjà. Le duc d'Orléans[1] avait reçu une contusion, une balle morte[2] avait pénétré dans la cravate du duc de Broglie;[3] les cris d'horreur pour le crime commis, les acclamations enthousiastes pour le roi retentissaient de toutes parts; à la chancellerie, où se trouvaient la reine, les princesses et ceux des ministres qui n'avaient pas accompagné le roi, régnaient la consternation et une horrible inquiétude. On ignorait encore le nombre et la qualité des

1. *Le duc d'Orléans*, the King's eldest son (1810-1842).

2. *Balle morte*, *i. e.* a bullet whose force was spent.

3. *Duc de Broglie* (Charles-Victor) was then Louis-Philippe's prime minister (1785-1879).

victimes, comme les circonstances de l'attentat. Un homme avait entrepris de s'échapper par une corde suspendue à une fenêtre du troisième étage au No. 50 boulevard du Temple. Blessé lui-même par l'explosion qu'il avait dirigé, il fut facilement arrêté. La machine infernale fut aussitôt saisie : elle se composait de vingt-cinq canons de fusils,[1] soutenus par un échafaudage de chêne ; les décharges devaient être simultanées, au moyen d'une seule traînée de poudre. Plusieurs des fusils avaient éclaté,[2] d'autres n'avaient pas fait feu ;[3] c'était à ce défaut dans la construction que pouvait être attribué le salut du roi. On apprit bientôt que l'auteur du crime était un Corse, nommé Fieschi.

GUIZOT.

De son côté, le prince Louis-Napoléon qui, depuis la mort du fils de Napoléon Ier à Vienne (1832), se trouvait être l'héritier de l'empereur, essaya de soulever la garnison de Strasbourg, mais il fut fait prisonnier et embarqué pour l'Amérique.

ÉCHAUFFOURÉE DE STRASBOURG

[30 octobre 1836]

Le 30 octobre, le prince Louis-Napoléon Bonaparte était arrivé à Strasbourg, où il entretenait de secrètes relations. Sans autre appui que le colonel Vaudrey et un chef de bataillon gagnés d'avance à sa cause, il parcourut les rues de la ville, et se présenta à la caserne

1. *Elle se composait de vingt-cinq canons de fusils*, it was made up of twenty-five rifle barrels.

2. *Avaient éclaté*, had exploded.

3. *N'avaient pas fait feu*, had hung fire.

du 4e régiment d'artillerie, où il fut reçu aux cris de "Vive l'empereur!" Il chercha presque aussitôt à gagner de même les soldats de la seconde caserne, mais les officiers ne lui étaient pas favorables: ils restèrent fidèles à leur devoir. Le général commandant et le préfet, dont l'hôtel[1] avait été entouré par les soldats insurgés, s'étaient échappés; ils firent arrêter le prince et ses adhérents; les essais de soulèvements cessèrent aussitôt, tout rentra dans l'ordre. Le roi se refusa à la pensée d'user de rigueur envers un jeune homme, poursuivi par les rêves de grandeur attachés à son nom. L'embarquement du prince pour les États-Unis était résolu avant que les prières de la reine Hortense[2] implorassent pour lui la clémence du roi. Il partit, comblé des marques de la prévoyante bonté du monarque, et non sans prendre l'engagement de ne jamais remettre les pieds sur le sol français. Ses adhérents furent renvoyés devant la cour de Colmar. Le jury les acquitta tous.

GUIZOT.

De 1840 à la révolution de 1848, les changements de ministère cessèrent, et M. Guizot demeura pendant huit ans le principal ministre. Les soulèvements intérieurs contre le gouvernement devinrent plus rares, et la seule tentative de ce genre digne d'être signalée fut celle du prince Louis-Napoléon. Comme on l'a vu précédemment, ce prince avait, en 1836, essayé de s'emparer du pouvoir, il avait échoué et avait été envoyé en Amérique. Une seconde fois, en 1840, il essaya de se faire acclamer comme empereur.

---

1. *Dont l'hôtel*, the word *hôtel* refers here to the residence of the *préfet*. Such buildings always belong to the government.

2. *La reine Hortense* was the daughter of the empress Josephine and comte de Beauharnais. She married Louis Bonaparte who was for some time King of Holland, and was the mother of Napoleon III.

LOUIS-NAPOLÉON A BOULOGNE

[6 août 1840]

Le six août à deux heures du matin, un petit paquebot anglais, *The City of Edinburg*, jetait sur le rivage français à Vimereux, près de Boulogne, le prince Louis-Napoléon, accompagné par quelques complices, venant comme lui d'Angleterre ou qui l'avaient rejoint sur la côte. Depuis plusieurs mois, en dépit des sentiments de reconnaissance qu'il avait naguère témoignés à l'égard du roi, le prince travaillait à gagner des officiers dans les différents régiments occupant les départements du Nord ; il avait acheté le *Commerce* et son principal rédacteur M. Manguin. On avait cherché à répandre la conviction de la bienveillance qu'éprouvaient pour le prétendant bonapartiste plusieurs grandes puissances. En s'embarquant dans la Tamise, Louis-Napoléon avait annoncé à ses compagnons le but de son entreprise : "Nous allons en France, avait-il dit ; là nous trouverons des amis puissants et dévoués. Le seul obstacle à vaincre est à Boulogne ; une fois ce point enlevé,[1] notre succès est certain ; de nombreux auxiliaires nous attendent, et si je suis secondé comme on me l'a promis, aussi vrai que le soleil nous éclaire, dans quelques jours nous serons à Paris, et l'histoire dira que c'est avec une poignée de braves tels que vous que j'ai accompli cette grande et victorieuse entreprise."

Trois complices seulement attendaient le prince sur la rive ; l'un d'eux, M. Aladenise, jeune lieutenant au

1. *Une fois ce point enlevé*, if we are able to capture that city.

42e de ligne, comptait entraîner à sa suite[1] tous ses camarades. On marcha sur Boulogne, que le paquebot venait de regagner. Les casernes étaient naturellement le premier objectif ; le lieutenant avait précédé les conjurés, annonçant aux soldats rassemblés la déchéance du roi Louis-Philippe telle que l'avait décrétée le prince Louis dans une proclamation qu'il avait apportée d'Angleterre ; ils étaient donc choisis pour marcher sur Paris afin de rétablir l'Empire. Étonnés et troublés par un discours de Louis-Napoléon, les soldats crièrent "Vive l'empereur !" Mais quelques officiers accouraient déjà ; le capitaine avait mis le sabre à la main, se débattant contre les conjurés qui l'entouraient. "Prince Louis ou non, s'écria le capitaine, je ne vois en vous qu'un conspirateur. Qu'on évacue la caserne !"[2] Les soldats s'avançaient pour le protéger dans la lutte qui se prolongeait ; le brave officier venait de crier : "A moi, grenadiers !" lorsqu'une balle malheureusement partie d'un pistolet que tenait le prince alla frapper au cou un soldat tout près du capitaine. Troublés par cet accident, les conjurés se retirèrent en désordre, s'adressant sur leur route à la population et se dirigeant vers le magasin d'armes de la ville haute. La porte de l'arsenal résista à leurs efforts ; la garde nationale commençait à se rassembler ; la petite troupe prit à la hâte la direction de la côte, se jetant pêle-mêle dans la chaloupe du paquebot. Poursuivis, sommés de s'arrêter, victimes de quelques coups de feu, ils virent leurs espérances trahies par les flots comme par les hommes ; l'embarcation chavira, ceux qui la montaient eurent quelque peine à sauver leur vie.

1. *Comptait entraîner à sa suite*, hoped to win to his party.
2. *Qu'on évacue la caserne!* Let the barracks be cleared !

Le prince Louis fut condamné par la Cour des pairs à la réclusion perpétuelle et emprisonné dans le château de Ham[1] d'où il devait s'échapper au bout de six ans.

GUIZOT.

RETOUR DES CENDRES DE NAPOLÉON

Le ministère français ayant manifesté le désir d'obtenir la restitution des cendres de l'empereur Napoléon Ier, l'Angleterre y répondit avec empressement et lord Palmerston écrivit à ce sujet à lord Granville, son ambassadeur à Paris: " Le gouvernement de Sa Majesté ayant pris en considération la demande du gouvernement français pour obtenir l'autorisation de transporter de Sainte-Hélène en France les restes de Napoléon Bonaparte, j'invite Votre Excellence à assurer M. Thiers que le gouvernement de Sa Majesté accèdera avec plaisir à cette demande."

Le ministre de l'intérieur répéta ces paroles à la Chambre des Députés lorsqu'il y annonça la négociation et ses résultats : " Désormais, la France, et la France seule, possédera tout ce qui reste de Napoléon. Son tombeau comme sa renommée, n'appartiendra à personne qu'à son pays."

Le 2 décembre 1840, le prince de Joinville débarquait à Cherbourg, rapportant de Sainte-Hélène les restes de Napoléon, et l'aumônier de l'hôpital, profondément ému lui-même, exprimait le sentiment général lorsqu'il disait au jeune prince : " Votre Altesse Royale permettra-t-elle au fils d'un laboureur, devenu aumônier

---

1. *Le château de Ham* is an old structure in the town of Ham, in northern France.

de la marine, d'offrir ses respectueux hommages au fils de son roi ? Vous me pardonnerez peut-être d'unir ma faible voix à la grande voix de la France et de préluder au jugement de la postérité qui vous tiendra compte de[1] votre expédition à Sainte-Hélène, et qui gravera votre nom à côté du nom du roi, votre auguste père, sur le cercueil du grand homme ! ''

La même générosité confiante et sympathique qui avait envoyé au loin le fils du roi pour ramener les restes de l'empereur Napoléon signala tout le cérémonial de la journée du 15 décembre, où le roi Louis-Philippe, accompagné de toute sa famille et de toute sa cour, reçut aux Invalides[2] le cortège funèbre. L'émotion et la curiosité populaires restèrent paisibles ; une grande mémoire et un grand spectacle avait attiré la foule, rien de plus ne parut et les amis du régime de la liberté et de la paix eurent le droit de croire que le régime impérial était tout entier dans le cercueil de l'empereur.

GUIZOT.

A l'extérieur, la France se trouvait en paix avec tous, mais elle poursuivait néanmoins la conquête de l'Algérie commencée en 1827.

En 1830, la ville d'Alger avait été prise; en 1833, Oran fut occupé. Pour lutter contre la guerre de guerillas des Kabyles, on organisa, en 1831, les corps de zouaves dont la bravoure est depuis devenue proverbiale.

Bône fut prise en 1832, Bougie en 1833, Constantine en 1837, et la France se trouva dès lors en possession du littoral de la Méditerranée, sur une étendue de 1,100 kilomètres.

---

1. *Qui vous tiendra compte*, who will be grateful to you.

2. *Aux Invalides*. See note 3, page 10.

CONTINUATION DES CONQUÊTES DE LA FRANCE EN AFRIQUE

Le maréchal Bugeaud[1] avait été nommé gouverneur de l'Algérie en décembre 1840. Hardi et résolu, passionnément préoccupé de l'œuvre qu'il avait entreprise comme des moyens de l'accomplir, le maréchal Bugeaud poursuivait ardemment l'accomplissement de sa pensée sur nos établissements en Afrique, la complète conquête des Arabes et le système de colonisation militaire. Son succès était incontesté ; il allait en porter plus loin les heureux résultats. Au printemps de 1844, Abd-el-Kader[2] avait été pourchassé et vaincu dans tout l'intérieur de l'Algérie ; la plupart des tribus, décimées et découragées, l'avaient abandonné ou ne le soutenaient plus que sous main[3] et en hésitant ; la surprise et la prise de sa Smalah,[4] le 16 mai 1843, par M. le duc d'Aumale,[5] avaient porté à son prestige, même parmi les Arabes, une rude atteinte ; nos expéditions multipliées dans les parties les moins accessibles de la Régence,[6] depuis les défilés du Jurjura jusqu'aux frontières du

---

1. *Le maréchal Bugeaud,* to whom France is indebted for the conquest of Algeria, was born in 1784 and died in 1849.

2. *Abd-el-Kader,* the most famous Arab chief of the century, was born in 1807. In his 15 years' fight against France, he proved himself to be a most energetic and shrewd general. After his surrender to the French he became a staunch friend of theirs. He died in 1883.

3. *Sous main,* secretly,

4. *Smalah* is the name given to the tents, camels, cattle and other personal property of an Arab chief.

5. *Le duc d'Aumale,* one of Louis-Philippe's sons, was born in 1822. He is known not only as a soldier, but also as the author of a history of the Condé family. He is a member of the French Academy and lives at Chantilly, about 15 miles north of Paris.

6. *La Régence* was the name given then to our African colony.

grand désert, l'occupation permanente de Biskra et de plusieurs autres points importants, avaient répandu partout la conviction de notre force supérieure et de notre résolution d'établir solidement notre empire. On pouvait dire que la conquête était accomplie ; mais Abd-el-Kader était de ceux qui ne renoncent jamais à la lutte ; il s'était établi à l'ouest de la province d'Oran,[1] sur la frontière incertaine du Maroc, et de là poursuivait ou recommençait incessamment la guerre. Tantôt il faisait, avec ses bandes errantes, de brusques incursions dans la Régence, tantôt il enflammait le fanatisme naturel des populations marocaines et les entraînait contre nous à sa suite, trouvant toujours chez elles un refuge assuré. Il agissait puissamment sur l'empereur Abd-el-Rhaman[2] lui-même, tantôt lui faisant partager ses passions musulmanes, tantôt l'effrayant et de nous et de ses propres sujets ; il souleva entre ce prince et nous une contestation sur la possession de certains territoires situés entre le cours de la Tafna et la frontière du Maroc. Le 30 mai 1844, un corps nombreux de cavaliers marocains envahissant notre sol vinrent avec grand bruit attaquer le général de Lamoricière dans son camp de Lalla-Maghrania, à deux lieues en dedans de notre frontière. Les explications réclamées par le maréchal Bugeaud des chefs marocains n'ayant pas été satisfaisantes, et l'enthousiasme fanatique des musulmans se trouvant de plus en plus excité, le gouvernement ordonna que des réparations fussent exigées par les armes. Le maréchal Bugeaud entra avec dix

---

1. *La province d'Oran* is one of the three divisions (*départements*) of Algeria and has a population of about 900,000.

2. *Abd-el-Rhaman* was the emperor of Morocco and the father-in-law of Abd-el-Kader (1778-1859.)

mille hommes sur le territoire marocain, et le 19 août, à Isly, il triompha sans peine des vingt-cinq mille ennemis réunis contre lui ; le maréchal s'empara de leur camp, de leur artillerie, de leurs drapeaux et de tous leurs bagages. Sur mer, le 15 août, le prince de Joinville bombarda, à l'extrémité méridionale du Maroc, Mogador, la retraite favorite d'Abd-el-Rhaman, s'empara de la petite île qui fermait l'entrée du port et y établit une garnison de cinq cents hommes.

GUIZOT.

Tandis que les armées françaises, sous la direction de généraux habiles, poursuivaient leurs succès en Afrique, les événements se précipitaient à l'intérieur.

Le duc d'Orléans, fils aîné du roi, avait été tué dans un accident de voiture en 1845.

En 1846, le prince Louis-Napoléon s'était échappé de la forteresse de Ham où il était interné depuis cinq ans.

En 1847, un mouvement profond se produisit au sein des classes populaires.[1] Une mauvaise récolte, le renchérissement des denrées de première nécessité, le ralentissement du travail avaient accru les souffrances des classes agricoles et ouvrières, le socialisme se créait et commençait à exposer ses doctrines. Le parlement, cependant, se composait d'une forte majorité gouvernementale; mais les opposants ou, comme on les appelait alors, les *Réformistes*, s'agitaient sans cesse. Ils imaginèrent de se réunir dans des banquets où seraient portés des toasts politiques que l'on développerait sous forme de discours.

1. *Au sein des classes populaires*, among the popular masses.

RÉVOLUTION DE 1848

Pendant six mois les banquets se renouvelèrent dans la plupart des départements, à Saint-Quentin, Lille, Avesnes, Châlons, Mâcon, Lyon, Rouen, etc.; sur beaucoup de points,[1] les passions, les intentions les plus hostiles à la monarchie et à la dynastie se manifestèrent avec éclat.

Le gouvernement interdit les banquets : c'était son devoir.

Au moment où la session des chambres allait s'ouvrir, un nouveau et solennel banquet se préparait à Paris ; le gouvernement l'interdit formellement. Cependant une agitation sourde se manifestait sur plusieurs points de la capitale, les rassemblements étaient nombreux ; quelques corps de garde furent attaqués. Le 23 février au matin, la fermentation augmentait, des ouvriers oisifs parcouraient les rues, les passants s'arrêtaient et les curieux se tenaient sur leurs portes ; l'orage était dans l'air, évident pour ceux qui le redoutaient comme pour ceux qui se préparaient à s'en servir. Cependant l'appel des meneurs révolutionnaires à la garde nationale avait été entendu. Beaucoup des petits bourgeois de Paris s'étaient joints, sans le bien comprendre, au mouvement réformiste. Ils marchèrent à la voix de leurs dangereux alliés. Plusieurs détachements des 7e, 3e, 2e et 10e légions apparurent dans les rues, les uns dans le faubourg Saint-Antoine, les autres dans le quartier des Écoles, criant partout : "Vive la Réforme !"

1. *Sur beaucoup de points*, in many cities.

Lorsque le commandant en chef de la garde nationale, le général Jacqueminot donna l'ordre de réunir les légions, un grand nombre de gardes nationaux, honnêtes et paisibles, ne se rendirent pas à l'appel. Ils ne voulaient ni révolution, ni réformes arrachées par l'émeute aux pouvoirs légaux, mais ils hésitaient à entrer en lutte avec l'uniforme de leur corps et le vœu en apparence modéré de leurs camarades. Ils restaient dans leurs demeures, tristes et inquiets.

Le roi était triste et plus inquiet que les bourgeois de Paris. L'agitation était grande au château. Elle l'était plus encore dans les rues, habilement excitée par quelques meneurs de l'insurrection, étourdie et spontanée parmi les masses, facilement entraînées par les clameurs révolutionnaires. Le flot curieux des oisifs accroissait dangereusement la foule dans les places et sur les boulevards.

Tout à coup, en face du ministère des affaires étrangères, vers neuf heures du soir, se fit entendre une de ces détonations fatales, accidentelles ou préméditées, qui se retrouvent souvent dans l'histoire à l'origine des grands soulèvements populaires. La troupe était jusqu'alors restée immobile et patiente ; elle se crut attaquée et fit feu à son tour, plusieurs personnes tombèrent, les unes frappées à mort, les autres blessées, d'autres renversées et foulées aux pieds. Un désordre immense, mêlé d'effroi et de colère, éclata sur le théâtre et tout à l'entour des événements ; c'était pour les insurgés, acharnés et résolus, le moment d'agir. Une charrette se trouvait là qui fut aussitôt chargée des cadavres et promenée à travers la ville, d'un bureau de journal à l'autre, dans les quartiers les plus populeux, aux cris de : "Vengeance ! aux armes ! A bas Guizot !

la tête de Guizot !" Au point du jour,[1] Paris se trouva couvert de barricades.

Depuis soixante heures les troupes étaient restées immobiles devant l'émeute, les pieds dans la boue, le sac au dos,[2] laissant les émeutiers attaquer les gardes municipaux, brûler les corps de garde, couper les arbres, briser les réverbères et haranguer les soldats. Elles étaient d'ailleurs mal pourvues de vivres et de munitions. Nulle part le combat n'était engagé ; une foule suppliante d'hommes honnêtes, effrayés et consternés, assiégeait l'état-major, conjurant le maréchal Bugeaud de retirer les troupes qui irritaient le peuple et de laisser à la garde nationale le soin d'apaiser l'émeute. Sur ces entrefaites la nouvelle arriva que M. Guizot n'était plus ministre. Le maréchal dicta à ses officiers leurs instructions de retraite : "Par ordre du roi et des ministres, vous devez vous replier sur les Tuileries.[3] Faites votre retraite avec une attitude imposante, et si vous êtes attaqués, retournez-vous et prenez l'offensive." Un moment, le roi avait paru dans la cour des Tuileries, passant en revue quelques bataillons de la garde nationale. Aux cris de "Vive le roi !" se mêlaient des cris plus nombreux : "Vive la réforme ! à bas Guizot !" "Vous avez la réforme, M. Guizot n'est plus ministre !" disait le roi. Les cris redoublaient, il rentra dans le palais.

Là se pressait aussi une foule confuse, animée de sentiments divers, troublée par des craintes évidentes

1. *Au point du jour*, at day break.

2. *Le sac au dos*, lit. with knapsack on their back, *i. e.* ready for action.

3. *Vous devez vous replier sur les Tuileries*, you must retreat in the direction of the Tuileries.

ou des espérances secrètes ; les uns pressaient le roi d'abdiquer en faveur du comte de Paris,[1] d'autres s'opposaient avec force à cet abandon du pouvoir en présence de l'émeute. Le roi était assis devant son bureau, agité et perplexe. Il commençait à écrire l'acte de son abdication, lorsque le maréchal Bugeaud entra, récemment averti de ce qui se passait aux Tuileries, ému par les coups de feu[2] qui commençaient à se faire entendre. "Il est trop tard, sire, dit-il ; votre abdication consommerait la démoralisation des troupes ; Votre Majesté peut entendre la fusillade, il n'y a plus qu'à combattre."[3] La reine appuyait ces paroles et quelques autres soutenaient la même pensée. Le roi se leva sans achever d'écrire ; d'autres voix s'élevèrent, il se rassit, écrivit et signa son abdication. Déjà l'ordre de retraite avait été donné aux troupes, le maréchal Gérard avait été substitué au maréchal Bugeaud comme commandant général. Les colonnes se dirigeaient vers les casernes ; aucun détachement n'entourait plus le Palais-Bourbon. Là régnait le même désordre et se tentaient inutilement les mêmes efforts. Madame la duchesse d'Orléans s'était présentée devant la Chambre des Députés dès que l'abdication du roi avait été connue ; le duc de Nemours[4] l'accompagnait, conduisant par la main le comte de Paris. Ce dernier, avant de rejoindre la princesse auprès des grilles de la Chambre avait, avec le duc de Montpensier[4] son frère, veillé au lugubre

1. *Comte de Paris*, the grand son of Louis-Philippe, was born in 1838. He is the head of the royal family since the death of comte de Chambord in 1883.

2. *Les coups de feu*, the reports of rifles.

3. *Il n'y a plus qu'à combattre*. the only thing that is left to us is to fight.

4. *Le duc de Nemours, le duc de Montpensier*, both of whom are still living, are two of Louis-Philippe's sons.

départ du roi leur père, fuyant l'insurrection contre laquelle il n'avait pu se résoudre à employer la force. La duchesse d'Orléans savait d'avance qu'ôter la couronne au roi, ce n'était pas la donner à son fils ; son courage naturel et son amour de mère la décidèrent cependant à tout tenter pour assurer le trône à ce prince âgé de neuf ans. M. Dupin annonça l'abdication du roi et demanda qu'on proclamât sur-le-champ le jeune roi et la régence de madame la duchesse d'Orléans ; des réclamations éclatèrent sur plusieurs bancs. "Il est trop tard !" s'écria M. de Lamartine, et il monta à la tribune, pressé[1] de développer sa pensée, de repousser la régence et de réclamer un gouvernement provisoire qui fît cesser l'effusion du sang. Le soir, à la nuit tombée, la mère et les fils s'éloignèrent enfin de Paris et bientôt de la France. Errants et fugitifs à travers leur royaume, prosternés pour la dernière fois, à Dreux, auprès du tombeau de leurs enfants, cherchant asile chez des amis qui ne leur firent pas défaut, sans un seul effort pour reconquérir la couronne qui lui échappait, le roi Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie avaient enfin gagné la côte et faisaient voile vers l'Angleterre, ce refuge assuré et bien connu des infortunes princières.

GUIZOT.

1. *Pressé*. anxious, desirous.

RÉVOLUTION DE 1848

GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN

Du 24 Février 1848 au 2 Décembre 1852.

NAPOLÉON III

Du 2 Décembre 1852 au 4 Septembre 1870.

Après l'abdication de Louis-Philippe, la République fut proclamée et un gouvernement provisoire fut installé. Parmi les membres de ce gouvernement se trouvait Lamartine.

Le 25 février une foule menaçante se précipita vers l'Hôtel-de-Ville, demandant l'abandon du drapeau tricolore et l'adoption du drapeau rouge comme emblême de la nation. L'éloquence de Lamartine convainquit le peuple de son erreur et réussit à calmer son emportement.

LAMARTINE A L'HOTEL-DE-VILLE

[25 février 1848]

Une horde furieuse d'environ quatre à cinq mille hommes, paraissant sortir des faubourgs les plus reculés et les plus indigents de Paris, mêlés à quelques groupes mieux vêtus et mieux armés, franchit, vers deux heures, les rampes de toutes les cours de l'hôtel, inonda les salles, força les résistances et s'engouffra avec des cris de mort, des cliquetis d'armes, et des coups de feu partis au hasard, jusque dans une espèce de portique élevé au milieu d'un escalier étroit sur lequel débouchent[1] les couloirs de service qui protégeaient de ce côté l'asile du gouvernement.

Lagrange,[2] les cheveux épars, deux pistolets à la ceinture, le geste exalté, dominant la foule par sa haute taille, le tumulte par sa voix semblable au hurlement des masses, s'agitait en vain au milieu de ses amis de la veille, de ses exagérateurs du lendemain, pour satisfaire et pour contenir à la fois l'élan de cette foule enivrée d'enthousiasme, de victoire, d'impatience, de soupçons, de tumulte et de vin. — La voix presque inarticulée de Lagrange excitait autant de frénésie par l'accent qu'elle voulait en apaiser par l'intention. Ballotté comme un mât de vaisseau, de groupe en groupe, il était porté de l'escalier au couloir, de la porte aux

---

1. *Débouchent*, open.

2. *Lagrange* was a young workman who had been selected by the insurgents to speak in their name.

fenêtres, jetant d'en haut à la multitude dans la cour des bras tendus, des saluts de tête et des allocutious suppliantes emportées par le vent ou éteintes dans le mugissement des étages inférieurs et dans le bruit des coups de feu. Une faible porte qui pouvait à peine laisser passer deux hommes de front servait de digue à la foule arrêtée par son propre poids. Lamartine, soulevé par les bras et sur les épaules de quelques bons citoyens, s'y précipita. Il la franchit précédé seulement de son nom, et se retrouva de nouveau seul en lutte avec les flots les plus tumultueux et les plus écumeux de la sédition.

En vain les hommes les plus rapprochés de lui jetaient-ils son nom à la multitude, en vain l'élevaient-ils par moments sur leurs bras enlacés pour faire contempler sa figure au peuple et pour obtenir silence au moins de la curiosité. La fluctuation de cette foule, les cris, les chocs, les retentissements de crosses contre les murs, la voix de Lagrange entrecoupant d'allocutions rauques les courts silence de la multitude, rendaient toute attitude et toute parole impossibles. Englouti, étouffé, refoulé contre la porte fermée derrière lui, il ne restait à Lamartine qu'à laisser passer sur son corps l'irruption aveugle et sourde et le drapeau rouge qu'on élevait sur sa tête comme le pavillon vainqueur sur le gouvernement rendu.

A la fin quelques hommes dévoués parvinrent à traîner jusqu'à lui un débris de chaise de paille sur laquelle il monta, comme sur une tribune chancelante, que soutenaient les mains de ses amis.

A son aspect, au calme de sa figure qu'il s'efforçait à rendre d'autant plus impassible qu'il avait plus de passions à refréner, à la patience de ses gestes, aux cris

des bons citoyens implorant le silence pour lui, la foule, dont un spectacle nouveau commande toujours l'attention, commença à se grouper en auditoire et à éteindre peu à peu ses rumeurs.

Lamartine commença plusieurs fois à parler; mais à chaque tentative heureuse pour faire dominer son regard, son bras et sa voix, sur le tumulte, la voix de Lagrange, haranguant de son côté un autre peuple par la fenêtre, faisait remonter dans la salle des éclats gutturaux, des lambeaux de discours et ces hurlements de foule qui étouffaient les paroles et l'action de Lamartine et qui allaient faire triompher la sédition par la confusion. On calma enfin Lagrange, on l'arracha de sa tribune; il alla porter la persuasion dans d'autres parties de l'édifice, et Lamartine, dont le parti grossissait avec le péril, put enfin se faire entendre de ses amis et de ses ennemis.

Il calma d'abord ce peuple par un hymne de paroles sur la victoire si soudaine, si complète, si inespérée même des républicains les plus ambitieux de la liberté; il prit Dieu et les hommes à témoin de l'admirable modération et de la religieuse humanité que la masse de ce peuple avait montrées jusque dans le combat et dans le triomphe; il fit ressortir cet instinct sublime qui avait jeté la veille ce peuple encore armé, mais déjà obéissant et discipliné, entre les bras de quelques hommes voués à la calomnie, à l'épuisement et à la mort pour le salut de tous.

A ces tableaux, la foule commençait à s'admirer elle-même, à verser des larmes d'attendrissement sur les vertus du peuple : l'enthousiasme l'éleva bientôt au-dessus de ses soupçons, de sa vengeance et de ses anarchies.

"Voilà ce qu'a vu le soleil d'hier, citoyens. Et que verrait le soleil d'aujourd'hui? — Il verrait un autre peuple, d'autant plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-dessus de lui; les contraindre dans leurs libertés, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans leur autorité qui n'est que la vôtre; substituer une révolution de vengeances et de supplices à une révolution d'unanimité et de fraternité; et commander à son gouvernement d'arborer en signe de concorde l'étendard de combat à mort entre les citoyens d'une même patrie; ce drapeau rouge qu'on a pu élever quelquefois, quand le sang coulait, comme un épouvantail contre des ennemis qu'on doit abattre après le combat, en signification de réconciliation et de paix! J'aimerais mieux le drapeau noir qu'on fait flotter quelquefois dans une ville assiégée comme un linceul pour désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'humanité, et dont le boulet et la bombe même des ennemis doivent s'écarter. Voulez-vous donc que le drapeau de votre République soit plus menaçant et plus sinistre que celui d'une ville bombardée?

—Non, non! s'écrièrent quelques-uns des spectateurs; Lamartine a raison; mes amis, ne gardons pas ce drapeau d'effroi pour les citoyens!

—Si, si! s'écriaient les autres; c'est le nôtre, c'est celui du peuple, c'est celui avec lequel nous avons vaincu. Pourquoi donc ne garderions-nous pas après la victoire le signe que nous avons teint de notre sang?

—Citoyens, reprit Lamartine après avoir combattu par toutes les raisons les plus frappantes pour l'imagination du peuple le changement de drapeau et comme se repliant sur sa conscience personnelle pour dernière

raison,[1] intimidant ainsi le peuple, qui l'aimait, par la menace de sa retraite ; citoyens. vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre cœur pour lui imposer une république de parti et un pavillon de terreur, le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret ! je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus que moi ! car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple en 91 et en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie ! "

A ces mots, Lamartine, interrompu par des cris d'enthousiasme presque unanimes, tomba de la chaise qui lui servait de tribune dans les bras tendus de tous côtés vers lui ! La cause de la République nouvelle l'emportait sur les sanglants souvenirs qu'on voulait lui substituer.

LAMARTINE.

Au mois d'avril de la même année (1848), les électeurs nommèrent 900 représentants du peuple qui prirent le nom d'*Assemblée nationale constituante*, parce qu'ils étaient chargés d'élaborer pour le pays une nouvelle constitution. La tâche du gouvernement était très difficile à cause des divisions qui exis-

1. *Comme se repliant sur sa conscience personnelle pour dernière raison*, falling back, as it were, upon his own personal sentiments for his last argument.

taient dans le parti républicain. Le 15 mai, les républicains avancés et les socialistes essayèrent de dissoudre l'Assemblée par la force, mais échouèrent. Au mois de juin, cependant, la population ouvrière de Paris s'insurgea, et pendant quatre jours on se battit dans les rues.

JOURNÉES DE JUIN 1848

Les barricades commençaient à se dresser librement sur divers points de la rive gauche, de la Cité, des boulevards. Une bande d'insurgés, après avoir couru le faubourg Saint-Antoine, était venue commencer des barricades autour des portes Saint-Martin et Saint-Denis. Des détachements des 2e, 3e, 5e et 6e légions enlevèrent ces barricades après une vive mais courte fusillade.

D'autres engagements avaient lieu sur divers points.

Jusque-là, si les défenseurs de l'ordre étaient peu nombreux, les insurgés n'étaient pas non plus encore en grand nombre.

Cavaignac[1] mit en mouvement ce qu'il avait de troupes disponibles. Les barricades se multipliaient dans les faubourgs du Nord. L'insurrection avait gagné la banlieue. La Chapelle et la Villette,[2] alors dominées par les traditions et les sentiments bonapartistes, s'étaient soulevées et faisaient descendre dans Paris[3] des bandes mêlées de blouses et d'uniformes de la garde

1. *Cavaignac*, who was for some time governor of Algeria, was born at Paris in 1802 and died in 1857. He was a man of great integrity, a brave soldier and a good general.

2. *La Chapelle et la Villette*, which were formerly in the suburbs of Paris, were annexed to the city in 1860.

3. *Et faisaient descendre dans Paris*, sent down to Paris.

nationale. Cavaignac envoya Lamoricière avec quelques forces à la porte Saint-Denis, d'où ce général rayonna dans les faubourgs du Nord. Quatre représentants l'accompagnaient ; la prise des barricades du faubourg Saint-Martin coûta la vie à l'un d'eux. Dornès, rédacteur du *National*, caractère élevé, républicain dévoué et austère, reçut là une blessure mortelle. Les barricades des faubourgs Poissonnière et Saint-Denis furent également emportées.

Le général Négrier, arrivé avec du renfort, prit le commandement sur la place de la Bastille ; il pleuvait, des barricades du faubourg Saint-Antoine, un déluge de balles. La troupe hésitait. Le général s'avança, presque seul, jusqu'au pied de la colonne de Juillet, pour reconnaître la position. Un coup de feu l'abattit à son tour.

L'Assemblée et le nouveau Gouvernement faisaient des efforts pour arrêter ces scènes de carnage : l'Assemblée avait voté, le matin, un crédit de trois millions pour secours à distribuer dans Paris ; puis le nouveau chef du pouvoir exécutif et le président de l'Assemblée avaient signé ensemble une nouvelle proclamation où ils disaient aux insurgés qui déposeraient les armes : " Venez à nous, venez comme des frères repentants et soumis à la loi, et les bras de la République sont tout prêts à vous recevoir."

Un homme d'un ferme courage, le représentant Galy-Cazalat, alla lire le décret dans le quartier du Temple, où la population flottait ; il y fut bien accueilli ; puis il pénétra, le décret en main, dans le faubourg Saint-Antoine.

Il y avait, en ce moment, à l'entrée du faubourg, un instant de trêve. La proclamation, après le décret,

était apportée aux insurgés, non par un membre de l'Assemblée, mais par l'archevêque de Paris. L'archevêque Affre, instruit, bienveillant, mais d'une nature timide, était l'homme qu'on eût jugé le moins capable d'une action héroïque ; il s'était montré frappé de terreur le premier jour de l'insurrection. Le sentiment du devoir et la charité chrétienne l'élevèrent au-dessus de lui-même. Il se transporta chez le général Cavaignac et lui fit part de sa résolution d'aller exhorter les insurgés à la paix ; le général lui représenta en vain le péril. "Ma vie est peu de chose !" répondit-il. Le général lui remit sa proclamation, et il partit, avec ses grands vicaires, pour la place de la Bastille.

L'officier général qui commandait là, le quatrième de la journée après les trois autres tombés, fit proposer une trêve aux insurgés. Le feu fut suspendu. L'archevêque entra dans le faubourg en même temps que M. Galy-Cazalat et deux autres députés. Il n'avait pas fait vingt pas, qu'un coup de feu partit, puis une décharge, de l'autre côté de la place de la Bastille, du côté des troupes. Les insurgés crièrent : "A la trahison !" et ripostèrent de toutes parts. L'archevêque s'était affaissé, frappé de haut en bas, dans les reins, par une balle venue d'une des maisons de la place. Au milieu d'un feu effroyable, parmi les morts et les blessés qui tombaient autour de lui, deux des personnes qui l'avaient accompagné et quelques-uns des insurgés le relevèrent et le transportèrent chez le curé des Quinze-Vingts.[1] La blessure était mortelle.

---

1. *Quinze-Vingts.* The *Quinze-Vingts* is a celebrated hospital for the blind, which was founded in Paris in the XIIIth century. It accomdates 300 patients, as is seen by the name of the establishment.

La nouvelle de cette catastrophe se répandit parmi les combattants et les frappa de stupeur : le feu cessa peu à peu des deux côtés ; la nuit était venue.

L'archevêque mourut le lendemain : il avait dit : " Puisse mon sang être le dernier versé ! "

L'affreuse lutte n'était pas terminée. Avant ce malheur, qui était un accident déplorable et non un crime, elle venait d'être souillée d'un forfait odieux.

Durant cette journée, les quartiers de la rive gauche fermentaient encore, mais avaient cessé de combattre : les insurgés n'occupaient plus que les barrières et le mur d'octroi. Le général Bréa essaya de les décider à déposer les armes. Il alla leur annoncer le décret de trois millions pour les secours. Il fut bien reçu à plusieurs barrières ; il en restait une plus fortifiée que les autres et occupée par des hommes plus opiniâtres ; la barrière de Fontainebleau : on dissuadait le général de se hasarder parmi ces hommes ; généreux, confiant et humain, il ne crut pas au danger ; suivi de quatre officiers qui ne voulaient pas l'abandonner, il franchit la grille de la barrière. Il fut aussitôt enveloppé et entraîné, ainsi que ses compagnons, parmi des cris de mort. Des cris en sens contraire se firent entendre. Durant deux grandes heures, le général et ses compagnons, menacés brutalement, protégés par les autres, furent entre la vie et la mort. Enfin, au bruit que les gardes mobiles avaient franchi la barrière, des furieux tirèrent du dehors, par les fenêtres du corps de garde où l'on avait enfermé les prisonniers. Le général et un capitaine de son escorte furent frappés à mort. Les autres échappèrent au milieu de cet affreux tumulte.

A la nouvelle du crime, la garde nationale et la garde mobile ouvrirent le feu sur les barricades et sur la

barrière, et les emportèrent en peu d'instants. Ce fut la fin de l'insurrection.

H. MARTIN.

Peu de jours après les fatales journées de juin, le général Cavaignac, qui avait commandé les troupes régulières pendant l'insurrection, fut nommé chef du pouvoir exécutif. Bientôt après, la nouvelle constitution se trouva terminée. Le pouvoir législatif appartenait à une assemblée composée de 750 membres, et le pouvoir exécutif était placé entre les mains d'un président de la République, élu pour quatre ans par le suffrage universel.

Lors de l'élection qui eut lieu le 10 décembre 1848, deux candidats se trouvaient en présence : le général Cavaignac et le prince Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon Ier. Ce dernier obtint la majorité et devint, en conséquence, président de la République. Au mois de mai 1849, l'Assemblée constituante s'étant séparée, l'*Assemblée législative* lui succéda. Elle était composée de 750 membres dont la majorité était hostile à la République. Quoiqu'il eût prêté serment de fidélité à la constitution, le prince président déclara, le 2 décembre 1851, l'assembée dissoute. Il y eut à Paris et dans les départements quelques résistances bientôt vaincues, et Louis-Napoléon fit adopter une nouvelle constitution qui prolongeait ses pouvoirs de dix ans et donnait le pouvoir législatif à une chambre de députés élue par le suffrage universel et à un sénat dont les membres seraient nommés par le président de la République.

COUP D'ÉTAT DU DEUX DÉCEMBRE 1851

Le premier décembre au soir, il y avait réception officielle à l'Élysée,[1] et rien n'indiquait qu'il se préparât quelque chose d'extraordinaire ; personne ne remarqua que le président de la République dit quelques mots à

1. *L'Elysée* is the mansion where the President of the Republic resides. It was built in 1718 and is situated on the corner of the *rue Saint-Honoré* and *avenue Marigny*.

demi-voix, d'un air indifférent, au nouveau chef d'état-major de la garde nationale. C'était l'ordre d'empêcher qu'on ne battît le rappel le lendemain dans les légions et que la garde nationale ne se montrât. Le chef d'état-major alla faire crever[1] les tambours à l'état-major de la place Vendôme et prit ses mesures[2] pour faire enlever les fusils et les cartouches déposées dans les mairies.

La foule des invités s'écoula. Louis-Napoléon resta seul avec Morny, Saint-Arnaud, Maupas et Mocquart, le chef du cabinet du président et son secrétaire intime. Vers minuit, un aide de camp entra et reçut des mains de Louis-Napoléon un paquet contenant les manuscrits des décrets et des proclamations qui annonçaient le coup d'État.

L'aide de camp porta les pièces à l'Imprimerie nationale. Les ouvriers de l'Imprimerie nationale avaient été retenus cette nuit sous prétexte d'un travail urgent. Le directeur, initié à la conspiration, coupa les manuscrits par lambeaux, de façon à ce que les compositeurs ne comprissent pas ce qu'ils composaient. Ils montrèrent de la défiance : quelques-uns refusèrent le travail ; la plupart cédèrent et travaillèrent chacun sous la surveillance de deux agents de police. Une compagnie de gendarmerie mobile avait ordre de fusiller quiconque tenterait de sortir ou s'approcherait d'une fenêtre.

Morny était allé s'installer au ministère de l'intérieur.

Maupas avait concentré à la préfecture de police, dès le soir, tout le personnel des sergents de ville et de la brigade centrale, dite " brigade de sûreté."

Entre quatre et cinq heures du matin, les quarante

1. *Alla faire crever*, went to give the order to break.
2. *Et prit ses mesures*, and made arrangements.

commissaires de police arrivaient sur l'appel du préfet. Maupas leur apprit ce qu'on attendait d'eux. Ils avaient été triés avec soin à l'avance ; pas un ne refusa. Tandis que les commissaires se dispersaient dans Paris avec leurs hommes pour exécuter les arrestations prescrites, l'invasion du palais de l'Assemblée s'accomplissait.

Le coup avait été confié au colonel Espinasse qui avec ses soldats força l'appartement du commandant militaire du palais, le lieutenant-colonel Niel ; on s'empara de son épée.—" Vous faites bien de me la prendre, dit Niel à Espinasse ; je vous l'aurais passée au travers du corps ! "

Les autres commissaires arrêtaient à domicile, pendant ce temps, les généraux et officiers membres de l'Assemblée, Cavaignac, Changarnier, Lamoricière, Thiers, etc. : en tout, 16 représentants. Pas un de ceux chez lesquels se porta la police n'échappa.

Le préfet de police expédia à Louis-Napoléon une dépêche en ces termes : " Nous triomphons sur toute la ligne ! "

Paris, à son réveil, vit affichés sur les murs un décret et trois proclamations. Par le décret, le président de la République déclarait l'Assemblée nationale dissoute et le suffrage universel rétabli. Il établissait l'état de siège dans Paris et dans toute la première division militaire.

Deux proclamations du président s'adressaient, l'une au peuple, l'autre à l'armée.

A côté des proclamations du président, une proclamation du préfet de police annonçait que toute tentative de désordre serait promptement et inflexiblement réprimée.

Les premières impressions de Paris furent confuses et complexes. Louis-Napoléon avait néanmoins obtenu un premier résultat : la masse ouvrière, en voyant dissoudre l'Assemblée qu'elle détestait et rétablir le suffrage universel ne s'irrita point.

Les ultra-conservateurs à part,[1] la classe moyenne, plus attachée à la légalité et aux institutions parlementaires, comprit mieux le sens de ce qui se passait s'indigna ou railla : beaucoup crurent que l'entreprise avorterait comme à Strasbourg et à Boulogne. On cria sur les boulevards : "Vive la Constitution ! Vive la République ?" et aussi : "A bas Soulouque !" allusion à un chef de noirs qui s'était proclamé empereur et avait joué au Napoléon dans l'île d'Haïti.

Les journaux eussent pu modifier les dispositions populaires en commentant les proclamations; mais toutes leurs imprimeries étaient occupées militairement et aucun journal républicain ne trouva moyen de paraître.

Durant la matinée, divers groupes de représentants essayèrent de s'entendre pour résister. Des membres de la gauche se réunirent chez un des secrétaires de l'Assemblée, le docteur Yvan. Un certain nombre de membres de la droite et quelques républicains signèrent une déclaration rédigée par Odilon Barrot,[2] qui prononçait la déchéance du président de la République. Un autre groupe, réuni chez M. Daru, un des vice-présidents de l'Assemblée, tenta d'entrer dans le palais législatif et fut violemment repoussé par la troupe. Plusieurs représentants furent blessés ou contusionnés.

1. *Les ultra-conservateurs à part*, with the exception of the most conservative people.

2. *Odilon Barrot*, a celebrated lawyer, and a staunch supporter of the republican party, was born in 1791 and died in 1873.

Trente ou quarante députés de droite et de gauche parvinrent cependant à pénétrer dans le palais par une porte de côté : ils se hâtèrent de rédiger un décret de déchéance ; un détachement de gendarmerie mobile vint les arracher de leurs bancs et les traîner hors de la salle. Deux des représentants étaient allés chercher dans son appartement le président Dupin et l'amenaient ou plutôt l'entraînaient sur le théâtre de cette triste scène. Il dit à la troupe quelques mots, faiblement accentués, sur le respect dû à la Constitution; puis il répondit à ses collègues qui lui reprochaient son manque d'énergie : — " Nous avons le droit, c'est évident; mais ces messieurs ont la force; il n'y a qu'à nous en aller !"

Il s'en alla et ne reparut plus. Quelques représentants furent arrêtés sur la place de Bourgogne, tandis qu'ils essayaient de haranguer les soldats. Une dizaine d'autres furent pris chez M. Crémieux, qui demeurait dans le voisinage. Les membres de la réunion Daru se transportèrent à la mairie la plus proche, celle du Xe arrondissement. La plupart des représentants qui avaient signé le manifeste d'Odilon Barrot et beaucoup d'autres députés, dont un certain nombre de républicains, vinrent grossir ce noyau. Près de trois cents représentants se trouvèrent là rassemblés vers onze heures.

Les représentants tinrent séance dans la salle de la mairie, sous la présidence d'un des vice-présidents de l'Assemblée, M. Benoîst d'Azy. M. Berryer proposa et fit voter à l'unanimité un décret de déchéance contre le président de la République. Deux commissaires de police se présentèrent alors et sommèrent l'Assemblée de se disperser; puis entra un officier qui lut un ordre

du général Magnan, prescrivant, d'après les instructions du ministre de la guerre, d'arrêter les représentants qui n'obéiraient pas à l'injonction de se séparer. Un autre officier annonça que ceux qui résisteraient seraient conduits "avec tous les égards possibles" à la prison de Mazas.

"Tous à Mazas !" s'écrièrent les représentants.

Ils furent conduits provisoirement, entre deux haies de soldats, à la caserne du quai d'Orsay.

C'était la loi et le droit qu'on menait en prison. Il y eut, sur le passage de cet étrange cortège, des cris de : "Vive la Constitution ! Vive l'Assemblée ! Vive la République !" mais sans qu'on essayât de passer à l'action. Les représentants arrivèrent deux cent dix-huit au quai d'Orsay : une vingtaine de leurs collègues vinrent volontairement les y rejoindre. — "J'ai, dit l'un d'eux, M. Valette, deux titres à être arrêté aujourd'hui . je suis représentant du peuple et professeur de droit !"[1] Malgré l'arrestation d'un si grand nombre de représentants, le coup d'État n'en avait pas fini avec l'Assemblée.[2] La majeure partie de la gauche n'était point allée à la mairie du Xe arrondissement; elle n'avait rien attendu de la droite et, dès le premier moment, n'avait vu de chances que dans une prise d'armes. Elle se rassembla sur divers points par groupes qui tâchèrent de se concerter. Un énergique appel au peuple fut rédigé par Victor Hugo, et, le soir, un comité de résistance fut formé; il fut décidé que, le lendemain matin, les représentants se transporteraient

1. *Professeur de droit,* law professor.

2. *N'en avait pas fini avec l'Assemblée,* had not yet conquered the house of representatives.

dans les quartiers les plus populeux et commenceraient les barricades.

Quelques barricades s'élevaient au faubourg Saint-Antoine ; d'autres au faubourg Poissonnière, à la Chapelle et ailleurs. La rive gauche s'agitait.

Morny mit en mouvement une trentaine de mille hommes partagés en cinq corps. Les petites bandes d'insurgés, accueillies sympathiquement, mais se grossissant peu, dans les quartiers du centre où elles s'étaient établies, ne comptaient pas plus d'une douzaine de cents hommes armés. L'opinion était de plus en plus contraire, dans toute cette région de Paris, à l'entreprise du président, n'allait pas encore, chez le grand nombre, jusqu'à l'élan du combat. La première brigade de cavalerie, partie de la Madeleine et de la place Vendôme, enleva, depuis le Gymnase[1] jusqu'au Château-d'Eau,[2] quelques barricades défendues par une poignée d'hommes, puis s'engagea dans la rue du Temple. Un régiment de la seconde brigade pénétra dans la rue Saint-Denis, où il fut arrêté par une haute et forte barricade. Une lutte opiniâtre se prolongea dans ces quartiers. Dans la partie occidentale des boulevards, il n'y eut point de lutte; mais il y eut des scènes effroyables qui devaient laisser des traces ineffaçables dans l'histoire. A la hauteur de la rue Taitbout, un groupe qui occupait le trottoir criait : "Vive la République ! A bas le dictateur !" Le colonel de lanciers Rochefort s'élança sur le trottoir suivi de ses lanciers, piquant et sabrant à droite et à gauche. Une trentaine d'hommes restèrent morts sur la place, sans compter les blessés.

1. *Le Gymnase* is a theater which is situated near the arch of Saint-Denis, on the boulevard of the same name.

2. *Château-d'Eau* (*la place du*) is now called *place de la République*, and is situated about half a mile east of the "Gymnase theater."

En ce moment, tandis que les deux premières brigades étaient engagées contre les barricades du quartier Saint-Denis et des quartiers plus éloignés, la troisième brigade, celle du général Canrobert,[1] était déployée sur les boulevards Bonne-Nouvelle, Poissonnière et Montmartre. En arrière, sur le boulevard des Italiens, se trouvaient la cavalerie et les gendarmes mobiles. Tout à coup, vers trois heures, des environs du Gymnase, où une barricade avait été prise une heure auparavant, partent quelques coups de feu. La tête de la colonne Canrobert fait une décharge; aussitôt la fusillade éclate tout le long de la ligne formée par l'infanterie; suivant l'expression d'un étranger, témoin oculaire, "elle descend le boulevard comme une lance de flamme ondulante." Les soldats tirent sur la foule qui couvre les trottoirs, sur les gens qui sont aux fenêtres, partout. "Il semblait, a raconté un des blessés, que ce fût une trombe qui, venant du boulevard Poissonnière, tordait et brisait sur son passage les hommes et les arbustes des boulevards." Les canonniers suivirent l'exemple des fantassins : ils braquèrent et tirèrent leurs pièces contre le grand magasin de tapis du faubourg Poissonnière. Cela dura un quart d'heure, sans qu'il eût été aucunement riposté. Des rez-de-chaussée furent envahis par les soldats poursuivant les fuyards, et des marchands furent tués ou blessés dans leurs boutiques. D'autres habitants furent abattus, jusque dans le fond de leurs appartements, par les balles parties de la chaussée. Les trottoirs, sur divers points, furent encombrés de cadavres.

1. *Général Canrobert*, the only *maréchal de France* now living, was born in 1809. He took part in the campaigns of Crimea and Italy, and also fought during the Franco-German war.

Les deux moitiés du Paris de la rive droite présentaient un aspect très différent, quoique également sinistre : à l'ouest, le massacre sans combat; à l'est, la lutte désespérée et héroïque.

La grande barricade de la rue Saint-Denis, au sommet de laquelle flottait le drapeau tricolore, défia, pendant deux heures, tous les efforts des assaillants. Quatre pièces de canon l'entamèrent, mais ne l'abattirent pas, et ne réussirent point à la faire abandonner par 150 républicains qui la gardaient. Les attaques à la baïonnette furent repoussées : le colonel et le lieutenant-colonel qui dirigeaient la colonne furent, l'un tué, l'autre blessé; le régiment qui assaillait la barricade fut refoulé jusqu'au boulevard. La barricade ne fut enfin évacuée que lorsque de nouvelles troupes arrivèrent par les rues latérales et que les républicains se virent sur le point d'être tournés.

Il y eut un autre combat très acharné au faubourg Saint-Martin. Au coin de la rue Phelippeaux et de la rue du Temple, une vingtaine de jeunes gens, armés de fusils de la garde nationale, arrêtèrent quelque temps tout un régiment qu'appuyait une batterie.[1] Suivant un journal bonapartiste, ils se seraient fait tuer jusqu'au dernier.

La grande barricade de la rue Rambuteau ne fut pas moins intrépidement défendue; il y avait là des enfants de quinze ans, mêlés à des vétérans des guerres de barricades. Ils tinrent tête,[2] durant trois quarts d'heure, à la canonnade et à la fusillade. La barricade croula enfin sous les boulets, et une grande partie de ses défenseurs restèrent étendus sur ses débris. Les petites

1. *Qu'appuyait une batterie*, which was supported by a battery.
2. *Ils tinrent tête*, they resisted.

bandes républicaines finirent par être enveloppées et accablées entre les masses de troupes parties des boulevards, de Saint-Eustache et de l'Hôtel-de-Ville.

Ce fut la fin de cette affreuse journée.

L'aspect de Paris fut sinistre le lendemain matin. Des mares de sang se voyaient çà et là sur les trottoirs des boulevards. Des cadavres avaient été rangés à l'entrée du faubourg Montmartre. Un bien plus grand nombre, plus de 350, suivant le témoignage du conservateur du cimetière du Nord, furent transportés dans ce cimetière; le conservateur avait eu ordre de les enterrer immédiatement; il n'obéit qu'à moitié et laissa les têtes hors de terre, afin que les familles pussent du moins reconnaître leurs morts !

Les Parisiens ne devaient plus rire de Louis-Napoléon : il avait réussi à se faire prendre au sérieux;[1] le ridicule avait disparu sous l'horreur. Le coup d'État l'emportait. Les faibles se hâtent de se rallier; les forts s'indignent de leur impuissance à punir le crime triomphant; la foule, abasourdie, se tait; le grand nombre s'affaisse dans la prostration. On voit, durant la journée du 5 décembre, circuler lentement sur les boulevards des figures silencieuses et sombres, qui respirent une fureur concentrée; dans les quartiers du centre, on renouvelle quelques faibles essais de barricades, presque aussitôt abandonnées. Tout était bien fini dans Paris !

HENRI MARTIN.

1. *Il avait réussi à se faire prendre au sérieux*, he had succeeded in making himself feared.

En dépit des violences du coup d'État, la France accepta la nouvelle constitution qu'on lui proposait et, le 7 novembre 1852, le Sénat proclama Louis-Napoléon empereur des Français, sous le nom de Napoléon III. La proclamation officielle se fit à Saint-Cloud le 2 décembre.

Dans un de ses discours, le nouvel empereur avait prononcé ces mots fameux : "L'Empire, c'est la paix." Mais en dépit de cette déclaration, les 18 années du règne de Napoléon III furent ensanglantées par plusieurs guerres dont la première fut la guerre de Crimée (1854-1855).

La Russie, gouvernée par l'empereur Nicolas, ayant voulu s'emparer de Constantinople et se rendre ainsi maîtresse absolue de toute l'Europe orientale, la France, l'Angleterre et la Turquie s'unirent pour mettre un frein à son ambition.

C'est dans la presqu'île de Crimée, sur la mer Noire, que furent livrées les batailles les plus célèbres, parmi lesquelles il faut citer celle d'Inkermann, dans laquelle l'armée anglaise, surprise par les Russes, courut le plus grand danger.

BATAILLE D'INKERMANN

[6 novembre 1854]

Il était près de cinq heures du matin; le brigadier général Codrington venait de visiter les gardes avancées de sa brigade de la division légère. Aucun mouvement de l'ennemi n'avait encore donné l'éveil et fait soupçonner sa présence; cependant il s'avançait déjà en masses énormes, commençant à escalader les hauteurs, presque à pic,[1] qui commandent la vallée; les pièces d'artillerie étaient prêtes à prendre leurs positions, aussitôt que les premières clartés du jour leur permettraient de se placer et d'assurer la direction de leur tir.

1. *Presque à pic*, almost perpendicular.

— Dans le camp anglais, au contraire, tout était repos et sécurité; les troupes, endormies sous leurs tentes, étaient loin de s'attendre à ce réveil imprévu et sanglant.

C'est alors que se leva, surprise dans son sommeil, l'armée britannique, et qu'elle opposa ses inébranlables poitrines aux baïonnettes russes; c'est alors qu'eut lieu une de ces mêlées indescriptibles, chocs désespérés de masse à masse dans l'obscurité, au milieu de la confusion de l'attaque et de l'horrible désordre de la défense.

Le canon, la mitraille, les balles avaient surpris les Anglais dans leurs tentes; les boulets venaient tuer les chevaux attachés à leurs piquets[1] et les hommes encore endormis. — Quel réveil au milieu de la plus complète sécurité ! Officiers et soldats se jettent sur leurs armes au milieu de l'obscurité, et, à peine revêtus de leurs uniformes, s'élancent sans savoir où diriger leurs pas. On entend au milieu de la fusillade et des détonations de l'artillerie les cris des chefs qui rallient les bataillons au drapeau de l'Angleterre; des hourras leur répondent de toutes parts, ceux des Anglais qui accourent, ceux des Russes qui avancent : un brouillard épais enveloppe cette scène de confusion et de tumulte. Sur les tentes renversées piétine le combat et s'amoncellent les morts ; le sang coule pêle-mêle avec les ruisseaux de la pluie, et les bataillons formés à la hâte glissent sur cette boue sanglante.

L'Angleterre se relève de son imprévoyance par son héroïque et indomptable courage.

La seconde division, que commande le major général

1. *Piquets*, hitching posts.

Pennefather, s'est formée, pendant que les avant-postes combattent et meurent un à un : une brigade se jette sur la pointe des hauteurs avec le général Adams pour arrêter l'ennemi qui s'avance à travers les taillis touffus, sous la protection d'une nuée de tirailleurs dont le feu est terrible.

La belle brigade des gardes est debout, elle s'élance au front de bataille, à l'extrême droite de la 2e division; à sa tête sont le duc de Cambridge et le major général Bentinck. Rien ne les arrête; la mitraille troue leurs rangs qui se reforment aussitôt.

Les bataillons de la division légère, commandée par Sir George Brown, courent au feu à mesure qu'ils se forment;[1] l'une des brigades s'arrête sur les terrains en pente qui descendent à Sébastopol, l'autre se porte en avant; plus loin, la 4e division du général Cathcart s'est jetée à droite du point d'attaque ; une de ses brigades, celle du général Goldie, occupe la gauche d'Inkermann.

Les batteries de la 1re et la 2e division ont pris position sur le front des lignes et commencent aussitôt un feu inégal contre cette pluie de fer qui vient à la fois de l'artillerie que les Russes ont amenée, des canons de la place et surtout des vaisseaux de guerre qui lancent du fond de la baie des volées de mitraille.

Toutes les dispositions sont prises à la hâte pour arrêter ce torrent humain qui envahit à la fois tout le plateau. Sur la 2e division qui défend le front d'attaque et occupe une petite redoute non armée, d'épaisses colonnes s'élancent en poussant des cris sauvages; d'autres gravissent les pentes qui font face à l'extrémité du

---

1. *A mesure qu'ils se forment*, as soon as they are formed in line.

port, tandis que de nombreux bataillons viennent aussi menacer le flanc et les derrières des lignes anglaises par les deux routes qui, du fond de la vallée d'Inkermann, conduisent sur la hauteur.

Toutes les divisions sont accourues, nos intrépides alliés ont reconquis une partie du terrain un instant envahi. Mais l'ennemi est là; de toutes parts ses colonnes se pressent, et reparaissent chaque fois plus menaçantes, plus compactes, plus furieuses.

C'est du côté de la redoute où était accourue la brigade des gardes que le combat fait fureur, au milieu du brouillard et de la pluie. Là, se fit remarquer dans toute son étendue le froid et infatigable courage des Anglais, couvrant, sans l'abandonner, de leurs cadavres amoncelés, ce sol qu'ils ne peuvent plus défendre.

Le lieutenant général Cathcart, voyant une colonne d'infanterie russe déborder la position, espéra, par un mouvement audacieux, faire une diversion[1] en prenant l'ennemi de flanc, et s'élança avec quelques compagnies dans le ravin; mais les Russes étaient déjà maîtres des hauteurs voisines. Le général n'hésite pas, il se met à la tête de ses soldats, l'épée à la main, et ayant à côté de lui son aide de camp, le colonel Seymour, se précipite sur les rangs ennemis. Bientôt, enveloppé par une autre colonne, que cachait à la fois un pli de terrain et ce voile épais tombé du ciel sur la terre, le général Cathcart est frappé mortellement un des premiers, et près de lui le colonel Seymour, qui cherchait à relever le corps sanglant de son général. Cette poignée de soldats s'élance alors au travers des rangs ennemis avec l'élan du désespoir, et se fraye, pour

1. *Faire une diversion*, change the scene of fighting, attract the enemy to some other place.

rejoindre la division, un chemin qu'elle teint de son sang.

Il était près de huit heures, lorsque les troupes commandées par le général Bourbaki se précipitèrent sur le champ du combat, et que les batteries à cheval de la réserve du commandant de La Boussinière ouvrirent le feu. Sur l'emplacement des camps anglais que traversait la colonne, les cadavres russes étaient mêlés aux cadavres anglais, et indiquaient qu'une lutte terrible avait eu lieu sur ce point. De tous côtés on voyait des tentes renversées et déchirées en lambeaux par la mitraille, des débris d'uniformes, des armes appartenant aux deux nations, que les terres humides recouvraient à moitié, et des blessés oubliés au milieu des morts et des mourants. En arrivant vers la batterie fixe que les Anglais avaient établie, en avant de leur camp, sur le plateau, le général Bourbaki forma ses bataillons en bataille, et, sans attendre un seul instant, s'élança, l'épée haute, à la tête de ses vaillants soldats, au milieu des broussailles élevées qui couvraient le sol. — La France tendait la main à l'Angleterre, et venait prendre sa part du combat.

En voyant accourir leurs alliés avec cet élan impétueux qui leur est propre, les Anglais poussèrent une longue acclamation et cessèrent un instant de combattre pour agiter leurs armes ensanglantées. Les blessés se relèvent à moitié et crient : hourra !... Les troupes françaises répondent par les cris répétés de vive l'Empereur ! puis les bataillons chargent avec fureur. On dirait une masse de fer mue par une puissance invisible. Déjà ils ont fait deux larges trouées dans les rangs ennemis; sous leurs pas, les morts s'entassent et les Russes rétrogradent; les pieds marchent sur des ca-

davres que cachent les broussailles, et étouffent des mourants qu'on ne voit pas.

L'ennemi, un instant épouvanté par cet ouragan humain, resserre ses rangs éclaircis; les chefs animent leurs soldats et s'élancent les premiers sur nos baïonnettes avec une intrépidité sans égale ; alors le combat redouble. Nos deux bataillons, écrasés par le nombre, sont à leur tour repoussés par le flot toujours croissant; mais ils se retirent pied à pied, combattant comme des lions. Le brave colonel de Camas est tombé frappé d'une balle dans la poitrine; car il s'était jeté au plus fort de la mêlée, donnant à tous l'exemple du plus intrépide et du plus audacieux courage. Deux fois refoulés et deux fois revenant à la charge, les Russes reprennent pied sur ce même terrain[1] où gît déjà privé de vie le corps du colonel, entouré de ses soldats morts, comme il était, quelques instants auparavant, entouré de ses soldats vivants.

Le lieutenant-colonel de Roujoux, dont l'Alma[2] a déjà montré l'audace et l'énergie, est au milieu de son artillerie, se multipliant partout où le danger l'appelle. Déjà il a eu deux chevaux tués sous lui ; et, frappé lui-même par un biscaïen, il quitte à regret le combat.

Le commandant de La Boussinière, malgré le feu de mitraille qui hache à tout instant ses hommes et ses chevaux, résiste en désespéré et continue son tir sur les batteries qui couronnent les hauteurs. Les bataillons français sont débordés sur la droite[3] par des forces su-

1. *Reprennent pied sur ce même terrain*, took again a foothold on that very same ground.

2. *L'Alma* is a small river in Crimea, near which the allied forces of France and England conquered the Russians on September 20th, 1854.

3. *Sont débordés sur la droite*, were outflanked on the right.

périeures; aussitôt le commandant prend la batterie placée à gauche de la redoute et la porte vigoureusement à sa droite; là, il recommence son feu à courte distance sur les colonnes russes, et y sème le désordre par ses boulets et ses obus.

Le général Bosquet est accouru; il voit l'ennemi envahir les abords du plateau; il voit ses braves régiments plier sous le fardeau d'une lutte inégale, et il lance pour les soutenir de nouveaux renforts. A côté d'eux, il les anime, il les guide, et, au milieu de la mitraille, avec son état-major, sonde la profondeur des masses qui débouchent de toutes parts. Presque sur ses pas arrive une batterie de la seconde division que conduit le commandant Barral; cet officier supérieur rejoint le général Bosquet au moment où celui-ci, l'épée à la main, revenant d'examiner d'un coup d'œil calme et résolu la gravité de la position, organise en nouvelles colonnes d'attaque les troupes du général d'Autemarre. Le commandant lui annonce l'arrivée de sa batterie et lui demande ses ordres.

— "Je vais, lui répond le général, charger à fond avec les troupes que j'ai sous la main, pour reprendre aux Russes toutes ces positions; les Anglais doivent garder ma gauche; établissez vos pièces de manière à appuyer mon mouvement."

Aussitôt la batterie de la seconde division vint prendre place sur le terrain où l'artillerie de la réserve, à bout de munitions,[1] lutte encore avec des pertes considérables en hommes et en chevaux. Le colonel Forgeot fait ranger les pièces en batterie sur la crête, pendant que le commandant Barral, se portant en avant, veut

1. *A bout de munitions*, almost without ammunitions.

placer deux pièces qu'il est bientôt forcé de ramener avec lui. Les deux batteries de la réserve ont reçu de nouvelles munitions et réparé leurs pertes : leur brave commandant les met en ligne; deux autres pièces de la 2e division arrivent au galop, et les Anglais, qui un instant avaient cessé leur feu, rentrent aussi dans la batterie fixe. — C'est donc un total de 22 pièces qui tonnent à la fois; une portion balaye le terrain, s'abat sur les masses ennemies pressées sur le flanc de la colline et sur la première arête du plateau, tandis que l'autre soutient la lutte contre l'artillerie russe, dont tous les feux sont réunis à l'extrémité de la position d'Inkermann.

Voici le général en chef Canrobert. Il s'est assuré que l'attaque de Balaclava n'est pas sérieuse, et il amène avec lui vers Inkermann les restes de la 2e division, dont la présence devenait inutile vis-à-vis le général Liprandi, laissant sur ce point la 1re division et un régiment de cavalerie, sous les ordres du général d'Allonville. Déjà il a vu lord Raglan et s'est concerté avec lui pour faire avancer à la hâte toutes les réserves et les tenir prêtes à étayer[1] les troupes engagées.

Voulant reconnaître comment la droite des Anglais se reliait à la gauche des troupes du général Bosquet, suivi seulement du général anglais Rose, de son chef d'état-major, le général de Martimprey, et d'un seul aide de camp, le commandant de Cornély, il s'avance au milieu des hautes broussailles qui couvrent les pentes du haut du ravin du Carénage. A travers une de ces éclaircies rapides du brouillard qui enveloppait le théâtre du combat, il aperçoit une ligne russe en ba-

1. *A étayer*, to support.

taille et est frappé du danger qui peut résulter pour les alliés de ces trouées sans défense; il revenait sur ses pas pour envoyer des troupes en cet endroit, lorsqu'il rencontre un régiment irlandais; après s'être héroïquement battu et avoir brûlé jusqu'à sa dernière cartouche, ce régiment se retirait au pas ordinaire pour aller chercher de nouvelles munitions.

— " Général Rose, dit le général Canrobert, dites donc au colonel de placer ses hommes ici; et s'ils n'ont plus de munitions pour faire feu, qu'ils élèvent leurs baïonnettes au-dessus des broussailles, afin de montrer à l'ennemi que ce passage est gardé; nous allons lui envoyer des cartouches."

Le colonel anglais inclina la tête, et, avec ce calme intrépide, qui distingue nos braves alliés, plaça ses soldats dans la position qui lui était indiquée.

Déjà le général en chef s'est rabattu sur sa droite; il presse la marche des zouaves qu'animent les commandants Dubos et Montaudon :

— " Ce n'est plus de la fusillade qu'il nous faut, leur crie-t-il, c'est de la baïonnette."

Et il arrive avec eux sur le terrain, où le général Bosquet lance sous ses yeux les bataillons impatients, gravissant lui-même un pli de terrain, qui lui cache l'aspect du plateau. Le commandant Dubos, qui tient la gauche, accourt le prévenir qu'il est enveloppé. Le général Bosquet croit ce point occupé et défendu par les Anglais; il avance toujours, et se trouve tout à coup devant une colonne russe, dont quarante pas le séparent tout au plus. Il est là, à cheval, l'épée à la main; le premier rang de la colonne fait le mouvement d'apprêter ses armes; si les fusils s'abaissent, le général et tout son état-major tombent foudroyés. — Que se

passa-t-il alors ? Quelle impuissance soudaine, inexplicable, arrêta les soldats prêts à faire feu ? ils avancent serrés les uns contre les autres, s'attendant sans doute à voir apparaître les bataillons français en face d'eux. Le général tourna simplement la tête vers les officiers de son état-major : "Voyez donc, leur dit-il, ne croirait-on pas qu'ils nous présentent les armes ?"

Faisant toujours face à l'ennemi, il a repris la position qu'il occupait. Du moment que sa gauche est privée d'appui,[1] le mouvement qu'il voulait exécuter est impossible. — Les zouaves se sont élancés et traversent en arrière les têtes de colonnes qui voulaient nous tourner; la ligne d'attaque est aussitôt rectifiée.

Le général en chef Canrobert, pendant que ses intrépides lieutenants combattent pied à pied sur le plateau envahi, avait à se préoccuper non seulement des éventualités menaçantes qui pourraient se produire, soit à Balaclava, soit à Inkermann même, mais encore de l'attaque possible de l'ennemi sur son extrême gauche; placé avec lord Raglan sous le feu de l'artillerie russe, dont les boulets ravagent le plateau autour de lui, il préside, de concert avec[2] le chef de l'armée anglaise, au mouvement successif des troupes, lorsqu'on vient lui annoncer que la gauche du corps de siège français est envahie par une forte colonne ennemie, et que la fausse attaque de Balaclava devient une attaque véritable et enveloppe les positions anglaises.

La situation était critique, chaque heure qui s'écoulait semblait l'aggraver; car les Russes dans le même moment couronnaient la crête du plateau d'Inkermann,

1. *Du moment que sa gauche est privée d'appui.* as his left was unsupported.

2. *De concert avec*, jointly with.

et leurs masses devenaient de plus en plus redoutables.

Lord Raglan secoua la tête, et avec ce calme qui ne le quittait jamais : — "Je crois, dit-il froidement, que nous sommes... très malades.

— "Pas trop cependant, milord, il faut l'espérer," répondit le général Canrobert.

Des officiers étaient partis au grand galop pour s'assurer de la réalité de ces nouvelles, et bientôt les généraux en chef apprirent qu'en effet nos travaux d'approche sur la gauche avaient été un instant envahis, que les Russes étaient entrés dans les batteries, mais qu'ils en avaient été vigoureusement repoussés par les troupes du général Forey. Quant à l'attaque sur Balaclava, elle n'avait pas changé de face et ne donnait aucune inquiétude sérieuse. Le danger au moins n'était plus réellement menaçant que sur un seul point.

Quelques minutes après, le général Canrobert s'avançait sur un mamelon pour suivre les fluctuations du combat, lorsqu'une balle vint le frapper au coude droit, pendant qu'une autre atteignit le cheval du général anglais Rose qui était près de lui. Le général en chef fit panser sa blessure sur le champ de bataille, comme il l'avait fait à l'Alma, et resta à son poste de haute direction.

Ce n'est point une bataille où la stratégie militaire peut agir, où le coup d'œil exercé du chef peut concevoir une habile manœuvre qui change la face des choses et ramène la victoire flottante entre les deux partis; l'élan, la force, le courage, sont les maîtres de la situation. — C'est un assaut, un assaut terrible, multiple, infini, qui, semblable au flot sur la grève, se retire et revient toujours ; le plateau sur lequel se livre le com-

bat est étroit, resserré, inégal, entouré d'ondulations infinies du sol qui révèlent à tout instant de nouveaux ennemis marchant en colonnes épaisses. Cette mêlée, qui dura plus de sept heures, défie toutes les descriptions et toutes les analyses. — Actes d'héroïsme, terribles combats corps à corps, ralliements découragés, attaques désespérées, dans les ravins, dans les broussailles; voilà Inkermann !

Le brouillard avait disparu; on commençait à se compter, à se voir. Que de morts entassés !.. . C'est sur la redoute placée, nous l'avons dit, au versant du plateau regardant la Tchernaïa[1] que s'acharnent des masses sans cesse renouvelées Le régiment des gardes combat pied à pied, dedans et autour de cet ouvrage ouvert.[2] Les Russes s'en emparent et en sont repoussés par les efforts désespérés de ces soldats d'élite dont chaque homme tombe un à un, sans vouloir lâcher pied. Un instant l'ennemi environne ce beau régiment massacré et pousse un rugissement de joie qui s'étend au loin et se prolonge, comme un funèbre écho. — Les zouaves, les chasseurs à pied, les tirailleurs algériens n'attendent qu'un signal. Le général Bosquet parcourt leurs rangs, leur rappelle la gloire et l'énergie de leur passé :

— " Allez, mes zouaves irrésistibles ! Allez, mes braves chasseurs ! crie-t-il d'une voix forte; montrez-vous enfants du feu ! " dit-il en arabe aux tirailleurs algériens. Un cri puissant lui répond qui domine le bruit du combat. Tous se précipitent à l'envi, profitant

1. *La Tchernaïa* is a small river near which the bloodiest part of the battle took place.

2. *Dedans et autour de cet ouvrage ouvert*, inside and around that unprotected trench.

des irrégularités du sol, tantôt s'abritant derrière les hautes broussailles pour recharger leurs armes, tantôt s'élançant subitement sur ce terrain onduleux et brisé. On dirait à voir ces Africains un troupeau de bêtes fauves déchaînées tout à coup; les balles des Russes ne savent où les frapper; ils disparaissent, apparaissent, se couchent ou se lèvent, mais combattent toujours.

— " Ce sont des panthères qui bondissent dans les buissons," s'écria le général Bosquet en les suivant d'un regard plein d'admiration.

C'est une guerre étrange que celle-là, qui sent le sol de l'Afrique avec ses ténébreux mystères, ses surprises, ses embuscades; tantôt ils sont un à un séparés, dispersés; tantôt, par une étrange spontanéité de pensées, ils se retrouvent serrés les uns contre les autres et se précipitent sur les Russes stupéfaits.

Si la défense de ce plateau d'Inkermann, où coula tant de sang fut héroïque, infatigable, l'attaque fut audacieuse, énergique, résolue, infatigable aussi. Les officiers russes ramenaient vingt fois leurs soldats au combat et reformaient à la hâte leurs bataillons décimés, que venaient soutenir de nouvelles réserves poussant des cris féroces, auxquels répondaient, par de frénétiques hourras, les colonnes massées sur le flanc de la colline et dans les gorges tortueuses.

A gauche, sur la crête en arrière, notre artillerie, jointe à celle des Anglais et à quelques nouvelles pièces que le vaillant colonel Dickson est parvenu à faire traîner sur le sol défoncé par la boue, suit les différents mouvements du combat; elle cause aux batteries de position des Russes de grands dommages et lance ses volées de mitraille et de boulets roulants sur les masses

qui reparaissent à tout instant plus menaçantes et plus compactes.

Enfin les abords du plateau sont gardés; une brigade de la 3e division (général de Monet) est déployée en deux échelons[1] en arrière de la batterie fixe des Anglais, prête à être lancée au besoin : l'échelon de droite, commandé par le colonel Cler, celui de gauche, par le général. La 2e brigade de cette division, sous les ordres du prince Napoléon,[2] accourt sur Inkermann. Le général Bourbaki contient les efforts des Russes, sur la gauche; le général Morris, à l'extrême droite, est prêt, avec le 4e chasseurs, à soutenir les mouvements de l'infanterie. Les Russes concentrent une dernière fois leurs attaques sur le versant où s'élève la petite redoute anglaise; leurs masses profondes ne peuvent se déployer; étouffées dans les dépressions du sol, dont elles se servent pour arriver aux crêtes supérieures, elles offrent une prise mortelle aux feux de nos tirailleurs et de notre artillerie. Des files entières sont enlevées par nos boulets, l'obscurité ne protège plus nos ennemis, et le désavantage du terrain neutralise l'immense supériorité de leur nombre; la confusion se met dans leurs rangs.

Alors un cri immense se répand dans les airs; le général Dautemarre lance ses bataillons; le colonel Wimpfen est à la tête des tirailleurs algériens; les commandants Dubos et Montaudon sont au milieu des zouaves; on dirait une avalanche humaine qui déborde tout à coup. — Les Russes s'arrêtent pétrifiés, il leur semble que la terre vient de s'entr'ouvrir pour vomir

1. *En deux échelons*, in two lines.

2. *Prince Napoléon*, the first cousin of Napoleon III, was born at Trieste in 1822 and died in 1892.

de nouveaux combattants. Ce n'est plus un combat, c'est une tuerie effroyable; les bataillons sont bouleversés, écrasés, déchirés; les vivants tombent pêle-mêle avec les morts.—On tue! on tue! sans voir, sans regarder, sans comprendre; les zouaves déchaînés arrivent ainsi sur la redoute, où s'est entassé un gros d'ennemis qui fusille les héroïques débris du bataillon des gardes; ils l'entourent, l'enveloppent, l'escaladent et hachent sur les parapets et dans l'intérieur les Russes, qui se défendent encore. L'ennemi fuit en désordre; nos soldats, fous de massacres et de combats, le poursuivent jusqu'à l'escarpement des carrières[1] qui forment la limite extrême du plateau, et le précipite pêle-mêle de ces hauteurs abruptes, où chaque homme trouve une mort certaine. Au fond de la vallée, les cadavres broyés s'entassent, comme ils s'entassaient tout à l'heure sur le plateau. — L'endroit où eut lieu cet affreux carnage, qui mit fin au combat d'Inkermann, conserva depuis le terrible nom d'*Abattoir*.

Tout est terminé. Les dernières colonnes russes sont en retraite, et le général Dannenberg réunit ses troupes dans l'étroit vallon où la Tchernaïa se jette[2] dans le fond de la rade, pendant que son artillerie, dont la plus grande partie a quitté ses positions, se joint aux feux de la place et des vaisseaux pour protéger sa retraite.

Le général Bourbaki, l'un des héros de cette vaillante journée, est aussitôt envoyé à la pointe de l'éperon extrême des hauteurs.[3] De là, il domine les masses

1. *Jusqu'à l'escarpement des carrières*, to the perpendicular edge of the quarries.

2. *Se jette*, empties.

3. *A la pointe de l'éperon extrême des hauteurs*, to the extreme point of the heights.

ennemies agglomérées dans le vallon, sur lesquelles une batterie de la 3e division ouvre son feu; mais après avoir lancé quelques coups, elle dut se retirer, car ses boulets atteignaient à peine les colonnes russes, et elle se trouvait, elle-même, en prise aux feux de la batterie fixe du phare d'Inkermann.

Des groupes nombreux d'infanterie et de cavalerie se dirigent de différents côtés, pendant que les colonnes rompues se pressent au delà de la Tchernaïa, sur une étroite chaussée qui traverse les marécages formés en cet endroit par la rivière, et que les pluies continuelles des jours précédents ont encore augmentés. Partout cette foule cherche à se rallier. Alors un groupe de cavaliers passa comme un éclair sur le pont d'Inkermann, se dirigeant vers le faubourg. Dans ce groupe étaient les deux grands-ducs, Nicolas Nicolaiévitch et Michel Nicolaiévitch ; toute la journée, ils étaient restés sur le champ du combat, exposés, dit le général prince Menschikoff dans son rapport, "au feu de la mitraille et de la mousqueterie, comme de braves soldats russes."

De quelle amertume profonde leurs cœurs durent être remplis en voyant la victoire leur échapper encore; quels tristes regards ils durent jeter sur ces bataillons décimés qui se pressaient en désordre dans la vallée et qui emportaient avec eux tant d'espérances brisées en quelques heures.

Mémorable et sanglante journée qui fut une grande victoire et un deuil profond ! car l'armée anglaise, dont l'héroïque courage avait brillé d'un si grand éclat, enregistrait des pertes cruelles; trois généraux et plus de cent officiers avaient été tués sur le champ de bataille.

Le sang des deux nations avaient encore coulé côte à côte.

Le sol était à tel point encombré de morts et de mourants, que les chevaux ne pouvaient avancer; dans certains endroits ils étaient sur plusieurs rangs d'épaisseur : quelques-uns, retenus par les hautes broussailles, étaient restés debout. Les deux généraux en chef furent obligés de mettre pied à terre en se rendant au-dessus de la redoute, vers la crête extérieure du plateau.

Aussitôt que Lord Raglan aperçut le général Bosquet, il alla à lui, et, lui tendant la main : — " Au nom de l'Angleterre, lui dit-il, je vous remercie."

En effet, le général Bosquet avait acquis dans cette journée un beau titre de gloire. Bientôt arriva le duc de Cambridge; son visage était empreint d'une profonde émotion. Il avait combattu comme un soldat à la tête de ses braves gardes. Les généraux le complimentaient : "Tous mes amis sont tués, répondit-il avec amertume; et si je ne suis pas mort avec eux, ce n'est pas ma faute. En parlant ainsi, il montrait ses vêtements troués par les balles et la mitraille.

BAZANCOURT.[1]

---

1. *Bazaucourt* (César), who was sent to Crimea by Napoleon III in order to write an account of the military events taking place in that peninsula, was born in 1810. Under the reign of Louis-Philippe, he was the librarian of the public library in Compiègne. While there, he published several novels, the best known of which are ; *L'Escadron volant de la Reine*, *A côté du Bonheur*, etc.

He also went to Italy during the war of 1859. His historical works are : *Histoire de la Sicile sous la Domination des Normands*, *Cinq Mois au Camp devant Sébastopol*, *L'Expédition de Crimée jusqu'à la Prise de Sebastopol*, *Campagne d'Italie de 1859*, *Expédition de Chine et de Cochinchine*, etc. He died in 1865.

L'armée alliée avait mis le siège devant Sébastopol, port militaire très fort, d'où les Russes commandaient la mer Noire et menaçaient l'empire de Turquie. Parmi les ouvrages de défense qui protégeaient cette ville, se trouvait la forteresse de Malakoff, qui fut prise d'assaut le 8 septembre 1855.

PRISE DE MALAKOFF.

[8 septembre 1855]

Le 8 septembre, à midi, le corps de Bosquet s'élança. Les Russes ne s'y attendaient point. Le premier régiment de zouaves, de la division Mac-Mahon,[1] entra d'emblée dans Malakoff.

Le Petit-Redan, sur la droite, fut pris et reperdu par deux fois. Nous étions dans Malakoff; mais les Russes n'en étaient pas sortis et nous disputaient avec fureur les terre-pleins et la tour. Nous avions déjà trois généraux tués et trois blessés. Bosquet fut blessé à son tour. En arrière de l'attaque, un de nos magasins à poudre sauta. L'émoi causé par cet accident fut promptement calmé. On tint ferme.[2] Sur la gauche, à la vue de notre drapeau planté sur Malakoff, les Anglais s'étaient jetés sur le Grand-Redan. Ils le prirent et le reperdirent jusqu'à trois fois. Les Russes en restèrent maîtres. Vers deux heures, du côté de la ville, les

---

1. *Mac-Mahon*, upon whom was bestowed the title of duc de Magenta after his victory over the Austrians in the village of the same name, in 1859, was born in 1808. Before the Italian war, he had already made himself known by his bravery when he took by storm the fortress of Malakoff during the Crimean war. In 1870, he received the command-ment of a military division and was wounded at Sedan. In May 1873, he became President of the Republic and resigned in January 1879. He died in November 1893 and was given a national funeral.

2. *On tint ferme*, they stood their ground.

Français assaillirent le Bastion Central; après un premier succès, le général Trochu fut blessé et repoussé. Une seconde attaque échoua également. Nous avions eu encore là deux généraux tués.

On avait donc échoué partout, sauf à Malakoff; mais c'était le point décisif. Du côté de la ville, Sébastopol dominait les ouvrages attaqués; du côté du faubourg, Malakoff, au contraire, commandait le port et la grande baie. Les travaux mêmes des Russes, les traverses qu'ils avaient établies dans l'intérieur de Malakoff, une fois la position envahie, nous aidaient à en achever et à en conserver la conquête. Dans ces luttes corps à corps, à travers les poutres, les débris amoncelés, nos soldats, surtout les zouaves, avaient sur les Russes une grande supériorité d'agilité et d'adresse. Mac-Mahon, en lançant toute sa division, avait fini par chasser les Russes de Malakoff. Informé que l'ouvrage était miné et qu'il y avait risque de sauter et d'être mis en pièces, il avait répondu par ce mot demeuré célèbre : "J'y suis, j'y reste !" Heureusement, on parvint à découvrir et à couper les fils qui communiquaient avec la mine.

Le prince Gortchakof,[1] accouru dans Sébastopol, fit marcher tout ce qui lui restait de forces sous la main pour tâcher de reconquérir ce poste de Malakoff duquel tout dépendait. L'effort désespéré des Russes vint se briser contre les bataillons de Mac-Mahon. Gortchakof rappela les restes des cinq divisions qui s'obstinaient à se faire écraser.

La grande lutte était terminée. Dans la soirée et dans la nuit, les Russes évacuèrent Sébastopol par le

1. *Le prince Gortchakof*, who made himself famous as a diplomatist, was born in 1798 and died in 1883.

grand pont de radeaux, en détruisant tout et faisant tout sauter derrière eux. Ils inondèrent ou coulèrent leurs navires. La flotte de la Mer Noire était anéantie. Sébastopol devait continuer à brûler pendant plusieurs mois !

Cette sanglante journée avait coûté aux Russes près de 13,000 hommes, aux alliés, plus de 10,000.

HENRI MARTIN.

La chute de Sébastopol décida la Russie à traiter et, au mois de mars 1856, fut signé à Paris un traité par lequel la Russie s'engageait à respecter l'intégrité de l'empire ottoman et à laisser la mer Noire ouverte à toutes les puissances.

. . . .

L'année 1858 fut troublée par un attentat contre la vie de l'empereur, et cet attentat même fut une des causes qui engagèrent Napoléon à se lancer dans la guerre d'Italie.

ATTENTAT ORSINI

[17 janvier 1858.]

Le 14 janvier au soir, au moment où l'empereur et l'impératrice arrivaient à l'opéra, trois explosions successives se firent entendre. Trois bombes avaient été lancées sur la voiture de l'empereur. Des cris de douleur et d'effroi retentirent de toutes parts ; les éclats des projectiles avaient atteint plus de 140 personnes, dont quelques-unes mortellement. La voiture de l'empereur était brisée et l'un des chevaux tué. Une terrible anxiété remplissait la salle de l'Opéra, lorsqu'on vit entrer dans la loge impériale l'empereur et l'impératrice ; l'un et l'autre avaient échappé sans blessure.

La police arrêta quatre Italiens. On reconnut bientôt

que trois d'entre eux étaient des complices subalternes ; le quatrième, Orsini, était un personnage remarquable à tous égards. Son père avait péri, en 1831, dans cette insurrection contre le pape à laquelle avaient pris part le frère aîné de Napoléon III et Napoléon III lui-même. Le fils, dès sa première jeunesse, était entré dans toutes les conspirations nationales italiennes. Longtemps prisonnier, condamné aux galères à perpétuité, puis amnistié par Pie IX, il était devenu membre de la Constituante romaine en 1848 ; fait prisonnier par les Autrichiens et enfermé dans la citadelle de Mantoue, il s'était évadé par des prodiges d'habileté et d'audace. Réfugié en Angleterre, il avait d'abord espéré que Napoléon III délivrerait l'Italie ; mais, le voyant de plus en plus uni avec la papauté et avec la réaction, il avait résolu de le faire disparaître[1] puisqu'il était un obstacle et non un appui. L'affaire fut menée avec un tel secret que Napoléon III n'échappa que par une chance heureuse. L'attentat, par sa forme, rappelait celui de Fieschi sous Louis-Philippe ; mais il y avait, en réalité, un abîme entre le bandit corse de 1835 et le conspirateur romain de 1858. Malgré l'horreur d'un crime qui visait son but à travers tant de victimes indifférentes et inconnues, Orsini inspira à tous ceux qui le virent et l'entendirent durant son procès un intérêt dont on ne pouvait se défendre. Cet homme n'avait agi que par une passion impersonnelle et sous l'impulsion d'un patriotisme égaré. Il avait choisi pour avocat Jules Favre,[2] qui le défendit comme il

1. *De le faire disparaître*, to kill him ; lit. : to make him disappear.

2. *Jules Favre*, a famous lawyer and politician, was born at Lyons in 1809. In September 1870 after the fall of Napoleon III, he became a member of the government and was designated to arrange the conditions of the treaty of peace with Germany. He died in 1880.

voulait être défendu, en s'efforçant de sauver, non sa tête, mais sa mémoire autant qu'elle pouvait être sauvée. L'impression fut profonde dans l'auditoire, lorsque Jules Favre donna lecture, avec la permission de l'empereur, d'une lettre adressée à celui-ci par Orsini. Le coupable ne demandait point grâce pour lui-même ; il demandait la liberté pour sa malheureuse patrie, "l'objet constant de toutes ses affections." Il n'allait pas jusqu'à demander que le sang des Français fût répandu pour les Italiens, mais seulement que la France interdît à l'Allemagne d'appuyer l'Autriche "dans les luttes, qui peut-être, vont bientôt s'engager. —J'adjure, écrivait-il, Votre Majesté de rendre à l'Italie l'indépendance de ses enfants. Que Votre Majesté ne repousse pas le vœu suprême d'un patriote sur les marches de l'échafaud !"

Orsini et ses complices furent condamnés à mort le 26 février. Orsini remercia l'empereur d'avoir autorisé la publication de sa lettre. Sa seconde lettre n'était pas moins émouvante que la première. Il condamnait formellement l'assassinat politique et désavouait "la fatale aberration d'esprit" qui l'avait entraîné à préparer son attentat. Il exhortait ses compatriotes à n'employer que leur abnégation, leur dévouement, leur union, leur vertu pour délivrer leur patrie. Quant à lui, il offrait son sang en expiation aux victimes du 14 janvier.

La question de commutation de peine fut vivement agitée autour de l'empereur. Napoléon III eût jugé politique cette clémence, si tant de victimes n'eussent été atteintes par les instruments de mort qui étaient destinés à sa personne. Orsini fut exécuté, le 13 mars, avec un de ses complices. Il mourut sans emphase

comme sans faiblesse, en criant : " Vive l'Italie ! Vive la France ! "

HENRI MARTIN.

Le petit royaume du Piémont, situé au nord de l'Italie, était alors gouverné par deux hommes remarquables, le roi Victor-Emmanuel et son ministre Cavour, qui voulaient agrandir leur pays et prendre à l'Autriche la Lombardie et la Vénétie qu'elle possédait.

L'Autriche ayant menacé le Piémont de lui faire la guerre, l'empereur se déclara contre l'Autriche le 5 mai 1859, et les hostilités commencèrent. Le 4 Juin fut livrée la bataille de Magenta, dans laquelle les forces alliées de la France et du Piémont furent victorieuses.

BATAILLE DE MAGENTA

[4 juin 1859]

Nos bataillons, animés par le bruit de la bataille qui rugit autour d'eux, courent sur le village de Magenta, dont on aperçoit poindre le clocher au milieu des arbres. Tout fait pressentir que la lutte sera terrible; et que la victoire ne pourra être achetée qu'au prix des efforts les plus énergiques. Le général de la Motte-rouge marche avec le 65e, près de lui le 45e ; à sa droite le 70e. Les tirailleurs algériens forment la gauche de sa colonne. On approche de Magenta. De tous les côtés, se montrent des combattants qui déjà envahissent la chaussée du chemin de fer. Pour arriver à la gare, il faut passer au milieu d'un orage de mitraille qui couche à terre des rangs entiers. Mais rien n'arrête l'élan des soldats et l'énergie des officiers...

Au plus fort du feu[1] on voit le général de La Motte-rouge, droit sur son cheval, le visage ardent, indiquant à ses soldats la gare du chemin de fer ; il faut à tout prix s'en emparer, pour briser dans les mains de l'ennemi cette première ligne de défense, où de nombreuses pièces d'artillerie sont rangées en batterie...

Du côté de la division Espinasse, la lutte n'est pas moins terrible, la défense n'est pas moins opiniâtre. Aussitôt que le mouvement d'ensemble de tout le corps s'est dessiné[2] sur Magenta, le général s'est jeté dans cette direction avec la 2e brigade, soutenue par son artillerie qui prend plusieurs positions successives et fait souvent feu de ses douze pièces. Précédant sa colonne avec cette bouillante valeur qu'aucune fatigue ne lassait, qu'aucun obstacle ne pouvait arrêter, il arrive bientôt à la hauteur du chemin de fer, menaçant le centre du village. Les zouaves combattent avec une énergie indomptable : partout les bataillons ennemis sont bouleversés par leurs terribles baïonnettes.

A la tête de ses zouaves, dont le colonel Tixier a rallié autour de lui les compagnies éparses, il s'avance résolument vers la rue qui conduit du chemin de fer à l'entrée de Magenta. Deux pièces de canon en défendent l'entrée, autour de ces deux pièces, les cadavres sont entassés. Les balles partent à la fois des murs crénelés, des fenêtres, des maisons, des greniers, des toits, des portes, des soupiraux, et ceux qui ont assisté à ce grand et terrible drame militaire se demandent comment la mort n'a pas étreint à la fois tous les combattants dans sa large main.

Cependant Espinasse avance toujours : son cheval

1. *Au plus fort du feu*, in the thickest of the battle.
2. *S'est dessiné*, had commenced.

trébuche en piétinant sous ses pieds les cadavres, et il manque de s'abattre.

—On ne tient pas[1] sur ce sol mouvant, dit le général, mettons pied à terre.

En ce moment son officier d'ordonnance, le sous-lieutenant de Froidefond, était près de lui ainsi que le général de Castagny. Tous trois descendirent de cheval. Presque aussitôt le sous-lieutenant Froidefond est atteint d'une balle dans le ventre et s'appuie contre le mur pour ne pas tomber. Plus tard on retrouva le corps de ce jeune officier percé de plus de dix balles.

C'était d'une grande maison à plusieurs étages qui formait l'angle gauche de la rue, que partait la fusillade la plus terrible. Un colonel autrichien occupait cette maison avec trois cents Tyroliens, dont le tir, d'une grande précision, nous faisait beaucoup de mal. Une longue ligne de corps étendus entourait les abords de cette maison meurtrière. Tant qu'elle resterait au pouvoir de l'ennemi, le passage était impossible.

—Il faut à tout prix s'en emparer, dit le général Espinasse, qui s'avance vers la maison, malgré les balles qui sifflent autour de lui, et précédant ses troupes dans cette rue fatale : Allons, mes zouaves, enfoncez cette porte !

Les zouaves s'élancent, en suivant leur général, qui s'offrait ainsi volontairement, comme point de mire,[2] aux carabines tyroliennes ; ils ébranlent à coups redoublés la porte qui résiste à leurs efforts.

Le général, furieux de voir tomber ses plus braves soldats devant cet obstacle, frappe du pommeau de son épée la persienne d'une fenêtre du rez-de-chaussée, et

1. *On ne tient pas*, one cannot stay on horseback.
2. *Comme un point de mire*, as a target.

s'écrie d'une voix impérieuse : "Entrez, entrez par là !"

Au même moment, un coup de fusil parti de la fenêtre même contre laquelle il s'adosse, lui casse le bras et pénètre dans les reins ;—le général reste un moment immobile, résistant encore dans sa rude énergie à la mort qui vient de le frapper, puis son épée s'échappe de ses mains, et il tombe pour ne plus se relever.

En voyant étendu à leurs pieds le chef dont la bravoure les avait électrisés, les zouaves poussent un rugissement terrible, et, comme des lions furieux bondissent autour de cette fenêtre qu'ils brisent en éclats. La maison est envahie, et ceux qui l'occupaient tués ou faits prisonniers.

Des maisons voisines partait un feu également meurtrier. Le général de Castagny rallia autour de lui tout ce qu'il put rencontrer d'hommes de sa brigade, et se porta en avant, entrant résolûment au cœur du village, dont chaque maison avait été transformée en forteresse.

Pendant que ce triste drame se passait à l'une des entrées du village, le combat continuait sur les autres points.

Un officier de l'état-major du général Mac-Mahon était venu porter au général Gault qui gardait Marcallo, l'ordre de marcher sur Magenta, et ce général, laissant ce village sous le commandement du colonel Castex, marchait au canon[1] avec le 71e de ligne, un bataillon du 72e et le 11e bataillon de chasseurs. Bientôt ces troupes sont séparées par le combat ; le général Gault, seul avec son escorte, rencontre le 1er et le 2e étranger,[2] prêts

1. *Marchait au canon*, marched in the direction whence came the sound of the cannon.

2. *Rencontre le 1er et le 2e étranger*, met the 1st and the 2nd foreign regiments, *i. e.* made up of foreigners.

à rentrer en ligne. Le capitaine d'état-major Regnier venait de transmettre au colonel Brayer (1er régiment étranger), l'ordre d'attaquer la droite de Magenta, où l'ennemi opposait une vive résistance. Le colonel se met sous les ordres du général Gault, qui pousse[1] aussitôt sur le village, dont les abords garnis de masses compactes sont attaqués à la fois par les deux divisions. La lutte prend à chaque instant des proportions croissantes. En vain le général Auger met de nombreuses pièces en batterie ; en vain les commandants Faye et Beaudoin font un feu meurtrier sur le village et sur les colonnes qui se forment dans les vergers et derrière les jardins, rien n'abat la résistance énergique de l'ennemi qui ne se laisse arracher que lambeau par lambeau cette importante position.

Les deux régiments étrangers sont arrivés presque à la hauteur des talus du chemin de fer ; le sol est labouré par les balles et la mitraille.

Sur un signe du général, le colonel Brayer s'élance à la tête de son régiment, et franchit au galop la chaussée. Tous le suivent au pas de course. Le commandant de Gramont entraîne son bataillon, et se jette au milieu du feu ; comme le 18 juin, à l'attaque de Malakoff, ce brave officier tombe frappé d'une balle. Enfin ils atteignent Magenta, et pénètrent sur une place où ils se maintiennent énergiquement.

C'est dans ce moment que le général de Castagny rejoint le général Gault.—Déjà ce général a fait placer deux pièces de canon à la sortie du village et sur la route par laquelle les Autrichiens commencent à pro. noncer leur mouvement de retraite.

Pour peindre, comme elles devraient l'être, ces atta-

1. *Pousse*, rushed.

ques multiples et simultanées qui brisèrent à la fois sur tous les points la résistance de l'ennemi, et nous livrèrent Magenta, il faudrait être partout à la fois, comme partout était le combat.

Le général de Martimprey avait, pendant ce temps, continué son mouvement et s'était résolûment engagé sur la route de Magenta avec deux bataillons du 52e, cherchant à se relier au 2e corps ; il ne tardait pas à rencontrer l'ennemi en face de lui, l'attaquait vigoureusement, et était blessé d'un coup de feu. Partout la bataille était engagée ; les deux bataillons poursuivent leur route sans s'inquiéter du nombre de leurs ennemis. Le commandant Louvent, ne pouvant parvenir à enlever une ferme qui lui barre le passage et que l'ennemi défend avec acharnement, la tourne audacieusement, et, par ce hardi mouvement, force 500 Autrichiens à mettre bas les armes.

Enfin la petite troupe a rejoint la division de La Motterouge et combat avec elle.

Cette division continuait à gagner du terrain : une partie de ses bataillons est en arrière du chemin. Les uns ont traversé la voie ferrée,[1] et sont avec le général Lefebvre à cheval sur la route de Milan, faisant face à l'église, pendant que d'autres, sous la conduite énergique du général de Polhes, délogent l'ennemi de l'église, et entrent par côté dans Magenta.—La gare du chemin de fer est à nous ; les barricades qui en ferment l'entrée sont abattues.

Le général de La Motterouge franchit la chaussée sous un feu meurtrier. Tout à coup, cheval et cavalier roulent en bas du talus. Un cri douloureux s'échappe de toutes les poitrines :—"le général est mort !" Mais

1. *La voie ferrée,* the rail-road track.

le général se relève presque aussitôt ; son cheval seul était tué.

Aussitôt que les troupes ont pu s'emparer des deux pavillons de la gare, le général de La Motterouge fait demander deux pièces d'artillerie ; elles accourent au galop, et, sur son ordre, se mettent en batterie dans l'intérieur même d'un des pavillons, faisant feu par les fenêtres sur une maison crenelée, qui rendait l'entrée du village impossible.

De son côté, le général Auger a suivi avec son artillerie tous les mouvements du corps d'armée : il fait placer sur la chaussée du chemin de fer les deux batteries de la 1re division et les trois batteries de réserve. Ces trente pièces réunies tirent à la fois sur le clocher du village et sur la droite de la ligne de bataille ; si l'ennemi refoulé dans l'intérieur de la ville voulait tenter un retour offensif, elles sont prêtes à l'écraser.

De toutes parts les colonnes autrichiennes sont débordées ; par toutes les issues apparaissent, serrées et menaçantes, nos terribles baïonnettes. Déjà sur plusieurs points, la retraite commence à se dessiner au milieu de la plus effroyable tempête que le génie de la guerre ait inventée et des mugissements de notre artillerie, dont les boulets labourent les rues, trouent les maisons, ou rebondissent sur les pierres de granit qu'ils ne peuvent entamer.

Le combat cependant continue encore dans l'intérieur de la ville ; les troupes qui se sont réfugiées dans les maisons, se défendent avec acharnement ; il faut nous emparer des maisons une à une, au prix des plus sanglants sacrifices. De part et d'autre, on sent que Magenta est la clé qui doit nous ouvrir les portes de Milan. " Rien (écrivait un officier supérieur) ne pourra

jamais donner l'idée de cette lutte effroyable, de ce tumulte plein de sang, de ces cris, de ces détonations de l'artillerie mêlées à la fusillade, de cette mêlée furieuse, implacable ; resserrés entre des rues étroites, nos hommes dans leurs efforts héroïques, désespérés, semblaient prendre les maisons corps à corps."[1]

Vers sept heures et demie, la ville de Magenta est en notre pouvoir et les nombreux détachements ennemis, toujours barricadés dans les maisons, sont nos prisonniers....

Le prix de cette victoire, c'était la capitale de la Lombardie, que les Autrichiens démoralisés allaient abandonner sans coup férir ; mais elle était chèrement achetée et payée d'un sang généreux. Nous avions 246 officiers hors de combat (52 tués, 194 blessés), et 4,198 hommes tués, blessés ou disparus.

BAZANCOURT.

Six semaines après la bataille de Magenta, une seconde rencontre eut lieu près du village de Solférino (24 juin 1859); là encore les alliés furent victorieux. Cette victoire mit fin à la guerre et, le 11 juillet, un traité de paix fut signé à Villafranca. Par ce traité, l'Autriche cédait la Lombardie à la France qui la donna au Piémont.

L'année suivante, le roi Victor-Emmanuel céda à la France le comté de Nice qui forme aujourd'hui le département des Alpes-Maritimes, et la Savoie qui forme les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie.

Il est bon d'ajouter que la France ne consentit à s'annexer ces territoires qu'après avoir consulté le vœu des populations qui, à une immense majorité, exprimèrent le désir de devenir françaises.

. . . .

1. *Semblaient prendre les maisons corps à corps*, seemed to fight with the houses hand to hand. This is, of course, a figurative expression.

Une autre guerre, dans laquelle la France se trouva bientôt engagée, fut celle de Chine. Elle eut pour résultat de donner aux missionnaires européens le droit de prêcher la religion chrétienne, et elle ouvrit au commerce un certain nombre de ports. Une autre conséquence de cette campagne fut la consolidation de nos établissements en Cochinchine.

GUERRE DE CHINE

Antérieurement à la guerre d'Italie, Napoléon III s'était déjà engagé, à côté de l'Angleterre, dans une querelle avec la Chine.

Un traité de commerce et de navigation avait été conclu entre la France et la Chine, le 24 septembre 1844. Un des articles du traité autorisait la construction d'églises et d'écoles chrétiennes et un édit de l'empereur de Chine autorisait les chrétiens indigènes à pratiquer leur culte. Un nouvel empereur, Irlien-Foung, monté au trône en 1850, témoigna des sentiments beaucoup plus hostiles aux étrangers que n'avait fait son père. Notre traité de commerce fut mal exécuté. Un missionnaire français fut mis à mort.

Un incident de peu d'importance, la saisie d'une barque de nationalité contestée renouvela, d'autre part, les démêlés entre la Chine et l'Angleterre. Les Anglais rouvrirent les hostilités. L'amiral Seymour attaqua la grande ville maritime de Canton. Les Chinois, si mal outillés qu'ils fussent pour la guerre, résistèrent opiniâtrément. L'amiral anglais finit par être obligé d'abandonner une entreprise entamée avec des forces tout à fait insuffisantes. (Novembre 1856—janvier 1857.

Néanmoins dans le courant de l'année, la rivière de

Canton fut bloquée par les escadres alliées : la division navale française de l'Indo-Chine, commandée par l'amiral Rigault de Genouilly, avait été renforcée et s'était jointe aux Anglais. L'attaque de Canton fut reprise, à la fin de décembre, avec des moyens d'action mieux préparés.

Après avoir emporté les positions avancées, les alliés pénétrèrent dans la ville le 5 janvier 1858. Cette immense cité tomba au pouvoir de 5,000 Anglais et de 13 ou 1400 Français. On laissa une petite garnison à Canton, et l'on dirigea les escadres vers le Peï-Ho, le fleuve sur lequel est située la capitale de l'Empire, Pékin. Le 20 mai, on s'empara des forts du Peï-Ho, écrasés par les projectiles des marines alliées. Les escadres remontèrent le fleuve jusqu'à Tien-Tsin, à trois marches de Pékin.[1]

Le gouvernement chinois céda. Ses envoyés vinrent trouver nos plénipotentiaires à Tien-Tsin ; le traité de paix fut signé le 27 juin. Les stipulations relatives aux chrétiens étaient répétées. Les Français en Chine ne devaient être régis que par les lois françaises. La Chine s'obligeait à une indemnité de guerre.

L'accommodement fut de courte durée ; en 1859, la guerre recommença pour une question d'étiquette. Des ambassadeurs français et anglais étaient chargés de porter à l'empereur de la Chine la ratification du traité de Tien-Tsin. Il avait été annoncé que les envoyés se rendraient par Tien-Tsin à Pékin. Lorsque l'amiral anglais Hope, précédant les ambassadeurs qu'il devait escorter jusqu'à Tien-Tsin, se présenta devant l'embouchure du Peï-Ho, les Chinois qui avaient réparé leurs forts, refusèrent l'entrée de la rivière. Le gouverne-

1. *A trois marches de Pékin,* three days of marching from Pekin.

ment chinois ne refusait pas de recevoir les ambassadeurs à Pékin, mais il voulait se les faire amener par un autre chemin. Les ambassadeurs, d'accord avec l'amiral Hope, repoussèrent cette exigence comme un affront et décidèrent qu'on s'ouvrirait par la force le passage du Peï-Ho. Les fortifications du Peï-Ho avaient été beaucoup améliorées depuis l'année précédente, et l'artillerie chinoise fut mieux servie. L'attaque tentée par les canonnières anglaises fut repoussée avec perte. (25 juin 1859.)

D'autre part, nous avions commencé un très important établissement en Cochinchine et nous visions à imposer un traité, avec des cessions de territoire, à l'empereur d'Annam, souverain de la Cochinchine. Il nous était donc nécessaire d'avoir une situation imposante dans la haute Asie.

Napoléon III décida d'envoyer le général de Montauban avec un corps de 10,000 hommes. Ce général arriva à Hong-Kong, le 26 février 1860.

Les plénipotentiaires anglais et français expédièrent à Pékin un ultimatum qui ne fut point accepté. Les alliés firent voile vers le nord de la Chine et occupèrent l'île de Chusan, à l'embouchure du grand fleuve le Yang-Tse-Kiang, dans la mer Jaune (21 avril). De Chusan, les alliés se portèrent sur le continent. L'effectif du corps français dépassait à peine 8,000 hommes. Les Anglais avaient fait un grand effort ; ils avaient plus de 12,000 soldats dont 1,300 cavaliers.

L'objectif des alliés était la route de Pékin par Tien-Tsin et, par conséquent, avant tout, l'ouverture du Peï-Ho. Les Chinois avaient accumulé les moyens de résistance et un gros corps de Tartares couvrait les forts. Ces descendants des conquérants de la Chine,

auxquels appartenait la dynastie régnante, étaient restés l'élément militaire de l'Empire ; ils furent chassés de leurs camps retranchés par nos troupes de débarquement, françaises et anglaises ; plusieurs des forts furent emportés d'assaut ; Tartares et Chinois avaient d'abord lutté avec courage ; mais la mort de leur général leur fit tomber les armes des mains ; les fortes positions qui leur restaient furent abandonnées ou rendues par capitulation (août 1860). La journée décisive du 21 août livra aux alliés plus de 500 pièces de canon. Dès le 26, les alliés arrivaient par eau à Tien-Tsin.

Le gouvernement chinois, qui avant l'attaque du Peï-Ho, avait mis à prix la tête des plénipotentiaires et des généraux alliés, essaya d'arrêter les vainqueurs par des négociations illusoires, afin de se donner le temps d'organiser la défense de Pékin.

Les alliés reconnurent le piège et marchèrent en avant. Le gouvernement chinois fit alors des propositions qui parurent plus sérieuses. Des parlementaires français et anglais furent envoyés aux plénipotentiaires chinois, pour convenir des mesures préliminaires.

Les pourparlers couvraient une trahison. L'armée tartare, massée en avant de Pékin, préparait une surprise contre les troupes alliées. Le général Montauban et le général anglais Grant, avertis à temps, prirent brusquement l'offensive, tournèrent et mirent en déroute les masses de cavalerie et d'infanterie qu'ils avaient devant eux. L'artillerie chinoise tomba en notre pouvoir (18 septembre).

Malheureusement, plusieurs de nos parlementaires étaient restés dans les mains de l'ennemi et avaient été emmenés prisonniers à Pékin.

Les généraux alliés poursuivirent et assaillirent

l'armée ennemie dans les positions où elle s'était retirée. Cette fois, les Tartares soutinrent le renom d'intrépidité qui est acquis à leur race. 25,000 ou 30,000 cavaliers, armés d'arcs et de lances, se jetèrent impétueusement sur le petit corps français et faillirent l'accabler sous le nombre ; mais notre artillerie et notre fusillade firent parmi eux de sanglantes trouées : l'arrivée des Anglais nous dégagea ; la cavalerie tartare une fois balayée,[1] l'infanterie (une vingtaine de mille hommes) se défendit bravement ; mais l'infériorité de son armement rendait inutile sa supériorité numérique ; elle fut rompue avec un grand carnage. Cette journée fut appelée la bataille de Pa-li-kao, du nom d'un pont du grand canal qui joint le Peï-Ho à Pékin (21 septembre 1860).

L'ennemi avait perdu 3,000 hommes, les alliés pas plus de 50.

La défaite des Chinois les obligeait à rouvrir les négociations ; néanmoins, par une obstination qui eût de fatales conséquences, le frère de l'empereur de la Chine, chargé de traiter, refusa de rendre préalablement les parlementaires français et anglais arrêtés contrairement au droit des gens.[2] Les alliés avancèrent sur Pékin, avec 8,000 soldats à peine, moitié français, moitié anglais. Ils n'étaient plus qu'à six kilomètres de la capitale chinoise et apercevaient de loin, par dessus ses longues murailles, ses nombreux et bizarres monuments. A la nouvelle que l'armée tartare s'était retirée sur la résidence impériale appelée le

1. *La cavalerie tartare une fois balayée*, when the Tartar cavalry was routed.

2. *Arrêtés contrairement au droit des gens*, who had been kept prisoners in defiance of the rights of nations.

Palais d'Été, à dix kilomètres de Pékin, on se porta de ce côté. Ni les Tartares, ni la cour impériale n'avaient attendu les alliés. On pénétra dans le palais. Dans ces constructions de marbre blanc, aux toits de tuiles vernies, étaient amoncelées des richesses incalculables en métaux précieux, en pierreries, en jade et autres roches les plus rares, en soieries, en émaux, en bronzes ; la valeur matérielle de ces trésors était encore bien au-dessous de l'immense intérêt qu'offrait, au point de vue de l'art et de la science, cette multitude prodigieuse de statues, de peintures, de vases, de meubles sculptés et laqués, de manuscrits anciens.

Les objets qui parurent les plus précieux comme curiosités furent mis à part, d'après l'ordre des généraux français et anglais, pour être offerts, les uns à l'impératrice et à l'empereur, les autres à la reine d'Angleterre.

Les Anglais eussent voulu pousser la guerre à outrance et renverser l'empereur de la Chine, qui s'était enfui en Tartarie ; le plénipotentiaire français voulait la paix, et le général Montauban refusa d'entrer de vive force dans Pékin, ainsi que le proposait le général anglais. Le gouvernement chinois avait offert le paiement immédiat d'une forte indemnité aux parlementaires français et anglais survivants et aux familles de ceux qui avaient péri captifs ; il avait, comme garantie de ses intentions pacifiques, livré à nos troupes une des portes de Pékin. Les Anglais consentirent à contre-cœur.[1] Les ambassadeurs français et anglais allèrent en grande pompe signer les traités dans la capitale avec le frère de l'empereur, investi de pleins pouvoirs à cet effet (24-25 octobre).

1. *A contre-cœur*, reluctantly.

Les Français quittèrent Pékin et bientôt après la Chine.

H. MARTIN.

La guerre de Chine avait été utile et honorable ; celle qui la suivit, l'expédition du Mexique, fut désastreuse. La France commença d'abord avec l'Angleterre et l'Espagne, pour forcer ce pays à respecter les commerçants étrangers; mais elle la continua seule, et Napoléon III commit l'immense faute de vouloir imposer à ce pays un gouvernement monarchique. C'est à Maximilien, archiduc d'Autriche, qu'avait été offerte la couronne d'empereur du Mexique.

CAMPAGNE DU MEXIQUE

Durant toute la dernière partie de l'année 1862 et les premiers mois de 1863, les convois de troupes et de matériel se succédèrent, jusqu'à ce que notre armée du Mexique eût atteint un effectif de plus de 38,000 hommes et de près de 6,000 chevaux, effectif qui dut être entretenu avec des frais énormes. Napoléon III avait conféré le commandement en chef au général Forey.

L'armée souffrait à la fois du manque de vivres et du climat. Tout séjour à Vera-Cruz, et toute marche de Vera-Cruz à l'entrée des montagnes, à Orizaba, décimaient nos bataillons; la marine, toujours en contact avec les fatales Terres-Chaudes, perdait plus de monde encore : c'est surtout à cause d'elle que le cimetière de Vera-Cruz fut qualifié, par une amère ironie, de "Jardin d'acclimatation des Français." L'armée de terre, une fois dans la zone tempérée, n'encourait plus le péril du vomito-negro; mais le difficile était de se nourrir; on n'y réussissait qu'au poids de l'or. Il fallut

faire venir des grains de la Havane et des États-Unis. Les chevaux manquant, on en racheta quelques-uns à 25,000 francs par tête!

L'attaque de Puebla ne put être commencée qu'en mars. Un des forts détachés qui protégeaient la ville fut emporté le 29 mars: mais le corps de la place fut défendu avec grande vigueur. Le commandant de Puebla, le général Ortega, très capable et très énergique, avait tout préparé pour faire de sa ville une nouvelle Saragosse;[1] cinquante églises et couvents aux épaisses murailles étaient devenus autant de forteresses reliées entre elles par des lignes de fossés et de barricades. Il fallait attaquer, les uns après les autres, ces îlots hérissés d'artillerie. On dut, faute de canons de siège et de munitions suffisantes, interrompre ces assauts meurtriers. Le général Forey s'efforça de réduire par la famine l'ennemi qu'il ne pouvait abattre par la force. Il compléta l'investissement de la place; puis il détacha un corps de troupes contre une petite armée mexicaine qui essayait d'introduire un convoi dans la ville. Le commandant du corps français était le général Bazaine,[2] récemment débarqué au Mexique. Bazaine défit les troupes de secours (8 mai 1863).

L'artillerie de siège et les munitions nous étaient arrivées. Les assiégés n'avaient plus de ravitaillement à espérer. La poudre et le pain leur manquaient. Ortega

1. *Une nouvelle Saragosse*, an allusion to the fact that in 1809 Napoleon had, so to speak, to make the siege of each house before he conquered the city.

2. *Bazaine* (Achille), who commanded the French troops in Mexico, was born at Versailles in 1811. In 1870, he was placed at the head of one of the French armies and was afterwards tried and condemned for high treason. He was imprisoned on the isle of Sainte-Marguerite, but succeeded in making his escape and went to Spain where he died in 1888.

se résigna à capituler. Il fit enclouer ses canons, briser ses fusils, licencia ses soldats et se rendit prisonnier avec ses officiers (17 mai 1863).

Le sort de Puebla décidait de celui de Mexico. Puebla est situé au dela des montagnes, sur le haut et salubre plateau de l'Anahuac, au point de jonction des principales routes du Mexique. La capitale ne pouvait se défendre avec chance de succès contre l'armée en possession de Puebla. Juarez[1] le comprit : il évacua Mexico, résolu à continuer la guerre partout, excepté dans la capitale, la petite guerre, s'il ne pouvait faire la grande.

Le général Forey fit son entrée dans Mexico le 10 juin.

L'archiduc d'Autriche Maximilien fut fait empereur du Mexique et il prit possession de son trône au mois de mai 1864. On occupa plusieurs des principales villes, y compris San Luis de Potosi, où Juarez avait transféré son gouvernement. Toute ville attaquée était une ville prise, et les troupes mal organisées de la république mexicaine ne pouvaient nulle part tenir en campagne contre nos régiments. On s'étendit, d'un côté, jusqu'à l'Océan pacifique, de l'autre, jusque dans les provinces du nord, où Juarez, intrépide, inébranlable, reculait de place en place sans jamais cesser la lutte. Une grande partie du Mexique obéissait maintenant, sinon au gouvernement impérial mexicain, du moins à la force étrangère; mais chacun sentait que tout tenait à la présence de cette force et que, si elle se retirait, l'Empire mexicain croulerait le lendemain.

Les républicains, loin de se laisser abattre, renouve-

1. *Juarez,* who bravely fought against the French to preserve the independence of his country, was born in 1809 and died in 1872.

laient de tous côtés la petite guerre ; pendant que nous occupions des villes à 300 lieues de Mexico, les guérillas se remettaient à couper les communications entre cette capitale et Vera-Cruz, les républicains réoccupaient diverses places du Nord et bloquaient plusieurs de celles qu'ils ne pouvaient reprendre, le pouvoir de Maximilien ne réussissait pas à s'établir. Aux États-Unis, le Congrès avait, le 4 avril 1864, voté une résolution contre le rétablissement d'une monarchie au Mexique. A partir de 1865, l'attitude des États-Unis s'accentua de plus en plus, et le *Moniteur* dut annoncer le retour total de notre armée pour le printemps de 1867.

La désillusion de Maximilien fut amère.

A mesure que les troupes françaises se retiraient, les villes passaient aux républicains. L'armée française évacua Mexico le 5 février 1867. Notre flotte appareilla de Vera-Cruz pour la France le 13 mars. La flotte regagna le port de Toulon le 5 mai.

Les Français partis, Maximilien essaya de tenir la campagne avec des troupes sans cohésion qui lui fondaient dans la main. Il fut bientôt refoulé sur Queretaro, place qui est comme la clé du Mexique central. Il s'y défendit deux mois, puis essaya de négocier et d'obtenir l'autorisation de se rembarquer. Il n'y réussit pas. La place fut surprise et le malheureux prince fut réduit à rendre son épée (15 mai 1867). Il fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort.

Ses défenseurs et le ministre de Prusse à Mexico allèrent demander sa grâce à Juarez. Le ministre des affaires étrangères des États-Unis, M. Seward, informa Juarez que son gouvernement désirait que Maximilien et ses compagnons fussent traités en prisonniers de guerre.

Juarez ne crut pas possible d'accéder à ces instances. Maximilien lui adressa une très noble lettre, où il demandait la vie, non pour lui, mais pour ses compagnons, les généraux Miramon et Mejia. "Que je sois seul frappé, disait-il, que mon sang soit le dernier versé !"

Les trois condamnés tombèrent sous les balles le 19 juin.

HENRI MARTIN.

En 1870, le trône d'Espagne fut offert à un prince prussien, Léopold de Hohenzollern. Le gouvernement français déclara qu'il ne souffrirait pas que ce prince devînt roi d'Espagne. Léopold ayant annoncé qu'il n'acceptait point l'offre qu'on lui faisait, le gouvernement français exigea que le roi de Prusse promît qu'il n'autoriserait jamais son cousin à accepter de nouvelles offres. Le roi de Prusse refusa. Alors Napoléon déclara la guerre au plus redoutable État militaire de l'Europe, sans que la France fût prête à la faire.

La première rencontre eut lieu près de Saarbruk, en Alsace; elle se termina à l'avantage des Français. Bientôt, cependant, les armées allemandes qui étaient plus nombreuses et mieux organisées que les nôtres remportèrent la victoire de Wissembourg, et quelques jours après celle de Woerth. L'armée française était commandée par le maréchal Mac-Mahon.

BATAILLE DE WOERTH

Le 6 août au matin, plusieurs de nos généraux, convaincus de la grande supériorité numérique de l'ennemi, pressèrent le maréchal de se replier sur les Vosges[1] et de s'établir en pleine montagne au lieu de disputer les

1. *Les Vosges*, is a system of mountains which extends between the Rhine and the Moselle from Belfort to Rhenish Bavaria.

derniers mamelons où vient expirer cette chaîne dans la vallée du Rhin. Une fois dans les Vosges, il serait aisé d'y défendre, à nombre inégal, des positions redoutables et le premier corps aurait le temps de rallier les cinquième et septième tout entiers. Mac-Mahon hésita ; puis le canon tonna, des engagements partiels commencèrent et le maréchal ne voulut pas reculer.

Le prince royal, de même que le maréchal, n'avait pensé livrer bataille que le 7 ; mais ses deux corps les plus avancés, un bavarois et un prussien, entamèrent, par de fortes reconnaissances, une action qui alla en grandissant.

Le maréchal occupait de bonnes positions sur les plateaux qui dominent la rive droite de la petite rivière de Sauër ; mais, dans le but de se concentrer, il avait évacué sur l'autre rive la colline de Gunstett, dont la possession nous eût été indispensable. L'artillerie ennemie s'y établit avec soixante-douze pièces ; de là, elle enfilait toute notre ligne[1] et y portait le ravage. Le maréchal tenta en vain de reprendre Gunstett ; nos retours offensifs échouèrent. Ceci se passait à notre droite. Pendant ce temps, l'ennemi occupait le bourg de Woërth et tentait de déboucher sur la rive droite de la Sauër, en face de notre centre et de notre gauche. Plus de cent pièces de canon tonnaient pour appuyer ce mouvement : mais, de ce côté, les batteries allemandes n'avaient pas l'avantage de la position comme à Gunstett ; des hauteurs de Frœschwiller et d'Elsashausen, nous dominions la vallée de la Sauër, et la supériorité de notre fusil Chassepot compensait celle

1. *Elle enfilait toute notre ligne*, they shot through our lines from the side.

du canon allemand. Les attaques des Prussiens et des Bavarois furent repoussées. Vers dix heures et demie, le prince royal envoya l'ordre de cesser le combat. Le général prussien qui commandait au centre, fortement engagé, ne put ou prétendit ne pouvoir obéir.

Les Allemands revinrent à la charge. La lutte devint générale et terrible entre midi et deux heures. Il arrivait à l'ennemi renforts sur renforts. Il réussit, au prix de beaucoup de sang, à franchir la vallée et à s'emparer de quelques-unes des petites éminences qu'occupait notre centre, puis à tourner notre droite en enlevant le village de Morsbroun. C'est alors qu'eut lieu la première de ces fameuses charges de cuirassiers qui ont gardé une tragique renommée. Deux régiments de cuirassiers, la brigade Michel, suivis de quelques lanciers, se précipitèrent sur les bataillons ennemis, pénétrèrent jusque dans Morsbroun et n'en ressortirent qu'en débris. Ces débris eux-mêmes, tombant, au-delà du village, entre la cavalerie et l'infanterie allemandes, furent à peu près anéantis. Le récit officiel prussien témoigne de l'admiration qu'avait inspirée à l'ennemi l'intrépidité de ces braves gens.

Nos cavaliers, en mourant, avait sauvé l'infanterie de deux de nos divisions, qui purent se replier en bon ordre sur le bois appelé le Nieder-Wald. Les masses ennemies restèrent enfin maîtresses d'Elsashausen en flammes.

H. MARTIN.

Après leurs premiers succès, les Allemands entrèrent en France et assiégèrent Strasbourg. Bientôt, après une autre victoire remportée près de Forbach, ils entrèrent en Lorraine. Deux rencontres sanglantes eurent encore lieu, l'une à Borny

(14 août 1870), l'autre à Gravelotte (16 août); mais le maréchal Bazaine, qui commandait les forces françaises en Lorraine, commit la faute de se laisser cerner dans Metz au lieu de se retirer dans l'intérieur du pays alors qu'il en avait la possibilité.

D'un autre côté, le maréchal Mac-Mahon s'était retiré à Châlons où il travaillait à la reconstitution de son armée. Il se mit en marche pour Metz; mais son armée marcha si lentement qu'elle fut surprise, enveloppée, battue à Sedan, et prise tout entière par les Allemands.

BATAILLE DE SEDAN

La vieille place de Sedan, renommée dans les anciennes guerres, ne pouvait plus, devant l'artillerie moderne, être un point d'appui pour une armée ; il n'y avait point d'ailleurs de munitions de guerre, et le dépôt de vivres qu'on y avait formé venait d'être expédié à Mézières. La ville est dans un fond, une sorte d'entonnoir traversé par la Meuse;[1] elle est dominée par un double cercle de hauteurs; les collines de la rive droite se prolongent jusqu'à la forêt des Ardennes.

Mac-Mahon avait commis la faute de nous établir sur l'hémicycle intérieur de droite et non sur les collines extérieures où l'on n'eût pu nous tourner.

Accepter la bataille dans de telles conditions, contre des forces plus que doubles, c'était se perdre à coup sûr, et, cependant, la retraite était-elle encore possible?

L'attaque fut engagée le 1er septembre dès le point du jour. Les Bavarois avaient passé, par le pont de Bazeilles, sur la rive droite de la Meuse.

---

1. *La ville est dans un fond, une sorte d'entonnoir traversé par la Meuse,* the city is in a funnel like hollow crossed by the river Meuse.

L'action grandissait de moment en moment à Bazeilles et sur la Givonne. Un peu avant six heures du matin, Mac-Mahon, qui s'était porté, pour se rendre compte de l'état des choses, sur les hauteurs de la Moncelle, eut son cheval abattu sous lui par un éclat d'obus. Contusionné et meurtri, il ne se sentit pas en état de conserver la direction de l'armée. Le commandement, lorsque le général en chef vient à manquer, doit passer, d'après les règlements, au plus ancien officier général, à égalité de grade. Un militaire distingué, le général Wimpffen, se trouvait dans ce cas. Ce ne fut point à lui, toutefois, mais au commandant du premier corps, au général Ducrot, que Mac-Mahon transmit ses pouvoirs. Son motif, d'après son propre témoignage, était que, de tous les chefs de corps, Ducrot avait été le plus à même de connaître les mouvements de l'ennemi. Ce général Ducrot avait toujours, avec raison, voulu la retraite sur Mézières. Gardait-elle une chance quelconque à cette heure? La relation du grand état-major prussien ne permet guère de le croire. Au moment où le général Ducrot prenait le commandement, entre 7 et 8 heures du matin, deux des corps d'armée ennemis étaient déjà en entier sur la rive droite de la Meuse; l'avant-garde du cinquième corps et celle du douzième corps étaient sur la rive gauche. Nous allions donc avoir en tête ces forces allemandes, comme nous avions en queue[1] celles qui nous assaillaient par Bazeilles.

En ce moment se produisit une nouvelle péripétie. Le général Wimpffen exhiba tout à coup une lettre du ministre de la guerre, qui l'investissait du commande-

1. *En queue*, behind.

ment au cas où il arriverait malheur à Mac-Mahon. Wimpffen désapprouvait la marche sur Mézières. Ce commandement passant, en quelques heures, dans les mains de trois généraux en chef, ces mouvements et contre-mouvements ne pouvaient qu'accélérer la catastrophe et désorganiser la résistance de notre malheureuse armée.

Wimpffen avait prescrit aux troupes de réoccuper les positions qu'elles venaient de quitter par ordre de Ducrot. Cela n'était plus possible. Les deux masses ennemies allaient se donner la main[1] et fermer le cercle autour de nous.

Nos premier et septième corps d'armée firent, durant quatre longues heures, des efforts opiniâtres pour empêcher les deux masses ennemies de se rejoindre. Vers une heure, Ducrot réunit tout ce qu'il avait de cava-de cavalerie, sous le commandement du général Margueritte, et la lança sur l'infanterie allemande. Margueritte, un de nos meilleurs officiers généraux, fut abattu par la première balle. Le général Gallifet le remplaça et se précipita en avant à travers tous les obstacles. Les tirailleurs ennemis furent balayés; mais nos escadrons se brisèrent contre les lignes d'infanterie qui suivaient. Par trois fois, nos cavaliers se reformèrent et renouvelèrent la charge, ou plutôt les cent charges entre lesquelles les terrains coupés et accidentés divisaient leurs groupes. Accablés d'un déluge de balles, ils jonchèrent la terre de leurs morts. On rapporte que le roi de Prusse, suivant des hauteurs de Frénois les phases de la bataille, laissa échapper un cri d'ad-

1. *Allaient se donner la main*, were on the point of meeting each other.

miration. Le sacrifice de ces braves gens retarda peu le progrès de l'ennemi.

Notre infanterie et notre artillerie ne montraient pas moins d'héroïsme, en défendant, au nord-est la partie du plateau appelée le Calvaire d'Illy. C'était la dernière position qui protégeât notre armée. L'ennemi n'essayait pas de l'enlever avec de l'infanterie ; il faisait converger sur ce point les feux croisés d'une immense artillerie ; il avait plus de 500 pièces en batterie au nord de Sedan.

Le plateau du Calvaire était littéralement labouré par les obus. A trois reprises,[1] nos troupes, écrasées sous cette pluie de projectiles, évacuèrent ce théâtre de mort ; toujours leurs chefs les ralliaient et les ramenaient. Le général Douai, dans cette journée, montra une vigueur et une constance extraordinaires. Cette armée et ses chefs, exaltés par le désespoir, semblaient rassembler tout ce qui leur restait de force pour bien mourir. Nos pièces étaient démontées, leurs servants, tués; quarante caissons du septième corps avaient sauté et semé la mort parmi les hommes qu'avaient épargnés les boulets ennemis. Notre infanterie tint jusqu'à deux heures.

Elle se rompit enfin; ses débris redescendirent le plateau; le septième corps et le premier, mêlés en une masse confuse, poursuivis de toutes parts, dans l'étroit espace qui leur restait, par les projectiles meurtriers, roulèrent comme un torrent vers Sedan. Ils s'entassèrent autour de la ville et dans la ville.

On combattait encore sur deux points, vers le nord et vers le sud.

Il était trois heures. Entre une heure et deux, le

1. *A trois reprises,* three times.

général qui avait eu le malheur de réclamer le commandement en une telle journée, Wimpffen, avait voulu tenter un mouvement en avant. Il avait écrit à l'empereur:—

"Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes; elles tiendront à honneur de lui ouvrir un passage !"

L'empereur, après avoir erré de six heures à onze sur le champ de bataille, était rentré dans Sedan et attendait son sort avec une résignation fataliste. Le courage passif ne lui manquait pas; mais il était incapable des résolutions héroïques; il ne répondit pas à Wimpffen et fit arborer le pavillon parlementaire, le pavillon blanc.

A cinq heures tout était fini. L'empereur envoya au roi de Prusse par un de ses aides de camp la lettre suivante:

"Monsieur mon frère,

"N'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté."

Le roi répondit:

"En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre Majesté et je la prie de vouloir bien nommer un de vos officiers munis de vos pleins pouvoirs, pour traiter de la capitulation de l'armée qui s'est si bravement battue sous vos ordres. De mon côté, j'ai désigné le général de Moltke à cet effet."

Napoléon III pouvait rendre sa personne ; il n'était plus général; il ne lui appartenait pas de rendre l'armée.

Il fallait qu'un autre subît cette mission. Wimpffen, la mort dans le cœur, dut s'y résigner. Il se transporta au quartier général ennemi, au château de Bellevue.

Durant trois longues heures, il lutta en vain pour obtenir un adoucissement aux conditions fixées par de Moltke qui avait décidé que l'armée tout entière serait prisonnière avec armes et bagages. Il n'obtint rien.

Le 2 septembre, à sept heures du matin, Wimpffen réunit en conseil de guerre les chefs de corps et les généraux de division. Le conseil reconnut "qu'en présence de l'impuissance matérielle de prolonger la lutte, nous étions forcés d'accepter les conditions qui nous étaient imposées."

Non seulement nous étions totalement enveloppés par des forces qui, maintenant, étaient triples (220,000 hommes contre 80,000 et même moins), mais nous n'avions de vivres que pour un jour.

Wimpffen retourna porter sa signature au quartier général prussien.

Napoléon III était sorti de Sedan avant la séance du conseil de guerre : il espérait voir le roi de Prusse avant que la capitulation fût signée et amener Guillaume à quelques concessions; mais le roi évita cette entrevue; l'empereur ne rencontra que Bismarck, avec qui il eut une conversation dans une petite maison d'ouvrier.

On envoya ensuite Napoléon III, avec une escorte de cuirassiers de la garde prussienne, attendre son vainqueur dans un château au bord de la Meuse.

L'impérial captif fut expédié en Allemagne, au château de Wilhelmshohe, près de Cassel ; c'était l'ancienne résidence de son oncle Jérôme, durant l'éphémère royaume de Westphalie.

H. MARTIN.

TROISIÈME REPUBLIQUE

Du 4 Septembre 1870 à nos jours.

Le 4 septembre 1870, la République fut proclamée à Paris, et un gouvernement provisoire fut formé qui prit le nom de *Gouvernement de la Défense nationale.*

Le général Trochu,[1] Jules Favre et Gambetta[2] étaient au nombre de ceux qui avaient accepté la tâche difficile de gouverner la France. Des pourparlers eurent lieu pour essayer de mettre fin à la guerre; mais les conditions exigées par l'Allemagne ayant semblé trop dures à accepter, les hostilités continuèrent.

. . . .

Par la victoire de Sedan, l'ennemi s'était ouvert la route de Paris, et bientôt la grande cité se trouva investie. Pendant trois mois elle résista, en dépit des souffrances que sa population eut à supporter.

---

1. *Le général Trochu,* who had command of the Paris garrison during the siege was born in 1815. He has been severely criticized for his lack of energy.

2. *Gambetta* (Léon), a lawyer and politician, was born at Cahors in 1832. During the last years of the Empire, he made himself famous by his opposition to Napoleon III. In 1869 he was elected deputy by the people of Paris, and during the war made strenuous efforts to organize armies in different parts of France. From 1872 to the time of his death, he was the leader of the republican party. He died in 1882.

SIÈGE DE PARIS

La nerveuse énergie de Paris s'exaltait en raison même des souffrances populaires, qui allaient croissant. Le froid persistait ; les vivres diminuaient. Par cette rigoureuse température, le bois de chauffage, le charbon manquaient. Les maires[1] avaient rationné, à l'exception du pain, la viande et les divers comestibles que le ministre du commerce mettait à leur disposition. L'on avait, de bonne heure fait entrer dans la consommation la viande de cheval.

Le 16 décembre, on décréta la réquisition des chevaux ;[2] on en abattait 700 par jour. Dans la prévision de l'insuffisance prochaine des farines, on commença de mêler au froment le riz et l'avoine.

Les maires avaient pris, dès le mois d'octobre, la résolution hardie de se faire boulangers et bouchers, c'est-à-dire de monopoliser le pain et la viande, les bouchers et les boulangers n'étant plus que les commis des municipalités. Cet expédient extrême prévint bien des abus, bien des désordres, bien des spéculations criminelles ; il maintint autant que possible l'égalité dans le malheur commun et contribua beaucoup à faire accepter par les masses l'ordre et la règle que tous ou presque tous subissaient ; bien peu de citoyens avaient conservé des réserves de vivres.

---

1. *Les maires.* Paris is divided in 28 wards (*arrondissements*), at the head of each of which is placed a mayor.

2. *On décréta la réquisition des chevaux*, it was decreed that the people should be required to give up their horses.

C'était, disons-nous, l'égalité dans le malheur. On revoyait, devant les cantines[1] municipales, ces queues interminables[2] de femmes, d'enfants, de vieillards qu'on avait vues, devant la porte des boulangers, durant la disette de la première Révolution, et ceci, durant de longues heures; les pieds dans la neige ou dans la boue glacée. La patience, la résignation de cette population infortunée arrachait des larmes à ses magistrats, témoins chaque jour de cette misère supportée sans murmure, avec simplicité, parfois même avec des retours de gaieté française. Le peuple de Paris déployait des qualités inattendues, inouïes ; le vrai fond de notre race apparaissait : la profondeur de sentiments et la force de volonté sous la légèreté de la forme. Le thermomètre s'abaissa jusqu'à 14 degrés. Paris souffrait horriblement du froid. On commençait à dévaster les chantiers et les clôtures,[3] à scier les arbres des promenades et même des jardins. C'était le seul délit que commît la population, et ce délit n'était pas aisé à réprimer. Comment employer la force contre des malheureux qui mouraient de froid et qui n'avaient même plus les moyens de faire cuire leurs maigres aliments !

Du reste, ni vols, ni rixes, ni attaques nocturnes dans ces immenses ténèbres qui avaient succédé à l'éclat lumineux des soirées de Paris. Le gaz étant épuisé comme le charbon; quelques réverbères à grande distance entretenaient à peine çà et là un faible crépuscule parmi ces ténèbres, et la grande ville, plongée dans la nuit, n'avait jamais offert tant de sécurité. Ni crimes,

1. *Les cantines*, the provision stores.
2. *Ces queues interminables*, these endless lines.
3. *Les chantiers et les clôtures*, the lumber yards and fences.

ni délits, ni défaillances ! mais, si les âmes ne faiblissaient pas, les corps s'usaient. Les constitutions faibles succombaient, comme les vieillards, comme les jeunes enfants. La mortalité avait depuis longtemps dépassé la moyenne ; elle monta vers la fin de décembre, à plus de 3,600 décès par semaine.

Bientôt le bombardement commença. Les ennemis avaient, le 27 décembre, ouvert le feu contre nos forts du nord. Après avoir bombardé les forts de l'est et du nord, puis la ville de Saint-Denis, l'ennemi avait le 5 janvier commencé le bombardement des forts du sud et des quartiers de la rive gauche. Les canons Krupp ne produisaient pas l'effet qu'on en espérait. Paris était exaspéré mais non intimidé. Les projectiles atteignirent le Panthéon,[1] la Sorbonne,[2] les Écoles normales, de droit et de médecine : les hôpitaux même et les ambulances furent criblés d'obus. Toute la rive gauche et, sur la rive droite, Auteuil et Passy étaient sous le feu.

Les représentants des puissances neutres restés à Paris protestèrent le 13 janvier, contre un bombardement opéré sans la dénonciation préalable que réclame le droit international.[3]

L'effet de terreur attendu par l'ennemi était manqué. Paris défiait cette pluie de mort qui s'abattait sur ses demeures ; les premiers obus étaient tombés dans les rues sans atteindre personne ; on s'en raillait ; les

---

1. *Le Panthéon* is a building that has been used sometimes as a church, sometimes as a burial-place for great men. It is now devoted to the latter purpose.

2. *La Sorbonne* was founded by Robert of Sorbon, the private chaplain of Louis IX.

3. *Sans la dénonciation préalable que réclame le droit international*, without any warning having been given, as required by international laws.

enfants couraient après les éclats chauds encore. On ne rit pas longtemps. Les projectiles écrasèrent ou mutilèrent les malades dans leurs lits, les enfants dans leurs écoles. Un seul obus tua cinq enfants et en blessa plusieurs au sortir du pensionnat Saint-Nicolas. Les cinq petites victimes furent portées au cimetière de Montparnasse, parmi les pleurs des femmes et les imprécations des hommes. La fureur, et non la peur, avait succédé au dédain railleur. Un autre obus frappa mortellement deux jeunes filles de treize et de huit ans, à côté de leur père et de leur mère. L'aspect des quartiers bombardés devint de plus en plus sinistre. On voyait de longues files de petites charrettes chargées de pauvres mobiliers, traînées et escortées par les familles que chassait de leur domicile cette grêle meurtrière. On abritait, comme on pouvait, dans le Paris encore intact ces malheureux, dont pas un ne parlait de se rendre. On subissait tous les fléaux à la fois. La très insuffisante et très mauvaise nourriture accroissait incessamment la mortalité. On avait gardé, tant qu'on avait pu, des vaches laitières pour les malades et les enfants. Cette dernière ressource venant à manquer, les nouveau-nés périssaient dans les bras de leurs mères épuisées. On constatait près de cinq mille décès par semaine.

Le bombardement toutefois n'avait pas atteint son but, il n'avançait pas d'un jour la chute de Paris. Le fer et le feu n'y pouvaient rien; la famine était le seul adversaire capable de vaincre la grande cité. Bientôt on s'aperçut qu'on avait de quoi ne pas mourir de faim pendant 12 à 13 jours.[1]

1. *Qu'on avait de quoi ne pas mourir de faim pendant 12 à 13 jours*, that they had only provisions enough to keep people from starving for 12 or 13 days.

Le 23 janvier au matin, Jules Favre fit demander une entrevue à Bismark; celui-ci lui donna rendez-vous pour le soir à Versailles. La convention d'armistice fut signée le 28 au soir. Un premier convoi de vivres entra le 4 février, c'était le présent de Londres à Paris. Le peuple anglais eût voulu faire davantage; il avait fait du moins ce qu'il avait pu avec un chaleureux élan.

Le même jour où Paris reçut ce don, qui consistait en denrées de toute nature, arriva un convoi de farine venant de Lille. Le rationnement put bientôt cesser et la vie matérielle, pour ainsi dire, renaître.

H. MARTIN.

Tandis que l'armée allemande assiégeait la capitale, la province ne restait pas inactive. Une nouvelle armée s'était formée sur la Loire[1] et partout s'organisait la défense sous la direction de Gambetta. Le 27 octobre, cependant, Bazaine, qui s'était laissé acculer sous Metz, capitula avec toute son armée, et les forces prussiennes qui y étaient retenues se dirigèrent sur Paris et sur le centre. Notre armée de la Loire, qui avait été victorieuse à Coulmiers, près d'Orléans, fut battue en décembre et coupée en deux. Une partie, commandée par le général Chanzy, se dirigea vers l'ouest, mais elle fut presque anéantie près du Mans en janvier 1871.

Dans l'est une autre armée, à la tête de laquelle se trouvait le général Bourbaki, fut aussi mise en déroute et fut obligée de se réfugier en Suisse où elle fut désarmée.

Au nord, le général Faidherbe,[2] après avoir remporté des succès à Pont-Noyelles et à Bapaume, fut défait près de Saint-Quentin[3] en janvier 1871.

---

1. *La Loire*, one of the largest rivers of France, empties into the Atlantic ocean after a course of about 650 miles.

2. *Le général Faidherbe*, who was born at Lille in 1818, was at first known as the founder and organizer of the French Sénégal. He died in 1889.

3. *Saint-Quentin* is situated north-east of Paris. It has a population of about 48,000.

Après ces défaites successives et la capitulation de Paris, les négociations furent reprises pour mettre fin à la guerre, et les électeurs furent convoqués pour élire une assemblée nationale. Cette assemblée se réunit à Bordeaux et Thiers[1] fut nommé chef du pouvoir exécutif.

Les préliminaires de paix furent acceptés par l'assemblée au mois de février et furent transformés en traité de paix à Francfort en mai 1871.

Par ce traité, la France perdait l'Alsace, une partie de la Lorraine, et s'engageait à payer à l'Allemagne une indemnité de cinq milliards.

. . . .

La guerre étrangère ne fut ni le seul ni le pire des maux qui accablèrent la France durant cette terrible année de 1871. Le 18 mars, une insurrection éclata à Paris et résista aux forces du gouvernement régulier jusqu'au mois de mai. Cette insurrection s'était intitulée la *Commune*. Quand elle se vit sur le point d'être vaincue, elle essaya de s'ensevelir sous les ruines de la capitale, brûla, pilla, et assassina un grand nombre de personnes qu'elle avait arrêtées et détenues comme otages.

LES INCENDIES DE PARIS

[Mai 1871]

Le 23, des lueurs rouges avaient commencé d'apparaître sur les deux rives de la Seine, une heure ou deux avant le coucher du soleil. Un peu avant la nuit, des colonnes de flammes jaillirent à la fois du ministère des finances,[2] des maisons qui font le coin de la rue Royale, et du faubourg Saint-Honoré, du conseil d'État et du palais de la Légion d'honneur; puis toute la façade des

1. *Thiers.* See note 2, page 51.
2. *Ministère des finances*, the treasury building.

Tuileries,[1] à son tour, s'embrasa, et, suivant l'expression du général Vinoy, une longue ligne rouge parut réunir les deux immenses foyers de la rive droite et de la rive gauche.

De nouveaux incendies furent allumés dans cette affreuse nuit : le Palais-Royal, puis la bibliothèque du Louvre, qui se trouvait dans l'aile la plus voisine des Tuileries. Cette merveilleuse collection de livres d'art et de littérature, remplie des éditions les plus belles et les plus rares, fut anéantie en peu d'heures. De plus grands malheurs étaient à craindre. Les galeries du Louvre, le plus vaste musée du monde, avec leurs immenses trésors de peinture et de sculpture, étaient sous la menace immédiate. Il y eut quelques heures de cruelles angoisses à Versailles. Le lendemain, de grand matin,[2] M. Thiers dit, les larmes aux yeux, à des amis qui partaient pour Paris : " Savez-vous ! le Louvre brûle !" En entrant dans Paris, on voyait l'air plein de flammèches noires ; on croyait que c'était les tableaux du Louvre ! Heureusement, ce n'était que les papiers du ministère des Finances, et le Grand-Livre[3] avait été sauvé !

Le ciel, cette nuit, nous avait protégés contre les hommes ; pas un souffle de vent ; les flammes montaient tout droit en jets d'une prodigieuse hauteur, mais ne tourbillonnaient pas et ne gagnaient pas. Les troupes le 24 au matin, eurent le temps d'accourir ; on

1. *Tuileries.* The palace of Tuileries, which was burnt in May 1871, was begun in 1564 and completed a few years later. It took its name from the fact that it stood on a site where formerly was a tile factory. (French, tuilerie.)

2. *De grand matin*, very early in the morning.

3. *Le Grand-Livre*, the books on which the names of the state's creditors (bond-holders) are registered.

dut surtout le salut du Louvre à un brave officier qu on a eu le regret de voir périr le lendemain, à la place de la Bastille. Nos deux trésors par excellence, le Louvre et la Bibliothèque nationale,[1] échappaient ainsi au pétrole des barbares modernes. L'horreur des incendies allait, toutefois, se multipliant. Une seconde zone de Paris était envahie par les flammes. Avant d'être entièrement chassés du faubourg Saint-Germain, ceux des insurgés qui se faisaient les instruments des incendiaires, avaient eu le temps de pétroler[2] et d'allumer les hôtels de la rue de Lille et plusieurs maisons de la rue du Bac. Si l'on avait su leur petit nombre, dans ces quartiers, on eût pu les en faire disparaître beaucoup plus vite.

La Cité[3] brûlait à son tour. La Préfecture de Police et le Palais de Justice étaient en feu. Il y eut là des destructions irréparables, et comme architecture et surtout comme archives, au point de vue de l'histoire de Paris et de la France, et spécialement de l'histoire de la Révolution. On dut encore s'estimer heureux que le chef-d'œuvre du treizième siècle, l'admirable Sainte-Chapelle,[4] sortît intacte de ce gouffre.

Après la Sainte-Chapelle, Notre-Dame était menacée de destruction. Quatre foyers d'incendie avaient été préparés dans la cathédrale; le feu y était. La courageuse intervention d'un médecin de l'Hôtel-Dieu, le

1. *La Bibliothèque nationale*, the largest in the world, was founded by Charles V (1364-1380), who had gathered about 600 bound manuscripts. It contains now 2.200,000 volumes and 225,000 manuscripts.

2. *De pétroler*, to sprinkle with petroleum.

3. *La cité*. See note 1, page 265.

4. *L'admirable Sainte-Chapelle*, one of the most remarkable specimens of Gothic architecture in existence, was built by Louis IX (1226-1270).

docteur Brouardel, à la tête des internes en pharmacie,[1] nous sauva de ce malheur et de cette honte ; les incendiaires se retirèrent devant la population ameutée ; une bande d'enfants qu'ils avaient recrutés et qui les avaient aidés à mettre le feu, aidèrent les internes et le personnel de l'Hôtel-Dieu à l'éteindre.

On n'éteignit malheureusement pas l'Hôtel-de-Ville. Les frénétiques qui allaient en être chassés, avaient embrasé ce palais du peuple, après le palais des rois et les monuments du grand art national du moyen âge, comme pour montrer à quel point ils étaient étrangers à la France de tous les temps ; l'Hôtel-de-Ville s'écroula dans les flammes. Des établissements d'une importance incalculable, les Archives, l'Imprimerie nationale, le Conservatoire des Arts et Métiers, furent sauvés par les artistes qui, formés en bataillon, expulsèrent les incendiaires ; mais, pendant ce temps, brûlaient, avec la manufacture des Gobelins,[2] les plus belles tapisseries du monde. C'était le 25 mai ; le 26, ce fut le tour de la gare de Lyon[3] et des docks de la Villette, qui contenaient pour vingt millions de marchandises; près de l'Arsenal, le Grenier d'abondance[4] s'était déjà effondré. Durant plusieurs nuits, les populations stupéfaites voyaient, de trente lieues à la ronde, le ciel rougi comme par une sinistre aurore boréale. La postérité ne pourra

1. *A la tête des internes en pharmacie*, at the head of the students of pharmacy residing at the hospital.

2. *La manufacture des Gobelins*, where magnificent tapestries are made, was founded in the XVth century by a man of that name. It was bought by Louis XIV, and since that time has been a national institution.

3. *La gare de Lyon* is the terminus of the rail-road line that connects Paris with the South and the Mediterranean.

4. *Le Grenier d'abondance* was a bonded ware house where immense quantities of flour and wine were stored.

croire aux récits du second siège de Paris; elle n'y voudra voir qu'un rêve monstrueux.

HENRI MARTIN.

LA MORT DES OTAGES[1]

A quatre heures, "la récréation" dut prendre fin; les otages furent reconduits dans leur section; mais la porte de leur cellule ne fut fermée qu'à six heures, au moment du "bouclage"[2] réglementaire de la Roquette;[3] ils purent donc encore rester quelque temps ensemble. Pendant leur promenade, ils avaient attentivement prêté l'oreille aux bruits du dehors, et c'est à peine si de lointaines détonations d'artillerie étaient parvenues jusqu'à eux. On était au mardi 23, et la bataille ne se rapprochait pas de la Roquette. Un surveillant leur avait dit : "Le dernier quartier général de l'insurrection sera Belleville; il faut prendre patience et courage; la grande lutte sera autour de nous." Les otages avaient fait l'expérience de leur nouvelle demeure et du système qui laisse les détenus en commun[4] pendant le jour et les isole pendant la nuit. Pour eux, c'était une grande amélioration. Le matin, on avait remis à chacun d'eux une écuelle avec laquelle ils avaient été à la distribution des vivres; ils avaient

---

1. *Otages.* In the hope of protecting themselves against the attack of the regular army, the Communists had arrested and imprisoned a large number of Paris' best citizens. When they saw that their cause was hopelessly lost, they shot most of their prisoners.

2. *Bouclage*, the closing in. This is a slangy expression.

3. *La Roquette* is a prison where criminals who have been condemned to death are confined.

4. *En commun*, together.

reçu leur portion de "secs," comme l'on dit dans les prisons, c'est-à-dire de légumes délayés dans de l'eau. Tant bien que mal,[1] après avoir avalé leur pitance, ils s'étaient endormis, l'estomac léger et la conscience en repos.

Cependant, Delescluze, délégué à la guerre,[2] Ferré, délégué à la sûreté générale, s'étaient établis à la mairie du onzième arrondissement, à deux pas de la Roquette. Des membres du Comité de salut public et de la Commune les assistaient. Ces hommes sentaient que tout était fini; ils n'avaient rien su faire de leur victoire, ils ne voulaient pas consentir à accepter leur défaite et rêvaient de disparaître dans quelque épouvantable écroulement. Ce fut alors sans doute que le massacre des otages fut résolu. Delescluze se mêla-t-il à cette odieuse délibération ? On ne le sait; c'était un sectaire très capable de commettre un crime politique pour servir sa cause, mais qui devait hésiter à conseiller un crime inutile, dont le résultat ne pouvait que rendre son parti méprisable et compromettre l'avenir.

Là, dans cette mairie encombrée d'officiers qui venaient demander de l'argent, de blessés qu'on apportait, de munitions entassées partout, de tonneaux de vin que l'on roulait à côté des tonneaux de pétrole et des tonneaux de poudre, assourdi par le brouhaha des batailles et les clameurs de cent personnes criant à la fois, on établit une cour martiale. Un vieillard inconnu, et qui était, dit-on, sordide; un officier fédéré qui, dit-

1. *Tant bien que mal,* as well as they could.
2. *Delescluze, délégué à la guerre.* Delescluze, who was in charge of the matters connected with the war (against the regular government), was killed on the barricades two days after the shooting of the hostages.

on, était ivre, composèrent un tribunal sous la présidence de Gustave-Ernest Genton. Ce Genton était un ancien menuisier,[1] ayant un peu sculpté sur bois, dont la Commune avait fait un magistrat, et qu'à la dernière heure elle abaissait au rang de président de sa cour martiale.

Genton était un lourd garçon, ordinairement paresseux, de taille petite, épais, gros, à face brutale avec les yeux saillants, la lèvre inférieure proéminente comme celle des ivrognes de profession, portant toute la barbe et une chevelure grisonnante.

Pendant que l'on délibérait sur la destinée des otages, ceux-ci avaient, comme la veille, été conduits au chemin de ronde[2] qui leur servait de préau. Rien, extérieurement du moins, n'était changé dans leur situation : ils avaient leur distribution de vivres, avaient causé avec les surveillants et avaient été reconduits à quatre heures dans leur section. Ils avaient remarqué cependant, avec une certaine surprise, qu'on les avait engagés à se hâter lorsqu'ils remontaient l'escalier et que leurs cellules, au lieu de rester ouvertes jusqu'à l'heure du bouclage, avaient été fermées au verrou et à la clef. Pendant la promenade, Mgr Darboy[3] s'était plaint d'être dans un cabanon trop étroit où il n'avait que son grabat pour s'asseoir. L'abbé de Marsy lui avait alors proposé de lui céder sa cellule, le No. 23, qui était plus spacieuse, munie d'une chaise, d'une table et même d'un petit porte-manteau. L'archevêque avait accepté. Sur le croisillon de fer qui sépare le judas de la porte,

---

1. *Etait un ancien menuisier*, was formerly a carpenter.

2. *Chemin de ronde*, a way between two walls around a jail.

3. *Mgr Darboy*, one of the best known prelates of the French clergy, was born in 1813.

l'abbé de Marsy avait dessiné les instruments de la passion et écrit : *Robur mentis, viri salus.* ; comme au Dépôt de la préfecture de police, Mgr Darboy avait tracé un crucifix sur le mur de la cellule qui lui avait été attribuée.

Entre quatre et cinq heures du soir, le directeur de la Roquette, François, était à son poste d'observation habituel, c'est-à-dire chez le marchand de vin, lorsqu'il aperçut un détachement qui, précédé par Genton, gravissait la rue de la Roquette; il dit à l'ami avec lequel il buvait : "Tiens ! voilà le peloton d'exécution qui vient chez nous." Il se leva et arriva à la prison en même temps que les fédérés. François, Genton, Vérig, deux officiers, dont l'un portait l'écharpe rouge à crépines d'or, pénétrèrent dans le greffe. François demanda : "Est-ce pour aujourd'hui ?" Genton répondit par un signe affirmatif. Celui-ci remit un ordre au directeur, qui le lut et le passa au greffier. Le greffier en prit connaissance et dit : "Le mandat est irrégulier, nous ne pouvons y donner suite." L'officier à ceinture rouge eut un geste de colère : "Est-ce que tu serais un Versaillais,[1] toi ?" Le greffier répliqua avec calme que l'ordre prescrivait d'exécuter six otages, mais que deux noms seuls étaient indiqués; cela ne suffisait pas; les individus condamnés à mort devaient être désignés nominativement, afin d'éviter toute erreur et pour assurer la régularité des écritures. C'est sur ce point et non pas le nombre des otages à exécuter que la discussion s'engagea. Les fédérés qui se tenaient dans la

1. *Versaillais* was the name given by the Communists to the soldiers of the regular army. This word was used in opposition to *féderés*, designating the soldiers of the Commune. From 1871 to 1879, the seat of the Government was in Versailles.

cour accouraient dans le greffe, qu'ils encombraient ; le greffier ordonna de fermer les portes et de ne plus laisser entrer personne.

Le greffier, se retranchant derrière[1] les nécessités du service et les devoirs de sa charge, ne démordit pas de son opinion,[2] qu'il finit par faire partager à François. Le directeur sembla pris de scrupule et dit : "Les choses doivent se passer régulièrement pour mettre ma responsabilité à couvert." Genton céda, il demanda le livre d'écrou;[3] les noms des otages n'y avaient point été portés; on cherchait la liste expédiée par le greffe de Mazas,[4] on ne la retrouvait pas. L'homme à l'écharpe rouge s'impatientait fort et disait : "Eh bien ! c'est donc ici comme du temps du vieux Badingue[5] et l'on se moque des patriotes; j'en ai tué qui n'en avaient pas tant fait !" Enfin la liste fut découverte sous des registres qui la cachaient. Genton se mit à l'œuvre et écrivit dans l'ordre suivant : Darboy, Bonjean,[6] Jecker, Allard, Clerc, Ducoudray. Il s'arrêta, sembla réfléchir puis brusquement effaça le nom de Jecker et le remplaça par celui de l'abbé Deguerry.[7] Montrant la liste à François, il lui dit : "Ça te convient-il comme ça?" François répondit : "Ça m'est égal, si c'est approuvé." Genton eut un mouvement d'impatience : "Que le

1. *Se retranchant derrière*, giving as a reason.

2. *Ne démordit pas de son opinion*, would not change his mind.

3. *Le livre d'écrou*, the book in which the prisoners' names were registered.

4. *Mazas* is one of the largest prisons in Paris. It stands on the boulevard of the same name, at a short distance from the Seine.

5. *Badingue* was a nickname which had been given to Napoleon III.

6. *Bonjean* was the president of the Supreme Court (*Cour de Cassation*).

7. *Deguery*, a most respected and beloved priest, was the curate of the church of the Madeleine.

diable t'emporte ! Je vais au Comité de salut public et je reviens." Il s'éloigna, seul, rapidement vers la place du Prince-Eugène.

Les fédérés se répandirent dans la cour et l'homme à l'écharpe rouge resta dans le greffe, où il malmena François, qui n'était pas "à la hauteur des circonstances" et qui n'avait pas un esprit "vraiment révolutionnaire." L'ivrogne s'excusait de son mieux et paraissait peu à l'aise en présence de cet officier rébarbatif. Celui ci était un assez beau garçon, brun, prenant des pauses, et malgré son grade, qui paraissait élevé, portait un fusil sur l'épaule. On a beaucoup discuté pour savoir quel était cet individu, que les employés de la prison considéraient, à cause de son écharpe, comme un membre de la Commune. C'était Mégy, que la révolution du 4 septembre avait été chercher au bagne de Toulon, où il subissait une peine de quinze ans de travaux forcés, méritée par un assassinat, pour en faire un porte-drapeau dans un bataillon de garde nationale. Il souffleta son capitaine, fut pour ce fait, condamné à deux ans de prison et délivré le 18 mars. La Commune ne pouvait négliger cet homme qui tuait les inspecteurs de police à coups de revolver.

Les fédérés du peloton amené par Genton s'étaient mêlés à ceux de Vérig. Un surveillant nommé Henrion s'approcha d'eux et leur dit : "Prenez garde, ce sont des assassinats que vous allez commettre, vous les payerez plus tard." L'un d'eux répondit : "Que voulez-vous ? Ce n'est pas amusant, mais nous avons fusillé ce matin à la préfecture de police, maintenant il faut fusiller ici; c'est l'ordre." Henrion reprit : "C'est un crime.—Je ne sais pas, répliqua le fédéré; on nous a dit que c'étaient des représailles, parce que les Versaillais

nous tuent nos hommes." Henrion s'éloigna et rentra dans le vestibule, à côté du greffe, car il était de service.[1] Genton revint au bout de trois quarts d'heure, il n'avait pas l'air content; il est probable que Ferré l'avait réprimandé pour n'avoir pas procédé malgré la demi-opposition de François. Celui-ci prit l'ordre d'exécution nominatif cette fois et approuvé; il dit: "C'est en règle," et "sonna au brigadier."[2] Ramain arriva; François lui remit la liste, en lui disant: "Voilà des détenus qu'il faut faire descendre par le quartier de l'infirmerie."

Ramain appela Henrion, celui-ci se présenta. Ramain lui dit: "Allez ouvrir la grille de la quatrième section." Henrion répondit: "Je vais chercher mes clefs!" Ses clefs, il les tenait à la main; il s'élança dehors, jeta les clefs derrière un tas d'ordures et prit sa course comme un homme affolé. L'idée du massacre que l'on préparait lui faisait horreur. D'une seule haleine,[3] il courut jusqu'à la barrière de Vincennes,[4] put passer grâce à un mensonge appuyé d'une pièce de vingt francs, se jeta à travers champs et arriva à Pantin couvert de sueur et de larmes. Des soldats bavarois le recueillirent; il ne cessait de sangloter en répétant: "Ils vont les tuer! ils vont les tuer!"

Pendant que cet honnête homme fuyait la maison où s'amassaient les crimes, Ramain, furieux, appelait Henrion qui ne répondait guère. Genton demandait si l'on

1. *Il était de service*, he was on duty.

2. *Sonna au brigadier*, he called the corporal.

3. *D'une seule haleine*, in one run, *i. e.* without stopping; lit. in one breath.

4. *La barrière de Vincennes*, the city gate opening on the high way to Vincennes.

se moquait de lui; François perdait contenance, et Mégy, glissant une cartouche dans son fusil, disait: " Nous allons voir ! "

Ramain dit alors à François : " Faites monter le peloton au premier étage, je cours chercher mes clefs au guichet central, je passerai par l'escalier de secours,[1] et j'ouvrirai le couloir." Lourdement les quarante hommes, ayant en tête François, Gaston, Mégy, Benjamin Sicard et Vérig, gravirent l'escalier. Ramain enjamba la cour intérieure, pénétra dans le guichet[2] central, enleva les clefs accrochées à un clou, et donnant la liste des otages au surveillant Beaucé, il lui dit : " Va faire l'appel; " puis lestement il monta les degrés de l'escalier, franchit la galerie de la quatrième section et ouvrit la grille. Le peloton se divisa en deux groupes à peu près égaux, de vingt hommes chacun; l'un resta massé devant la grille ouverte; l'autre traversa le couloir, longeant les cellules où les otages étaient enfermés, descendit l'escalier de secours et fit halte dans le jardin de l'infirmerie. " Nous entendions les battements de notre cœur," a dit un des otages survivants.

Le bruit des pas cadencés, le froissement des armes ne leur laissaient point de doute; ils comprirent que l'heure était venue. Qui allait mourir ? Tous se préparèrent.

Ramain attendait le surveillant Beaucé, auquel il avait remis la liste; ne le voyant pas venir, il descendit le petit escalier pour aller le chercher au guichet central. Beaucé s'était disposé à obéir, croyant accomplir une formalité sans importance; mais au moment où il

1. *L'escalier de secours*, the back stairway.
2. *Le guichet*, the office.

allait se rendre à la quatrième section pour y appeler les six détenus désignés, il se croisa avec le détachement du peloton d'exécution, qui attendait dans le quartier de l'infirmerie; il comprit; il s'affaissa sur lui-même, sur la première marche de l'escalier, et se sentit incapable de faire un pas de plus. Ramain accourut: "Allons, Beaucé, arrivez donc!" Beaucé, tremblant, répondit: "Je ne peux pas, non, je ne pourrai jamais!" Ramain s'élança vers lui, lui arracha des mains la liste et la clef qui ouvrait les cellules, et lui dit avec mépris: "Imbécile, tu n'entends rien aux révolutions!" Beaucé se sauva et courut s'enfermer dans le guichet central.

Ramain remonta, tous les otages avaient mis l'œil au petit judas de leur porte et tâchaient de voir ce qui se passait dans la galerie. Ramain appela: "Darboy!" et se dirigea vers la cellule No. 1. A l'autre extrémité du couloir, il entendit une voix très calme qui répondit: "Présent!" On alla ouvrir le No. 23, et l'archevêque sortit; on le conduisit au milieu de la section, à un endroit plus large, qui formait une sorte de palier. On appela: "Bonjean!" Le président répondit: "Me voilà, je prends mon paletot." Ramain le saisit par le bras et le fit sortir en lui disant: "Ça n'est pas la peine, vous êtes bien comme cela!" On appela Deguerry. Nulle voix ne se fit entendre; on répéta le nom, et, après quelques instants, le curé de la Madeleine vint se placer à côté de M. Bonjean. Les pères[1] Clerc, Allard, Ducoudray, répondirent immédiatement et furent réunis à leurs compagnons. Ramain dit: "Le compte y est!" François compta les victimes et approuva d'un geste de la tête.

1. *Les pères*, the Jesuit fathers.

Le peloton qui était resté devant la grille d'entrée, s'ébranla et s'avança vers les otages, à la tête desquels le brigadier Ramain s'était placé pour indiquer la route à suivre. Deux surveillants, appuyés contre le mur, baissaient la tête et détournaient les yeux. En passant près d'eux, le président Bonjean dit à très haute voix: "O ma femme bien-aimée ! ô mes enfants chéris !" Etait-ce donc un de ces mouvements de faiblesse naturelle aux cœurs les plus fermes ? Non, cet homme incomparable fut héroïque jusqu'au bout; mais il espérait que ses paroles seraient répétées, parviendraient à ceux qu'il aimait et leur prouveraient que sa dernière pensée avait été pour eux.

Sous la conduite de Ramain, le cortège descendit l'escalier de secours, et, parvenu dans la galerie qui côtoie la cellule des condamnés à mort, rejoignit le premier détachement des fédérés. Là, on s'arrêta pendant quelques instants. Mégy montrant le petit jardin, disait : "Nous serons très bien ici." Vérig insistait afin qu'on allât plus loin, et, comme pour trouver un auxiliaire à son opinion, cherchait François des yeux; François n'avait pas suivi les otages, il était retourné au greffe. On agita devant ces malheureux la question de savoir si on les fusillerait là ou ailleurs. Ils avaient profité de cette discussion pour s'agenouiller les uns auprès des autres et faire une prière en commun. Cela fit rire quelques fédérés, qui les insultèrent. Un sous-officier intervint: "Laissez ces gens tranquilles, nous ne savons pas ce qui nous arrivera demain."

Pendant ce temps, Vérig, Genton et Mégy étaient enfin tombés d'accord : là on serait trop en vue. Ramain ouvrit la petite porte donnant sur le premier chemin de ronde : l'archevêque passa le premier, des-

cendit rapidement les cinq marches et se retourna. Lorsque ses compagnons de martyre furent tous sur les degrés, il leva la main droite, les trois premiers doigts étendus, et il prononça la formule de l'absolution. Puis s'approchant de M. Bonjean, qui marchait avec peine, il lui offrit son bras. Toujours précédé par Ramain, entouré derrière et sur les flancs, par les fédérés, le cortège prit à droite, puis encore à droite et s'engagea dans le long premier chemin de ronde qui aboutit près de la première cour de la prison. En tête, un peu en avant des autres, marchait l'abbé Allard, agitant les mains au-dessus de son front. Un témoin, parlant de lui, a dit : "Il allait vite, gesticulait et fredonnait quelque chose". Ce quelque chose était la prière des agonisants qu'il murmurait à demi-voix. Tous les autres restaient silencieux.

On arriva à cette grille que l'on appelle la grille des morts et qui clot le premier chemin de ronde : elle était fermée. Ramain, qui était fort troublé, malgré qu'il en eût, cherchait vainement la clef au milieu du trousseau qu'il portait. A ce moment Mgr Darboy, moins peut-être pour disputer sa vie à ses bourreaux que pour leur épargner un crime, essaya de discuter avec eux. "J'ai toujours aimé le peuple, j'ai toujours aimé la liberté," disait-il. Un fédéré lui répondit : "Ta liberté n'est pas la nôtre, tu nous embêtes !"[1] L'archevêque se tut et attendit que Ramain eût ouvert la grille. L'abbé Allard se retourna, regarda vers la fenêtre de la quatrième section et put apercevoir quelques détenus qui les contemplaient en pleurant. On tourna à gauche, puis tout de suite encore à gauche, et l'on entra dans

1. *Tu nous embêtes!* leave us alone.

le second chemin de ronde, dont la haute muraille noire semblait en deuil.

C'était l'endroit que François et Vérig étaient venus reconnaître ensemble dans la journée du 22. Il était bien choisi et fermé à tous les regards; c'était une sorte de basse-fosse[1] en plein air, propre aux guets-apens. Ramain s'en était allé. Les victimes et les meurtriers restaient seuls en présence, sans témoin qui plus tard pût parler à la justice. D'après la place où les corps ont été retrouvés, on sait que les otages furent disposés dans l'ordre hiérarchique qui avaient présidé à leur classement en cellules. On les rangea contre le mur faisant face au peloton d'exécution. Mgr Darboy le premier, puis le président Bonjean, l'abbé Deguerry, le père Ducoudray, le père Clerc, tous deux de la compagnie de Jésus, et enfin l'abbé Allard, l'aumônier des ambulances, qui, pendant le siège, et lors des premiers combats de la Commune, avait sauvé tant de blessés. Le peloton s'était arrêté à trente pas de ces six hommes debout et résignés. Ce fut Genton qui commanda le feu. On entendit deux feux de peloton successifs et quelques coups de fusil isolés. Il était alors huit heures moins un quart du soir.

Six heures se passèrent. Les cadavres, étendus au pied du mur de ronde, se raidissaient dans la mare de sang dont ils étaient baignés. Vérig, le brigadier Ramain, et quatre ou cinq autres nécrophores munis de lanternes, vinrent à deux heures du matin s'accroupir auprès des corps mutilés. On y allait sans ménagement, et l'on déchirait tout vêtement dont les boutonnières ne cédaient pas au premier effort. Un d'eux se

1. *Basse-fosse*, low ground,

passa la croix pastorale autour du cou, ce qui fit rire les camarades.

Cela dura quelque temps ; Ramain disait : "Dépêchons-nous, le jour va venir." Alors on jeta dans une petite voiture à bras[1] le corps de Mgr Darboy, du président Bonjean, de l'abbé Deguerry ; un fédéré s'attela dans les brancards, d'autres poussèrent derrière et aux roues ; on arriva ainsi au cimetière du Père Lachaise, où les corps furent versés dans une des tranchées ouvertes aux fosses banales. On fit un second voyage pour emporter les restes de l'abbé Allard, du père Clerc et du père Ducoudray. Aucun des objets volés dans les cellules et dans les vêtements des victimes ne fut retrouvé. Le directeur avait donné l'ordre de nettoyer l'endroit où les otages étaient tombés et d'enlever toute trace de sang. Une pluie printanière se chargea de ce soin ; l'eau du ciel lava la place.

MAXIME DU CAMP.[2]

Après la défaite de la Commune, la France songea à réparer ses pertes et à se préparer un avenir meilleur. Thiers, nommé par l'Assemblée président de la République, eut la gloire d'obtenir la libération du territoire que les Allemands devaient occuper jusqu'au payement de l'indemnité de guerre qu'ils avaient imposée à la France. Des emprunts, qui réussirent au delà de toute espérance, permirent de payer l'ennemi qui retira ses troupes le 3 septembre 1873.

. . . .

1. *Une petite voiture à bras*, a small push-cart.

2. *Maxime du Camp* was born at Paris in 1822. His principal works are: *Paris, son Organisation, ses Organes; Les Convulsions de Paris*, a most thrilling history of the communistic insurrection, etc. He has also published several books on his travels. He was a member of the French Academy, and died in 1892.

Dans l'Assemblée nationale, les royalistes, les orléanistes et les impérialistes essayèrent de s'entendre pour détruire la République. Le 24 mai 1873, ils renversèrent Thiers, qui fut remplacé par le maréchal de Mac-Mahon.

Les ennemis de la République néanmoins ne réussirent pas à se mettre d'accord, et l'Assemblée vota, en 1875, une constitution républicaine qui donnait le pouvoir à deux assemblées : le Sénat et la Chambre des députés, et le pouvoir exécutif à un président élu pour sept ans par les deux assemblées réunies en congrès. Les élections donnèrent la majorité aux républicains dans la Chambre, tandis qu'au Sénat se rencontrait une majorité hostile à la République, mais divisée entre elle.

Le 16 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon prononça la dissolution de la Chambre, mais les électeurs nommèrent en plus grand nombre des républicains. MacMahon donna alors sa démission, et Jules Grévy[1] lui succéda (30 janvier 1879).

A l'expiration de ses pouvoirs, Grévy fut réélu; mais il se retira en décembre 1887, et Sadi Carnot[2] lui succéda. Le 24 juin 1894, au cours d'un voyage à Lyon, où il était allé pour visiter une exposition des arts, des sciences et de l'industrie, le président fut assassiné par un Italien nommé Cesare Santo.

Peu après neuf heures du soir, M. Carnot sortait du banquet de la Bourse donné en son honneur et se dirigeait vers sa voiture qui l'attendait sur la place de la Bourse. A peine venait-il de prendre place dans sa voiture que Santo, un journal à la main, se frayait un passage au milieu de la foule et sautait sur le marche-piep. Le président fit un léger mouvement en arrière. Tirant un poignard dissimulé sous son journal, Santo le plongea dans le ventre du président qui, atteint dans la région du foie, s'affaissa et perdit connaissance. Transporté immédiatement à la préfecture, M. Carnot fut confié aux soins des chirurgiens les plus habiles mandés à la hâte.

Après avoir été transporté à la préfecture, le président a eu

1. *Jules Grévy*, the third president of the Republic, was born in 1807. He died in 1889.

2. *Sadi Carnot* was born in 1837. He was the grand-son of the Carnot of revolutionary fame (see note 1, page 139). He left after him the reputation of a prudent statesman and thoroughly honest magistrate.

plusieurs hémorragies. L'agonie de M. Carnot a duré jusqu'à minuit 45 minutes du matin, heure à laquelle le président a succombé à sa blessure.

. . . .

Aux termes de la constitution de 1875, les chambres réunies en congrès procédèrent, le 28 juin, à l'élection d'un nouveau président, et c'est à M. Casimir Périer[1] que ces hautes fonctions furent confiées pour une durée de sept années.

Le nouveau président, dont la réputation d'habileté n'est plus à faire, fut élu par 451 voix.

. . . .

1. *Casimir Périer*, the grand-son of Casimir Périer who was prime minister of Louis-Philippe, has the reputation of being an able and conservative man. He is about 50 years of age.

CONCLUSION

Depuis la défaite de l'insurrection communiste en 1871, l'ordre n'a pas été un moment troublé en France. Deux expositions, l'une en 1878 et l'autre en 1889, ont montré au monde que l'industrie française est restée ce qu'elle a toujours été, une des plus puissantes de l'Europe. La France a aussi travaillé à la réorganisation de son armée et de sa marine, sans abandonner toutefois sa politique de paix.

Elle s'est surtout attachée à développer son empire colonial. En 1891, elle a obligé le bey de Tunis à reconnaître son protectorat; en 1884, elle a achevé la conquête du Tonkin et a acquis Tahiti.[1] En 1892, elle a fait prisonnier Behanzin, le cruel roi du Dahomey,[2] et, en 1893, elle a obtenu du Siam[3] la cession de territoires importants. Ses colonies, en y comprenant l'Algérie et la Tunisie, la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane française, le Sénégal, le Congo français, la Nouvelle-Calédonie, Madagascar et celles dont nous venons de parler renferment une population de près de 30,000,000 d'habitants. Elles fournissent à la mère-patrie des débouchés importants pour son commerce et contribuent à sa richesse.

Au 1er janvier 1894, la France détenait dans ses caves 1,750,000,000 de francs ($350,000,000) en monnaies d'or, c'est-à-dire plus qu'aucun autre pays, et plus d'un tiers de tout l'or actuellement connu. En 1900, la France invitera de nouveau toutes les nations du monde à célébrer avec elle une nouvelle fête de l'Industrie, et il y a tout lieu d'espérer que cette exposition dépassera en splendeur celle de 1889. Au point de vue artistique, sa supériorité n'est contestée par personne. Sans souci des insultes ni des mépris, la France se fortifie et poursuit tranquillement sa carrière : elle a pris pour devise le *Fac et Spera* des Romains : elle travaille, elle espère !

1. *Tahiti*, also written Taïti and Otahiti, is situated in the Pacific ocean. It is the largest island in the Archipelago of Society.

2. *Dahomey*, the capital of which is Abomey, is situated on the western coast of Africa.

3. *Siam* is situated on the south eastern coast of Asia, near the French Tonkin. It has a population of 6.000.000.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE DES MATIERES.

No. 6.—L'AMI FRITZ, by ERCKMANN-CHATRIAN. One of the most delightful and humorous of these clever authors' romances. With notes by Prof. C. Fontaine, B.L., L.D.. Director of French in Washington's High Schools. 303 pages.

No. 7.—L'OMBRA, by A. GENNEVRAYE. A romantic story of Italian and English society. 216 pages.

No. 8.—LE MAITRE DE FORGES, by GEORGES OHNET. One of the most powerful and interesting of contemporaneous novels. 341 pages.

No. 9.—LA NEUVAINE DE COLETTE, by * * * reprinted from the "*Revue des Deux Mondes.*" A bright, amusing and original romance of a young girl. 236 pages.

No. 10.—PERDUE, by MME. HENRY GRÉVILLE. 359 pages.

No. 11.—MLLE. SOLANGE, (Terre de France), by FRANÇOIS DE JULLIOT. Ouvrage couronné par l'Académie Française. With explanatory notes in English by C. FONTAINE, B.L.; L.D.; Director of French in Washington's High Schools. 359 pages.

No. 12.—VAILLANTE, ou *Ce que femme veut,* by JACQUES VINCENT. (Montyon prize.) 227 pages.

No. 13.—LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGT JOURS. By JULES VERNE. 358 pages.

No. 14.—LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, by OCTAVE FEUILLET. An excellent edition of this popular romance. 204 pages.

No. 15.—LA MAISON DE PENARVAN, by JULES SANDEAU. One of this author's best written and most interesting works. 292 pages.

No. 16.—L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE, par EDMOND ABOUT. A fascinating story full of humorous situations.

No. 17.—SANS FAMILLE, par HECTOR MALOT, abridged and arranged for school use by Prof. P. BERCY, B.L., L.D. 430 pages.

No. 18.—COSIA, by ANDRÉ MICHEL DURAND. 165 pages.

No. 19.—MON ONCLE ET MON CURÉ, by JEAN DE LA BRÈTE. Ouvrage couronné par l'Académie Française. A pleasant and pure bit of fiction well adapted for use in schools. With explanatory notes in English by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 257 pages.

No. 20.—LA LIZARDIÈRE, by HENRI DE BORNIER. 247 pages.

No. 21.—NANON, by GEORGE SAND. A simply told story in which countless details of the French Revolution are interviewed. George Sand's life of study and interest in history, politics and literature, made her particularly fitted for this work. With introduction and explanatory English notes by B. D. WOODWARD, Ph.D.; Tutor in the Romance Languages at Columbia College. 431 pages.

No. 22.—LE PETIT CHOSE, by ALPHONSE DAUDET, with explanatory notes in English by Prof, C. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington High Schools.

☞ *The series will be continued with stories of other well-known writers.*

MISCELLANEOUS.

GRAZIELLA. By A. DE LAMARTINE. A new and tasteful edition of this charming idyl of Italian life. With explanatory English notes by C. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 12mo, paper, 173 pages..45c.

CINQ-MARS. Cy ALFRED DE VIGNY. A new and handsome edition of this well-known historical French novel has been published, and arrangement has been made for its issue here, with explanatory notes in English. 12mo, cloth, $1.25

LA TULIPE NOIRE. By ALEXANDRE DUMAS. A very pretty and cheap edition of this interesting and popular historical romance, which is excellently adapted for classes. 12mo, paper, 304 pages......................45c.

The second series is the

THÉATRE CONTEMPORAIN

comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 CENTS EACH.

No. 1.—LE VOYAGE DE M. PERRICHON. By E. LABICHE. With notes in English by SCHELE DE VERE, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 78 pp., 25c.

No. 2.—VENT D'OUEST, 20 pages, LA SOUPIÈRE. 18 pages, } By E. D'HERVILLY. 1 vol...............25c.

No. 3.—LA GRAMMAIRE. By E. LABICHE. With notes in English by SCHELE DE VERE, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 43 pages.....25c.

No. 4.—LE GENTILHOMME PAUVRE. By DUMANOIR and LAFARGUE. With English notes by CASIMIR ZDANOWICZ, late Professor of Modern Languages, at the Vanderbilt University. 82 pages..............................25c.

No. 5.—LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS, By LÉON GOZLAN. AUTOUR D'UN BERCEAU, By E. LEGOUVÉ. } 45 pages..25c.

No. 6.—LA FÉE, 43 pages. By OCTAVE FEUILLET.........25c.

No. 7.—BERTRAND ET RATON. By E. SCRIBE. 108 pp., 25c.

No. 8.—LA PERLE NOIRE. By VICTORIEN SARDOU. 72 pp,, 25c.

No. 9.—LES DEUX SOURDS. By JULES MOINAUX. 37 pp., 25c.

No. 10.—LE MAITRE DE FORGES. By GEORGES OHNET. With English notes by PROF. C. FONTAINE, B.L.,L.D., Director of French in Washington's High Schools. 112 pages...25c.

No. 11.—LE TESTAMENT DE CESAR GIRODOT. By ADOLPHE BELOT AND E. VILLETARD, with English notes by PROF. GEO. CASTEGNIER. 98 pages.................25c.

No. 12.—LE GENDRE DE M. POIRIER. By ÉMILE AUGIER AND JULES SANDEAU, with English notes by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 111 pages.......................25c.

No. 13.—LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE. By ÉDOUARD PAILLERON, with English Notes by PROF. ALFRED HENNEQUIN, of the University of Michigan. 124 pages........25c.

No. 14.—LA LETTRE CHARGÉE. By E. LABICHE; with Annotations, by PROF. V. F. BERNARD. 23 pages......25c.

No. 15.—LA FILLE DE ROLAND. By HENRI DE BORNIER. 96 pages ....25c.

No. 16.—HERNANI. By VICTOR HUGO, with English notes by GUSTAVE MASSON. 151 pages ....25c.

No. 17.—MINE ET CONTRE-MINE. By PROF. A. GUILLET, with English notes by the Author. 97 pages............25c.

No. 18.—L'AMI FRITZ, with English notes, by PROF. A. HENNEQUIN, of the University of Michigan. 96 pages..25c.

No. 19.—L'HONNEUR ET L'ARGENT. By F. PONSARD, with English notes by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 135 pages, 25c.

No. 20.—LA DUCHESSE COUTURIÈRE, by Mme. E. VAILLANT GOODMAN, adapted especially for the use of young ladies' schools and seminaries..................25c.

The third series comprises some of the very best short stories, *nouvelles* of French authors. They are very prettily printed, of convenient size, and are issued under the title of

CONTES CHOISIS,

and are published at the uniform price of

Paper, 25 cents; Cloth, 40 cents each.

No. 1.—LA MÈRE DE LA MARQUISE. By EDMOND ABOUT. A most delightful and amusing story. With explanatory notes in English by C. FONTAINE, B.L.,L.D., Director of French in Washington's High Schools. 135 pages.

No. 2.—LE SIÈGE DE BERLIN ET AUTRES CONTES. By ALPHONSE DAUDET. Comprising six of this brilliant author's charming short stories. With explanatory notes in English by Prof. E. RIGAL, B.-ès S.; B.-ès L. 73 pages.

No. 3.—UN MARIAGE D'AMOUR. By LUDOVIC HALÉVY. A delightful little love romance, pure, bright and delicious. 73 pages.

No. 4.—LA MARE AU DIABLE. By GEORGE SAND. A charming idyl of French country life. With explanatory notes in English by C. L. FONTAINE, B.L., L.D., Director of French in Washington's High Schools. 142 pages.

No. 5.—PEPPINO, by L. D. VENTURA, is a story of Italian Life in New York, written by a well-known professor of languages. 65 pages.

No. 6.—IDYLLES, by MME. HENRY GRÉ VILLE, contains six stories, full of sentiment and poetry, and in this delightful author's most elegant style. 110 pages.

No. 7.—CARINE. By LOUIS ÉNAULT. An entertaining love story, of which the scene is laid in Sweden. 181 pages.

No.8.—LES FIANCÉS DE GRINEERWALD. By ERCKMANN-CHATRIAN. Containing, besides this amusing little romance, the characteristic one of "Les Amoureux de Catherine." 104 pages.

No. 9.—LES FRÈRES COLOMBE. By GEORGES DE PEYREBRUNE. One of the most exquisitely written stories of the series. With English notes by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 136 pages.

No. 10.—LE BUSTE. By EDMOND ABOUT. An entertaining story of Parisian life, full of the author's bright humor, and in his well-known style. 145 pages.

No. 11.—LA BELLE-NIVERNAISE. By ALPHONSE DAUDET. A charming idyl of life on the Seine. With English notes by PROF. GEO. CASTEGNIER, B.-ès S.; B.-ès L. 111 pages.

No. 12.—LE CHIEN DU CAPITAINE. By LOUIS ENAULT. A delightfully humorous story, with a dog hero,—charmingly narrated. With English notes by F. C. DE SUMICHRAST, Asst. Professor in French at Harvard University. 158 pages.

No. 13.—BOUM-BOUM. By JULES CLARETIE, with other exquisite little stories. With explanatory notes in English by C. FONTAINE, B.L., L.D. Director of French in Washington's High Schools. 104 pages.

No. 14.—L'ATTELAGE DE LA MARQUISE, by LÉON DE TINSEAU, and UNE DOT, by E. LEGOUVÉ. With English Notes by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor of French at Harvard University. 111 pages.

No. 15.—DEUX ARTISTES EN VOYAGE, by COMTE DE VERVINS, with two other stories.

No. 16.—CONTES ET NOUVELLES, with a preface by A. BRISSON, by GUY DE MAUPASSANT. 105 pages.

No. 17.—LE CHANT DU CYGNE, by GEO. OHNET. With explanatory notes in English by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 91 pages.

No. 18.—PRÈS DU BONHEUR, par HENRI ARDEL, with English notes, by E. RIGAL, B.-ès S.; B.-ès L.

THÉATRE FOR YOUNG FOLKS.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM. Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type, duodecimo form.

The list comprises

No. 1.—LES DEUX ÉCOLIERS. 26 pages. By A. LAURENT DE VILLEROY..10c.

No. 2.—LE ROI D'AMÉRIQUE, 8 pages, By H. MICHAUD. 10c.

" 3.—UNE AFFAIRE COMPLIQUÉE, 8 pages, " 10c.

" 4.—LA SOMNAMBULE, 16 pages,
" 5.—STELLA, 16 pages............
" 6.—UNE HÉROINE, 16 pages....
" 7.—MA BONNE, 14 pages........ } For Girls " 10c.

MICHAUD (HENRI.) POÉSIES DE QUATRE A HUIT VERS. A choice selection of simple French poetry, suitable for little children to read and recite. 12mo, paper..20c.

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Under this general title is issued a series of classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, which will be offered at a low price and in a very tasteful form.

No. 1.—L'AVARE. Par Molière. With elaborate annotations by SCHELE DE VERE, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 105 pages. Paper, 25c. Cloth..40c.

No. 2.—LE CID. Par Corneille. Annotated by Prof. SCHELE DE VERE. 87 pages. Paper, 25c. Cloth ....40c.

No. 3.—LE BOURGEOIS GENTILHOMME. Par Molière. Annotated by Prof. SCHELE DE VERE. Paper, 25c. Cloth.40c.

No. 4.—HORACE, by CORNEILLE, with annotations in English by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 70 pages. Paper, 25c. Cloth..40c.

No. 5.—ANDROMAQUE, by RACINE, with annotations in English by F. C. DE SUMICHRAST, Assistant Professor in French at Harvard University. 72 pages. Paper, 25c. Cloth .... 40c.

In Preparation :

ATHALIE. — LES PRÉCIEUSES RIDICULES. —
LE BARBIER DE SÉVILLE.

THE FRENCH LANGUAGE.

TEXT-BOOKS FOR STUDENTS.

LIVRE DES ENFANTS. *Pour l'étude du français.* By PAUL BERCY, B.L., L.D. A simple, easy and progressive French Primer, in the natural method, for young students, by the author of La Langue Française, with upwards of fifty illustrations. 12mo, cloth, 100 pages...............50c.

LE SECOND LIVRE DES ENFANTS. By PAUL BERCY, B.L., L.D. A continuation of LIVRE DES ENFANTS, illustrated with over fifty pictures upon which the lessons are based. 12mo, cloth, 148 pages....................75c.

LA LANGUE FRANÇAISE. 1*ère partie.* Méthode pratique pour l'étude de cette langue. By PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth, 292 pages........................$1.25

LA LANGUE FRANÇAISE. 2*ème partie* (for intermediate classes), variétés historiques et littéraires. By PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth, 276 pages...........$1.25

LE FRANÇAIS PRATIQUE. By PAUL BERCY, B.L., L.D. This new book is written for special instruction of Americans intending to travel in France. It can be used as a first book for every one wishing to make a thorough study of the French. 1 vol., 12mo, 194 pp., cloth.....$1.00

LECTURES FACILES, POUR L' ETUDE DU FRANÇAIS, arrangées and annotées, par PAUL BERCY, B.L., L.D. Cloth...$1.00

ANTONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE. Exercices Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités. Par PROF. A. MUZZARELLI, A.M., Director of the N. Y. Sauveur School of Languages...

Livre de L'Élève. Cloth, 185 pages......................$1.00

Livre du Maitre. Cloth, 185 pages......................$1.50

FIRST COURSE IN FRENCH CONVERSATION. By Prof. CHARLES P. DU CROQUET. A manual for class or private use in acquiring a practical knowledge of conversational French. 12mo, cloth.................................$1.00

THE FRENCH VERB. By Prof. SCHELE DE VERE, Ph.D., LL.D., of University of Virginia. 1 vol., 12mo, cloth, $1.00

SYNTAXE PRATIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE POUR LES ANGLAIS, suivi d'exercices distribués dans l'ordre des règles et d'une nouvelle arrangée pour servir d'exercices, par B. MÉRAS, Auteur de "L'Étude Progressive de la Langue Française." 12mo, cloth, 206 pages........$1.25

LES POETES FRANÇAIS DU XIXème SIECLE, with biographical and explanatory notes in English, by PROF. C. FONTAINE, B.L.,L.D., Director of French in Washington's High Schools. 12mo, cloth, 402 pages................$1.25

LES PROSATEURS FRANÇAIS DU XIXème SIECLE, containing the best selections of the modern French authors, with biographies and English explanatory notes by Prof. C. FONTAINE, B.L.,L.D., Director of French in Washington's High Schools. 12mo, roan, cloth................$1.25

LES HISTORIENS FRANÇAIS DU XIXME SIÈCLE, with English and historical notes by Prof. C. FONTAINE, B.L., L.D., director of French in the High Schools of Washington. half roan..............................$1.25

FABLES CHOISIES DE LA FONTAINE, with explanatory foot notes in English and a biography by Madame B. BECK of the Brearley School. 16mo, board..................40c.

EXTRAITS CHOISIS DES ŒUVRES DE FRANÇOIS COPPÉE, with explanatory notes in English by Prof. GEO. CASTEGNIER, B.-ès S. 12mo, cloth...............90c.

GENRE DES NOMS. By Prof. V. F. BERNARD. A complete treatise on the gender of French nouns. 12mo.........25c.

MANUEL DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE. Comprenant: 1° des notices biographiques et littéraires, 2° des œuvres ou morceaux choisis de chaque auteur, 3° des notes explicatives, 4° un questionnaire détaillé pour chaque auteur, par A. DE ROUGEMONT, A. M., Professor at Chautauqua University. 12mo, cloth....$1.25

COLLEGE PREPARATORY FRENCH GRAMMAR. By CHAS. P. DUCROQUET. Grammar, Exercises, and Reading. The most *practical* French Grammar yet published. 12mo, cloth...$1.25

P. BERCY'S FRENCH READER, *Contes et Nouvelles modernes.* With explanatory English notesby PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth....................$1.00

CONTES DE BALZAC. Edited, with Introduction and Notes by GEORGE MCLEAN HARPER, Ph.D., Assistant Professor of French in Princeton University; and LOUIS EUGENE LIVINGOOD, A.B., formerly Instructor in French and German in Princeton University..................$1.00

LE FRANÇAIS PAR LA CONVERSATION. By CHAS. P. DU CROQUET. A very valuable book for beginners. Music. 12mo, cloth...............................$1.00

DU CROQUET'S NEW BOOK.

SHORT SELECTIONS FOR TRANSLATING ENGLISH INTO FRENCH. By Prof. PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth......................................75c.

LA TRADUCTION ORALE ET LA PRONONCIATION FRANÇAISE; a practical French course for advanced pupils, twenty-one lessons carefully graded by Prof. V. F. BERNARD, 12mo, boards..........................30c.

PROGRESSIVE FRENCH DRILL BOOK.—A.—This book gives the pupils the power to speak from the start, and as it embodies systematically the main principles of the language, it will easily accomplish all the work a grammar is supposed to do—and much more. The vocabulary (*English and French*) will be found to be quite extensive, and contains most of the works in common use. 12mo, 118 pp., cloth.......................75c.

B.—"The purpose of this book is to facilitate the mastery of the irregular verbs in all their tenses. The "drill" is conducted by questions on everyday topics, which are to be answered in French. It is the outgrowth of practical experience in attempts to combine sound grammatical knowledge with actual living conversatiod, and it is admirably fitted to accomplish this result." —*Boston Transcript.*
12mo. 82 pp., cloth.......... ....50c.

FRENCH PRONUNCIATION. RULES AND PRACTICE FOR THE USE OF AMERICANS. 12mo, bds........50c.

This short treatise offered to the students, is constructed above all on the lines of practical use.

The book may be most advantageously used in connection with the earliest lessons in the language. Yet it is of permanent value to any student, as therein is found an answer to all questions that are usually asked on the subject of pronunciation.

GENDER OF FRENCH NOUNS AT A GLANCE. Small Card 3 x 5 inches..................................10c.

This card, showing at a glance the gender of most of the French Nouns, will prove very valuable to the students when writings, as it will save them trouble and much time lost in ooking u p in the dictionary.

IN PREPARATION.

To be ready in September :

PRELIMINARY FRENCH DRILL, by A. de Rougemont, A.M., Professor at Chautauqua University.

To be ready in October :

THE FRENCH LANGUAGE, With or Without a Teacher, by Prof. A. Sardou.

SIMPLES NOTIONS DE FRANÇAIS, with 75 illustrations and 12 chansons et rondeaux, by Paul Bercy.

CARTE DE LECTURES FRANÇAISES, pour les enfants Américains.

VERBS.

FRENCH VERBS AT A GLANCE. By Mariot de Beauvoisin. The readiest, simplest, most practical and cheapest treatise on the French verbs, their grammatical construction, regular and idiomatic usage and conjugations. Exceedingly valuable in mastering the difficulties besetting students in French, in regard to the forms and conjugations of the verb. Fifty thousand have been sold in England. 8vo, 61 pages..............................35c.

FRENCH VERBS. By Chas. P. DuCroquet. Concise, clear and thorough treatise for learning all French verbs in a few lessons .... 40c.

BLANKS FOR THE CONJUGATION OF FRENCH VERBS. By Chas. P. DuCroquet. Put up in tablets of 75 sheets.............. .... 30c.

BLANKS FOR THE CONJUGATION OF LATIN VERBS. By Frank Drisler, A.M. Put up in tablets of 75 sheets.. 20c.

These *blanks* save more than half the time otherwise necessary in *writing* or in *correcting* verbs. They insure uniformity in the class work and give the learner a clearer understanding of what he is doing.

DICTIONARIES.

Following is a list of some of the best Dictionaries, which are always kept in stock in large quantities to supply the trade or schools.

GERMAN.

CASSELL'S GERMAN-ENGLISH AND ENGLISH-GERMAN DICTIONARY, new revised edition, large type, 12mo. Cloth.................................... .... $1.50

FRENCH-ENGLISH & ENGLISH-FRENCH DICTIONARIES.

CASSELL'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH DICTIONARY. 1 vol., crown, 8vo, cloth, 1152 pp..... $1.50

SPIERS & SURENNE'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH PRONOUNCING DICTIONARY. 1 vol. 4to, half-mor.. $5.00
The same, abridged, school edition, crown, 8vo, half roan... $1.50

NUGENT'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH PRONOUNCING DICTIONARY, 1 vol., 24mo, cloth.... $1.00

FLEMING & TIBBINS.—Grand Dictionnaire Français-Anglais et Anglais-Français, 2 vols., 4to, half mor.... $22.00
Each volume separately at half price.

CLIFTON & GRIMAUX.—French-English and English-French Dictionary, 2 vols., 8vo, half mor.............. $9.60
Each volume sold separately at half price.

SMITH, HAMILTON & LEGROS.

French-English and English-French Dictionary,

2 vols., half mor..............................$6.50
Each volume sold separately at............... 3.25

N. B.—Having obtained the agency for this important dictionary, we are able to supply the same at the above special price instead of $7.50.

DICTIONNAIRES FRANÇAIS.

LITTRÉ.—Dictionnaire de la langue française, 4 vols., 4to. et un supplément (in all 5 vols.), half mor...........$40.00

LITTRÉ & BEAUJEAN.—Abrégé du dictionnaire de la langue française de E. Littré, avec un supplément d'histoire et de géographie, 1 vol., 8vo, half mor...........$5.00

LITTRÉ & BEAUJEAN.—Petit dictionnaire universel de la langue française, 1 vol., 18mo, bds..................$0.90

LAROUSSE, PIERRE.—Nouveau dictionnaire complet de la langue française, illustrated with 1500 wood cuts, 24mo, cloth..1.25

DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANCAISE, 2 vols., 4to, half mor.......................... ....$13.80

SUPPLÉMENT au dictionnaire de l'Académie, containing words which are not to be found in the "Dictionnaire de l'Académie," 1 vol., 4to, half mor $9.60

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

POUR LA JEUNESSE.

LES MALHEURS DE SOPHIE.

PAR

MME. LA COMTESSE DE SÉGUR.

This amusing story has long been familiar to French children and is not unknown even to American ones, especially to those reading French. In France it is a classic. Here, it has been used for years, by teachers requiring something light, amusing, and interesting for young children, and the publisher, in issuing

an American reprint of it, trusts that it will find a wider *clientèle* than ever, especially as the price is much lower than the Paris editions.

12mo, illustrated, paper, 60c.; cloth, 203 pages..........$1.00

VICTOR HUGO'S WORKS.

"NOTRE-DAME DE PARIS"

The handsomest and cheapest Edition to be had, with nearly 200 illustrations, by BIELER, MYRBACH and ROSSI. 2 volumes, 12mo, Paper, $2.00, Cloth, $3.00, Half Calf, $6.00, the set This edition, while outwardly matching the other publications of Hugo in William R. Jenkins' edition, contains all the superb illustrations of the *édition de luxe*, excepting those in color, so that it is the finest, as well as cheapest, popular edition of the work yet issued, and cannot fail of meeting with the favor of American readers of French.

SPECIAL NOTICE.

In order to realize on the great outlay necessitated in the preparation of this superbly illustrated work, the remainder of the *édition de luxe* will be offered at the following

REDUCED PRICES:

THE ÉDITION DE GRAND LUXE, only 100 of which was published at $20.00 for the two volumes, will be offered for **$12.00.**

THE ÉDITION DE LUXE, of which four hundred numbered and signed copies were published at $12.00 the set of two volumes, will be offered until further notice at **$ 7.00** the set.

"LES MISÉRABLES."

This new and elegant edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the *cheapest* edition of the work to be obtained in the original French. Its publication in America

has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained, the only Paris edition being large, cumbersome and costly. 1ère partie : *Fantine*, 458 pages ; 2ème partie : *Cosette* 416 pages ; 3ème partie : *Marius*, 378 pages ; 4ème partie : *Idylle rue Plumet*, 512 pages ; 5ème partie : *Jean Valjean*, 437 pages.

*5 Volumes,	12mo,	Paper,	-	$ 4.50.
* "	"	Cloth,	-	6.50,
"	"	Half-calf,		13.50.

☞ *For the convenience of classes, single volumes may be obtained separately in paper at $1.00, and cloth binding at $1.50.

"QUATREVINGT-TREIZE."

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class perusal. 12mo, paper, $1.00, cloth, $1.50, half calf, $3.00. 507 pages.

"LES TRAVAILLEURS DE LA MER."

This celebrated work, which is one of the most notable examples of Victor Hugo's genius, is now ready, uniform in style with the above. 12mo, paper, $1.00, cloth, $1.50, half calf, $3.00.

GERMAN.

DES KINDES ERSTES BUCH, of the French of P. BERCY'S "*Livre des Enfants*," translated by WILHELM RIPPE. 12mo., board..40c.

☞ Since the publication of the very successful first French book "Livre des Enfants," many demands have been received by the publisher for a work of similar character in German, and to meet these demands an adaptation into German of "Livre des Enfants" was thought good, and decided upon. The method is divided into forty lessons, each consisting of a short vocabulary, and appropriate illustration, a reading lesson, and a few sentences to be memorized ; and as appendix are given a few simple rhymes suitable for the nursery.

ITALIAN.

NOVELLE ITALIANE.

No. 1. ALBERTO, by E. DE AMICIS. A charming story by the great Italian author-traveler, whose romances are

very little known on this side of the Atlantic. It has the advantage of English notes by Prof. T. E. COMBA. 18mo, paper, 108 pages.................................35c.

No. 2. UNA NOTTE BIZZARRA, by ANTONIO BARRILI. An amusing little story, by one of the best contemporaneous Italian novelists, with English notes by Prof. T. E. COMBA. 18mo, 84 pages................................35c.

No. 3. UN INCONTRO, by EDMONDO DE AMICIS, and other Italian stories by noted writers, with English annotations by L. D. VENTURA, Professor of Italian and French at the Amherst Summer School of Languages. 18mo, Paper, 104 pages...35c.

N. 4. CAMILLA, by EDMONDO DE AMICIS, with English notes by T. E. COMBA. 18mo, paper...................35c.

No. 5. FORTEZZA, by EDMONDO DE AMICIS, with English notes by T. E. COMBA. 18mo, paper...................35c.

LINGUA ITALIANA, by T. E. COMBA. A new practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanation, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs. 12mo, cloth, 223 pages.......................$1.50

SPANISH.

THEATRO ESPAÑOL.

No. 1. LA INDEPENDENCIA. By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS, with explanatory notes in English by LOUIS A. LOISEAUX, Professor of Romance Languages at Columbia College. It is a bright modern comedy, excellently adapted for school readings. 12mo, paper, 35c.

No. 2. PARTIR A TIEMPO. Comedia en un acto, por DON MARIANO DE SARRA, with English notes by ALEX. W. HERDLER, Instructor in Modern Languages at Princeton College.
12mo, paper...35c.

NOVELAS ESCOGIDAS.

EL FINAL DE NORMA. By D. PEDRO A. DE ALARCON, de la Real Academia Española, profusely annotated by R. D. CORTINA, A. M. 12mo, paper...............75c.

CUENTOS SELECTOS.

No. 1. EL PAJARO VERDE. By JUAN VALERA, with explanatory notes in English by JULIO ROJAS. 18mo, paper....................35c.

Spanish Catalogue of imported books sent on application.

CHINESE.

A CHINESE-ENGLISH AND ENGLISH-CHINESE PHRASE BOOK. By T. L. STEDMAN and K. P. LEE. 1 vol. 12mo, boards....................$1.25

LATIN.

THE BEGINNER'S LATIN. By Professor W. McDOWELL HALSEY, PH.D.

An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo, cloth....................$1.00

GAMES.

THE TABLE GAME. Part First. A French game to familiarize pupils with the names of everything that is placed on the dining-room table. By HÉLÈNE J. ROTH. 155 cards in a box....................75c.

FRENCH VERBS. Game of Loto for Auxiliary Verbs, by Prof. P. LE PERRIER....................$1.25

Full catalogue of French imported books and GENERAL SCHOOL BOOKS sent on application. Importation orders promptly filled at moderate prices.


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 109 591 8

